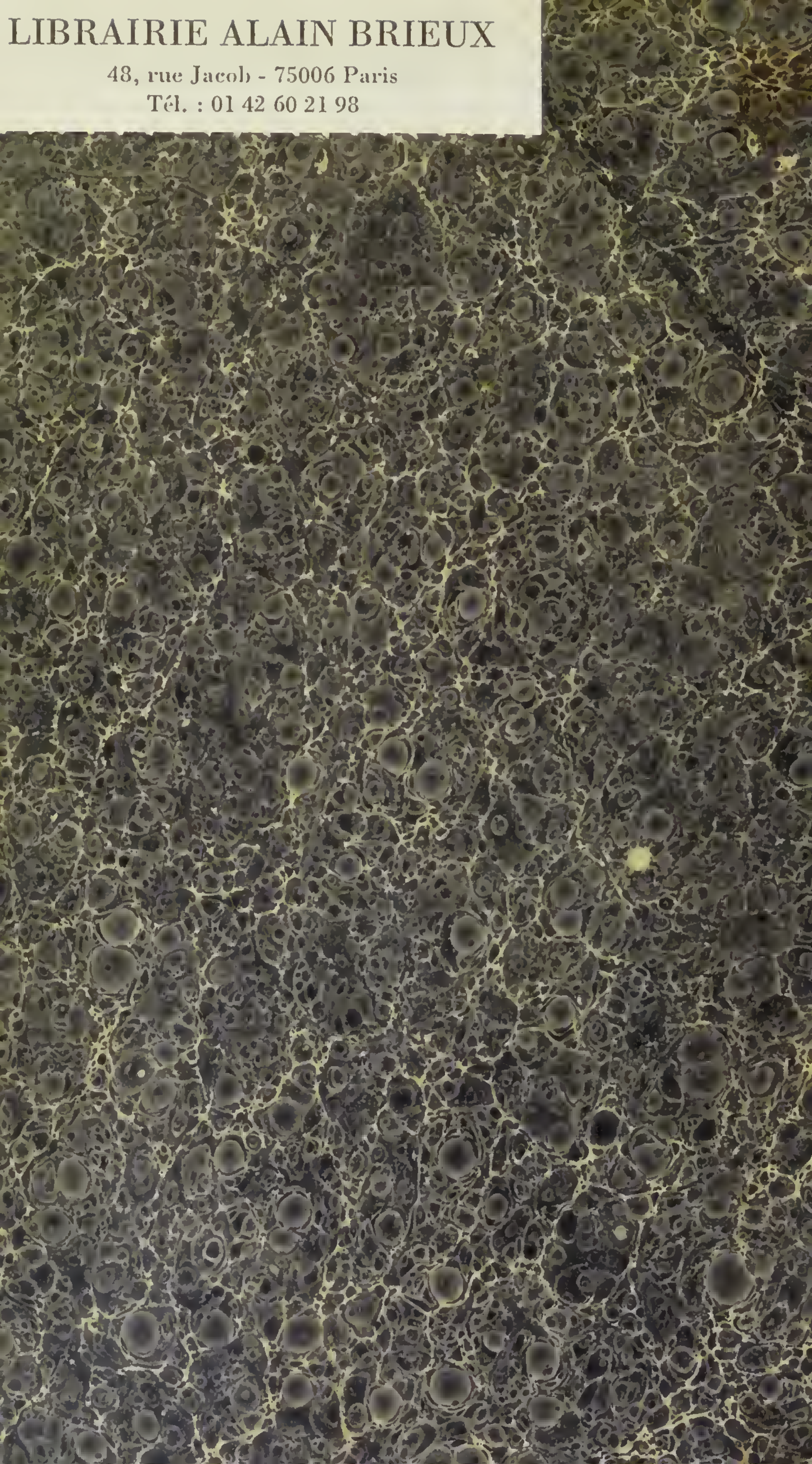
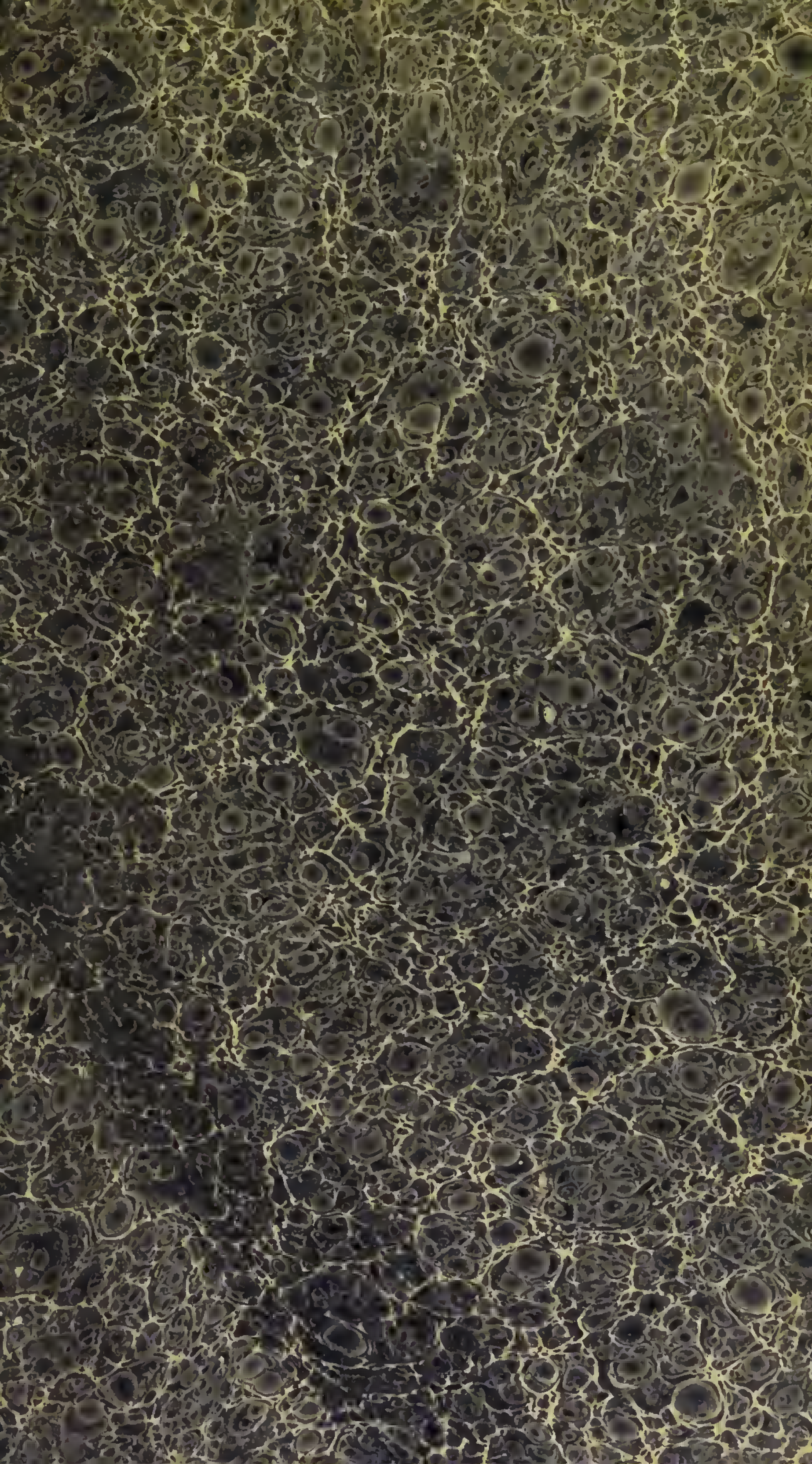




LIBRAIRIE ALAIN BRIEUX
48, rue Jacob - 75006 Paris
Tél. : 01 42 60 21 98



TRADUCTION
DES
ŒUVRES MÉDICALES
D'HIPPOCRATE.

TOME PREMIER.

SE TROUVE,

A PARIS,
chez MÉQUIGNON aîné, rue des Cordeliers.
chez CROULLEBOIS, Libraire, rue des Mathurins.
chez THÉOPHILE BARROIS jeune, Libraire, rue N.....
chez CHARLES POUGENS, quai Voltaire, n°. 10.
chez FRANCART, quai des Augustins, n°. 27.

A MONTPELLIER, chez TOURNEL, père et fils, Libraires.

A BORDEAUX, chez AUDIBERT et BURKEL, Libraires, allées de Tourny.

A METZ, chez N.....

A STRASBOURG, chez N.....

Et chez les principaux Libraires de France et des pays étrangers.

TRADUCTION

DES

ŒUVRES MÉDICALES

D'HIPPOCRATE,

SUR LE TEXTE GREC,

D'APRÈS L'ÉDITION DE FOËS.

TOME PREMIER,

CONTENANT les onze premières des SEIZE PIÈCES qui composent la PREMIÈRE PARTIE.

A TOULOUSE,

Chez FAGES, MEILHAC et Comp.e, Imprimeurs-Libraires, rue Saint-Rome, maison BROULHIET.

M. DCCC. I.

AN 9.

TABLE

DES TRAITÉS

Contenus dans ce premier Tome.

La première Partie de cette Traduction ne comprend, ainsi qu'on l'annonce dans la Préface, que les Traités regardés unanimement comme composés par Hippocrate lui-même, la plus grande portion en est renfermée dans le premier Tome ; SAVOIR,



AVIS

AVIS DES IMPRIMEURS.

Depuis plusieurs siècles le nom d'*Hippocrate* est prononcé avec le respect et la vénération que méritent les travaux d'un si beau génie. Ses ouvrages sont, pour les médecins et chirurgiens, comme une source féconde où ils puisent leur savoir, et cet esprit d'observation qui les rend utiles et célèbres. Des savans du premier mérite ont traduit en latin les Œuvres d'*Hippocrate*. Il n'en existe point de traduction française complète. *Dacier* en publia des fragmens en 1697, et depuis quelques médecins ont fait paroître des traités particuliers, comme les *Aphorismes*, les *Pronostics*, les *Prorrhétiques*, etc.

Le docteur *Gardeil*, professeur en médecine et en mathématiques, jusqu'au moment où la révolution supprima les universités, s'étoit occupé pendant trente ans de la traduction française de toutes les Œuvres Médicales d'*Hippocrate*. Elle auroit paru en 1789, par les soins de MM. *Malesherbes* et *Vicq-d'Azir*, si des événemens imprévus n'eussent porté obstacle à l'exécution de cette utile entreprise. Une circonstance heureuse nous a procuré l'avantage de pouvoir publier la *Traduction des Œuvres Médicales d'Hippocrate*, par le citoyen *Gardeil*. C'est au zèle du citoyen *Tournon*, médecin de cette ville, et ancien professeur de botanique au jardin des plantes de l'académie des sciences de

Bordeaux, que nous en sommes redevables. Persuadés que cet ouvrage sera de la plus grande utilité pour ceux qui exercent ou étudient l'art de guérir, nous avons apporté le plus grand soin, à rendre cette édition aussi belle qu'il nous a été possible, soit par le choix du papier, par la netteté des caractères, et par la correction des épreuves. C'est aux médecins à apprécier cette traduction, et aux professeurs en médecine à l'indiquer à leurs disciples, comme une ressource précieuse pour acquérir des connoissances, qu'ils n'auroient peut-être jamais eu, sans les travaux du citoyen *Gardeil*.

Nous avons cru devoir mettre sous les yeux des lecteurs la *Vie d'Hippocrate*, donnée par *Dacier*. On lira son éloge dans la Dissertation de M. *Barthez*, sur les Fluxions, 2e. *vol. des Mém. de la société d'émulation de Paris*, et dans les mémoires du docteur *Cabanis*, insérés parmi ceux qu'a publié l'institut national de France. Voyez aussi, Voyage du jeune *Anacharsis*, tom. 6, page 272, édit. de 1789, *in*-8°. de *Débure* l'aîné.

VIE D'HIPPOCRATE,

PAR DACIER.

HIPPOCRATE naquit à Cos la première année de l'Olympiade LXXX, *458 ans avant Jesus-Christ, la 5e. année du règne d'Artaxerce-Longuemain; ainsi il étoit contemporain de Socrate, d'Hérodote, de Thucidide, etc.*

Son père Héraclide et son grand-père Hippocrate premier, tous deux grands médecins, prirent eux-mêmes le soin de l'élever, et ne se contentèrent pas de lui enseigner la médecine, dont l'étude est ordinairement stérile quand elle est seule: ils l'initièrent dans les autres sciences qui se tiennent toutes comme par la main, et dont aucune ne sauroit être parfaite sans ses compagnes. Ils lui apprirent la logique, la physique, la géométrie, l'astronomie; car le médecin ne peut être parfait sans ce cercle des sciences, qui seule peut le rendre heureux.

On prétend aussi qu'Hippocrate étudia la physique sous Démocrite, et la diététique ou l'art du régime sous Hérodicus; mais il y a grand sujet de douter de l'un et de l'autre. Hippocrate parle trop mal d'Hérodicus, pour qu'on puisse jamais croire qu'il eût été son disciple; et par l'histoire, il paroît clairement qu'il étoit déjà vieux et grand médecin, quand il vit pour la première fois le philosophe Démocrite.

Il étudia l'éloquence sous Gorgias le Leontin, le plus célèbre rhéteur de ce temps-là.

L'île de Cos, où il naquit, est un des plus heureux climats du monde: et il y avoit depuis long-temps une école publique de médecine fondée par ses ancêtres, et qui étoit dans une grande réputation. Il eut donc toutes les commodités nécessaires pour apprendre la théorie de la médecine, sans sortir de son pays; mais comme dans ce temps-là les plus grandes villes n'étoient pas fort peuplées; pour se perfectionner dans la pratique, il suivit le précepte qu'il donne aux autres dans son traité appelé la

Loi, *où il dit*, *qu'*après qu'on a acquis la science de la médecine, il faut voyager dans les villes pour n'être pas seulement médecin de nom, mais pour l'être en effet : car l'ignorance qui vient du défaut d'expérience, est un méchant fond pour ceux qui le possèdent, et un pernicieux trésor et la nuit et le jour.

Il voyagea en Macédoine, en Thrace et en Thessalie. Ce fut en parcourant ces provinces qu'il fit la plupart des observations que nous lisons aujourd'hui dans ses livres des Maladies Épidémiques. Soranus écrit qu'il fut averti en songe de faire ce voyage, pour le salut de ces peuples : et un certain Andreas, qui avoit fait l'histoire de l'origine de la médecine, avance, avec plus de malice que de fondement, qu'il fut obligé de s'enfuir pour avoir brûlé la bibliothèque publique des Cnidiens, après avoir pillé tout ce qu'il y avoit de meilleur sur la médecine, qu'il s'appropria ensuite. Il n'est pas difficile de remonter jusqu'à la source de cette calomnie, qui doit sans doute être attribuée à la jalousie, et à l'envie dont l'école de Cnide étoit animée contre Hippocrate, qui avoit écrit contre les maximes des médecins Cnidiens.

D'autres prétendent qu'il quitta sa patrie, après avoir copié les inscriptions qui avoient été consacrées selon la coutume dans le temple d'Esculape, par les malades qui y avoient marqué et les maladies dont ils avoient été attaqués, et les remèdes qui les avoient guéris ; coutume qui dura encore long-temps, non-seulement en Grèce, mais en Italie ; comme on le voit par les tables de marbre, qui avoient été posées dans le temple d'Esculape à Rome, du temps de l'empereur Antonin, et qui furent trouvées dans l'île du Tybre. Je me contenterai d'en rapporter deux pour en donner l'idée.

Julien vomissoit du sang, et étoit abandonné de tous les médecins. Il consulta Esculape, qui lui répondit qu'il vînt dans son temple, qu'il prît sur l'autel des pignons, et qu'il en mangeât avec du miel pendant trois jours. Ce remède l'ayant guéri, il vint rendre grâces à Dieu devant tout le peuple.

Un soldat appelé Valerius Aper, étant devenu aveugle,

consulta Esculape, qui lui ordonna de venir dans son temple, de prendre le sang d'un chapon blanc, de le mêler avec du miel, d'en faire un collyre, et de s'en frotter les yeux pendant trois jours. Par ce moyen il recouvra la vue, et vint publiquement remercier le Dieu.

Mais quand Hippocrate auroit copié toutes les inſcriptions du temple de Cos, étoit-ce une raiſon qui dût l'obliger à quitter ſa patrie ? et n'étoit-il pas plutôt à louer qu'à blâmer, d'avoir cherché à s'inſtruire par les expériences qu'on avoit faites avant lui ; et n'eſt-ce pas, ce qui a augmenté et perfectionné la médecine ? Mais il n'eſt pas même vrai, qu'Hippocrate ait profité de ces inſcriptions pour la découverte de beaucoup de remèdes : car Strabon, auteur très-exact, écrit en propres termes qu'elles ne lui ſervirent que pour la dietetique, pour le régime, ce qui mérite d'être remarqué. Il y avoit déjà long-temps, que l'école de Cos n'en étoit plus à ces premiers élémens de la médecine.

On veut auſſi, qu'Hippocrate ait voyagé en Afrique, en Europe et en Aſie. Et cela paroît appuyé ſur ce paſſage du Pronoſtic, où il dit lui-même : Tous les signes dont j'ai écrit se trouvent vrais dans la Lybie, à Delos, et en Scythie. *Car, ſelon Erotien, il a voulu marquer les trois parties du monde, l'Afrique par la Lybie, l'Aſie par Delos, et l'Europe par la Scythie. Mais je ne ſais, ſi la conſéquence eſt ſûre. Ce qui eſt bien certain, c'eſt qu'il parcourut toute la Grèce, où il guérit non-ſeulement des particuliers, mais des villes et des provinces toutes entières.*

Les Illyriens lui envoyèrent des ambaſſadeurs, pour le prier d'aller faire ceſſer une peſte cruelle qui ravageoit tout le pays. Hippocrate étoit très-porté à aller ſecourir ces peuples, mais s'étant informé des vents qui régnoient alors en Illyrie, des chaleurs qu'il y faiſoit, et de tout ce qui avoit précédé la contagion, il vit que le mal étoit ſans remède, et refuſa de partir ; mais prévoyant que cette peſte ſeroit bientôt portée dans la Theſſalie et dans la Grèce par les mêmes vents, il envoya ſans perdre temps ſes deux fils Theſſalus et Dracon, ſon gendre Polybe, et pluſieurs de ſes diſciples en différens lieux, avec les inſtructions néceſſaires ; et marcha lui-même au ſecours

de la Theſſalie, paſſa enſuite chez les Doriens et dans la Phocide, alla à Delphes, où il fit des prières & des sacrifices, courut toute la Béotie, & ſe rendit à Athènes, versant par-tout ſur son passage, comme un autre Apollon, pour me ſervir des paroles de Callimaque, la divine panacée, dont les précieuses gouttes chassoient les maladies de tous les lieux où elles tomboient.

Dans une occasion encore plus pressante, il délivra la ville d'Athènes de la grande peste, qui y avoit fait des ravages infinis, & qui a été ſi bien décrite par Thucidide, témoin oculaire, & après lui par Lucrèce; & l'on prétend que les remèdes généraux dont il ſe ſervit en cette occasion, furent de grands feux qu'il fit allumer dans toutes les rues, & où il fit jeter toutes ſortes de fleurs & de drogues aromatiques qui purifièrent l'air; méthode pratiquée long-temps avant Hippocrate par les Égyptiens, qui, comme nous l'apprenons de Plutarque, purifioient l'air le matin par des parfums de résine, faisoient brûler à midi de la myrhe, & qui, le ſoir, à l'entrée de la nuit, allumoient des pastilles appelées Ciphi, dont on peut voir la composition dans Dioscoride.

Nous avons vu qu'Hippocrate étoit né dans une famille de médecins, & entre les bras de la médecine; il ne faut donc pas douter qu'il n'eût ſuccé, pour ainsi dire, avec le lait, les principes & les élémens de cet art; mais en voici deux preuves qui me paroissent incontestables. La 1re. c'est ce qu'Hippocrate dit lui-même, que ceux qui ont appris tard la médecine, sont pour les malades un très-grand malheur, et une peste très-dangereuse; *et il en explique les raisons: et la ſeconde, qui est encore plus forte, c'est qu'avant l'âge de trente ans, il avoit déjà été honoré d'une couronne d'or par les Athéniens, & qu'Artaxerce avoit tâché de l'attirer dans ses états par de magnifiques promesses.*

L'heureuse naissance, la bonne éducation, le lieu propre à l'étude, & l'application dès la jeunesse, ſont les quatre principales choses qui conduisent à la perfection des sciences; mais on peut dire que ſi elles ne sont accompagnées de l'amour du travail, elles deviennent enfin inutiles, & l'édifice demeure imparfait ou il se détruit: car en matière

de ſciences, ne pas avancer, c'est reculer. La médecine, qui est le plus difficile de tous les arts, où l'on ne doit ni rien négliger ni rien faire témérairement, & où il faut rassembler ſous un seul point de vue le présent, le passé & l'avenir, demande encore plus d'assiduité & plus de travail que tous les autres. Hippocrate étoit ſi persuadé de cette vérité, qu'il employoit à l'étude ou à la pratique les jours & les nuits, & qu'il inséra dans ſon Serment cet article ſi remarquable, je n'entrerai jamais dans quelque maison que ce soit, que pour assister ceux qui auront besoin de mon secours. *Par là il avertit les médecins qu'ils ſont responsables au public de tous les momens de leur vie, & qu'ainsi tous ceux qu'ils perdent en visites inutiles ou en divertissemens, ſont autant d'injustices contre le ſalut des hommes, dont Dieu les a établis les gardes, & dont il leur demandera compte un jour. C'étoit une des maximes d'Hippocrate, que tout médecin qui aime les hommes, aime son art. Un médecin hait donc les hommes, lorsqu'il perd en occupations frivoles ou étrangères, un temps qu'il doit employer tout entier à l'étude ou à l'exercice de ſon art, qui le rend maître de la vie des particuliers, & de celle des rois mêmes.*

Cet amour des hommes faisoit qu'Hippocrate étudioit ſans ceſſe, & qu'il étoit toujours prêt à aller de nuit & de jour dans tous les lieux où ſa présence pouvoit apporter du ſoulagement, & à s'abaisser juſqu'aux moindres fonctions de ſon ministère, qu'il faisoit avec autant d'exactitude & d'application que les plus relevées, persuadé qu'il n'y avoit rien d'indigne de lui dans une profession où tout concourt à la guérison des malades, & où la plus petite négligence cause souvent des désordres auxquels on ne trouve pas toujours le temps de remédier.

Il ne travailloit pas ſeulement à guérir les maladies, mais encore à les prévenir; car il disoit que s'il est glorieux d'avoir ſoin des malades pour rétablir leur ſanté, il ne l'est pas moins d'avoir ſoin des ſains pour les empêcher d'être malades, & dans cette vue il écrivit plusieurs traités, comme ceux de la Diète, celui de la Diète Salubre, celui de l'Eau, de l'Air & des Lieux, & celui des Songes, ſans

compter tous les grands préceptes qu'il a ſemés dans ſes autres ouvrages pour la même ſin.

Il dit lui-même que la vie est courte & l'art ſort long. Il s'enſuit de là néceſſairement que ceux qui veulent devenir excellens médecins, ne doivent pas ſeulement travailler de bonne heure & aimer le travail; mais auſſi travailler plusieurs années. C'est pourquoi les anciens ont peint Esculape avec une longue barbe, & tenant un bâton plein de nœuds, pour marquer les difficultés de cet art, & la longueur du temps qu'il faut employer pour s'y rendre habile: & comme ceux qui vivent le plus, ne vivent que fort peu, un médecin doit, s'il faut ainsi dire, ajouter à ſa vie la vie de ceux qui l'ont précédé, & celle de ſes contemporains, en profitant des lumières des uns par l'étude, & de celle des autres par la consultation. C'est ce qu'Hippocrate pratiqua toute ſa vie. Il retint toutes les découvertes certaines que les anciens avoient faites; il les augmenta par ſes réflexions & par un travail de plusieurs années, & y joignit celles qu'il avoit apprises des médecins qui vivoient de ſon temps, & des particuliers même. Aussi étoit-ce une de ſes maximes, qu'il ne faut jamais négliger d'interroger ceux avec qui on ſe trouve, pour ſavoir s'ils n'imaginent rien dont on puiſſe ſe ſervir: & dans cette vue il approuvoit extrêmement les conſultations des médecins dans les occaſions difficiles, parce, diſoit-il, que dans la plus grande abondance, il se trouve toujours de la pauvreté. *Et dans le même temps qu'il défendoit aux empiriques la pratique de la médecine, il ne laiſſoit pas d'avouer qu'ils ne ſont pas inutiles en tout, & il enſeignoit que véritablement il ne faut pas conſulter avec eux ſur la manière, ſur la méthode, qui dépend de la connoiſſance de l'art qu'ils n'ont point, mais qu'on peut leur demander leur avis, parce que la connoiſſance de l'hiſtoire générale qui conſtitue l'art eſt répandue dans ce qu'ils diſent, & quoiqu'ils ſoient néceſſairement ignorans, étant privés de la connoiſſance des dogmes & des préceptes généraux, il ne laiſſe pas d'être très-vrai, qu'on peut ſe ſervir utilement de leur expérience, & il exhorte les médecins à écouter ce que diſent les empiriques, & à les empêcher de faire ce qu'ils voudroient.*

La réputation d'Hippocrate étoit si grande, que la plupart des princes & des rois tâchoient de l'attirer. Il fut appelé à la cour de Perdiccas, roi de Macédoine, qu'on croyoit malade de la phthisie. Hippocrate, après avoir étudié son mal, connut qu'il n'étoit causé que par l'amour qu'il avoit pour une maîtresse de son père, nommée Phyla.

Artaxerce lui fit offrir des sommes immenses, & des villes entières pour l'obliger à aller faire cesser la peste qui désoloit ses armées & ses états, & il ordonna qu'on lui comptât cent talens d'avance. Hippocrate regarda ces richesses comme les ennemis de sa patrie, & l'opprobre éternel de sa maison. Il les refusa, & fit au gouverneur de l'Hellespont cette généreuse réponse.

Écrivez à votre maître que je suis assez riche, et que je ne puis avec honneur accepter ses offres, ni aller guérir des barbares qui sont les ennemis des Grecs.

Artaxerce outré de ce refus, envoya à Cos des ambassadeurs, avec cette lettre :

LE GRAND ROI,

AU PEUPLE DE COS.

REMETTEZ incessamment entre les mains de mes ambassadeurs l'insolent Hippocrate, qui a mal parlé de moi et des Perses, ou préparez-vous à être punis. Car j'irai ravager votre Ile, et je la dissiperai et l'abîmerai de manière que la postérité étonnée demandera où elle aura été.

Le peuple de Cos ne s'épouvanta pas de cette menace, & répondit aux ambassadeurs, Nous ne ferons rien d'indigne d'Hercule et d'Esculape, et nous ne vous remettrons point Hippocrate, quand nous devrions tous périr malheureusement. Nos pères refusèrent à Darius et à Xerxes la terre et l'eau qu'ils leur demandoient, et trouvèrent qu'ils étoient sujets à la mort comme les autres hommes. Artaxerce n'est pas plus immortel qu'eux, retirez-vous donc, et rapportez-lui notre dernière réponse. Les Dieux ne manqueront pas de venir encore à notre secours.

Quelqu'un ayant dit sur cela à Hippocrate qu'il avoit

tort de refuser une si grande fortune que Dieu lui offroit, & qu'Artaxerce étoit un fort bon maître; Hippocrate répondit, mais je n'ai que faire d'un maître quelque bon qu'il soit.

Hippocrate étoit d'une sagesse à toute épreuve, d'un secret impénétrable, & retenu & modéré en tout : la justice & la probité régloient toutes ses actions : il savoit allier la gravité avec l'humilité, & employer à propos & la fermeté & la complaisance. Il étoit prompt à profiter de l'occasion, & patient pour l'attendre. Il conservoit dans ses habits & dans toutes ses manières beaucoup de simplicité & de modestie. Il avoit un langage mâle & concis, parloit peu, & haïssoit mortellement les grands parleurs. Il ne faisoit rien dans l'agitation ni dans le trouble, suivoit toujours la raison, ne donnoit rien au hasard, ne négligeoit rien, & s'exposoit à tout sans aucune crainte; du reste grand ennemi des cabales & des brigues, & fort éloigné de toute sorte d'affectation. Sur-tout il avoit une très-grande pureté de mœurs, & une piété si solide, qu'il s'opposoit ouvertement aux superstitions qui régnoient de son temps, & qui avoient presque entièrement corrompu la médecine. Il attribuoit à Dieu tous ses grands succès, & pour le remercier de la bénédiction qu'il avoit donnée à ses remèdes, il consacra à Delphes une statue d'airain d'un homme qui avoit été consumé par une maladie, & à qui il ne restoit plus que les os & la peau. On a prétendu que cette statue étoit un squelette, & qu'Hippocrate l'avoit consacré comme un chef-d'œuvre d'anatomie; mais cela ne s'accorde pas avec l'histoire de ce temps-là, car il paroît qu'on regardoit cette statue comme la statue d'un phthisique. Pendant la guerre sacrée qui s'alluma peu de temps avant la mort d'Hippocrate, & qui dura encore plusieurs années après lui entre les Phocéens & les Thebains, on remarqua que Phayllus, général des Phocéens, ayant songé qu'il étoit devenu semblable à cette statue, mourut phthisique bientôt après.

Hippocrate appeloit le désintéressement une prééminence divine qui élève l'ame au-dessus de toutes les choses terrestres, & il le possédoit à un si haut degré, qu'il exerçoit

la médecine gratuitement, voulant que les opérations d'un art libre fussent libres. Il disoit que ceux qui réduisent les sciences à la cruelle nécessité de servir pour de l'argent, en font de viles esclaves. Mais comme tous les médecins ne peuvent pas suivre son exemple & imiter sa générosité, il se contente de leur ordonner de n'exiger la récompense que dans la vue d'acquérir les choses nécessaires pour s'avancer dans leur art, & il les exhorte à être en cela très-doux & très-humains, & à s'accommoder toujours aux facultés de leurs malades : & quand des pauvres ou des étrangers auront besoin de leur secours, il veut qu'ils les assistent, non-seulement de leurs remèdes & de leurs soins, mais encore de leur bourse, leur donnant en cela des leçons & des exemples d'une charité très-digne d'un chrétien.

Il fut appelé par le sénat d'Abdère pour aller guérir Démocrite qui passoit pour fou dans l'esprit du peuple, toujours porté à prendre pour folie la sagesse qui est au-dessus du commun ; & il donna encore en cette occasion une marque du mépris qu'il avoit pour les richesses : car il refusa dix talens qu'on lui offrit.

Quand les Athéniens envoyèrent Alcibiade en Sicile, Hippocrate leur donna son fils Thessalus pour médecin de l'armée, & voulut qu'il fît le voyage à ses dépens. Le mauvais succès de cette expédition n'empêcha pas les Athéniens d'honorer Thessalus d'une couronne d'or à son retour, après trois années de service.

Jamais citoyen ne témoigna plus d'amour pour sa patrie qu'Hippocrate en fit paroître pour la sienne. Sur la nouvelle que les Athéniens se préparoient à porter leurs armes dans l'île de Cos, Hippocrate alla d'abord implorer la protection des Thessaliens & des peuples voisins, & en même temps envoya son fils Thessalus à Athènes pour tâcher de conjurer cette tempête qui menaçoit son pays. Le père & le fils réussirent chacun de leur côté. La Macédoine, la Thessalie & le Peloponèse étoient prêts à marcher au secours de Cos; & les Athéniens, ou par reconnoissance ou par crainte se rendirent aux remontrances de Thessalus, qui leur fit voir que la trop grande

puissance est la plus grande ennemie des villes & des états, & qu'elle les ruine enfin, parce qu'elle ne reconnoît presque jamais ni mesure ni règle.

Pythagore enseignoit que le seul moyen que les hommes aient de se rendre semblables à Dieu, c'est de dire la vérité, & de faire du bien à tout le monde. Selon cette maxime jamais homme n'a mieux mérité qu'Hippocrate le surnom de Divin. Le bien qu'il a fait dans tous les siècles est assez connu; & pour la vérité, il l'a si fort aimée, qu'il a voulu avertir la postérité d'une funeste méprise où il étoit tombé, & qui auroit pu être ensevelie dans l'oubli comme le sont d'ordinaire toutes celles des médecins, dont le soleil éclaire les succès & dont la terre couvre les fautes. Dans le cinquième livre des maladies épidémiques, il avoue avec une ingénuité dont un grand homme est seul capable, qu'ayant été appelé pour panser Autonomus qui avoit été blessé à la tête, il prit malheureusement la plaie pour une des sutures, & ne le trépana point. Quelques jours après, une grande douleur de côté étant survenue au blessé avec des convulsions aux deux bras, Hippocrate qui connut sa faute, le trépana, mais inutilement; car comme c'étoit le quinzième jour, & en été, il en coûta la vie au malade qui mourut le lendemain.

Hippocrate ne demandoit à Dieu pour récompense de ses travaux, ni les plaisirs, ni les richesses, mais de vivre long-temps dans une santé parfaite, de réussir dans son art, & de se rendre illustre dans tous les siècles. C'est le souhait qu'il fait dans son Serment, & qui fut accompli dans toute son étendue. Car il vécut cent neuf ans, sain d'esprit & de corps; il réussit si bien dans son art, qu'il en a été regardé comme le père; il reçut pendant sa vie d'aussi grands honneurs qu'on en ait jamais fait à homme mortel. Les Argiens lui érigèrent une statue d'or, & les Athéniens lui décernèrent des couronnes de même métal, ordonnèrent qu'il seroit nourri lui & ses descendans dans le Prytanée, & l'initièrent aux grands mystères, honneur qu'ils ne faisoient que très-rarement aux étrangers, & qu'ils n'avoient encore fait qu'à Hercule, & après sa mort il laissa une réputation qui ne finira jamais. Platon & Aristote,

Ariſtote, les deux plus grands génies qui aïent peut-être jamais paru, le ſuivirent comme leur maître, & s'attachèrent à expliquer ſes ſentimens. Ariſtote même le prit pour modèle dans ſa manière d'écrire & de traiter les ſujets, c'eſt pourquoi il est plus précis que Platon & plus méthodique. Enfin Hippocrate a été regardé comme le plus fidelle interprète de la nature, & il y a bien de l'apparence qu'il conſervera toujours une gloire que plus de deux mille ans n'ont pu lui ravir.

Il mourut en Theſſalie la ſeconde année de l'Olympiade CVII, *349 ans avant la naiſſance de Notre-Seigneur, & fut enterré entre Lariſſe & Gortone. On a dit qu'un eſſaim d'abeilles fit du miel pendant long-temps ſur ſon tombeau, & que les nourrices y portoient les enfans qui avoient des ulcères à la bouche, qu'elles guériſſoient avec ce miel. J'ai toujours cru que c'étoit une fiction, pour faire entendre que la médecine eſt l'ouvrage d'Hippocrate, & le miel ſalutaire qui guérit tous les maux des enfans de la terre, c'eſt-à-dire des hommes, dont la terre eſt la mère & la nourrice.*

On le repréſentoit toujours avec un chapeau ſur la tête, ou la tête couverte des pans de ſon manteau. On prétend que le chapeau étoit une marque de nobleſſe, c'eſt pourquoi les peintres & les ſtatuaires donnoient toujours un chapeau à Ulyſſe, à Caſtor & à Pollux. D'autres aſſurent qu'on repréſentoit Hippocrate la tête couverte, parce qu'il étoit chauve, comme on donna toujours un caſque à Péricles pour cacher le même défaut. On en trouve encore d'autres raiſons plus myſtérieuſes, mais qui me paroiſſent plus recherchées que ſolides. Ceux qui ont le mieux rencontré, à mon avis, ſont ceux qui ont dit qu'Hippocrate étoit repréſenté la tête couverte, parce qu'il avoit beaucoup voyagé, car il n'y avoit que les voyageurs qui portaſſent des chapeaux. Si le chapeau eût été ſimplement une marque de nobleſſe, on l'auroit donné à Agamemnon, à Achille & aux autres rois, on ne le donnoit qu'à Eſculape, à Ulyſſe, à Caſtor & à Pollux, &c. parce qu'ils étoient célebres par leurs voyages.

Suidas parle en ces termes des écrits d'Hippocrate. Son

premier traité est le traité du Serment, le second celui des Pronostics, et le troisième celui des Aphorismes, qui est au-dessus de l'esprit humain, et je mets au quatrième rang le célèbre et admirable volume qu'on appelle Hexecontabiblos, parce qu'il contient soixante traités; *& voilà à peu-près le nombre des traités que nous avons d'Hippocrate, en prenant pour un ſeul traité chacun de ceux qui ſont partagés en pluſieurs livres, & en exceptant de ce nombre le Serment, les Aphoriſmes & les Pronoſtics.*

Il eſt vrai que parmi ces ſoixante traités il y en a pluſieurs qu'on ne juge pas dignes d'Hippocrate, & qu'on attribue à d'autres auteurs. Soranus d'Ephèſe aſſure qu'il eſt très-difficile de concilier les diſſentions où l'on eſt ſur cette matière, & d'établir rien de certain, & cela par plusieurs raiſons. La première, parce que pluſieurs auteurs ont porté le même nom, & qu'il y a eu plusieurs Hippocrates. La ſeconde, parce qu'il eſt aiſé d'imiter le caractère d'un écrivain & ſon ſtyle; & la troiſième, parce qu'un même homme écrit plus foiblement ou plus fortement ſelon l'âge où il eſt, & ſelon les progrès qu'il a faits dans les ſciences. Puiſque du temps de Soranus, qui avoit feuilleté toute la bibliothèque de Cos, & qui ſavoit tout ce que la tradition diſoit d'Hippocrate, il paſſoit pour impoſſible de décider ſûrement ſur les ouvrages de ce grand médecin; que doit-on attendre aujourd'hui de tous nos critiques? Tous leurs jugemens ſont non-ſeulement incertains, mais ſouvent frivoles & oppoſés à une autorité indubitable & qu'on ne peut conteſter; je n'en donnerai qu'un exemple. Il y a eu des ſavans qui ont prétendu que le traité de la Nature humaine eſt de Démocrite, & ils ſe ſont fondés ſur ce que Démocrite avoit fait un traité de la Nature. Mais ne vaut-il pas mieux s'en rapporter à l'autorité de Platon, qui aſſure que le traité de la Nature humaine eſt d'Hippocrate. Platon, qui avoit vécu avec ce médecin, n'eſt-il pas plus croyable que tous les critiques?

Pour ce qui eſt du ſtyle, quelques anciens ont dit que quoiqu'Hippocrate fût de l'île de Cos, où l'on parloit Dorien, il écrivit en langue Ionique en faveur de Démocrite, qui étoit Ionien, Abdère, ſa patrie, ayant été

rebâtie par des Clazoméniens qui étoient d'Ionie. Mais cela est avancé sans aucun fondement. Hérodote étoit d'Halicarnasse où l'on parloit la langue Dorique aussi bien qu'à Cos, cependant il écrit en Ionien; le fit-il aussi en faveur de Démocrite? Homère même, qui étoit en Éolide, n'écrit pas en Éolien, mais en langue Ionique. Tous ces grands écrivains suivirent le Dialecte Ionique, parce que c'étoit le plus estimé & le plus connu, & que comme Strabon l'a remarqué au commencement de son huitième Livre, le langage Ionien étoit le même que l'ancien Attique, les Ioniens qui menèrent des Colonies en Asie, étant sortis de l'Attique, qui étoit la véritable Ionie, ainsi appelée d'Ion, fils de Xuthus. Hippocrate préféra donc la langue d'un peuple voisin, qui étoit fort poli & fort délicat, au langage qui régnoit dans son Ile, & qui étoit plus rude & plus grossier.

Il laissa deux fils célèbres médecins, & une fille mariée aussi à un médecin nommé Polybe. Je ne saurois m'empêcher de rapporter ici une tradition, qui bien qu'elle paroisse d'abord plus digne d'entrer dans un roman, que de trouver place dans la vie d'un médecin aussi grave & aussi sérieux qu'Hippocrate, sert pourtant à faire connoître l'idée qu'on a conservée de ses écrits.

On dit que la fille d'Hippocrate fut convertie en un horrible dragon par la colère de Diane, & qu'elle habite encore aujourd'hui un antre près d'un vieux château dans l'Ile de Lango, c'est-à-dire de Cos, dont Hippocrate étoit Seigneur. Les habitans l'appellent la maîtresse de l'Ile. Elle a autour d'elle de grands trésors, & elle ne recouvrera sa première forme, que lorsqu'un chevalier & non autre, sera assez hardi pour la baiser à la bouche. Plusieurs ont tenté l'aventure, & parce qu'ils n'ont pas eu assez de courage, & que cette horrible figure les a effrayés, ils y ont péri. Mais celui qui l'achevera sera le maître de la dame, de son île & de ses trésors. Il me semble qu'il n'est pas mal aisé de pénétrer le sens de cette fiction qui est assez ingénieuse. La fille d'Hippocrate, c'est la médecine, elle est convertie en un monstre horrible par la colère de Diane; c'est pour faire entendre que

les maux qui affligent la nature humaine, font paroître la médecine une chose si affreuse, que peu de gens ont la force de s'y appliquer. Mais celui qui la baisera à la bouche, c'est-à-dire celui qui aura le courage de pénétrer ses secrets, sans se rebuter de l'horreur qui l'accompagne, y trouvera des beautés incomparables, & jouira de tous ses trésors. Il faut que ce soit un chevalier, c'est-à-dire qu'il faut que ce soit un homme initié dans les mystères; car cette reine n'accorde ses faveurs qu'à ceux qui portent, pour ainsi dire, ses livrées, & rebute tous ces aventuriers sans aveu, qui l'approchent moins pour la baiser à la bouche, que pour se rendre maîtres de ses trésors.

Après la mort d'Hippocrate, on lui fit pendant long-temps des sacrifices comme à un Dieu; mais les seuls sacrifices qu'il demande, c'est qu'on lise ses écrits avec attention, & qu'on travaille à connoître la force & les raisons de ses préceptes. Ceux qui lui rendront cette sorte de culte en recevront la récompense, & réussiront dans leur art; & ceux qui y manqueront demeureront dans leur ignorance, & travailleront inutilement. Hippocrate sera encore chez eux, ce que sa petite statue, dont parle Lucien, faisoit chez le médecin Antigonus; quand on avoit manqué de lui sacrifier comme de coutume, cette statue ne manquoit jamais la nuit, dès que la lampe étoit éteinte, de courir par toute la maison, de renverser les boîtes & les médecines, & de brouiller toutes les drogues. Punition justement due, non-seulement aux charlatans & aux sophistes, mais encore aux médecins paresseux, qui veulent exercer un art qu'ils ne se donnent pas la peine d'apprendre.

PRÉFACE
DU TRADUCTEUR.

J'AI souvent entendu des médecins et des chirurgiens habiles, témoigner leurs regrets de ce qu'il n'y avoit pas de traduction française des Œuvres d'Hippocrate. L'auteur le plus fréquemment cité dans la pratique de notre art, est peu connu de ceux qui l'exercent. Ils n'ont communément lu que ses Aphorismes. La langue grecque se trouve fort négligée aujourd'hui : et les traductions latines présentent tant d'obscurités, qu'il est difficile de n'en être pas rebuté dès les premières pages ; de sorte qu'on trouve peu de médecins qui en aient lu le quart. J'avois dans ma jeunesse traduit, pour mon usage, quelques-uns des traités du père de la médecine. Le seul désir d'être utile à ceux qui veulent perfectionner la pratique de la

médecine et de la chirurgie, m'a depuis engagé à faire passer dans notre langue, tous les ouvrages que nous avons sous le nom d'Hippocrate dans les sept premières sections de l'édition de Foës, que je regarde comme la meilleure. J'ai cru devoir supprimer entièrement la huitième section, parce que les divers morceaux qui la composent, outre qu'ils sont incontestablement apocryphes, n'appartiennent guère qu'à l'histoire de la médecine : objet étranger à celui que je me suis proposé.

A l'exception de ce retranchement de la dernière section, je n'ai rien voulu changer, à la manière dont les traités se succèdent l'un à l'autre dans la division de tout l'ouvrage par Foës en huit sections : il a placé dans la première, ceux qui concernent l'art en général. La seconde, renferme ceux qui ont rapport à la séméiotique, ou au pronostic, et au diagnostic. La troisième, ceux qui tiennent plus particulièrement à la physiologie. La quatrième, ceux où il est question de

la dietetique ou du régime. La cinquième, ceux qui appartiennent à la pathologie et à la thérapeutique. La sixième, les traités chirurgicaux. La septième, les observations, et ce qu'on peut appeler *Mélanges*. Mais en me conformant à cette division générale, telle que je l'ai trouvée établie par Foës, j'en ai fait deux parties : j'ai séparé comme Haller, et mis dans la première partie, tous les traités généralement regardés comme des productions légitimes de l'auteur célèbre dont elles portent le nom, réservant pour la seconde partie ceux qui ne sont pas aussi authentiques, quoiqu'ils soient à peu-près de la même antiquité. Le plus grand nombre de ceux-ci sont attribués à son fils Thessalus, ou à son gendre Polybe. Je suis persuadé qu'on trouvera dans tous une ample moisson d'instructions ; et qu'après avoir fini de les lire avec attention, on sera bien dédommagé de la patience dont on aura pu avoir besoin durant la lecture de quelques pages. Je

suis bien éloigné de croire, comme Haller, que le sens d'Hippocrate soit aussi difficile à saisir, qu'on pourroit le craindre en lisant le *Vix sensum attinges*, dans les avertissemens qu'il a mis au-devant d'un grand nombre des traités d'Hippocrate, en donnant sa collection des *Medici veteres*. Après avoir lu cette traduction française, l'on sera tenté de penser, que les occupations multipliées de ce savant médecin, ne lui avoient permis de parcourir Hippocrate que superficiellement.

J'ai fait de courtes notes, sur presque tous les endroits où le texte m'a paru obscur. Ils ne sont pas nombreux.

L'on doit ne pas oublier, que les traités qu'on va lire sont écrits depuis plus de vingt-deux siècles.

Ma traduction est en général littérale: mon objet n'étant que de présenter aux médecins praticiens le texte pur d'Hippocrate, rendu dans notre langue le mieux qu'il m'a été possible, ses pensées non

altérées par la doctrine et par les idées de ceux qui sont venus après lui. Lorsque j'ai cru devoir ajouter quelques mots, afin de faciliter l'intelligence du texte, je les ai mis en caractère italique.

J'avois d'abord entrepris de marquer d'une étoile un grand nombre de passages, notamment des sentences aphoristiques qui n'ont aujourd'hui aucune autorité, soit que le texte ait été altéré par le laps du temps, ou pour toute autre cause. Ce projet est devenu trop difficile à remplir exactement. Je me suis borné à mettre l'étoile en certains endroits les plus saillans, qui sont entièrement contraires à la médecine pratique de nos jours.

J'ai divisé chaque traité en plusieurs numéros, afin de faciliter les citations.

Les MÉDECINS PRATICIENS tiendront grand compte à Hippocrate de son attention scrupuleuse, et de sa clairvoyance, dans l'observation de la marche de la nature durant les maladies et leur issue. Ils regarderont plusieurs de ses traités,

comme des ouvrages classiques excellens, supérieurs du moins à tout ce que nous avons.

Les théoriciens raisonnables finiront par reconnoître, que les idées dominantes aujourd'hui dans la médecine rationnelle, ne sont guère mieux fondées que celles qu'il nous a transmises; quoique plusieurs de celles-ci puissent paroître mal établies, ou même ridicules à quelques lecteurs de notre siècle : on trouvera ici bien des connoissances d'anatomie et de matière médicale; l'on conclura, avec raison, que la médecine étoit cultivée depuis plusieurs siècles, dans le temps où Hippocrate a écrit. Peut-être pour fixer son état aujourd'hui, et pour assurer ses progrès à l'avenir, n'y auroit-il rien de mieux à faire, qu'à reprendre l'édifice de la médecine pratique, là où Hippocrate nous l'a laissé, et travailler, d'après l'observation, comme lui, sans beaucoup s'embarrasser du colosse monstrueux, qui a depuis été élevé, bien peu solidement, sur cette forte base.

Les gens du monde, ceux qui ne sont ni médecins ni chirurgiens, liront avec quelque plaisir les traité de Airs des Lieux et des Eaux, une partie de celui du Régime des Maladies Aiguës, le Serment, la Règle, de l'Art, de l'Ancienne Médecine, du Médecin, de la Décence, les Avis, la Diète Salubre, du Régime, des Songes, de l'Usage des Liquides, etc. De tous ces traités, le premier seul passe généralement pour être d'Hippocrate. Il semble que le père de la médecine n'ait guère voulu être lu, que de ceux qui exercent l'art de guérir.

Les grands chirurgiens trouveront bien de la satisfaction à lire, du Laboratoire du Chirurgien, des Fractures, des Articles, le Mochlique, des Plaies de la Tête, la fin du traité intitulé du Médecin, la fin des Prédictions, les Morceaux Chirurgicaux qui se trouvent à la fin de cette Traduction.

Les anatomistes liront plus d'une fois les traités du Cœur, des Glandes, de la Nature des Os, et la plupart des traités Chirurgicaux. Ils seront, sans doute, étonnés d'y trouver tant de détails exacts sur les parties qui consti-

tuent le corps humain, mêlés de grandes erreurs, que les injections seules ont fait découvrir.

Les MÉDECINS pourront tout lire avec intérêt, et avec fruit.

Un homme de lettres, après avoir lu le manuscrit de cette traduction, avant qu'elle ne fût livrée à l'impression, disoit que toute personne raisonnable devroit avoir les Œuvres d'Hippocrate dans son cabinet.

TRADUCTION
DES
ŒUVRES MÉDICALES
D'HIPPOCRATE.

TRAITÉ DES PRONOSTICS.

La première section des Œuvres d'Hippocrate par Foës, ne contient aucun des écrits attribués à Hippocrate. Ce traité est le 1er. de ceux qui composent la seconde section ; je n'en connois point de traduction française. * *Il est sans contredit un des plus précieux que nous ait laissé le père de la médecine. Les praticiens y trouveront les fondemens de toute la doctrine sur les crises, sur les urines, les crachats, les fortes hémorragies, les dépôts, etc. et il est facile d'y reconnoître, par-tout, la main d'un grand maître : de sorte que cet ouvrage me paroît entièrement achevé. Il n'en est pas ainsi des Aphorismes. Je pense que tout médecin se trouveroit bien de savoir ce petit traité par cœur, et de l'avoir toujours présent ; on ne le trouvera que trop court. Il est cependant très-vraisemblable que plusieurs praticiens de nos jours se moqueront de bien des choses qu'on y lira ; notamment de presque tout ce qui concerne les urines : aussi ne regardent-ils les urines des malades, que rarement ou jamais : il n'est même pas ordinaire à plusieurs de regarder les crachats. J'assure que je me suis constamment bien trouvé d'observer les urines, que je faisois garder dans des verres ; leur fréquente inspection a confirmé, pour moi, la légitimité de la doctrine d'Hippocrate. C'est à mon avis une grande erreur, de se fier tellement à l'observation du pouls, dont je conviens qu'Hippocrate paroît avoir fait bien moins d'usage que nous, qu'on croie pouvoir avec ce guide, se passer de la plupart de ceux, auxquels il nous apprend qu'il avoit la plus grande confiance.*

* Il m'est parvenu depuis peu, une traduction nouvelle très-estimable de ce traité, par M. le Febvre-Villebrune. Voyez ce que je dis sur sa traduction des Aphorismes, en son lieu.

1°. UN médecin doit principalement s'attacher à connoître d'avance, les phénomènes des maladies. Utilité du pronostic.

Celui qui dira aux malades leur état actuel et celui qui a précédé, en leur faisant apercevoir une partie des circonstances qu'ils omettoient ; qui pourra prédire encore ce qui doit survenir, sera nécessairement reconnu pour être bien au fait des maladies. L'on se livrera avec confiance à ses soins. La prévoyance des maux à venir, le mettra aussi en état de se bien conduire. Rendre la santé à tous les malades, seroit sans doute une chose plus désirable, que de prévoir les événemens : mais elle est impossible. Les uns sont enlevés par la violence du mal, avant d'avoir appelé de médecin, d'autres meurent aussitôt après. Certains ne survivent qu'un jour ; quelques-uns un peu plus : de sorte que l'art n'a pas toujours le temps d'opposer ses ressources à la maladie. Il est au moins utile, dans ce cas, de connoître si la nature du mal est plus forte que le tempérament du malade, ou même s'il n'y a pas quelque chose qui est comme surnaturel (1) ; il faut, dans tous les cas, apprendre à en connoître le pronostic : c'est le moyen d'obtenir une juste admiration, et de mériter le nom de bon médecin. Car si les maladies sont de nature à pouvoir être guéries, celui-là doit y réussir le mieux, qui est en état de se munir de plus loin contre les accidens à venir. C'est aussi se mettre hors de blâme, que de connoître d'avance et de prédire la mort comme la guérison.

---

(1) Ce quelque chose de surnaturel θεῖον τι est ce que les modernes ont appelé la malignité, quand ils disent *Malignum quid, febres maligni.*

2°. La première chose à observer dans les maladies aiguës, est le visage du malade. Est-il semblable à celui des personnes en santé, mais sur-tout à celui du malade? c'est le meilleur. Le plus défiguré est le plus mauvais. Le nez devient pointu, les yeux enfoncés, les sourcils rapprochés, les oreilles froides, rapetissées, leurs lobes repliés, la peau du front dure, tendue et sèche, la couleur de tout le visage pâle, verte, ou livide, ou plombée. Si donc dès le commencement d'une maladie le visage est tel, et que le malade ne présente point encore d'autres signes; pour établir ses conjectures, il faut demander s'il vient d'essuyer des veilles, ou un violent cours de ventre, ou la faim. S'il est dans l'un de ces trois cas, le signe est moins fâcheux; le mal pourra être guéri en vingt-quatre heures: mais quand le visage est devenu tel pour tout autre cas, et qu'il ne change point dans vingt-quatre heures, on peut prédire que la mort est proche. Lorsque la maladie est ancienne, ou bien qu'elle a commencé depuis trois ou quatre jours, et qu'on trouve le visage tel que je viens de le décrire, il faut s'informer des causes particulières qui peuvent donner, comme je l'ai dit, spécialement lieu à une grande altération dans le visage, et examiner les autres signes, tant de la face au premier aspect, que de tout le corps.

Le visage est la première chose à observer pour tirer le pronostic.

Description d'un visage de mauvais pronostic.

3°. Quant aux yeux, s'ils fuyent la lumière, s'il en découle des larmes involontaires, s'ils sont tournés, si l'un est plus petit que l'autre, si l'albuginée est rouge, les paupières livides, couvertes de veines noires, la cornée transparente, enduite de chassie;

Examen des yeux.

le globe de l'œil fixé vers le haut de l'orbite, ou poussé en dehors, ou extrêmement enfoncé, la pupile nébuleuse sans éclat; et si toute la couleur du visage est changée, on doit regarder ces signes comme funestes et mortels.

4°. On tire encore des signes de l'état des yeux durant le sommeil. Si les paupières ne se joignent pas, si elles laissent voir du blanc, le malade étant sans diarrhée, et hors l'effet d'un purgatif, et n'ayant pas l'habitude de dormir ainsi, c'est un signe très-mauvais, ordinairement suivi de la mort.

Signes pris de l'état des paupières, du nez, des lèvres.

Si les paupières, ou le nez, ou les lèvres sont en convulsion, ou froides, ou livides, ou pâles, avec quelque autre mauvais signe, la mort est proche. Les lèvres qui restent comme pendantes, froides et pâles, sont encore un signe mortel.

Signes pris de la manière dont le malade reste couché dans le lit.

5°. Le médecin doit trouver le malade couché sur le côté droit ou gauche; le col, les mains, les jambes un peu fléchies, toute la peau un peu humectée : car c'est ainsi que sont, dans leur lit, le plus grand nombre de gens en santé. Or, les meilleures situations sont celles qui approchent le plus de celles des personnes en santé. Être couché sur son dos, les bras, le col, les jambes tendues, est un moins bon signe : mais si le malade, au lieu d'avoir la tête sur le chevet, s'enfonce vers les pieds du lit, c'est un signe terrible.

6°. S'il a les pieds découverts et pas bien chauds, abandonnant dans toute situation, le col, les mains, les jambes sans les couvrir : mauvais signe, qui marque un grand mal-aise.

7°. Il

7°. Il y aura mort, s'il y a sommeil avec la bouche toujours ouverte, les jambes fléchies et entrelassées, le corps étendu sur le dos.

8°. Si le malade reste étendu sur le ventre, n'étant pas dans cette habitude en état de santé, signe de délire ou de douleur dans le bas ventre.

Signes pris de ce que le malade veut rester assis.

9°. Vouloir rester assis, lorsque la maladie est parvenue à son état, mauvais signe dans toutes les maladies aiguës, funeste dans les affections de poitrine.

De ce que les dents font un craquement.

10. Le craquement des dents dans les fièvres, pour ceux qui n'ont pas cette habitude dès l'enfance, signe de délire prochain, et de mort. Cela annonce toujours un grand danger; si le délire y est déjà, ce signe est funeste.

Signes à prendre de l'état des plaies quand il y en a.

11. Il ne faut pas négliger d'observer les plaies, soit anciennes, soit survenues dans la maladie; car s'il ne doit pas y avoir guérison, elles deviennent livides, sèches, ou pâles, et sèches peu de temps avant la mort.

Du mouvement des mains.

12. Au sujet des mains, voici ce que j'ai observé; ceux qui, dans les fièvres aiguës, ou les maladies de poitrine, ou les phrénésies, ou les maladies de tête, portent les mains au-devant du visage; qui cherchent des fétus dans l'air; qui s'exercent à arracher des brins des couvertures, des pailles du mur; sont tous dans un état mortel.

De l'état de la respiration.

13. La fréquence de la respiration indique douleur ou inflammation, dans les parties supérieures au diaphragme. La respiration lente et grande annonce le délire.

14. L'expiration froide, soit par le nez ou par la bouche, est très-mauvaise. Il faut savoir que la respiration bonne est d'une grande ressource dans toutes les maladies aiguës, avec fièvre, et qui se jugent (1) dans quarante jours.

De la qualité des sueurs.

15. La sueur, dans toute espèce de maladies aiguës, qui arrive les jours critiques, est très-bonne, et enlève entièrement la fièvre; elle est bonne aussi, lorsqu'elle coule de tout le corps, et que le malade se trouve plus dégagé et soulagé de son mal; point profitable, si elle ne produit pas cet effet. Les sueurs froides, celles qui ne découlent que d'autour de la tête, du visage ou du col, sont très-mauvaises. Jointes avec une fièvre forte, elles annoncent la mort; avec une fièvre médiocre, la longueur de la maladie; et quoiqu'elles coulent de tout le corps, si elles sont froides, le signe est le même.

16. La sueur qui forme des gouttes grosses comme des grains de millet, qui ne vient qu'autour du col, est mauvaise : si les gouttes sortent de tout le corps, elle est bonne. Du reste, on doit, pour ce qui concerne les sueurs, savoir qu'il y en a de produites par la foiblesse du corps; d'autres, par la violence de l'inflammation : et que ni les unes ni les autres ne sont salutaires.

De l'état des hypocondres.

17. Le meilleur état des hypocondres, consiste

(1) On verra dans la suite qu'Hippocrate regardoit les terminaisons des maladies, leurs crises, comme des jugemens; et que d'après sa doctrine, se terminer ou se juger, est souvent synonyme.

à ce qu'ils soient sans douleur, souples, et sans duretés, tant du côté droit que du gauche. Y a-t-il chaleur, douleur, tension, des inégalités au côté droit ou au gauche, tout cela mérite des attentions. S'il se fait sentir un battement à l'hypocondre, c'est un signe de grand désordre *dans l'hypogastre*, ou de délire. Il faut alors observer les yeux du malade; s'il les a agités, on doit croire qu'il y aura délire.

18. Les tumeurs dures et douloureuses dans la région hypocondriaque, sont très-mauvaises, si elles occupent toute la région; moins dangereuses, lorsqu'elles ne sont qu'au côté gauche. Elles doivent faire craindre une mort prochaine, lorsqu'elles durent au de-là de vingt jours : si c'est avec fièvre, et que la tumeur ne disparoisse point; il s'établit une suppuration. Il survient quelquefois, dans les sept premiers jours, une hémorragie du nez, fort salutaire. Informez-vous s'il y a de la douleur de tête, du trouble dans la vue; en ce cas, la nature travaille à une hémorragie. On doit l'attendre sur-tout, si le malade est au-dessous de la trente-cinquième année. Les tumeurs molles, sans douleur, qui cèdent au toucher, sont plus longues, moins dangereuses. S'il y a fièvre, et si elles durent plus de soixante jours, c'est un signe qu'il y aura suppuration. Ceci doit être entendu de même, des tumeurs placées dans toute autre région du bas ventre. Toutes celles donc qui sont avec douleur, dureté, et dont le volume est considérable, annoncent un danger de mort prochain. Lors-

qu'elles sont souples, et qu'elles cèdent en les pressant (1), elles durent davantage.

19. Les dépôts sont plus rares pour les tumeurs de l'épigastre, que pour celles des hypocondres. Il n'arrive point souvent de suppuration à celles d'au-dessous l'ombilic. L'hémorragie doit être principalement attendue, dans celles qui sont au-dessus. Défiez-vous néanmoins toujours de quelque suppuration, quand il y a des tumeurs obstinées dans ces parties.

20. Les tumeurs grandes, larges, qui ne s'élèvent pas en pointe, sont très-mauvaises. Les tumeurs profondes qui se portent en dedans (2), sans percer à l'extérieur, ne seront point nuisibles, pourvu qu'elles soient très-petites, qu'elles ne laissent point de douleur, et que l'extérieur reste toujours dans sa couleur ordinaire. Lorsque la suppuration s'établit, le pus, pour être le meilleur, doit être blanc, égal et doux au toucher, sans aucune sorte de mauvaise odeur; le plus mauvais est celui qui ressemble le moins à celui-là.

Pronostic des hydropisies à la suite des maladies aiguës.

21. Les hydropisies survenant aux maladies aiguës, sont toutes mauvaises, car elles ne délivrent point de la fièvre; elles font accroître les douleurs, et conduisent à la mort. Certaines proviennent des flancs et des lombes, d'autres du foie. Dans les premières, les pieds deviennent enflés, et il s'y

---

(1) Le danger est moins prochain.

(2) Le texte me paroît trop embarrassant en cet endroit, pour pouvoir le traduire littéralement, ainsi que je me suis proposé de le traduire par-tout.

joint des diarrhées obstinées, qui ne diminuent point les douleurs des flancs ni des lombes, ni ne vident l'abdomen. Dans les secondes, il survient un picotement de poitrine, avec une toux sèche sans crachats; les pieds s'enflent, le ventre est serré, le malade ne rend que des excrémens durs, avec beaucoup de peine.

On remarque des tumeurs au ventre, tantôt du côté droit, tantôt du côté gauche, qui se fixent quelquefois ou qui disparoissent.

Signes pris du froid extérieur, avec chaleur au dedans.

22. Lorsque le froid (1) de la tête, des pieds, et des mains se trouve joint avec de la chaleur au ventre et à la poitrine, c'est mauvais signe. Le meilleur état est une chaleur douce, et de la souplesse dans tout le corps.

De la manière dont le malade supporte le mal, et de la couleur des extrémités.

23. Le malade doit pouvoir se tourner facilement, et se dresser avec légèreté; mais s'il est pesant des mains, des pieds et de tout le corps, son état est dangereux. Si outre la pesanteur, il a les ongles et les doigts livides, la mort n'est pas loin. Les doigts et les pieds devenus noirs, sont moins mauvais que les livides; il ne faut pas manquer d'observer tous les autres signes : car si le malade paroît supporter assez bien ses maux; et si à ce signe salutaire, il s'en joint quelqu'autre de même espèce, l'on peut espérer un dépôt qui le conservera; et les parties devenues noires tomberont.

De l'état des bourses et de la verge.

24. La contraction des bourses et de la verge,

(1) Il s'agit ici du froid des extrémités, du froid extérieur avec chaleur au-dedans.

dénote des violentes douleurs avec danger de mort.

Du sommeil. 25. Quant au sommeil, les malades doivent, conformément à l'ordre naturel, veiller le jour, dormir la nuit. S'il arrive le contraire, c'est un mal. Toutefois le sommeil pris depuis le matin jusqu'à la troisième (1) partie du jour, incommode moins que celui que l'on prend après ce temps. Il est plus mauvais de ne point dormir du tout. L'insomnie provient des douleurs, ou du mal-aise, ou bien ce signe présage le délire.

Des déjections. 26. Les déjections les meilleures, sont celles qui ont une certaine consistance, sans être dures, et qui se rendent aux mêmes heures que dans l'état de santé. La quantité doit être proportionnée à celle des alimens. De telles déjections sont un signe du bon état du ventre. Si les déjections sont liquides, il est bon qu'elles soient rendues sans vents; qu'on aille peu et point souvent. Les selles fréquentes accablent les malades, et font perdre le sommeil : Or si elles sont copieuses et fréquentes, il est dangereux qu'il ne survienne des foiblesses. Suivant la quantité des alimens, il faut aller à la selle deux ou trois fois dans le jour, une seule fois le soir, plus abondamment le matin : cela dépend de l'habitude. Lorsque les maladies approchent de leur fin, les matières s'épaississent ; leur couleur tire sur le jaune ; et l'odeur n'en est pas extrêmement mauvaise. Il est bon aussi, qu'alors on rende de vers ronds avec les matières.

De l'état du ventre. 27. Dans toute maladie, il est bon que le ventre

(1) Depuis six jusqu'à dix heures du matin.

soit souple, et de volume ordinaire. Si les déjections sont très-liquides, ou blanches, ou vertes, ou fort rouges, ou écumeuses, ce sont autant de mauvais signes; comme aussi, lorsque l'on va très-peu, rendant des matières tenaces, blanches, verdâtres, point mêlées : mais les plus funestes sont les noires, les oléagineuses, les livides ou de couleur de rouille et d'odeur infecte. Les déjections de diverse nature se soutiennent plus long-temps, mais ne sont pas moins funestes; j'entends, lorsque les matières sont semblables à la raclure des boyaux, noires, vertes, bilieuses, qui sortent quelquefois ensemble, d'autrefois séparément.

28. Il est bon que les vents sortent sans éclat et sans grand bruit, il est mieux de les rendre avec bruit, que s'ils étoient interceptés. Quand ils sont rendus avec bruit, ils sont un signe de douleur ou de délire, à moins que le malade ne se plaise à les rendre ainsi.

De l'état des hypocondres.

29. Les tumeurs et les douleurs des hypocondres, si elles sont récentes sans inflammation, se terminent par un borborigme qui survient dans l'hypocondre; elles se terminent sur tout, lorsqu'il se joint au borborigme une évacuation de matières fécales, avec vents et urine; le borborigme seul soulage aussi, lorsqu'il descend dans le bas-ventre.

De la qualité des urines.

30. L'urine qui dépose un sédiment blanc, égal, bien mêlé, pendant tout le temps de la maladie jusqu'à sa crise, est bonne. C'est un signe qu'il n'y a point de danger, et que la maladie sera courte. S'il y a des interruptions, l'urine étant quelquefois sans sédiment, d'autrefois avec sédiment blanc et égal,

la maladie sera plus longue, et le salut est moins certain. Lorsque l'urine est rubiconde, le sédiment de même, et égal; le mal sera long, mais sans danger. Le sédiment qui ressemble à de la grosse farine fait un mauvais signe; plus mauvais, s'il ressemble à des petites écailles. Le sédiment blanc, très-menu, est pernicieux; le plus fâcheux est celui qui ressemble à du gros son.

31. Les nuages blancs suspendus dans les urines, sont bons, les noirs mauvais.

32. L'urine, tandis qu'elle est rousse et limpide, montre qu'il ne se fait point de coction de la maladie; si ce symptôme dure fort long-temps, il est dangereux que les forces ne suffiront point pour la coction des urines. (1) Les plus funestes sont celles dont l'odeur est infecte, ou qui sont claires comme de l'eau, ou noires, ou d'une consistance épaisse. Parmi celles-là, les noires sont les plus fâcheuses, tant pour les hommes que pour les femmes; les aqueuses, pour les enfans.

33. Si l'on rend pendant long-temps l'urine crue, limpide, tandis que les autres signes sont d'ailleurs salutaires; c'est signe d'un abcès dans les parties, au-dessous du diaphragme.

34. La graisse qui nage sur les urines, comme des toiles d'araignée, est un signe de colliquation.

35. Il faut, pour les nuages suspendus dans les urines, examiner s'ils restent en haut, s'ils vont au

(1) Ce passage est remarquable. Hippocrate y dit implicitement qu'il n'y a point de coction de maladie sans coction d'urines. Cette doctrine se retrouve en plusieurs endroits de ses écrits.

fonds, et quelle en est la couleur : ceux qui se précipitent, ayant les couleurs que j'ai déjà louées, sont bons; mais s'ils se précipitent ayant les mauvaises couleurs dont j'ai parlé, ils sont mauvais.

36. Pour n'être pas trompé par les urines, examinez s'il n'y a point de maladie particulière à la vessie urinaire; car, dans ce cas, elles ne désignent que pour la vessie, non pour tout le corps.

Du vomissement.

37. Le vomissement des matières bilieuses et pituiteuses, qui ne sont ni trop épaisses ni trop abondantes, contribue merveilleusement à la guérison. Celui où l'on ne rend qu'une seule espèce de matières, est mauvais. Si les matières sont verdâtres ou plombées, ou noires, c'est un mauvais signe; mais beaucoup plus mauvais encore, si toutes ces couleurs s'y rencontrent. La seule couleur plombée, annonce une mort prochaine, lorsque l'odeur infecte y est jointe : et généralement toute espèce d'odeur putride, dans les matières qu'on rend par le vomissement, est funeste.

Des crachats.

38. Les crachats, dans toute affection du poumon et de la poitrine, doivent être rendus promptement et facilement, d'une couleur jaune (1), bien égale; car, si la couleur jaune ou roussâtre a lieu long-temps après le commencement de la douleur, avec beau-

(1) La bonne couleur des crachats mûrs est la blancheur. Je pense qu'Hippocrate, en voulant qu'ils soient jaunes, parle du commencement des péripneumonies et pleurésies. Les crachats à cette époque ne peuvent encore être mûrs, ni conséquemment d'une blancheur qui soit bonne. Un peu de sang qui les colore en jaune, loin d'être un mauvais signe, annonce une certaine souplesse dans les vaisseaux pulmonaires qui est bonne.

coup de toux en crachant, et que la couleur ne soit pas bien mêlée, c'est très-mauvais. Les crachats jaunes, qui ne sont pas bien unis, sont pleins de danger. Les blancs épais et ronds, ne procurent aucun soulagement; les grisâtres et écumeux, sont mauvais; lorsque le mélange est imparfait, et que la crudité est telle que les crachats en soient noirs, ce sont les plus funestes.

39. Il est mauvais aussi de ne cracher rien, lorsque la plénitude du poumon occasionne, par l'impossibilité de le vider, un râlement dans le gosier.

De l'éternument.

40. L'enchifrenement et les éternumens qui précèdent les maladies de poitrine, sont toujours mauvais; mais dans les autres maladies fâcheuses, l'éternument est un bon signe.

Des crachats sanguinolens dans le commencement des péripneumonies, et autres qualités de crachats dans les affections de poitrine.

41. Les crachats mêlés d'un peu de sang sont, dans le commencement des péripneumonies, une évacuation très-utile, et un signe de bon augure; mais s'ils persistent jusqu'au septième jour, et au-delà, ils sont moins bons. Tout crachat, en général, qui ne calme point la douleur, est fâcheux. Les noirs sont les plus mauvais, comme il a déjà été dit (1). Ceux qui calment les douleurs sont les meilleurs.

42. Toutes les fois que la douleur, dans les péripneumonies, n'est point appaisée, ni par les crachats, ni par les selles, ni par les saignées, ni par les autres remèdes, ni par le régime, il faut croire que la suppuration viendra.

43. Si la suppuration survient tandis que les crachats

---

(1) N°. 38.

ont encore bilieux, cela est très-funeste; soit qu'on ende les crachats bilieux seuls et séparément, soit u'on les rende avec d'autres purulens : mais sur-tout cette suppuration arrivée avec des crachats bilieux, commencé le septième jour de la maladie, il y a out lieu de craindre que la mort surviendra le qua-orzième, à moins qu'il ne paroisse quelque bon signe ouveau, comme seroit de supporter légèrement le nal; de bien dormir; d'expectorer sans peine; d'être élivré de la douleur; d'avoir tout le corps d'une haleur douce, et la peau souple, d'être sans soif.

44. Enfin, les urines, les selles, le sommeil, les ueurs et autres signes, pour être bons, doivent être els que je les ai déjà décrits. Il faut savoir quand ces ignes sont bons. Le malade qui les aura tous ne nourra point; s'il en a une partie seulement et non as l'autre, il ne vivra point au-delà du quatorzième our. Mais au contraire supporter le mal avec inquié-ude, avoir la respiration grande et fréquente, la ouleur sans interruption, l'expectoration laborieuse, ne soif violente, une chaleur inégale dans le corps, e ventre et la poitrine fort chauds, le front, les mains t les pieds froids; enfin, la sueur, le sommeil, les rines, les selles mauvaises, comme je les ai décrites illeurs; ce sont autant de mauvais signes qu'il faut ien connoître. Car, si quelqu'un de ces mauvais ignes se joint aux crachats bilieux et purulens, le nalade mourra avant le quatorzième jour, le neu-ième ou le onzième. Il faut donc, en ces conjonctures, egarder cette espèce de crachats comme funestes, et annoncer la mort avant le quatorzième jour. C'est

Briève récapitulation des signes à raison des suppurations à la poitrine.

de la comparaison des bons et des mauvais signes ; qu'on doit déduire le pronostic. Telle est la véritable manière de parvenir à pénétrer dans l'avenir.

Des vomiques.

45. Il y a certains dépôts qui ne percent communément que le vingtième jour, quelquefois le trentième, d'autrefois le quarantième , il y en a qui s'étendent même jusqu'au soixantième.

46. On peut juger et croire que la suppuration s'est établie le premier jour auquel la fièvre (1) a commencé, ou que les premiers frissons ont paru, lors sur-tout que le malade se plaint de ressentir un poids, au lieu d'une douleur aiguë, dans la partie où est le mal ; car c'est ce qui arrive dans le cas des suppurations ; l'on doit s'attendre que l'abcès percera, aux jours que j'ai dit (2), à compter du commencement de la maladie.

Diagnostic du côté de la poitrine où est la suppuration.

47. Pour connoître si la suppuration est dans un côté seulement, il faut faire tourner le malade sur l'un et l'autre côté, et s'informer s'il ne souffre que sur un seul ; s'il ressent habituellement plus de chaleur à un côté, qu'à l'autre. Lorsqu'il sera couché sur le côté sain, il lui semblera avoir comme un poids qui le presse par-dessus ; dans ce cas, il y a suppuration au côté dont le poids se fait sentir.

Diagnostic de l'empyème.

48. C'est un signe général pour reconnoître les empyiques, que la fièvre ne cesse point ; qu'elle est modérée durant le jour, forte dans la nuit ; qu'il s'y joint des sueurs, de la toux, des picotemens à la trachée, sans expectoration remarquable. Les yeux

(1) Il s'agit ici de la fièvre secondaire, de la fièvre de la suppuration, non de la fièvre de l'invasion de la maladie.

(2) N°. 45.

leviennent creux, les joues rouges, les ongles des nains crochus; les doigts sont chauds, sur-tout à 'extrémité; les pieds s'enflent, l'appetit se perd; il urvient des phlictaines sur tout le corps. Toutes les ois qu'il y a un empyème ancien, ces signes se montrent, et on peut y croire sans hésiter. Mais les empyèmes récens, s'annoncent par les signes que nous avons dit paroître au commencement des suppurations, en y ajoutant une plus grande difficulté de respirer.

Pronostic des empyèmes ou suppurations internes à la poitrine.

49. On distingue si les abcès se perceront vîte ou tard, par les signes suivans : Si dans le commencement il y a douleur violente, oppression et toux sans crachats, il faut s'attendre que l'abcès s'ouvrira le vingtième jour, ou même plutôt; si la douleur est modérée et tout le reste pareillement, il s'ouvrira plus tard. Mais avant la rupture de l'abcès, il arrive nécessairement une augmentation de douleur, d'oppression et de crachats.

50. Après la rupture de l'abcès, ceux qui échappent sont ceux dont la fièvre finit le même jour, dont l'appetit se rétablit promptement, et dont la soif cesse. Les déjections du ventre sortent en petite quantité bien liées; on crache, sans peine et sans beaucoup de toux, un pus blanc bien cuit, de couleur égale, point mêlé de pituite. Quand les choses sont ainsi, on est bientôt guéri; si les choses sont autrement, la guérison est d'autant moins éloignée, que la différence dans les signes est moins grande.

51. Il y aura mort si la fièvre ne s'arrête point, ou si après s'être arrêtée, elle revient avec plus de

chaleur ; s'il y a du dégoût, de la soif ; si le ventre est lâche, les déjections liquides ; si les crachats sont du pus verd, plombé, mêlé de pituite, écumeux. Ceux en qui tous ces signes se rencontrent meurent.

Mais de ceux qui ne les ont pas tous, partie meurent, partie vivent long-temps. Il faut en chercher le pronostic, non-seulement dans ces signes, mais aussi dans tous les autres.

Métastases utiles dans les affections de la poitrine.

52. Toutes les fois que dans les maladies du poumon, la matière se transporte autour des oreilles ; qu'il s'y fait un dépôt, ou aux extrémités inférieures, c'est guérison : et la suppuration en est salutaire.

53. Voici ce qui est à observer à ce sujet. Quand la fièvre persiste ; que la douleur ne s'appaise pas ; qu'il n'y a point une expectoration convenable, et que les déjections ne sont ni bilieuses, ni bien mêlées, ni crues ; que l'urine n'est ni abondante, ni fort chargée de sédiment, et que les autres signes sont de guérison ; on peut croire, dans ce cas, qu'il se fera un transport de la matière. L'abcès se fait aux extrémités inférieures, lorsque les hypocondres ont été douloureux ; aux parties supérieures, lorsque les hypocondres ont été souples et libres de douleurs, et que l'oppression, après avoir persisté pendant quelque temps, a fini sans cause manifeste.

54. (1) Les dépôts aux jambes, dans les périp-

---

(1) La médecine active de nos jours fait que nous ne voyons pas les maladies se terminer par des dépôts, aussi

neumonies violentes et dangereuses, sont toujours bons. Les plus salutaires sont ceux qui arrivent dans le temps d'un changement des crachats. Si la tumeur et la douleur paroissent, lorsque le crachat au lieu d'être jaune, devient purulent, et qu'il s'expectore facilement ; le malade guérira positivement, et le dépôt finira dans peu, sans douleur. Mais s'il n'expectore pas de crachats louables, et si l'urine ne dépose point un bon sédiment, il est à craindre que le dépôt fait aux jambes, ne rende le malade boiteux, et qu'il ne donne beaucoup d'embarras. Si ces sortes d'abcès disparoissent, et que la matière rentre sans qu'il se fasse d'expectoration, et la fièvre persistant, cela est terrible, il y a grand danger de délire et de mort.

55. Les suppurations internes, provenant des péripneumonies, sont funestes principalement dans la vieillesse (1), les autres empyèmes dans la jeunesse.

---

fréquemment que cela devoit arriver dans les premiers temps de la médecine, ni les crises suivre constamment la marche observée par Hippocrate, telle qu'il l'a exposée dans une foule d'endroits de ses écrits.

(1) Le sens de ce paragraphe est difficile à déterminer. Je le traduis littéralement, et je le trouve conforme à la raison en ceci. Les suppurations à raison d'une péripneumonie peuvent être plus fréquentes dans la jeunesse à cause de la grande vigueur qui manque à la vieillesse. S'il se fait donc une suppuration dans la vieillesse, le danger en est plus grand, en ce que la cause doit en être plus violente. Quant aux autres suppurations du poumon, qui surviennent lente-

De la fièvre avec douleur aux lombes.

56. Les douleurs avec fièvre, qui occupent les lombes et les parties inférieures, deviennent très-fâcheuses lorsqu'elles montent, et qu'elles atteignent le diaphragme, en quittant les parties inférieures. Il faut considérer les autres signes; et s'il en paroît quelqu'autre de mauvais, l'état du malade est désespéré : mais si dans cet état, où la maladie monte vers le diaphragme, les autres signes ne sont point mauvais, il y a tout lieu de croire qu'il se fera une suppuration interne.

57. Dans toutes les suppurations internes qu'on ouvre avec le feu, ou avec le fer, si le pus sort blanc, et sans mauvaise odeur, il y aura guérison; mais s'il est sanieux et bourbeux, la mort est infaillible.

De l'état de la vessie.

58. La vessie dure et douloureuse est un signe absolument funeste et mortel, plus encore s'il y a fièvre continue. Les douleurs seules de la vessie suffisent pour donner la mort; elles causent une constipation telle, que les excrémens durcis ne sortent que comme par force; on est sauvé par des urines purulentes avec un sédiment blanc et uni; mais si la douleur ne cède point à ces urines, si la

---

ment, à raison de tubercules ou de toute autre cause lente, elles sont moins dangereuses dans les vieillards, parce que la suppuration ira bien moins vîte. Je crois ceci conforme à quelques observations que j'ai de vieillards asthmatiques suppurés, qui ont vécu long-temps. J'ajoute qu'un coup d'épée dans la poitrine me paroît devoir être moins funeste dans la vieillesse, que dans la jeunesse; les accidens devant être plus violens ches les jeunes personnes.

vessie

vessie tendue ne se ramollit point, et si la fièvre persiste, il y a tout lieu de croire que le malade mourra, dans les premiers jours de la maladie. Les jeunes gens, depuis sept jusqu'à quinze ans, sont sur-tout exposés à finir ainsi.

59. Le jour auquel les fièvres se jugent, se détermine par le quantième des jours auxquels on a observé, que les malades sont morts ou guéris.

Doctrine des crises ayant la longue observation pour base.

60. Les fièvres les plus douces, accompagnées des signes les plus heureux, se terminent favorablement le quatrième jour, ou même plutôt; celles du plus mauvais caractère, où se montrent les signes les plus terribles, sont suivies de mort le quatrième jour, quelquefois avant le quatrième.

61. Voilà, donc, la plus courte marche des fièvres. La seconde se renferme dans l'espace de sept jours, la troisième dans onze, la quatrième dans quatorze, la cinquième dans dix-sept, la sixième dans vingt. Ainsi les maladies les plus aiguës se terminent toutes en vingt jours, ayant entr'elles des durées différentes, qui varient d'*environ* quatre jours (1); mais on ne peut suivre ici un

(1) Ce passage, et quelques autres presque tout-à-fait semblables, que l'on trouve dans Hippocrate, ont long-temps donné la torture à ses interprètes. Ils tourmentent encore tous ceux qui veulent soutenir la durée des maladies, comme rigoureusement et constamment déterminée, à un nombre de jours précis qu'Hippocrate n'a sans doute fixé ainsi, qu'afin d'y présenter une espèce d'ordre propre à soulager la mémoire. Outre que le père de la médecine observoit trop bien la nature, pour croire qu'il la trouvât assujettie à des jours précis

compte exact des jours entiers ; l'année elle-même, et les mois ne se terminent point avec la fin des jours (1).

62. Ensuite viennent des maladies de même nature, c'est-à-dire, des fièvres, qui se terminent en trente-quatre jours ; d'autres en quarante ; d'autres en soixante.

63. Reconnoître d'abord, quelle sera la crise des maladies d'une longue période, c'est une chose très-difficile. Leur commencement est le même. Méditez sur ce qui se passera depuis les premiers jours, et depuis chaque espace de quatre jours ; c'est le moyen de découvrir, comment elles finiront. Le même ordre sert, à déterminer l'événement des fièvres quartes.

64. Mais il est facile de prédire l'événement, des fièvres, qui doivent être jugées dans une courte période ; car leurs commencemens ne sont pas les

---

sans variation ; il semble qu'il ait voulu faire éviter cette erreur à ses lecteurs, par la contradiction légère, mais manifeste qu'on ne peut méconnoître dans ce passage, toutes les fois qu'on ne voudra pas étendre un peu le sens de la lettre. Cette contradiction disparoît entièrement, 1°. en y suppléant le mot environ. Je l'ai donc ajouté, parce qu'il lève une contradiction grossière, qu'on ne peut soupçonner Hippocrate d'avoir faite par inadvertance ; et que de plus, je crois cet *environ* conforme à l'observation. 2°. Il y a d'autres passages d'Hippocrate dans lesquels il compte lui-même le vingt et unième jour pour critique, au lieu du vingtième.

(1) Les années et les mois avoient en effet besoin d'intercalations fréquentes, dans le calendrier des grecs.

mêmes. Ceux qui doivent réchapper, ont la respiration facile, ne se plaignent point de douleurs, dorment la nuit, et ont les autres signes très-bons. Ceux qui doivent mourir, respirent avec peine, délirent, ne dorment point: et les autres signes sont fort mauvais.

65. Cela étant ainsi, il faut, lorsque les maladies sont près de leur crise, tirer le pronostic d'après leur durée et leur caractère. On prédit de même la crise des maladies qui surviennent après les couches, en comptant depuis l'accouchement.

66. Le mal de tête violent et continu dans la fièvre, pour peu qu'il s'y joigne d'autres signes funestes, est mortel pour l'ordinaire; mais s'il dure au de-là de vingt jours, sans qu'il s'y joigne d'autre mauvais signe, il faut s'attendre à une hémorragie du nez, ou à quelque abcès dans les parties inférieures. On peut aussi attendre l'hémorragie du nez, ou l'abcès, au commencement, s'il se fait sentir une douleur aux tempes et au front. L'hémorragie est plus ordinaire dans l'âge au-dessous de trente-cinq ans. Des maux de tête et des hémorragies.

67. La douleur des oreilles, avec une fièvre continue et violente, est un signe terrible: il menace de délire et de mort. Comme le cas est plein de danger, il faut avoir ici une attention particulière à tous les autres signes, depuis le premier jour. Les jeunes meurent le septième, et même plutôt; les vieillards beaucoup plus tard, car chez ceux-ci, la fièvre et le délire sont moins funestes, et la suppuration des oreilles a le temps de s'éta- Signes pris de la douleur aux oreilles.

blir : ce sont les rechutes, qui en tuent le plus grand nombre. Les jeunes meurent avant que la suppuration se fasse ; mais s'il leur coule de l'oreille un pus blanc, il y a espérance qu'ils échapperont, pourvu qu'il s'y joigne quelqu'autre bon signe.

Des ulcères au gosier.

68. L'ulcère au gosier, avec fièvre, est très-fâcheux. S'il paroît quelqu'autre des mauvais signes que j'ai déjà fait connoître, annoncez que le malade est en danger.

Pronostic des esquinancies.

69. Les esquinancies sont funestes ; elles emportent le malade promptement. Toutes les fois qu'elles ne produisent aucun changement sensible dans le gosier ni au cou, qu'elles occasionnent l'orthopnée, et jettent dans un état violent ; la mort arrive, le premier, le second, le troisième ou le quatrième jour, quand la plupart de ces signes se trouvent joints ensemble. S'il y a tumeur et rougeur au gosier, le danger est grand ; mais il est plus éloigné, sur-tout si la rougeur est forte. Lorsque le gosier et le cou deviennent rouges, le terme est encore plus long. C'est dans ce cas qu'il en réchappe quelques-uns, principalement si la rougeur de la poitrine se joint à celle du cou, et que l'érysipèle ne rentre point.

70. Mais si l'érysipèle ne disparoît pas aux jours critiques, si la tumeur ne gagne point vers l'extérieur, s'il ne sort point de pus avec les crachats, et que le malade semble ne pas souffrir, mais au contraire se trouver bien, c'est signe de mort ou de la rentrée de la matière de l'érysipèle. Il y a aussi un très-grand danger, lorsque la tumeur ou

l'érysipèle se portent au dehors, fort vîte. Du reste, si la matière se jette sur le poumon, le délire s'en suit, et plusieurs meurent empyiques.

71. Il y a du danger à couper et à scarifier la luette, tandis qu'elle est rouge et tuméfiée; car cette partie est sujette aux inflammations et aux hémorragies. Il faut tâcher, dans le temps, de parvenir à la guérison par d'autres remèdes. Mais lorsque la luette semble se séparer du palais, ce que nous appelons *staphylè*, *le raisin*, ou relâchement de la luette, et que l'extrémité inférieure est enflée, formant une petite boule, tandis qu'au contraire l'extrémité supérieure est amincie : alors on peut la couper sans danger. Il est à propos de purger doucement avant l'opération, si le temps le permet, si le malade n'est pas menacé d'étouffer.

De l'état de la luette.

72. Toutes les fois que les fièvres disparoissent sans les signes salutaires, et hors du temps critique, il faut s'attendre à une rechute.

Pronostic des rechutes.

73. Lorsque les fièvres durent long-temps, sans être accompagnées de signes mortels, sans douleur causée par quelque inflammation, et sans autre cause manifeste, il faut s'attendre à des abcès, avec tumeur et douleur aux articulations, sur-tout aux parties inférieures. Ces abcès arrivent plus vîte, et plus souvent, dans l'âge au-dessous de trente ans.

Pronostic des dépôts sur les articulations.

74. Il faut se défier d'un abcès, dès que la fièvre s'étend au de-là du vingtième jour; mais les vieillards y sont peu sujets, même dans les fièvres plus longues. De pareils abcès arrivent, si la fièvre est continue; mais si elle va et vient, ayant un type er-

Pronostic général des dépôts avec suppuration.

ratique, elle se changera en fièvre quarte, principalement lorsque l'automne est proche.

75. Comme la dégénération en abcès est plus ordinaire dans l'âge au-dessous de trente ans, il en est ainsi des fièvres quartes dans l'âge au-dessus, et dans la vieillesse.

76. Les dépôts arrivent plus souvent dans l'hiver. Leur guérison est plus longue; mais ils sont moins sujets à rentrer.

Pronostic de vomissement bilieux.

77. Celui qui, sans être attaqué d'une maladie mortelle, se plaint d'un violent mal de tête; s'il a comme une espèce de nuage devant les yeux, et des cardialgies, vomira des matières bilieuses. Lorsqu'il se joint des frissons à ces symptômes, et que la partie inférieure des hypocondres est froide, le vomissement est plus prochain; il surviendra bientôt, si on mange ou si on boit quelque chose.

Succession des jours critiques. Voy. sup. n°. 61.

78. Quand dès les premiers jours on souffre beaucoup de la tête, le quatrième et le cinquième sont des plus fâcheux, le septième est le dernier. Il est plus ordinaire que la douleur de tête ne commence que le troisième jour, alors le cinquième est le plus fâcheux, et la maladie finit le neuvième ou le onzième. Si le cinquième jour est le premier de la douleur *de tête*, et si le reste est dans l'ordre que je viens de dire, la maladie se juge le quatorzième. Cela s'observe tant chez les hommes, que chez les femmes, même dans les fièvres tierces (1).

(1) Il paroît, par cet endroit, par la fin du n°. 63, par la 354e. Sent. Coac. liv. 1.er, par le n°. 32, du traité des Chairs, etc.

79. Pour les jeunes gens, cela s'observe aussi dans ces sortes de fièvres, mais plus encore dans les fièvres continues, et dans les tierces pures.

80. Lorsque dans ces sortes de fièvres on a des douleurs de tête, et qu'au lieu d'avoir une espèce de nuage devant les yeux, on se plaint de foiblesse dans la vue, ou de voir des étincelles; qu'au lieu de maux de cœur, il y a tension dans l'hypocondre droit ou gauche, avec douleur, et sans inflammation, on doit s'attendre à une hémorragie du nez, non au vomissement. L'hémorragie arrive sur-tout aux jeunes gens; moins souvent à ceux qui ont passé trente ans, et aux vieillards. On peut attendre chez ceux-ci le vomissement.

Des convulsions chez les enfans.

81. Les enfans tombent dans des convulsions, s'ils ont une fièvre aiguë, et le ventre constipé, s'il y a insomnie, ou des frayeurs, ou des pleurs violens; s'ils changent de couleur, s'ils deviennent rouges, pâles, verds.

82. Les convulsions arrivent pour de légers sujets, dans l'enfance, jusqu'à sept ans; mais au de-là de cet âge, les convulsions dans les fièvres ne se voient qu'avec le concours des signes les plus fâcheux, tels que chez les frénétiques.

---

qu'Hippocrate considéroit dans les fièvres intermittentes, comme dans les continues, *le commencement*, *l'augmentation*, *le décroissement*, *et des temps critiques*. Mais il m'est difficile de m'assurer d'avoir parfaitement saisi le sens d'Hippocrate dans ce numéro, ainsi que dans les deux suivans, et dans bien d'autres endroits.

Conclusion touchant la doctrine des signes.

83. On doit tirer pour les enfans comme pour les autres, le pronostic de guérison ou de mort, de tous les signes, tels que je les ai rapportés. Je parle ici des maladies aiguës, et de celles qui en sont la suite. Or, celui qui veut juger d'avance, s'il y aura mort ou guérison, si la maladie durera plus ou moins de jours, doit apprendre à bien connoître la force des signes de toute espèce, notamment de ceux qui se tirent des urines et des crachats; il observera, sur-tout, ce que j'ai dit touchant les crachats, qui sortent mêlés de pus et de bile.

84. Il faut encore pénétrer promptement dans la nature des épidémies régnantes, et dans la constitution des saisons. Il ne faut point oublier, au sujet des symptômes et des signes, que dans toute année et dans toute saison, les mauvais signes sont des précurseurs du mal; et les bons, du bien. Ceux que j'ai décrits sont vrais en Lybie, à Delos, en Scythie. L'on ne sera point surpris d'en voir vérifier la plupart dans ces régions, quand on aura appris à porter son jugement avec précaution, et qu'on aura comparé exactement tous les signes entr'eux: on pourroit désirer le nom des maladies que j'ai omis, mais il suffit de savoir, que toutes celles qui se terminent aux mêmes époques, se jugent par les mêmes signes.

TRAITÉ DES HUMEURS.

Ce traité des humeurs, le second de ceux qui composent la seconde section dans Foës, est généralement regardé comme un œuvre légitime d'Hippocrate. Il présente une foule d'idées générales, qui pourront paroître beaucoup trop vagues à plusieurs égards. Elles serviront du moins à faire connoître, sur combien de différens objets Hippocrate a cru qu'un médecin pourroit porter utilement ses vues, pour y apercevoir des symptômes importans à connoître avant de se déterminer à agir. Ce morceau est donc principalement consacré, à présenter le tableau de cette foule d'objets divers. On y trouvera aussi quelques propositions positives, et des observations de détail, sur-tout concernant les effets de l'atmosphère sur la santé; de sorte que je ne doute point qu'un médecin qui médite profondément sur l'état de ses malades, ne retire de l'avantage de sa lecture. On se tromperoit fort, en jugeant des autres articles par le premier, qui est en effet très-peu important, soit que le texte en ait été altéré, soit que je n'en aie pas bien pu pénétrer le sens.

J'aurois voulu pouvoir y mettre de brièves notes marginales, pour servir aux lecteurs à se fixer, sur les matières dont il est question dans les divers numéro. Mais cela m'a été souvent impossible, à moins de faire des indications à peu-près aussi longues que chaque numéro. Il en est, à cet égard, pour ce traité comme pour les Aphorismes. Les matières me semblent même moins liées dans celui-ci; il faut le lire et relire plusieurs fois, avant de pouvoir le mettre entièrement à profit. Il paroît du reste qu'il nous est parvenu mutilé en plus d'un endroit, si on le compare avec un commentaire que nous en avons sous le nom de Galien.

1°. COMME ont voit les couleurs des fleurs, on voit de même celles des humeurs de notre corps, qui ne sont point résorbées et cachées dans l'intérieur.

2°. Il faut pousser là où les humeurs se portent, à moins que la coction ne demande du temps; observant attentivement, où tend la coction, vers l'inté-

rieur ou vers l'extérieur ; et prenant toute autre précaution convenable : ayant égard à la nouveauté des symptômes, à la difficulté qu'ils présentent, à la chute des cheveux, au vide des viscères, à la plénitude des parties inférieures, ou au bon état des supérieures ; au penchant vers le haut ou vers le bas ; à ce qui s'y porte de soi-même ; à ce qui y nuit ou y est bon ; à ce qui quadre avec la coutume, avec le lieu, avec l'âge, avec la saison régnante, avec la nature de la maladie ; à ce qui est enfin en excès ou en défaut ; à ce qui persiste ou ne persiste point.

3°. Les terminaisons des maladies, la déviation, le transport vers la tête, vers quelque partie des côtés où il y a tendance naturelle ; la révulsion en bas pour les parties supérieures, en haut pour les inférieures ; *ce sont autant de choses importantes à observer*. Faut-il dessécher ici le haut ; là le bas ? faut-il humecter ? ou, quel autre moyen y a-t-il de soulager ?

4°. Ne laissez pas passer en dedans les humeurs épanchées, mais desséchés la source qui les fournit.

5°. Le trouble dans les entrailles, la manière de les laver, de les nettoyer ; quand est-on menacé d'abcès au fondement ? d'où provient l'adoucissement ? Est-ce du remède ou de quelque suppuration (1) ? s'y forme-t-il une congestion d'humeurs ? y paroît-il des exanthèmes ? sort-il des vents ou des alimens, ou quelque

---

(1) Le texte est très-embarrassant dans ce qui forme la matière des cinq ou six premiers numéros de ce traité. Un autre traducteur les entendroit peut-être bien autrement, et en feroit des divisions fort différentes.

animal, des vers ou autres ? y a-t-il de l'ardeur ou toute autre affection ?

6°. Observez aussi ce qui se termine de soi-même : telles sont des pustules provenant de l'excès de chaleur. Qu'est-ce qui nuit ou qui est bon ?

7°. Observez la forme des tumeurs, leur mobilité, leur élévation, leur affaissement, le sommeil, l'insomnie, et prévenez ce qu'il faut faire, comme ce qu'il faut éviter.

8°. La doctrine sur le vomissement, sur l'évacuation par les selles, par les crachats, par les narines, doit être toujours présente. La toux, les vents rendus par haut, le hoquet, les vents rendus par bas, l'urine, l'éternument, les larmes, la démangeaison, les excoriations, le palper (1), la soif, la faim, la satiété, les songes, l'aptitude ou l'inhabileté au travail, soit du corps soit de l'esprit. La netteté des idées, la mémoire, la parole, le silence, sont autant de choses qui méritent attention.

9°. Les évacuations de la matrice, dans les cas où cet organe est affecté ; celles qui se font par le haut ; celles qui causent des tranchées en sortant ; celles qui sont claires, toutes de même nature, point mêlées, chargées d'écume, ou chaudes ; mordicantes, vertes, de diverses couleurs, mêlées de filamens ou de grains,

---

(1) *Le palper.* C'est ainsi que j'ai cru devoir traduire le mot grec, qui signifie ce que font souvent les moribons, cherchant avec les bouts des doigts des fétus sur leurs oouvertures ; à quoi je ne connois pas d'expression consacrée dans notre langue.

ou de sang ; celles qui ne donnent point de vents ; celles qui sont crues, cuites, brûlées ; celles qui sortent des environs, qui procurent du mieux ou du pire.

10. Il faut connoître, ce qui ne doit pas être arrêté avant que le danger n'arrive ; ce qui tend à la maturation ; ce qui s'évacue déclinant vers le bas ; la fluctuation dans ce qui est élevé ; ce qui vient de la matrice ; les excrémens qui proviennent des oreilles ; le travail de la coction ; ce qui se perce, et qui est vidé, chaud, froid, de l'intérieur, de l'extérieur ; ce qui est pour l'affirmative, ou pour la négative.

11. Les tranchées ont-elles leur siège au-dessous du nombril ? sont-elles gravatives, peu violentes, ou le contraire ?

12. Les déjections où tendent-elles ? sont-elles sans écume, cuites, crues, froides, de mauvaise odeur, sèches, humides, horriblement puantes ? La soif survient-elle sans ardeur excessive, ni autre cause apparente ? l'urine, l'humidité des narines ; jeter ses membres çà et là ; avoir la respiration brûlante inégale, troublée ; l'état des hypocondres, celui des extrémités, celui des yeux, le changement de couleur, le pouls, le froid, les palpitations, la rudesse de la peau, la dureté des nerfs ou tendons ou cartilages des articulations ; l'altération de la voix, de l'esprit, de la figure, les poils, les ongles ; tout cela fournit autant des signes. Le malade les supporte-t-il facilement ou non ?

13. Il faut avoir égard à l'odeur de la peau, à celle de la bouche, celle des selles, des oreilles, des vents, de l'urine, des plaies, de la sueur, du crachat, de le

morve. La peau est-elle salée, *ou la sueur, ou le crachat*, ou ce qui coule du nez, ou les larmes, ou les autres humeurs ? En toutes choses pareilles, il peut y avoir du bon et du mauvais : comme aussi, en ce que le malade voit durant ses songes, même en ce qu'il fait quelquefois en songeant.

14. Le malade entend-il bien ? Se laisse-t-il persuader facilement ? Le plus grand nombre de symptômes et les plus forts, sont-ils du nombre de ceux qui procurent du soulagement, qui tendent à la conservation ? Les malades jouissent-ils de tous leurs sens ? S'accommodent-ils à tout ? aux odeurs, aux discours, aux vêtemens, à tout ce qui se présente. C'est cet état que nous apelons, facilité à supporter le mal. Il est très-avantageux, lorsqu'il est naturel (1), sur-tout au temps des crises. Ayez égard à cet état ainsi qu'à bien d'autres choses, telles que les vents et les urines. Celles-ci coulent-elles en temps opportun, en quantité et qualité convenables ? s'il en est autrement, il faut agir pour s'opposer au mal et le combattre.

15. Les parties les plus voisines du mal, et celles qui participent aux mêmes fonctions, sont les premières affectées. La nature du mal se juge, par les symptômes qui paroissent les premiers. La crise, quelle qu'elle soit, se juge par les urines, et par tout ce qui y concourt ; par le changement de couleur de

---

(1) *Lorsqu'il est naturel* : Cela veut peut-être dire que cet état, pour être regardé comme très-avantageux, ne doit pas être l'effet de quelque remède calmant ou narcotique, de la présence d'un objet agréable, &c.

la peau, par la difficulté de respirer, et par tout le reste dans la manière d'être.

16. Il faut examiner si les excrétions sont contre-nature; si l'urine sort par la matrice, ou les crachats par le nez. Faites attention à l'état des yeux; à la transudation des humeurs, ou d'un ulcère, ou des exanthèmes. Qu'est-ce qui est naturel ? qu'est-ce qui est l'effet de l'art ? Il y a bien de la ressemblance dans tout ce qui arrive lors des crises, soit qu'elles doivent tourner au mieux, ou au pire, ou même à la mort. Vous voulez cependant détourner le pire, et tâcher de faire venir le mieux.

17. Il faut encore faire l'examen de la peau, des extrémités, des hypocondres, des articulations, des yeux, de la bouche, de la manière de se tenir dans le lit, des songes. On en tire des signes pour les crises; on en tire des inductions de ce qui se passe, et des dépôts qui surviendront.

18. Y a-t-il du changement en mieux après tels alimens, après telles boissons, après l'usage de telles odeurs; après la vue de tels objets ? Le malade est-il soulagé par l'ouïe, par des idées, par la solitude, par l'humide, par le chaud, par le froid, par le sec ? En l'humectant, ou en le séchant ? Par des onctions, des linimens, des cataplasmes, des emplâtres, des aspersions, des poudres ?

19. Au sujet des applications il y a à observer la forme, le mélange des drogues, et le soulagement que le malade en retire.

20. Observez aussi, si le malade est un homme de travail, ou habitué à l'oisiveté. Observez le sommeil,

les insomnies ; si les esprits se portent en haut, en bas, par-tout, ou vers un endroit particulier. Si c'est par artifice (1) ; si ces changemens n'ont pas lieu dans le temps du rehaussement, ou peu avant. Si les pieds ne sont pas froids ; et si c'est dans le déclin de la maladie.

21. Dans les affections périodiques, il ne faut, lors de l'accès, ni présenter de la nourriture au malade, ni le forcer d'en prendre, mais au contraire la supprimer.

22. (2) Lors des crises et après, il ne faut rien mouvoir, ni innover avec des remèdes, ou tout autre irritant ; laissez alors faire la nature. Médicamentez après la coction, et poussez ; mais jamais les matières crues, ni dans les commencemens, à moins qu'il n'y ait orgasme. Or, il y en a rarement. S'il faut évacuer, évacuez par les organes convenables, vers lesquels il y ait de la tendance.

23. Ne jugez point de l'utilité des évacuations par la quantité, mais examinez si la matière est telle qu'elle doit être évacuée, et si le malade se trouve mieux.

24. Quand vous voulez reconnoître s'il surviendra

---

(1) On peut dire que les esprits se portent *par artifice* vers une partie, lorsqu'on y augmente la sensibilité, *v. g.* ; par des frictions sèches ou avec des eaux spiritueuses ; par des sinapismes, ect.

(2) Je ne sais point me refuser à faire remarquer ici, que cet article forme un des aphorismes d'Hippocrate, le plus célébré dans la pratique de la médecine. Il en est de même de quelques autres numéros de ce traité, que les médecins attachés à la doctrine d'Hippocrate reconnoîtront facilement.

des défaillances, durant que vous opérez; quand vous voulez détourner ailleurs, sécher ou humecter, attirer en sens contraire (1), vous aurez un signe pour reconnoître si les forces du malade suffiront pour ce que vous entreprenez, en ce que les parties, qui, de leur nature sont sèches, seront chaudes; et que les humides ne seront pas froides : il faut communément dans ce cas s'abstenir des purgatifs.

Quand est-ce qu'il faut évacuer par haut ou par bas.

25. Quand il y a des périodes réglés, et en ordre marqué, dans les redoublemens aux jours impairs, on donne les émétiques les jours impairs, mais l'on évacue par bas les jours pairs : car, nous observons que les évacuations que la nature procure ainsi, sont utiles, à moins que les redoublemens ne soient aux jours pairs. Dans ce dernier cas, évacuez par haut aux jours pairs, et par bas aux impairs. Cette dernière constitution de maladies est rare, et la crise en est difficile. Mais quand elles durent dans ce type pendant un certain temps, il faut bien s'y accommoder. Comme quand elles ont des rehaussemens bien marqués, au treizième jour ou au quatorzième; des évacuations par bas au treizième, et par haut au quatorzième, servent alors utilement à la crise.

26. Dans toutes celles qui vont au vingtième, outre les évacuations qui se font naturellement par le bas, il faut évacuer beaucoup par les selles, au moyen des

(1) Le sens de ce précepte est dans le texte, du moins aussi obscur, sinon plus qu'il ne pourra le paroître dans cette traduction. J'ai tâché de l'éclaircir, sans beaucoup m'éloigner de la signification naturelle des mots grecs.

purgatifs,

purgatifs, non cependant au temps de la crise, mais long-temps avant (1).

27. Dans les maladies médiocrement aiguës, le médecin doit agir beaucoup. Chez ceux qui sont excédés par les fièvres, il survient des abcès aux articulations, ou autour des oreilles (*aux parotides*), là où il se fait sentir de la douleur; et c'est, pour l'ordinaire, dans les parties supérieures. Si la maladie est lente, et si elle tend vers le bas, les abcès se font dans les parties inférieures. Les pieds froids désignent que l'abcès se fera dans le bas; les pieds chauds, dans le haut.

Agir beaucoup dans les maladies peu aiguës: la nature cherche à terminer les très-aiguës, par des dépôts.

28. Si ceux qui relèvent de maladie éprouvent des douleurs subites aux pieds ou aux mains, il s'y fait un dépôt; et si avant de tomber malade, on avoit des douleurs quelque part, c'est là que le dépôt se fera. Cela est arrivé ainsi dans les toux et les esquinancies qui régnoient à Périnthe (2), car les toux finissent par des abcès, aussi-bien que les fièvres.

Manière de reconnoître le lieu où se feront les dépôts.

---

(1) *Long-temps avant.* Je traduis conformément au texte: il me semble cependant qu'il faudroit lire, d'après la docrine générale d'Hippocrate, non *long-temps avant*, mais *après.*

(2) Il est question dans le sixième livre des épidémies, livre second, d'une constitution épidémique à Périnthe, assez détaillée. Il y est parlé aussi plus d'une fois des toux épidémiques à Périnthe. Cela a pu faire croire que l'auteur du traité des humeurs, et celui du sixième livre des épidémies auquel on semble renvoyer ici, étoient le même. Mais le traité des humeurs passe généralement pour être d'Hippocrate, au lieu qu'il y a de fortes raisons de douter qu'il ait écrit d'autres livres des épidémies, que le premier et le troisième.

Il en arrive autant à ceux qui sont chargés d'humeurs, et à ceux dont le corps se fond, et à ceux dont l'esprit est dans la tristesse.

Concernant la constitution habituelle du malade, et les changemens qui y surviennent.

29. Il faut, à l'égard des humeurs, savoir en quelle saison elles sont en mouvement, et les maladies qu'elles occasionnent, et les symptômes qui leur sont propres ; à l'égard du corps aussi, savoir à quelle maladie il est le plus disposé ; il faut savoir, par exemple, que la rate est sujette à se durcir ; il faut savoir des autres parties, quelle est celle qui donne pareillement une mauvaise couleur à la peau, celle qui jette dans le desséchement, et le reste ; ce que produit l'intempérance dans le boire et le manger ; quels sont les effets de l'excès dans le sommeil ou dans la veille ; ce que produisent les passions, par exemple, celle du jeu de dés, ou l'excès de travail, soit dans les arts, soit par besoin, que le travail soit réglé ou non.

30. Habituez-vous encore à connoître dans les changemens qui surviennent, et leurs suites et leurs causes ; quels sont les effets du travail d'esprit, des profondes recherches, des méditations, de ce qu'on voit, de ce qu'on dit, des chagrins, de la colère, de l'ambition, et de tout ce qui exerce son pouvoir sur l'esprit et sur le corps, soit par la voie des yeux ou par celle des oreilles. Par exemple, le bruit d'une meule qui roule, fait grincer les dents ; la vue d'un précipice auprès duquel on passe, fait trembler les jambes ; quand on nous arrache des mains ce que nous voulons y retenir, elles tremblent ; la vue d'un serpent, auquel on ne s'attend point, rend pâle. La

crainte, la pudeur, la peine, le plaisir, la colère, produisent de même leurs changemens dans le corps; il survient des sueurs, des battemens de cœur.

31. Les agens extérieurs sont tantôt bons, tantôt nuisibles : comme les onctions, les douches, les linimens, les cataplasmes, les ligatures de laine, et autres. Ils agissent sur l'intérieur, ainsi que ce qu'on prend intérieurement agit sur l'extérieur. On le voit en ceux qui couchent sur la laine surge; on le voit aussi, dans les effets de l'odeur de l'espèce de cumin appelé royal. Combien la tête n'en est-elle pas troublée, avec effusion d'humeurs par les narines!

32. Les propos, le son de la voix, et autres choses analogues, la semence, les mamelles, la matrice, éprouvent de grands changemens, *à des âges fixes.* Les suffocations, les difficultés de respirer comme si l'on étoit étranglé, les efforts de toux, portent leurs effets jusqu'aux testicules.

33. L'estomac est pour les animaux, ce que la terre est pour les arbres. Il en provient nourriture, chaleur, froid : chaleur, quand il est plein; froid, quand il est vide. Comme la terre bien fumée est chaude l'hiver, le ventre l'est aussi dans cette saison.

34. Les arbres ont l'écorce sèche et mince; mais si l'intérieur est sec et charnu, ils sont sains, vivaces, point sujets à se pourrir. Il en est de même des animaux. Voyez les tortues (1).

---

(1) *Voyez les tortues.* Il est difficile de deviner pourquoi Hippocrate renvoie ici à l'état des tortues. On pourroit croire que c'est afin d'obliger les médecins à réfléchir sur la diverse manière d'être des divers animaux, sur ce qui concerne la manière dont leur corps est recouvert, et toutes leurs habitudes.

35. Que chaque chose soit à l'avenant de l'âge, de la saison et de l'année. L'action de la vie résiste, mais il est mieux d'user en tout de modération.

36. Comme un tonneau neuf suinte, et un vieux retient, ainsi l'estomac transmet la nourriture, et retient le résidu (1).

Ici commence une suite de sentences concernant l'état de l'atmosphère entièrement conformes à la doctrine consignée par Hippocrate, touchant ce sujet, dans le traité des airs des Lieux et des Eaux, et ailleurs.

37. Des maladies, les unes sont contractées à la naissance : on le découvre en s'en informant; d'autres sont endémiques, et attaquent beaucoup de gens *dans le même lieu:* d'autres proviennent de la constitution du corps, du régime, de la nature des lieux, de celle des saisons. Les lieux mal situés engendrent des maladies analogues à la constitution de l'atmosphère, qui répond à leur mauvaise position. Par exemple, des changemens subits de froid et de chaud, qui se feront sentir en un même jour, causeront des maladies analogues à celles qui viennent en automne, et ainsi des autres.

38. Il y en a qui proviennent des émanations marécageuses et bourbeuses; d'autres, de la nature des eaux, comme la gravelle et les affections de la rate. Les vents produisent de bons et de mauvais effets.

39. Telles que sont les constitutions des saisons, telles sont celles des maladies. Si les saisons sont douces, si elles n'ont rien de trop fort, les maladies qu'elles amènent se jugent facilement.

40. Les maladies propres aux saisons annoncent le retour des saisons.

41. Suivant les changemens qui surviennent dans les constitutions des saisons, les maladies sont égales

(1) Je ne vois pas ce que ce numéro peut avoir d'utile.

ou inégales, participant à ces changemens. Si la saison va son train ordinaire, les maladies tiennent tout-à-fait de son caractère, ou y ont de la tendance. On le voit dans la jaunisse d'automne, où le froid et le chaud se succèdent continuellement. Si le chaud prédomine, les maladies sont bilieuses; et si cet état augmente, la rate s'affecte.

42. Lorsque le printemps a de pareilles variations, on y voit aussi des jaunisses; car les changemens, dans cette saison, sont aussi très-subits.

43. Lorsque l'été ressemble au printemps, l'on voit des sueurs dans les fièvres; elles sont d'un caractère doux, point très-aiguës; la langue n'y est pas très-sèche.

44. Lorsque le printemps tient de l'hiver, et que les froids s'y prolongent beaucoup, les maladies tiennent de celles de l'hiver: là sont les rhumes, les péripneumonies et les esquinancies.

45. Et dans l'automne, si les froids ne viennent pas de bonne heure, l'on n'aura pas les maladies de la saison. Parce qu'elle ne commence pas en son temps, elles seront anomales. Car on peut dire des saisons, qu'elles ont, comme les maladies, leur constitution et leurs crises difficiles, si elles retardent ou qu'elles avancent ou qu'elles viennent subitement. En général, les années ont le retour des saisons assez fixe, et aussi celui des maladies (1).

(1) Ce qu'Hippocrate dit sur les constitutions de l'atmosphère dans ce traité, et son attention à répéter souvent la même doctrine à ce sujet dans plusieurs autres de ses écrits, me ramène à une pensée qui s'est souvent présentée à mon esprit. La voici:

46. Il ne faut pas manquer de faire attention, à l'état dans lequel est le corps au retour des saisons. Les vents du midi troublent l'ouïe et la vue ; ils donnent des maux de tête, des lassitudes, quand ils sont violens. Les plaies et les ulcères coulent davantage, sur-tout ceux de la bouche, ceux des parties honteuses, et les autres.

C'est principalement dans les observations des phénomènes de la maladie et de la santé, que nous pourrions puiser les connoissances les plus importantes sur l'état et les variations de l'atmosphère.

Hippocrate paroît avoir fait ses observations météorologiques, sur le corps humain seulement. Combien, cependant, sont curieuses et intéressantes, les sentences qu'il en a tirées ! Je vois qu'on observe depuis long-temps l'atmosphère avec des baromètres, des thermomètres, des hygromètres, des anémomètres. On a fait d'immenses recueils de ce genre d'observations, qui sont bien secs et bien stériles. Chaque académie a le sien : une foule de particuliers en ont aussi. On y a joint, depuis quelque temps, des électromètres, et depuis peu, des eudiomètres. On n'a pas tenu grand compte des variations, dans le nombre et l'état des maladies des hôpitaux : c'est là cependant qu'on trouveroit les moyens, à mon avis, les plus propres à faire connoître ce que nous avons le plus d'intérêt à découvrir, touchant l'effet des variations de l'atmosphère. Ce n'est pas que je veuille rejeter l'usage des instrumens de physique, pour les observations météorologiques. Je ne suis pas encore entièrement convaincu de leur inutilité : mais certainement le peu d'avantage qu'on en a retiré jusqu'ici, m'autorise à comparer la plupart de ceux qui font les observations météorologiques, à des enfans qui s'amusent innocemment à arranger des images, ou à jouer avec de jolis joujoux.

47. Si c'est le vent du nord qui souffle, les toux, les maux de gorge s'exaspèrent, le ventre se sèche, les difficultés d'uriner augmentent. Il survient des frissons, des douleurs de côté et de poitrine. Si le vent est violent, on doit encore plus s'attendre à voir ces maladies; s'il persiste, les fièvres succèdent à la sécheresse: elles viennent aussi après les pluies, et après toutes les constitutions de l'atmosphère excessives, suivant l'état où se trouve le corps dans la succession des diverses constitutions, et suivant l'humeur qui y prédomine.

48. Il y a des sécheresses avec le vent du midi, et avec celui du nord; ils diffèrent à bien des égards, et beaucoup quant à l'espèce de sécheresse; ils diffèrent relativement au pays, et à la saison de l'année.

49. Comme l'été engendre la bile, le printemps engendre le sang, et ainsi des autres. Les changemens du temps produisent des maladies. Il en est de même des grands changemens dans les saisons, et dans les autres choses. Les passages d'une saison à l'autre se font quelquefois insensiblement; les saisons sont alors les plus saines. Il en est de même quant au régime. Le froidet lechaud, sur-tout, doivent se succéder lentement comme les âges de la vie.

50. Ainsi que les tempéramens sont bien ou mal affectés, relativement aux saisons; il en est de même relativement au froid et au chaud, relativement aux lieux de l'habitation, et aussi relativement à l'âge et au régime, et à tout ce qui constitue les maladies. Certains tempéramens en sont moins affectés que d'autres.

51. Il y a des âges qui s'accommodent aux saisons, aux lieux, aux régimes, même aux constitutions des maladies : il y a, pour les saisons, des régimes propres, des alimens, des boissons. Par exemple, l'hiver, saison de repos, veut des alimens légers et de facile digestion ; ceci est important. L'automne, saison de travail et de fatigue au soleil, demande une boisson abondante, des alimens variés, du vin et des fruits.

52. Comme les saisons servent à connoître les maladies, les maladies font aussi connoître d'avance l'humidité, la sécheresse, les vents s'ils souffleront du nord ou du midi : celui qui y fera bien attention, pourra se confirmer dans cette doctrine. On voit, par exemple, des sortes de lèpres, des douleurs aux articulations, qui précèdent la pluie. Il survient des démangeaisons, et ainsi du reste.

53. Il y a des pluies qui viennent tous les trois jours, ou chaque jour, ou qui ont d'autres périodes. Certains vents règnent pendant plusieurs jours ; il y en a qui soufflent les uns contre les autres ; certains qui durent peu, d'autres ont leurs périodes fixes. On y remarque des ressemblances avec la constitution des saisons, mais qui sont de moindre durée.

54. Si une grande partie de l'année persiste dans l'état qui produit une constitution de maladies, les maladies persisteront aussi. Or, plus elles seront fortes et grandes, plus elles seront communes ; et plus elles dureront.

55. L'humidité survenant après une extrême sécheresse, on peut s'attendre à des hydropisies, dès que

les premières pluies viendront, et même lorsque de petits signes s'en montrent dans les changemens de vent. Il faut donc combiner quelles maladies s'annoncent, d'après l'état des eaux ou des vents; et il faut s'informer si quelqu'un a observé, qu'à tel hiver succédoit tel printemps ou tel été.

56. La couleur *de la peau* n'est constante ni dans les saisons, ni dans les constitutions qu'amènent les vents du nord ou du midi, ni dans les âges de la vie, ni dans les individus comparés avec eux-mêmes ou avec les autres. Il faut donc, à cet égard, se référer aux causes que nous savons y produire constamment des changemens, et observer que l'âge même prend quelque chose des saisons, quant à la couleur et à la manière d'être.

Concernant certains maux qui délivrent d'autres.

57. Ceux qui ont des hémorroïdes ne sont sujets ni à la pleurésie, ni à la péripneumonie, ni à des phlegmons, ni à des ébullitions, peut-être même pas à la lèpre, ni aux dartres; mais lorsqu'ils ont été soignés mal-à-propos des hémorroïdes, on a vu qu'ils étoient peu de temps après, atteints de beaucoup de ces maladies, qui leur sont devenues funestes. Il en est ainsi des autres dépôts, comme les fistules qui guérissent d'autres maux. Ce qui procure la guérison en survenant, s'il existe auparavant, devient un préservatif. Ce que certains maux ont de commun, fait que les uns sont un obstacle à ceux qui s'y joindroient. Les parties pour lesquelles on pourroit craindre, se trouvent préservées par la douleur, par le travail et par le mal de celle qui souffre déjà, ou par toute autre chose,

58. (1) Dans d'autres il y a des communications de tendance sympathique. Ce n'est pas encore le sang qui s'échappe ; mais par l'affinité des humeurs, le crachement en est très-prochain. Or, il y a des cas où il est à propos de saigner les uns, tandis qu'il ne convient pas de saigner les autres, qu'on ne doit pas saigner, quoique même il y ait crachement de sang. Ayez égard à la saison de l'année, à l'espèce de douleur de côté, à la bile.

59. Les tumeurs autour de l'oreille, les parotides dans le temps des crises, si elles ne suppurent pas, annoncent que la maladie répétera ; et si lors de la crise de la rechute, qui se juge suivant la nature de la rechute, la tumeur s'élève de rechef, et persiste en gardant le même période que la rechute de la fièvre, il est à présumer que le mal se jettera sur les articulations.

60. L'urine épaisse, blanche, telle que l'eût Artigène (2), survient quelquefois dans les fièvres avec

---

(1) Tout ce numéro est très-obscur dans le texte. Je le traduis, ou plutôt l'interprète le mieux que je sais, ainsi qu'un petit nombre d'autres endroits de ce traité, qui sont très-embarrassans.

(2) Cette observation est rapportée de même dans le sixième livre des épidémies, si ce n'est qu'au lieu d'Artigène le fait est mis sur le compte du fils d'Archigène. C'est peut-être une raison de plus, pour croire qu'Hippocrate n'a pas écrit lui-même le sixième livre des épidémies. Voyez la note sur le n°. 28 du présent traité, et ce que j'ai dit à ce sujet au commencement de la traduction du sixième livre des épidémies.

brisement de tout le corps, et préserve d'un dépôt, sur-tout s'il s'y joint une hémorragie abondante par le nez.

61. Un goutteux fut pris de douleur d'entrailles au côté droit; il étoit soulagé de la goutte. La douleur du côté droit guérie, celle de la goutte étoit plus forte.

TRAITÉ DES PRÉDICTIONS.

Ce traité des prédictions, le dernier dans la seconde section de Foës, passe généralement pour être d'Hippocrate : mais on ne pense pas de même d'un autre écrit qui se trouve aussi dans la collection de ses Œuvres donnée par Foës, immédiatement avant celui-ci, sous le titre de Prædictionum, Liber primus, *tandis que le traité qu'on va lire y est sous le titre de* Prædictionum, Liber secundus. *Hippocrate semble avoir eu en vue dans cet ouvrage, principalement de faire sentir la vanité des diagnostics et des pronostics des médecins des gymnases, et d'établir solidement les fondemens de la vraie science du pronostic, dont on trouvera de grands détails pour plusieurs cas.*

1°. On parle de beaucoup et de fréquentes prédictions des médecins, qui sont belles et véritablement surprenantes. Je n'en ai jamais fait de pareilles, ni n'en ai vu faire. En voici quelques-unes. Prédictions dont Hippocrate ne tient point compte en médecine.

Un homme paroissoit être tout proche de la mort. Le médecin qui le soignoit, et les antres aussi le regardoient comme près du tombeau. Vient un médecin qui dit : CET HOMME NE MOURRA PAS, MAIS IL DEVIENDRA AVEUGLE. Il entre chez un second, qui paroissoit être tout-à-fait mal; il prédit QUE LE MALADE SURVI- Prédictions singulières en médecine.

VRA, MAIS QU'IL SERA MANCHOT. Chez un troisième qui paroissoit ne pouvoir pas survivre, il annonce QU'IL GUÉRIRA, MAIS QUE LES DOIGTS DU PIED SE NOIRCIRONT ET TOMBERONT POURRIS. On rapporte encore bien d'autres prédictions dans ce genre.

2°. Il en est d'une autre espèce, à l'usage de ceux qui veulent les payer; elles consistent quelquefois à deviner ce qui s'est passé. Aux uns, on révèle des morts; pour d'autres, on annonce des manies, ou différentes maladies. On soutient, que sur tout cela l'on connoît le passé: qu'on prédit l'avenir, et qu'on ne se trompe jamais.

3°. L'on parle aussi d'une autre sorte de prédictions, *ou divinations qui se font* dans les gymnases. Elles consistent à connoître chez les Athlètes, et chez ceux qui vont au gymnase pour guérir de quelque maladie, comme aussi chez ceux qui le fréquentent pour fortifier leur corps, s'ils mangent autre chose que ce qui leur est prescrit; s'ils boivent au de-là de l'ordonnance; s'ils manquent à l'exercice de la promenade, ou s'ils se livrent aux plaisirs de Vénus. Rien de cela, disent-ils, ne peut rester caché, quelque légère que soit la faute commise, tant l'art est parfait. On nomme tout ceci des prédictions.

Hippocrate ne tient compte que des prédictions fondées sur les observations de la marche des maladies, manifestées par des signes,

4°. Quant à moi, je ne devine point, mais je décrirai les signes propres à faire juger quels sont les malades qui réchapperont, et ceux qui mourront; quels sont ceux qui seront peu de temps ou longuement malades; quels succomberont. J'ai traité ailleurs des dépôts qui se forment, comment on peut les prédire d'après l'observation. Je pense que ceux qui

ont annoncé des mutilations, ou d'autres choses pareilles, ont fait leurs prédictions, s'ils avoient un certain jugement, lorsque le mal étoit déjà fixé; et lorsqu'il étoit manifeste, que le dépôt ne pouvoit rentrer dans l'intérieur. Je ne saurois me persuader, que leur prédiction ait précédé la formation du dépôt. Voilà donc comme je crois que cela s'est passé. Je pense même qu'on a prédit des morts, des maladies, des manies. Et n'imaginez pas que ce soit une chose très-difficile, pour ceux qui veulent s'y exercer.

qu'il s'est attaché à développer.

5°. D'abord, qui ne connoît point d'avance les événemens de l'hydropisie et de la phthisie. Ensuite, pour ceux qui tomberont dans le délire, il est ordinairement facile de le connoître, si l'on sait qu'ils y soient sujets, ou qu'ils aient auparavant déliré. Pareillement, lorsqu'un malade est tout bouillant de vin, ou gorgé de viande, ou travaillé d'insomnies; ou quand un malade s'expose, sans aucune précaution, au froid, au chaud; il est très-vraisemblable, qu'à la suite d'un pareil état, il délirera. Quant à ceux qui ont des hémorroïdes, lorsqu'on les voit bien boire dans l'hiver, et qu'ils ont le visage coloré, n'est-il pas facile de prédire souvent ce qui doit leur arriver. Il est en effet très-vraisemblable que le printemps fera couler abondamment le sang hémorroïdal, et qu'ensuite ils seront pâles et aqueux dans l'été. Mais quiconque veut se distinguer dans ce genre d'escrime, a beaucoup de choses à apprendre, concernant les pronostics. On peut, d'après ce qui en est déjà écrit, annoncer, souvent d'avance, la mort, le délire, la bonne santé. Je pourrois y ajouter encore

Facilité de certaines prédictions.

Difficultés de la science générale du pronostic, et combien la réserve y est nécessaire.

beaucoup d'autres choses, mais j'ai résolu de n'en écrire que de bien avérées; et je conseille de plus, d'être fort prudent et réservé pour les prédictions, comme on doit l'être dans tout le reste de notre art. Il faut bien se persuader qu'en prédisant juste, on se fait aimer et estimer des malades intelligens; mais que celui qui se trompe, tombe en discrédit, et qu'il passe bientôt pour un insensé. Je recommande donc d'être réservé dans les prédictions, comme dans toute autre chose, mais sur-tout dans celle-là : car je vois et j'entends tous les jours des gens qui jugent très-mal, de ce qui est fait, dit ou écrit dans notre art; et qui le rapportent tout de travers.

Ce qu'on doit penser des divinations des médecins des Gymnases, qui prétendoient reconnoître à la vue des personnes qu'ils dirigeoient, la plus légère transgression faite à leurs ordonnances pour le régime.

Quant aux prédictions qu'on dit faites au gymnase, à ceux qui le fréquentent pour fortifier leur santé, je n'ai aucune foi à la vérité de ce qu'on en raconte, tel qu'on le rapporte : quoique, si quelqu'un veut le croire, je ne l'en empêche point. L'opinion, à cet égard, ne peut être détruite par aucun indice, favorable ou contraire, suffisant pour faire connoître, à celui qui y ajoute foi, si on lui a dit vrai ou non. D'ailleurs, ce n'est pas d'après un examen sévère, que l'opinion s'établit chez les personnes qui veulent y croire. Je ne les contredirai donc pas. Je pense cependant, que s'il y a quelque chose de vrai dans ce qu'on en dit, *et dans ce que les médecins du gymnase prétendent reconnoître, concernant les manquemens commis dans le régime qu'ils prescrivent*, celui qui a fait ces prédictions ou divinations, se sera déterminé par quelque signe, et qu'il aura parlé d'abord d'une manière douteuse; mais qu'ensuite

on a rendu la chose merveilleuse, en la débitant. Car, dans les maladies même, il est très-difficile de connoître les fautes commises contre le régime. Néanmoins les malades restent dans leur lit, et leur manière de vivre est très-simple, en sorte que le médecin n'a d'examen à faire que d'un petit nombre de choses. Plusieurs sont nourris de simples boissons; d'autres y ajoutent des sorbitions; quelques-uns, des alimens solides de la meilleure qualité. Dans cet état, il faut bien, si la nourriture liquide est prise en trop grande quantité, que la respiration devienne difficile, et que l'urine augmente; que si, outre ce qui se prend en boisson, on pèche par trop de sorbition, la soif ou la fièvre deviennent plus fortes; que si, enfin, on abuse sans mesure, et des alimens solides permis, et de ce qui se prend en boisson, outre l'augmentation de fièvre et la difficulté dans la respiration, le ventre se tende et qu'il s'élève. Or, le médecin peut facilement, par l'examen, s'assurer de ces changemens et d'autres. Nous avons, pour cela, des moyens qui nous servent tous les jours, pour juger d'autres choses. D'abord, en usant du bon sens et des yeux, vis-à-vis un sujet qui doit rester dans le même lieu, et qui a son régime prescrit sans variation, il est facile de reconnoître s'il y a commis des fautes, telles que celle d'avoir couru çà et là, ou d'avoir mangé diverses choses. Puis, avec le secours des mains, on reconnoît l'état du ventre et celui des veines (1), plus sûrement que

Parallèle des prédictions du Gymnase, avec les pronostics des médecins auprès des malades.

(1) Je traduis par le mot veine, comme on le fait

si l'on ne s'en assuroit point par le tact. L'odorat nous sert aussi chez les fiévreux, à juger exactement de plusieurs signes : l'odeur, chez eux, varie beaucoup. Mais à l'égard de ceux qui se portent bien, et qui suivent un régime sain, je ne vois pas comment l'odorat pourroit me servir dans leur examen. Nos oreilles, enfin, en entendant la voix et la respiration des malades, nous servent à juger de leur état. Il n'en est pas de même, pour ceux qui ne sont pas malades.

6°. Un médecin connût-il la nature des maladies, et celle des malades, cela ne lui suffit pas pour faire une prédiction. Quand il verroit dans un sujet, et la respiration difficile, et la fièvre, et le ventre tendu, si le mal est encore vague, il ne doit rien prédire, jusqu'à ce que la maladie ait pris sa consistance ; mais, après ce temps, il faut savoir dire, et ce qui se passe dans l'ordre, et les maux qui surviennent à raison des fautes commises dans la conduite du malade. Les difficultés de respirer, et tels autres accidens passeront dès le lendemain, si ce sont des effets de quelque erreur de régime. Si donc le médecin annonce d'avance ce terme pour la fin de l'accident, il ne se trompera point. J'admets volontiers cette manière de pouvoir reconnoître, en quoi des malades qui ne sortent point de leur maison, auront manqué au régime prescrit. Mais,

---

communément, celui de Φλέβες dont Hippocrate se sert ici ; mais il est certain qu'il l'a souvent employé pour désigner les artères.

à l'égard des personnes qui fréquentent les gymnases, et toutes autres de cette espèce, j'entends les merveilles qu'on en rapporte, et je ris de ceux qui les racontent.

Signes propres à faire connoître les fautes de régime.

7°. Lorsqu'on a commis de petites erreurs, je ne vois absolument aucun moyen de m'en assurer par moi-même : mais si elles sont grandes, je dirai comment on peut les soupçonner, et parvenir à les découvrir. Il faut premièrement, observer soigneusement le sujet, pendant vingt-quatre heures, dans le même lieu, et sur-tout vers l'heure du lever du soleil. Il sera alors vide et à jeun; il n'aura encore rien fait, à moins que ce ne soit quelque petite promenade du matin, qui ne sauroit être nuisible : de manière que nécessairement celui qui suit un bon régime, doit être, en ce moment, dans l'état naturel, tant pour la couleur du visage, que pour le reste du corps. Celui qui l'examine dans ce temps, a aussi alors, et l'esprit plus net, et la vue plus perçante. Il doit, dans ses considérations, faire entrer le caractère du sujet, ses habitudes, ses forces, car les uns ont plus de peine que les autres, à se conformer à ce qui leur est prescrit. Si celui qu'on a mis à un régime trop austère, mange et boit au de-là, on le reconnoîtra à ce que les parties de son corps deviendront plus grosses; il prendra de l'embonpoint, et sa couleur s'améliorera, à moins que les excrétions du ventre ne se fassent pas convenablement. Il devient aussi plus capable de supporter le travail. On examinera s'il rend des vents par haut ou par bas, car cela arrive à ceux qui font des excès, qui mangent et boi-

vent copieusement. Quand, étant obligé de manger fréquemment, et de prendre beaucoup de peine, on ne mange pas de bons alimens, ou qu'on s'enivre, ou qu'on ne fait point d'exercice après avoir beaucoup soupé, vous le reconnoîtrez, en ce qu'après s'être privé de souper, si l'on fait une promenade convenable, on sera plus leste, plus agile, et plus apte à son travail. Si l'on manque à la promenade de l'après-souper, il y aura des vents rendus par haut et par bas, qui, en sortant, ne soulageront pas du sentiment de plénitude; on suera plus facilement dans le travail; la respiration sera difficile et pénible; les excrétions du ventre plus copieuses, mal liées. Si on a manqué, et de prendre le repas et de se promener, on sera languissant et gonflé de vents; si on s'est enivré, il y aura plus de sueurs qu'à l'ordinaire, avec de la difficulté dans la respiration, un sentiment de pesanteur, des urines copieuses, et plus de gaieté, à moins qu'il n'y ait de mal de tête. On se trouvera mieux, et l'on sera plus dispos, après avoir vu sa femme une fois seulement; mais si on la voit plusieurs fois, on en sera affaissé; la peau deviendra rude et de mauvaise couleur.

Pronostics tirés des déjections.

8°. Les matières des déjections, des gens qui travaillant beaucoup mangent et boivent peu, sont petites et dures : s'ils ne vont pas du ventre tous les jours, ou tous les trois ou tous les quatre, ou même à des intervalles plus longs, on doit craindre quelque fièvre ou la diarrhée. Celles cependant qui ont si peu de consistance, qu'elles ne se moulent pas en sortant, sont plus mauvaises. Ceux qui mangent copieu-

sement et qui prennent beaucoup de peine, doivent rendre les matières facilement, et sèches. La quantité des alimens doit répondre au travail. Car avec égale quantité d'alimens, EN BONNE SANTÉ, SI LE TRAVAIL EST GRAND, PEU DE MATIÈRES; SI AU CONTRAIRE LE TRAVAIL N'EST PAS GRAND, PLUS DE MATIÈRES, cette règle est générale. Les déjections liquides, les diarrhées sans fièvre qui se terminent le septième jour, ou même plutôt, sont une crise utile, pourvu qu'elles sortent en une seule fois et qu'elles ne reviennent pas; mais s'il y a fièvre, ou que la diarrhée revienne, et qu'elle soit obstinée, elles sont très-fâcheuses, qu'elles soient bilieuses ou aqueuses, ou crues. Chacune de ces différentes espèces demande son régime et ses médicamens particuliers.

Concernant les urines.

9°. L'urine doit répondre à la quantité de boisson; couler d'un jet uniforme, vider complétement la la vessie avec facilité, et avoir un peu plus de consistance que la boisson. Si elle est aqueuse et plus abondante que la boisson prescrite, c'est un signe qu'au lieu d'obéir, on boit davantage, ou que la nourriture ne prospère pas durant tout le temps que cette quantité surabondante d'urine persiste. Lorsqu'en sortant elle fait un petit sifflement, c'est un signe de besoin de purgation, ou de quelque maladie à la vessie; pisser du sang en petite quantité, sans fièvre et sans douleur, ne signifie rien de mauvais; c'est la terminaison des grandes fatigues. Mais si cela arrive souvent, ou s'il s'y joint quelqu'autre signe, c'est mauvais. L'on peut, s'il y a des douleurs ou la fièvre, annoncer qu'après le sang il vien-

dra du pus, et que le malade en sera soulagé. L'urine épaisse ne déposant qu'un léger sédiment, présage quelque douleur aux articulations (1) avec tumeur.

10. Tous autres sédimens des urines, dans les personnes qui sont en état de fréquenter les gymnases, proviennent des affections de la vessie. On en sera assuré par les douleurs qu'elles occasionneront, et par la difficulté de les guérir.

Conclusion touchant les prédictions des médecins des gymnases.

11. Voilà ce que j'ai souvent dit, ou autres choses pareilles, et que j'ai cru devoir écrire ; j'ai fréquenté des personnes qui célèbrent les prédictions merveilleuses, qui se font aux gymnases ; j'en ai discouru avec leurs enfans, et avec les élèves ; j'ai lu de leurs écrits : et ce n'est qu'après m'être bien mis au fait de ce que l'on y pense, que n'y trouvant rien de solide, je me suis déterminé à consigner ceci par écrit.

Ce qu'il y a de commun entre l'hydropisie, la phthisie, la goutte et l'épilepsie.

12. Je veux, au sujet de l'hydropisie, de la phthisie, de la goutte, et de ceux qui sont atteints de la maladie que nous appelons sacrée, *l'épilepsie*, commencer par dire que ces quatre états ont ceci de commun ; savoir qu'ils se guérisent difficilement, lorsque le vice en est contracté en naissant. Examinons-les maintenant chacun en particulier.

Pronostics de l'hydropisie.

13. Les hydropiques, pour guérir, doivent avoir les viscères sains, être robustes, et faire de bonnes digestions. Il faut qu'il n'y ait pas d'embarras dans la respiration, qu'ils ne ressentent point de douleurs, et qu'il y ait une chaleur douce, égale dans tout le corps, sur-tout point d'émaciation aux extrémités ;

(1) Hippocrate paroît vouloir désigner ici la goutte.

il seroit moins fâcheux de les voir enflées. Mais le mieux est qu'on n'y observe ni dépérissement, ni enflure, qu'elles restent dans leur état de souplesse et de sécheresse naturelle; que le ventre soit mou, et cède au toucher; qu'il n'y ait ni toux ni soif; que la langue ne soit point sèche après le sommeil, ni en autre temps, comme cela arrive souvent aux hydropiques; qu'ils mangent avec appetit, et qu'après avoir assez mangé, les alimens ne les fatiguent point; que les remèdes purgatifs opèrent abondamment, et que les selles naturelles soient de matières molles moulées; que l'urine corresponde au régime, et au changement de vins; que le travail soit supporté, sans en être d'abord fatigué. Voilà le meilleur de tous les états pour un hydropique. Il guerira sûrement.

14. Si l'état n'est pas tel en tout, et qu'il le soit en partie, il y a espoir qu'il guérira. Mais celui qui n'a rien de ce que je viens de dire, et qui a tout le contraire; soyez persuadé qu'il est sans ressource. Pour celui qui n'en a que peu, il y a peu d'espérance.

Elle est causée par les grandes hémorragies.

15. Toutes les fois qu'on a de grandes hémorragies et par haut et par bas, et que la fièvre arrive, il y a beaucoup à craindre qu'il ne survienne une hydropisie. Celle-ci est courte et funeste. On peut faire cette prédiction, pourvu que ce ne soit pas au malade.

16. Lorsque de grandes œdématies s'affaissent et qu'elles reparoissent de nouveau, les malades guérissent moins difficilement, que ceux en qui l'hydropisie s'est formée à la suite des hémorragies. Ces sortes

d'hydropisies trompent les malades ; il se séparent du médecin, et ils meurent sans s'y attendre.

Cas de la phthisie curable.

17. Quant aux phtisiques, je renvoie pour ce qui concerne leur toux et leurs crachats, à ce que j'ai déjà écrit sur les empièmes. Celui qui doit guérir, rend le crachat facilement : il faut qu'il soit blanc, d'égale consistance, sans mélange de couleur, ni pituite ; que les humeurs de la tête coulent facilement par le nez ; que la fièvre ne survienne point, afin qu'on ne soit pas obligé de lui interdire le manger ; qu'il n'y ait pas de soif ; que le malade aille du ventre tous les jours, et que les matières soient fermes, en quantité correspondante aux alimens ; qu'il n'y ait pas de maigreur ; que la poitrine soit quarrée et velue ; que le cartilage xiphoïde ne pousse pas en pointe, et soit bien charnu. Si l'on a tout cela, l'on est en sureté ; celui qui n'en a rien, est perdu. Les jeunes gens, chez qui la suppuration s'établira par congestion, à la suite de quelque ulcère, ou de quelque autre chose semblable, ou par le retour d'un dépôt qui répète, n'échapperont pas, s'ils n'ont presque tous les bons signes que je viens de dire. Ils meurent ordinairement en automne ; ce qui arrive fort communément aussi, dans les maladies de longue durée.

Quant aux autres, les femmes et les filles qui tombent dans la phthisie par suppression des mois, n'en échappent pas. S'il en guérit quelqu'une, il faut, outre la présence de tous les bons signes énoncés ci-dessus, que les règles se rétablissent parfaitement, et sans aucune sorte d'altération ; à moins de cela, point d'espoir. Ceux qui tombent dans la suppuration à la

suite d'une hémoptysie abondante, soit homme, soit femme, soit fille, ne guérissent point.

18. C'est en considérant tous les signes dont j'ai parlé, qu'on doit prédire quel phtisique suppuré périra, quel rechappera. Ceux qui le deviennent à la suite d'une hémoptysie, quand il leur reste des douleurs mélancoliques (1) au dos et à la poitrine, et qu'ils sont soulagés de ces douleurs par le crachement de sang, sont ceux dont on a le plus à espérer la guérison : car, leur toux n'est pas fréquente, et dans leur fièvre ils n'ont pas soif. Mais l'hémoptysie répète souvent, à moins qu'il ne se fasse un abcès (2); et les meilleurs des abcès, sont ceux où l'on rend beaucoup de sang.

19. Lorsqu'avec des douleurs à la poitrine, on maigrit lentement, toussant et ayant des difficultés de respirer, sans fièvre ni pus, il faut demander si, lors de l'oppression et de la toux, on ne rend point quelque chose de compacte, qui ait un peu d'odeur.

État de la goutte curable.

20. Sur les goutteux, je dis que les vieillards et ceux qui ont des tophus aux articulations; ceux qui mènent une vie continuellement douloureuse, qui sont habituellement constipés, ne peuvent absolument guérir, du moins par aucun moyen humain que

(1) J'ai cru devoir traduire mot à mot *douleurs mélancoliques*, quoique cette expression ne soit peut-être guère reçue dans notre langue, même en médecine. Il s'agit ici vraisemblablement de douleurs produites par l'atrabile ou bile noire.

(2) Il paroît qu'il s'agit ici de ce que plusieurs médecins de nos jours apelent une *vomique*.

je connoisse. Ils sont soulagés par le travail des entrailles, quand il en survient : et les fontes d'humeurs, qui portent en bas, leur sont généralement bonnes. Lorsque le goutteux est jeune, qu'il n'a point de nodosités aux articulations, qu'il est actif, vigoureux, que son ventre est bien réglé, et qu'il est capable de suivre un régime convenable, prescrit par le médecin, il peut espérer de guérir.

État de l'épilepsie curable.

21. Quant à ceux qui sont affligés de l'épilepsie, il est bien difficile de les guérir, si le mal est de l'enfance, et qu'il se soit fortifié avec l'âge ; plus difficile encore, quand il vient dans l'âge fait, comme dans ceux qui y tombent depuis l'âge de vingt-cinq ans, jusqu'à quarante-cinq ou au-delà ; puis viennent *comme plus difficiles encore à guérir*, ceux qui n'ont aucuns signes avant-coureurs, dans la partie par où le mal commence. Mais ceux qui le sentent venir ou par la tête, ou par les côtés, ou par les mains, ou par les pieds, guérissent avec moins de peine. Il y a encore ici des différences : si le mal commence à la tête, c'est le plus difficile. Vient ensuite celui qui commence par le côté. Quand c'est par les mains ou par les pieds, il est très-susceptible de guérison. Le médecin doit l'entreprendre, par les mêmes moyens qu'il voit réussir vis-à-vis des jeunes gens vigoureux et laborieux, à moins que l'esprit ne soit un peu aliéné, ou qu'ils n'aient quelque chose d'apoplectique : car, la bile noire se portant à la tête, est ici très-mauvaise. Si elle se porte en bas, dans quelque organe que ce soit, c'est bon. Les hémorragies par le bas sont surtout ici très-utiles. Quant à ceux qui ne deviennent

épileptiques que dans la vieillesse, ils meurent pour l'ordinaire : ou bien ils guérissent naturellement, dans peu de temps ; les médecins ne leur sont d'aucune utilité.

Maladies auxquelles les enfans sont sujets.

22. Quant aux enfans, ceux qui tombent subitement dans des tournemens d'yeux, ou dans de plus grands dérangemens de cet organe, à qui il survient des tumeurs au cou, ou des embarras dans la langue, ou des toux sèches longues ; ou qui étant devenus plus grands, tombent dans des coliques sans déjection ; à qui il survient des dérangemens de situation dans les côtes, des varices dans les grosses veines du ventre, des hernies de l'épiploon, des tumeurs des testicules, des atrophies des mains ou des pieds, avec foiblesse dans ces parties ; qui boitent sans qu'on en connoisse de cause manifeste ; croyez que dans tous ces cas, la maladie, *l'épilepsie*, a précédé. Souvent ceux qui sont chargés du soin de l'enfant en conviendront. D'autres l'ignorent, et ne disent pas qu'il soit arrivé rien de pareil.

Observations sur les plaies en général, pour en tirer le pronostic.

23. Pour les plaies, si l'on veut en connoître d'avance la terminaison, il faut d'abord faire attention à la diverse nature des sujets. Il y en a qui guérissent facilement des plaies, d'autres au contraire. Ayez égard aussi aux âges ; quels sont ceux qui résistent le plus à la guérison, de telles ou telles plaies. Faites entrer encore en considération les diverses parties du corps, qui sont très-différentes à cet égard. Pesez enfin sur tout ce qui y est bon, et sur ce qui y est mauvais. Celui qui se mettra bien au fait de ces choses, pourra prédire comment chaque plaie se ter-

minera; mais s'il est privé de ces connoissances, comment le pourroit-il? Ce qu'il y a de mieux pour les plaies, c'est que le sujet soit agile, bien proportionné, et qu'il ait ses viscères en bon état; qu'il soit bien charnu, point sec. Que la peau soit blanche, ou brune, ou vermeille, ces trois couleurs sont bonnes, quand elles ne sont point mêlées : mais s'il y a du verd mélangé, ou de la paleur, ou de la lividité, c'est très-mauvais. Enfin, toute couleur différente des trois que je viens de dire, est mauvaise.

Observations générales sur les maladies des divers âges.

24. Au sujet des âges, il faut savoir que les enfans sont sujets à des tumeurs qui suppurent, et aux écrouelles : mais ils en guérissent d'ordinaire, sans peine. Les écrouelles viennent aussi, quand ils avancent dans l'adolescence, mais moins. La guérison en est alors difficile. Les hommes faits ne sont guère sujets à ce mal; ils le sont à des tumeurs gomeuses, enkistées, souvent redoutables; à des cancers profonds qui dévorent en-dessous; ils ont quelquefois des rougeurs et des échauboulures passagères, d'aufois des dartres qui les prennent jusqu'à l'âge de soixante ans. Les vieillards ne sont point exposés à ces maux, mais à des cancers internes, ou aux extrémités, qui les mènent au tombeau. Ceux des aisselles sont les plus difficiles à soigner; ensuite ceux qui se placent aux flancs, et ceux qui viennent aux cuisses. Les humeurs se jettent abondamment sur ces parties, et elles sont exposées aux rechutes.

25. Dans les maux des articulations, ce sont les

gros doigts, sur-tout ceux des pieds qui risquent le plus (1).

Plaies très-dangereuses, et avis sur leur traitement.

26. Les plaies sont mortelles, quand elles intéressent les grosses veines; celles aussi qui intéressent le cou ou les aines; celles qui attaquent le cerveau, le foie, les intestins et la vessie. Tous ces cas sont très-graves, si la plaie est forte. Ils ne sont cependant pas absolument sans ressource aucune, comme on le croit; car, et l'endroit blessé dans ces parties, et la manière dont il l'est, y mettent une grande différence. La constitution du sujet y fait encore beaucoup. Il s'en trouvera tel, qui n'aura ni fièvre ni inflammation après la blessure; tel autre, qui est facilement atteint de fièvre et d'inflammation, sans cause apparente. Si le blessé tombe dans le délire, et que le mal paroisse léger d'ailleurs, il faut le panser suivant l'art, et prescrire tout ce qui convient, comme s'il devoit échapper, sachant d'ailleurs que les hommes peuvent mourir de toute espèce de blessures. Il y a un nombre infini de veines, et de grandes et de petites, qui amènent la mort par hémorragie, si elles sont irritées et pleines de sang; tandis que dans d'autres temps elles peuvent s'ouvrir utilement, pour la guérison des maladies. Il y a bien des blessures qui paroissent faites dans des parties sans conséquence, qui ne devroient, ce semble, avoir rien de fâcheux;

(1) Il est vraisemblablement question de la goutte; et ceci devroit naturellemenr se trouver au N°. 19 : ou peut-être s'agit-il des gangrènes sèches, qui attaquent les extrémités dans la vieillesse, comme je l'ai vu plus d'une fois.

qui occasionnent cependant des douleurs si fortes, que le blessé peut à peine respirer. La douleur, dans certains, ne portoit point sur la respiration, mais elle les a jetés dans le délire, avec fièvre ; et la mort a suivi. Ceux qui sont sujets à la fièvre et à la perte de connoissance, ne doivent point causer d'alarmes, parce qu'on les voit dans cet état. On ne sera point surpris de tout ceci, si l'on songe combien les hommes diffèrent entre eux, pour l'esprit et pour le corps, et à quoi ils peuvent résister. Lorsque les plaies arrivent dans des circonstances telles, sur des sujets dont l'esprit ou le corps sont tellement disposés, et que l'irritation et la violence du mal sont telles, qu'il n'y a aucune apparence que le blessé recouvre ses sens et la santé; il faut s'abstenir d'ordonner autre chose que ce qui est nécessaire dans le moment, pour remédier aux fréquentes défaillances. Quant à tous les autres, entreprenez la guérison, sur-tout si la plaie est récente, et soignez-les jusqu'à ce que la fièvre ait quitté, qu'il n'y ait plus d'hémorragie à craindre, ni de suintement rongeant. Il faut toujours être vigilant, et se tenir long-temps en garde contre des accidens fâcheux. Cette précaution est nécessaire.

Ulcères rongeans.

27. Les ulcères rongeans, dont la pourriture est très-profonde, très-noire et très-sèche, sont mortels. L'état de ceux qui rendent une sanie noire, est très-dangereux. Lorsque la pourriture est blanche et muqueuse, elle mène moins à la mort; mais la récidive est fréquente, et l'on vit long-temps. Les dartres rongeantes sont, de toutes les plaies qui rongent, la

moins funeste ; mais celles qui s'établissent près des cancers occultes, se guérissent très-difficilement. Dans tous ces cas, la fièvre de vingt-quatre heures soulage, sur-tout s'il se fait du pus bien blanc et épais. L'exfoliation d'un tendon, ou la chute d'un os, et quelquefois l'un et l'autre sont utiles dans les pourritures profondes et noires. Il arrive alors que le pus sort en abondance, et que la pourriture cesse.

28. Des plaies à la tête, celles qui intéressent le cerveau, sont les plus funestes, comme nous l'avons déjà fait entendre. Elles sont toutes dangereuses, que l'os soit seulement découvert, ou qu'il soit comprimé ou fracturé. Si l'ouverture de la plaie est petite, et que la fente de l'os s'étende au loin, le danger est plus grand ; et plus grand encore, si c'est près des sutures et dans le haut de la tête. Dans tous les cas de coups à la tête, qui méritent quelque attention, quand ils sont récens, et qu'il y a une plaie fraîche, il faut s'informer si le blessé est tombé sur le coup, et s'il a été assoupi. Lorsqu'il en est ainsi, il y faut plus de précaution, dans la crainte que le cerveau ne soit intéressé. Si la plaie est ancienne, il faut recourir à d'autres signes, et les méditer. Or, c'est une très-bonne chose, que le blessé n'ait point de fièvre, ni d'hémorragie, ni d'inflammation, et qu'il ne survienne pas de douleurs. S'il paroît quelqu'un de ces accidens, il vaut mieux que ce soit dans le commencement, et qu'ils ne durent pas long-temps. Quand il y a des douleurs, il est bon que les bords de la plaie s'enflamment ; qu'après des hémorragies, le pus succède au sang des vaisseaux ouverts ; s'il y a fièvre,

Des plaies à la tête.

que les bons signes que j'ai décrits ailleurs, en parlant des fièvres aiguës, s'y manifestent, à moins de quoi elle est pernicieuse. Lorsque dans les plaies à la tête, la fièvre prend le quatrième jour, ou le septième, ou le onzième, elle est mortelle. Elle se juge ordinairement au onzième jour, si elle a commencé le quatre; au quatorzième ou au dix-septième, si elle a commencé le sept; au vingtième, si elle a commencé le onze, conformément à ce qui est écrit des fièvres qui viennent sans cause manifeste. Si, dès le commencement de la fièvre, il y a délire, ou paralysie des membres, la vie du blessé est en grand danger, à moins qu'il n'ait beaucoup d'excellens signes d'ailleurs, ou du moins quelqu'un, ou que le sujet soit très-bien constitué. C'est ce qu'il faut bien examiner, car il reste, dans certains cas, espérance de la vie; mais le malade perdra nécessairement l'usage du membre sur lequel le mal se sera fixé, supposé qu'il survive.

Des plaies des extrémités.

29. Dans les plaies des extrémités, lorsqu'elles sont grandes, et que les tendons qui servent d'attache aux membres sont coupés, il est manifeste qu'on en perdra l'usage. Mais lorsqu'il y a des doutes au sujet des tendons, de manière qu'on ne puisse s'assurer en quel état ils sont, si le trait qui a fait la blessure étoit pointu, et qu'il soit entré droit, cela vaut mieux que s'il étoit entré obliquement : lorsque l'instrument qui a fait le coup est un corps pesant ou obtus, le danger est le même. Il reste à se déterminer par la profondeur de la plaie, et par d'autres signes. En voici quelques-uns. Quand la suppuration s'établit

près des articulations, c'est plus fâcheux : s'il s'y joint des tumeurs rebelles, il y aura nécessairement des duretés qui persisteront long-temps dans cette partie; et ces tumeurs dureront après la guérison de la plaie : on sera même long-temps à pouvoir faire l'extension et la flexion (1), quoique le traitement ait été fait le membre fléchi. Toutes les fois qu'il est vraisemblable que les tendons s'exfolieront, il est sage de prédire que le sujet restera estropié, sur-tout s'il s'agit des extrémités inférieures. Vous pourrez reconnoître si les attaches se détruiront, à ce que le pus coule blanc, épais, pendant un très-long-temps; et il y a des douleurs, avec des inflammations aux articulations dès le commencement. Ceci arrive même lorsque l'os doit tomber.

30. Les fracas du coude avec suppuration abondante et inflammation, passent à la suppuration. Il y faut des incisions et des caustiques (2). Des fracas du coude.

31. Lorsque la moële de l'épine est affectée, soit par chute ou par quelqu'autre accident, ou d'elle-même, l'homme perd l'usage des jambes, et il ne Des luxations de l'épine du dos.

(1) Je dois avertir qu'il y a ici quelque obscurité dans le texte; il paroît que Celse l'a entendu dans le sens que j'adopte. Il est conforme à la doctrine d'Hippocrate, dans le traité des fractures, où il ordonne toujours de faire le bandage le membre fléchi. On pourroit absolument entendre qu'il est recommandé ici de faire pratiquer des flexions et des extensions; indépendamment de ce que l'appareil aura été mis dans l'état de flexion, conformément aux préceptes consignés dans le traité des fractures.

(2) *Voyez* le Traité des fractures, n°. 32.

sent point si on appuie la main sur son ventre, ou sur la vessie. Dans les premiers temps, il ne rend ni matières fécales ni urine, qu'autant qu'il y est excité par quelque remède; lorsque le mal est plus ancien, l'urine et les matières fécales sortent sans qu'il le sente; et il ne vit pas long-temps.

Du sang rendu par la bouche.

32. Quand la gorge se remplit de sang plusieurs fois le jour, et chaque nuit, sans mal de tête, ni toux, ni vomissement, ni fièvre, ni mal de poitrine, ni mal de dos; il faut examiner les narines et le gozier, pour voir s'il y a quelque plaie dans ces parties, ou une sangsue.

Des yeux chassieux et larmoyans, et autres affections des yeux.

33. Les yeux chassieux sont bientôt guéris, lorsque la tumeur et les larmes et la chassie, commencent ensemble; que les larmes se mêlent avec la chassie, et ne sont pas bien chaudes; que la chassie est blanche, molle, et la tumeur légère et étendue. Quand c'est ainsi, les paupières se prennent la nuit sans douleur; il n'y a nul danger, et le mal n'est pas long.

Mais si les larmes coulent en abondance, sont chaudes, avec peu de chassie et une petite tumeur à un œil seulement, le mal est plus long; il ne présente cependant pas de danger, et il ne cause point de douleur. Il faut ici observer attentivement les crises. La première qu'on doive espérer se fait le vingtième jour; si elle se porte au-delà, il faut l'attendre le quarantième. Mais si le mal ne finit pas à cette époque, il se terminera le soixantième. Pendant tout ce temps, il faut examiner la chassie, voir si les parties de la chassie se mêlent sous le doigt; si elle

est

est blanche et douce, sur-tout vers le temps des crises : car, cela arrivera, si le mal doit finir.

Des ophthalmies, et des abscès aux yeux.

Lorsque les deux yeux sont affectés de même, ils risquent plus de s'ulcérer; et la crise est moins lente.

34. Les ophtalmies sèches sont très-douloureuses; elles se jugent promptement, à moins que l'œil ne s'ulcère. S'il y a grosse tumeur, sèche et sans douleur, elle n'est pas dangereuse : mais si elle est douloureuse et sèche, on doit craindre un ulcère à l'œil, et que les paupières ne se prennent. Le mal est dangereux encore, lorsqu'il y a des larmes et de la douleur : car, s'il coule des larmes chaudes et salées, on doit craindre un ulcère à la pupille et aux paupières. Quand la tumeur persiste, qu'il coule beaucoup de larmes pendant long-temps, et qu'il y a de la chassie, il faut s'attendre chez les hommes faits à des renversemens des paupières; chez les femmes et les enfans, à des exulcérations et à des renversemens des paupières, lorsque la chassie est verte ou livide, les larmes abondantes et chaudes avec chaleur à la tête, avec douleur qui s'étend des tempes jusqu'à l'œil, où elle se fixe, et avec insomnie, il se fait nécessairement quelque abcès dans l'œil : il reste alors à espérer qu'il aboutira extérieurement. La fièvre qui survient y est bonne, et aussi la douleur qui se fixe vers les sourcils (1).

(1) *Vers les sourcils*, je lis ὀφρῦν au lieu de ὀσφῦν; il ne me paroît pas aussi naturel qu'il s'agisse ici de douleur qui se fixe aux lombes, que de celle qui, allant aux tempes, se fixe vers les sourcils. Le changement dans le grec n'est que d'une lettre.

Pour faire la prédiction dans ce cas, il faut considérer le temps de la maladie, ce qui coule des yeux, les douleurs et les insomnies. Lorsqu'on peut visiter l'œil, s'il se trouve déchiré, quoique la vue persiste (1) à travers la déchirure, il sera bien difficile de le conserver; s'il est en pourriture, c'en est fait, cet œil ne verra plus.

Les suites des autres ulcères se prédisent, d'après l'endroit lésé, d'après le degré de putréfaction et sa profondeur : l'étendue des cicatrices doit nécessairement correspondre à la grandeur des ulcères. Lorsque les yeux sont fracassés, de manière que la pupille est déplacée, il n'y a plus espoir de recouvrer la vue, ni avec le temps, ni par les secours de l'art. De légers déplacemens de la pupille peuvent se corriger, pourvu qu'il ne survienne point de nouveau mal, et que le sujet soit jeune.

On peut espérer que les cicatrices des ulcères s'obtiendront toujours, sur-tout dans les jeunes personnes, soit avec le temps, soit au moyen des remèdes, s'il ne survient pas de nouveau mal.

Touchant les lieux de la blessure, les dangereux sont d'abord ceux ou la pupille est intéressée; ensuite le dessus des sourcils; puis les parties les plus voisines de celles-là.

Lorsque la pupille verdit ou blanchit, ou devient

(1) *Quoique la vue persiste, etc.* Cet endroit pourroit être entendu aussi de la manière qui suit. Quoique la pupille soit conservée, c'est une chose difficile et hardie que de la bien situer.

bleuâtre, cela est mauvais (1). Si elle se rétrécit, cela vaut mieux ; ou même qu'elle s'élargisse ou se rétrécisse, ou qu'elle devienne anguleuse : soit que cela arrive par quelque cause apparente, soit sans cause manifeste. Les brouillards, les nuages, les taies ou taches blanches, s'éclairciront ; et tout cela se dissipera, à moins qu'il ne survienne abscès en cet endroit, ou qu'il n'y ait eu précédemment quelque ulcère ou un onglet.

Si une cicatrice qui blanchit une partie du noir de l'œil dure long-temps dans le même état, et si elle est âpre et épaisse, il est à craindre qu'elle ne laisse des reliquats qui ne se dissiperont point.

Les crises s'observent ici, comme je l'ai écrit au sujet des fièvres. Pour y faire des prédictions, il faut se mettre au fait des signes, connoître les maladies des yeux, et leurs différences. Il faut savoir que plus les signes sont mauvais, plus la maladie est longue ; et faire l'application de ce qui a été écrit sur chaque espèce. Elles sont de moindre durée, lorsque les signes sont bons. On peut alors présumer qu'elles finiront dans sept jours ou à peu-près, et les regarder comme sans danger. Mais il faut s'attendre aux récidives, lorsqu'il se fait des changemens en mieux aux jours non critiques, et que les signes ne

---

(1) *Cela est mauvais.* Je pense qu'Hippocrate parle de cet état comme devant produire l'aveuglement par la formation d'une cataracte, puisqu'il lui préfère l'état suivant, dont il dit qu'il *vaut mieux*, quoiqu'une pupille anguleuse soit certainement un grand vice dans l'œil.

sont pas bons. Il faut, sur-tout, observer l'état des urines dans les affections des yeux; et se souvenir que les bonnes occasions n'ont qu'un moment (1).

Des douleurs d'entrailles.

35. Les douleurs d'entrailles qui prennent avec fièvre, et avec des déjections de plusieurs sortes, avec inflammation au foie ou à l'hypocondre, qui donnent du dégoût pour la nourriture, et beaucoup de soif, sont toujours dangereuses. Celui qui a le plus grand nombre de ces maux, est bientôt mort. Celui qui en a le moins, laisse le plus d'espérance. C'est vers l'âge de cinq ans, qu'on est principalement exposé à en périr. Viennent ensuite les enfans plus âgés, jusqu'à dix ans. Les douleurs d'entrailles utiles ne produisent point ces symptômes. Avec des déjections sanguinolentes, elles finissent le septième jour, ou le quatorzième, ou le vingtième, ou le quarantième, ou durant ce temps. Ces déjections délivrent souvent, des maladies qui étoient dans le corps. Si les maladies sont anciennes, il y faut plus de temps: si elles sont récentes, les déjections peuvent en délivrer en moins de temps. Les femmes grosses y sont sujettes, jusqu'au terme de leurs couches et même après. En rendant du sang, mêlé avec des matières comme des raclures de boyaux, même pendant plusieurs mois, elles conservent leur enfant; à moins qu'il ne s'y joigne quelqu'autre douleur, ou

(1) Hippocrate a jugé à propos de rappeler ici le grand apophthegme de la médecine, qui se trouve consigné dans le premier de ses Aphorismes *occasio præceps* καιρὸς ὀξὺς, il dit ici οἱ καιροὶ ὀξέες.

quelqu'un des signes dont j'ai parlé au sujet de la dyssenterie. Car, s'il s'y en joint de cette espèce, ils sont funestes pour le fœtus, et ils mettent la mère en danger, toutes les fois qu'après avoir rendu son fruit, et avoir vidé la matrice, elle n'est pas délivrée de la dyssenterie, le jour même, ou peu de temps après.

36. La lienterie fréquente et qui dure long-temps, qui vient à toute heure avec grouillement d'entrailles, ou sans grouillement, qui fait aller la nuit comme le jour, dont les matières sont absolument crues, non digérées ou noires, point travaillées et de mauvaise odeur, est fâcheuse dans tous les cas; elle donne la soif, et détourne la boisson de se porter à la vessie pour être rendue par les urines; elle occasionne des ulcères à la bouche, fait venir au visage des rougeurs élevées, et des taches de diverse couleur, semblables à ce que nous appelons des taches de rousseur. La peau du ventre se ride, comme de la pâte qui fermente (1). On tombe dans un dégoût absolu. Cette maladie est plus cruelle pour les vieillards. Dans l'âge viril, on l'a très-forte : les autres âges, y sont beaucoup moins sujets.

De la lienterie.

Ceux qui sont attaqués de la lienterie, dans un âge autre que les deux, pour lesquels je viens de dire qu'elle est très-fâcheuse, sont en sureté toutes les fois que les signes funestes, exposés ci-dessus, ne s'y

(1) *Comme de la pâte qui fermente.* Je veux rendre le texte, et j'y suis embarrassé. Peut-être ne l'entends-je point bien. Heureusement il n'est pas ici fort important.

rencontrent qu'en petit nombre. Cette maladie doit être soignée, jusqu'à ce que l'urine coule en quantité, proportionnée à la boisson ; que le corps tire de la nourriture des alimens, et qu'on soit délivré des mauvaises couleurs mentionnées.

Des diarrhées en général.

37. Les autres diarrhées qui sont sans fièvre, durent peu, et sont de bon caractère : elles se guérissent avec des lavages, ou d'elles-mêmes. L'on peut annoncer que les évacuations finiront, lorsque palpant le ventre avec la main, on ne sent point de mouvement au dedans, et que les vents sortent à la fin des selles. Il se fait des chutes du fondement, chez les hommes qui ont la diarrhée, avec des hémorroïdes ; chez les enfans graveleux, travaillés de dyssenteries invétérées, dont les matières ne sont pas mêlées ; chez les vieillards qui ont de la peine à rendre des glaires tenaces.

De l'aptitude à la conception, et des divers états de la matrice.

38. (1) On peut juger des femmes qui sont plus ou moins propres à la conception, de la manière suivante. D'abord, par l'extérieur : les petites conçoivent plus facilement que les grandes ; les minces, plus que les épaisses ; les brunes plus que les pâles ; celles dont les veines paroissent, plus que celles qui les ont cachées. L'embonpoint dans un âge avancé, y est contraire. Il est bon qu'il y ait beaucoup de gorge, et saillante. Voilà les meilleurs signes à l'extérieur.

---

(1) Ce numéro contient, en abrégé, toute la doctrine du traité des femmes stériles, à la réserve de la thérapeutique ; et même une partie de la doctrine du traité des maladies des femmes. Voyez aussi le numéro 73 du traité des lieux dans l'homme.

Vient ensuite l'intérieur. La partie où se fait la conception, appelée matrice, doit être saine, sèche et souple, point tiraillée ni trop basse. Son orifice ne doit pas être placé de travers, ni étranglé, ni toujours ouvert. Dans chacun de ces derniers cas, la grossesse est impossible.

Lors donc que les femmes qui ne peuvent pas concevoir sont pâles, sans fièvre ni vice apparent dans les viscères; qu'elles se plaignent de maux de tête; que leurs règles viennent avec peine, mal conditionnées (1); qu'elles sont en petite quantité, et ne se montrent que de loin en loin, il faut purger la matrice. Lorsque les femmes ont bonne couleur, avec de l'embonpoint et beaucoup de chair, de sorte que leurs veines sont invisibles, si elles ne se plaignent d'aucun mal, excepté d'être entièrement privées des règles, ou d'en avoir très-peu et mal conditionnées, il est bien difficile alors, de les rendre aptes à concevoir. Si, au contraire, le corps est vigoureux, les règles trop abondantes venant à tout propos, il faut accuser ici quelque vice dans la matrice; elle est ou tiraillée, ou trop ouverte. Les autres affections de la matrice entraînent des douleurs, mauvaise couleur du visage, et dépérissement.

S'il y a quelque ulcère dans la matrice, causé par les suites de couches ou par quelque tumeur, ou tout autrement, il y a nécessairement la fièvre, des tumeurs aux aines, et de la douleur dans les parties.

---

(1) *Mal conditionnées.* Je ne trouve pas de meilleure expression, pour rendre ici le mot ἀκρίτας.

S'il s'y joint des lochies supprimées, ces maux deviennent plus graves et plus obstinés : il y a en même temps des douleurs aux hypocondres, avec des maux de tête. L'ulcère, lorsqu'il guérira, laissera nécessairement la partie plus grèle avec des duretés, et il y aura moins d'aptitude à la conception. Lorsque l'ulcère ne s'est fait qu'au côté gauche, et que la femme conçoit ayant encore l'ulcère, ou en étant guérie, la santé étant d'ailleurs bonne, il est vraisemblable que le fœtus sera mâle. Si, au contraire, c'est le côté droit qui a été ulcéré, il y a plus d'apparence que ce sera une fille.

Quand la femme ne peut pas devenir grosse, et qu'il y a la fièvre avec une petite toux, il faut reconnoître s'il n'y auroit point d'ulcère à la matrice, ou quelque autre des maux dont j'ai parlé ; et lorsqu'il n'y a dans la partie, aucun mal qui occasionne la stérilité, on peut craindre qu'il arrivera quelque vomissement de sang ; je suppose que les mois aient entièrement disparu : mais quand la fièvre quittera, et que les règles reprendront après l'hémorragie, la femme pourra devenir grosse. Si le ventre se lâche avant le vomissement de sang, elle risque de mourir sans en vomir.

Il y en a qui se croient grosses sans l'être, et leur erreur persévère pendant plusieurs mois. Les règles disparoissent, le ventre grossit ; et elles y sentent des mouvemens ; elles ont des maux de tête, des douleurs au cou et aux hypocondres, point de lait aux mamelles, ou peu et aqueux. Après que l'élevure du ventre sera dissipée, et qu'il sera ramolli, elles conce-

vront, à moins qu'il n'y ait d'ailleurs quelque obstacle. Cet état est bon à produire, dans la matrice, quelque changement qui la rend ensuite propre à la conception. La vraie grossesse ne donne point toutes ces douleurs, à moins que les femmes n'y soient sujètes. Elles ont les maux de tête, mais elles ont du lait aux mamelles.

39. Lorsqu'il y a de longues pertes, on doit s'informer s'il s'y joint des maux de tête, des douleurs aux lombes et au bas ventre; demander si les dents sont agacées avec douleur; s'il y a des obscurcissemens de vue, des bourdonnemens d'oreille. Toutes les fois qu'étant à jeun elles vomissent des matières bilieuses, plusieurs jours de suite, sans être grosses, et n'ayant point de fièvre, informez-vous si elles ne vomissent pas aussi de vers ronds. Si elles disent non, vous pouvez leur annoncer que vraisemblablement elles en rendront; car cela arrive fort souvent aux femmes, aux filles aussi, moins aux hommes.

Celles qui se plaignent de douleurs, et qui n'ont pas la fièvre, ne risquent nullement de mourir, mais elles risquent de souffrir long-temps; elles éprouvent des métastases et des rechutes. Leurs maux ordinaires sont des douleurs de tête, tantôt légers, tantôt violens. Il faut, en général, observer s'il y a des éblouissemens, des rougeurs aux yeux, des démangeaisons au front; dans ce cas, l'évacuation de sang, ou naturelle, ou par la saignée, procure du soulagement. Le mal est alors simple. Lorsque les douleurs de tête et du front viennent, pour s'être exposées aux vents ou au froid, ayant grand chaud, il survient

ensuite des enchifrenemens ; l'éternuement y est bon ; avec l'écoulement d'une pituite abondante, qui s'évacue d'elle-même par le nez, ou que l'on se procure au moyen des remèdes. Les enchifrenemens amènent naturellement la toux ; et si les sternutations ne soulagent point, le visage s'enfle, et la couleur du visage devient pâle.

Des maux de tête opiniâtres.

40. (1) Toutes les fois que sans cause apparente il vient des douleurs opiniâtres dans toute la tête, que le sujet est maigre et foible, on a lieu de craindre quelque maladie fâcheuse. Si les douleurs descendent de la tête au cou et au dos, puis retournent à la tête, c'est pire ; et encore bien pire, si elles occupent en même temps, et la tête, et le cou, et le dos. On peut espérer du soulagement par dépôt, quand on rend des crachats purulens, ou que les hémorroïdes coulent, ou qu'il survient des exanthèmes dans tout le corps. On est guéri aussi quelquefois, par des gales à la tête.

Dans les cas d'assoupissement, et de démangeaisons piquantes tantôt à toute la tête, tantôt à une partie, qui donnent quelquefois un sentiment de froid qui parcourt toute la tête, il faut s'informer si la démangeaison s'étend jusqu'au bout de la langue. Si c'est ainsi, il s'établit quelque maladie dont la guérison sera très-difficile ; et facile dans le cas contraire. La manière dont elle se terminera, peut se déduire de ce que j'ai dit sur les dépôts, qui cependant

(1) On passe ici de l'état des femmes, qui vient de nous occuper assez long-temps, à celui des hommes en général.

arrivent (1) moins souvent dans ce cas que dans les autres. Si aux douleurs il se joint des vertiges dans lesquels la vue se perd pour des instans, le mal sera opiniâtre, et il menace de la manie. Les vieillards y sont les plus sujets. Les autres maux de tête qui attaquent souvent et les hommes et les femmes, ne mènent pas à la mort, quoique violens et de longue durée. Les jeunes garçons en souffrent souvent, et les jeunes filles aussi, aux approches des règles particulièrement. Les femmes ont d'ailleurs des maux de tête comme les hommes, mais elles ont moins de ces démangeaisons dont j'ai parlé, et moins d'atrabile, si ce n'est après l'expiration de l'âge des règles.

De la mauvaise couleur habituelle dans la jeunesse.

41. Tous ceux qui, dans la jeunesse, ont la couleur mauvaise pendant long-temps, mais non pas continuellement bilieuse, soit hommes, soit femmes, seront sujets à des maux de tête. Ils mangent du gravier, de la terre, et ils ont des hémorroïdes. La couleur bilieuse, opiniâtre, qui ne provient pas d'un ictère décidé, amène les mêmes maux; mais au lieu de manger du gravier et de la terre, ceux-ci éprouvent plus de douleurs aux hypocondres, que les premiers. Ceux qui sont long-temps pâles, et qui ont le visage enflé, éprouvent des douleurs aux entrailles, ou bien il y a quelque mal à l'anus. Du reste, les maux dont il est ici question, restent souvent cachés pendant long-temps, pour se manifester ensuite, ou tous, ou la plupart.

---

(1) L'obscurité ou l'ambiguité qu'on trouvera ici, est la même dans le texte.

De la nyctalopie.

42. Voir clair pendant la nuit (1), est une maladie que nous nommons nyctalopie. Elle prend dans la jeunesse, tant les enfans que les adultes; et se guérit d'elle-même, quelquefois dans quarante jours, d'autrefois dans sept mois; elle dure même un an entier. Cela se juge à la force de la maladie; et à l'âge du sujet. Ils sont guéris, s'il se forme des dépôts de matières qui s'écoulent par bas : mais cela est rare dans l'âge tendre. Les femmes n'éprouvent point la nyctalopie, ni les filles qui ont leurs règles. Lorsque cette maladie vient à la suite d'une longue effusion de larmes, il faut demander si l'on étoit précédemment sujet à des maux de tête.

Quelques signes d'hémorragie, et du mauvais état de la rate.

43. Lorsque sans fièvre ni mauvaise couleur, on est sujet à des douleurs à la tête, et aux tempes, tandis qu'il n'y a point de signe de transport d'humeur

---

(1) Je traduis fidellement, sans prétendre décider si l'on se fait une idée plus exacte de ce qu'on doit entendre par la nyctalopie, lorsqu'on croit qu'elle désigne l'état de ceux dont la vue s'obscurcit entièrement vers l'heure du coucher du soleil, comme j'en ai vu trois exemples dans une même famille. Ce vice ne s'est point guéri chez ces personnes, ni de lui-même, ni au moyen de remèdes. Un officier de marine m'a assuré qu'il n'étoit pas rare chez les matelots, et qu'on les guérissoit facilement, au moyen de la fumigation de quelques morceaux de foie de mouton répandu sur des charbons. Les trois personnes dont j'ai parlé, habituées depuis long-temps à cette incommodité, ont refusé d'user de ce remède, par une crainte de quelque mauvais effet, qui ne me paroissoit point fondée. On trouvera dans le traité de la vue, un traitement pour la nyctalopie, qui paroîtra sans doute fort extraordinaire.

à la face, que la voix n'est pas rauque, que les dents ne font point mal, on peut présumer qu'il survienne dra quelque hémorragie du nez. Ceux qui rendent du sang par le nez, quoiqu'ils paroissent jouir en tout d'une bonne santé, examinez-les; vous trouverez qu'ils ont la rate gonflée, ou que la tête leur fait du mal, ou qu'ils ont des éblouissemens; la plupart ont la rate affectée, et des douleurs de tête.

44. Dans ceux qui ont la *rate grosse* (1), les gencives sont douloureuses, et la bouche est puante. Lorsque l'on a la *rate grosse* sans hémorragie ni mauvaise odeur de bouche, on a des plaies de mauvaise nature aux jambes, et les gencives noires; si de plus on observe au visage quelque abord manifeste d'humeurs, ou que la voix soit rauque, ou que les dents fassent du mal, on peut s'attendre à quelque hémorragie du nez. Ceux qui ont les paupières fort gonflées au-dessous des yeux, examinez-les; vous trouverez qu'ils ont la rate grosse. Si les pieds s'enflent et paroissent surchargés d'eau, ne manquez point d'examiner le ventre et les flancs. De la rate grosse.

45. Les changemens qui arrivent au visage, quand le reste du corps ne s'en ressent point, se dissipent d'eux-même en peu de temps, ou au moyen de quelque léger remède : sinon, ils présagent l'apoplexie. Lorsqu'à la perte de mouvement il se joint l'atrophie d'un membre, il est impossible d'en recouvrer l'usage. Signes avant-coureurs de l'apoplexie.

---

(1) Il est ici question du *lien magnus*, que bien de médecins ont cru être la même maladie, que celle qui est connue des modernes, sous le nom de scorbut.

Mais s'il continue de prendre sa nourriture, il recouvrera le mouvement. Pour prédire le temps auquel cela arrivera, il faut avoir égard à la violence du mal, au moment où il a commencé, à l'âge du sujet, à la saison de l'année : observant, que les maux les plus anciens sont et les plus rebelles et les plus dangereux ; qu'ils sont plus graves dans les vieux corps, que l'automne et l'hiver sont des saisons moins favorables à la guérison de cet état, que le printemps et l'été.

De certaines douleurs aux épaules.

46. Les douleurs des épaules qui descendent aux mains, qui y excitent des engourdissemens avec de la douleur, ne se guérissent point par des dépôts, mais par le vomissement de matières bilieuses noires. Lorsque ces douleurs restent aux épaules, et qu'elles s'étendent au dos, on en guérit en vomissant du pus ou de la bile noire. L'on peut conjecturer l'une et l'autre issue. Si la respiration reste libre, et que le sujet soit maigre, il y a plus à présumer pour le vomissement bilieux ; s'il y a de la difficulté de respirer, et qu'il vienne au visage des rougeurs, qui n'étoient pas ordinaires, tendantes un peu vers le brun, il y a plus à croire qu'on crachera du pus. Il faut examiner si les pieds sont enflés : ce signe est une confirmation du présage du pus. Cette maladie est plus forte dans les hommes faits, depuis l'âge de quarante jusqu'à soixante ans. Cet âge est aussi très-sujet à des sciatiques.

De la sciatique.

47. A l'égard des sciatiques, il faut observer que dans la vieillesse, lorsqu'on est sujet à des crampes, à des froids aux lombes et aux jambes ; qu'il y a difficulté d'érection dans le membre viril ; que le ventre ne va qu'au moyen de quelque secours, et qu'on rend beau-

coup de mucosités avec les matières, la maladie chez ceux-là sera très-opiniâtre. L'on peut annoncer, qu'elle durera au moins un an. La guérison s'en opère au printemps, et dans l'été. Chez les jeunes gens, la sciatique n'est pas moins douloureuse, mais elle est plus courte. Ils sont délivrés dans quarante jours. Les crampes chez eux ne sont pas très-fortes, ni les froids des lombes et des jambes. Quand on a le mal des lombes et des cuisses, mais non assez fort pour obliger à rester étendu, il faut observer si dans la région sciatique il ne se fait point quelque tumeur; s'informer s'il n'y a rien aux aines : car si l'un et l'autre de ces signes ont lieu, la maladie devient très-longue. Il faut s'informer aussi si l'on a des crampes à la cuisse, et au pli du genou. Si l'on vous dit oui, informez-vous encore si elles descendent à la jambe, au tarse. Lorsque presque tout cela a lieu, vous pouvez prédire que la cuisse sera travaillée de froid et de chaud. Quand le mal descend en abandonnant les lombes, on peut prendre courage : mais si le mal persistant dans les lombes et la région sciatique, monte en haut, on peut annoncer que cela sera fâcheux. Toutes les fois qu'il y a des douleurs vagues et des tumeurs aux articulations, qui n'ont cependant pas le caractère de la goutte, vous trouverez que les viscères grossissent, et que les urines font un dépôt blanc. Si les tempes se tuméfient, on vous dira aussi que les douleurs sont fréquentes, et qu'il y a des sueurs nocturnes. Mais si le dépôt blanc de l'urine ne paroît point, ni les sueurs; il est à craindre qu'on ne devienne estropié de quelque membre, ou qu'il ne se forme de ces tumeurs qu'on

nomme *mélicéris*. Cette maladie vient à ceux qui, dans l'enfance et la jeunesse, étoient habitués à des hémorragies du nez, qui se sont arrêtées. Informez-vous donc, si dans les jeunes ans on rendoit du sang par le nez; s'il y a des démangeaisons et des ardeurs à la poitrine et au dos; si de plus il y a des douleurs vives et fixes aux entrailles, et des hémorroïdes. C'est ordinairement l'origine du mal. Lorsque la couleur du visage change, demandez s'il n'y a pas de maux de tête, on en conviendra.

Des douleurs aux hypocondres.

48. Lorsque le ventre est douloureux du côté droit seulement, les douleurs sont plus fortes que si c'étoit du côté gauche, sur-tout dans ceux en qui la douleur de l'hypocondre s'arrête au foie. Ces douleurs sont quelquefois soulagées, aussitôt après avoir rendu des vents; et l'on rend de suite abondamment de l'urine pâle. Ce mal n'est nullement mortel, mais il risque d'être long; et lorsqu'il s'invétère, la vue se trouble. Informez-vous des hémorragies dans la jeunesse, des altérations dans la vue, de la paleur de l'urine, et du soulagement après les vents rendus. On conviendra de tout cela (1).

Des dartres et lèpres blanches.

49. Les dartres et les lèpres blanches qui viennent dans l'enfance ou dans la jeunesse, paroissant d'abord peu de chose, augmentent à la longue, et il ne faut

(1) Le texte grec a de plus une phrase dont le sens est très-obscur, et qui paroît manifestement altérée ou interpolée. Je pense avec Foës, qu'en la traduisant, on ne feroit que jeter de l'obscurité sur le reste. Il observe qu'elle ne se trouve point dans bien de manuscrits.

pas

pas regarder leurs élévations comme une crise ; elles sont de la maladie. A la vérité, quand la tumeur est grosse et subite, c'est un vrai abcès. Les lèpres blanches sont une maladie des plus mortelles, comme celle qu'on nomme consomption. Les dartres et les lèpres proviennent de la bile noire. Celles qui guérissent plus facilement, sont les récentes, celles de la grande jeunesse, et qui se fixent dans des parties molles, bien charnues.

TRAITÉ DE LA NATURE DE L'HOMME.

Ce Traité, le premier dans la troisième section de Foës, est généralement regardé comme un écrit d'Hippocrate, jusqu'à l'endroit qui commence par ces mots, numéro 9, il doit connoître aussi. *Le reste paroît avoir été ajouté. Ce que l'on y trouvera de la description des veines, est manifestement erroné en plusieurs points, et différent, à quelques égards, de la doctrine d'Hippocrate, telle qu'on la trouve dans le traité,* des lieux dans l'homme. *Galien qui a commenté, ce traité s'est arrêté à l'endroit que je viens de marquer, en observant cependant que dans ce qui suit, la plupart des choses sont très-dignes d'Hippocrate, excepté ce qui y est dit des quatre grandes veines. Les huit premiers numéros de ce morceau peuvent, avec le traité* de l'aliment. *et celui* des lieux dans l'homme, *nous donner une idée des principes physiologiques les plus essentiels, sur lesquels Hippocrate fondoit la médecine.*

1°. CEUX qui sont accoutumés à entendre parler de la nature de l'homme, à des personnes qui veulent la connoître par des moyens étrangers à la médecine, ne trouveront rien de satisfaisant pour eux dans ce traité. Je n'y dirai pas que l'homme est tout air, ou tout feu, ou eau, ou terre, ou autre chose. Persuadé, comme je le suis, que l'homme n'est nullement une

Vanité des discussions des philosophes, ou sophistes, sur la nature de l'homme, et sur l'être unique, qui est un et tout.

seule chose, j'abandonne sans peine cette doctrine à ceux qui veulent la soutenir. Ils me semblent cependant, ne pas bien savoir ce qu'ils veulent faire entendre. Ils sont tous du même avis sur un point, et ils en déduisent des assertions très-différentes, lorsqu'ils veulent s'expliquer. Ils avancent d'abord, que tout ce qui existe est un; et que cet un est tout : ensuite ils ne s'accordent plus sur la signification de cet un, qui est tout. L'un affirme qu'il est de l'air; l'autre, que c'est le feu; celui-ci, l'eau; celui-là, la terre : et chacun étaie son dire de raisonnemens, et de témoignages, qui ne sont d'aucun poids. Or, qu'ils soient d'abord tous du même avis, et que cependant ils ne disent pas ensuite les mêmes choses, c'est une preuve qu'ils ne savent pas bien ce qu'ils veulent dire. On le connoît en effet bientôt, quand l'on assiste à leurs disputes. Si elles se passent devant les mêmes auditeurs, ceux-ci remarqueront qu'aucun de ces philosophes ne reste victorieux dans son opinion, trois fois de suite; c'est tantôt l'un, tantôt l'autre : souvent c'est celui, dont la langue est la plus exercée à parler devant la multitude. Il faut cependant, quand on prétend savoir bien les choses, être toujours victorieux dans la discussion qu'on en fait; si l'on sait en effet ce que l'on dit; et si on le prouve manifestement. Ces philosophes me semblent donc n'être divisés entr'eux, que faute de se bien entendre sur les mots. Ils retombent dans l'inconséquence, qu'on a si justement reprochée à Melissus (1). Il me suffira d'avoir dit ceci

(1) Galien nous apprend que Melissus établissoit qu'il n'y avoit qu'un élément, qui cependant se changeoit en quatre élémens différens.

touchant les disputes des philosophes, sur la nature de l'homme.

2°. Quant aux médecins, il y en a qui soutiennent d'abord que l'homme n'est que sang; d'autres, qu'il n'est que bile; d'autres, qu'il n'est que pituite. Ils font chacun ensuite le même raisonnement: ils disent que l'être est un, quelque nom qu'on veuille lui donner, et que cet être unique change de forme et de puissance, suivant qu'il y est forcé par le froid ou par le chaud; qu'il est susceptible de devenir doux ou amer, blanc ou noir, ou de prendre toute autre qualité: mais je ne crois pas qu'il en soit ainsi. La plupart avancent encore, bien d'autres propositions pareilles. Je dis, quant à moi, que si l'homme étoit une chose seule, il ne ressentiroit jamais de douleur. Car, qu'est-ce qui pourroit exciter de la douleur en lui, s'il n'étoit qu'un; et supposé qu'il en éprouvât, le remède devroit aussi n'être qu'un: mais les remèdes sont très-divers. Pourquoi? C'est parce qu'il y a dans le corps plusieurs choses; et lorsqu'elles s'échauffent entr'elles ou se refroidissent, qu'elles se dessèchent ou s'humectent au de-là de leur nature, il survient des maladies différentes qui se montrent sous diverses formes. La manière de les guérir est aussi fort différente. Celui qui dit que l'homme n'est que sang, et rien de plus, devroit se montrer toujours le même et ne jamais changer: ou du moins devroit-il assigner quelque partie de l'année, ou un temps de la vie, où l'on pût ne voir dans l'homme que du sang: car, pour être assuré que son opinion est fondée, il faudroit qu'il y eût du moins un temps, où l'on vit seul

Vanité des opinions des médecins, qui prétendent que l'homme est l'un, existant et modifié par le froid, le chaud, etc.

en l'homme, ce qui seul le constitue. Ceci s'applique pareillement, à ceux qui prétendent qu'il n'est que bile, ou pituite. Je ferai voir dans la suite que les choses dont l'homme est composé, y restent toujours les mêmes, de l'aveu général, et de leur nature, qu'il soit jeune ou vieux, que la saison soit chaude ou froide. Je donnerai les signes auxquels on reconnoît ces choses composantes, et je développerai les causes qui les font nécessairement, augmenter chacune ou diminuer dans le corps.

La génération même de l'omme prouve, qu'il est un mélange.

3°. D'abord, la génération de l'homme ne peut pas venir d'une chose seule; car, comment ce qui est un, engendreroit-il sans se mêler à autre chose? Or, s'il ne se fait un mélange entre des êtres divers de même nature et de même force, il ne se fait point de génération d'un être semblable au nôtre. (1) De plus, si le chaud et le froid, l'humide et le sec, ne se tempèrent l'un et l'autre convenablement; et si l'un prédomine trop, la génération ne se fait point. Comment donc encore un pourroit-il engendrer seul, tandis que plus d'un ne le peut pas, à moins que le mélange mutuel ne soit tempéré. Il faut donc, puisque telle est la nature et la génération, tant de l'homme que de tous les autres êtres, qu'ils ne soient pas une seule chose; mais que chacune de celles qui contribuent à la génération, conserve dans les corps

(1) On peut voir dans le traité de la génération, quelles étoient les idées des médecins du temps d'Hippocrate, sur la nécessité du concours de la semence de l'homme et de celle de la femme, dans l'acte du mariage, pour qu'il en résultât un embryon.

la force par laquelle elle y contribue. Il faut pareillement, lorsque l'homme meurt, que chacune se porte ailleurs, suivant sa nature. L'humide doit retourner vers l'humide, le sec vers le sec, le chaud vers le chaud, le froid vers le froid. Telle est la nature des animaux, et de tous les êtres. Tous viennent de même, et s'en vont de même, car ils sont composés des mêmes choses; et chacune de celles qui a servi à leur composition, s'en retourne vers celles d'où elle est venue.

4°. Or, le corps de l'homme renferme du sang, de la pituite, et deux sortes de bile, la jaune et la noire (1).

L'homme est un composé de quatre choses, sang, pituite, bile jaune, et atrabile.

(1) La distinction des quatre humeurs dans l'homme, en bile, pituite, sang, et atrabile, est marquée ici d'une manière bien formelle; mais cette division n'est pas toujours la même dans chacun des traités qui se trouvent avec les Œuvres d'Hippocrate; et cette doctrine devoit souffrir, dès ce temps, de grandes difficultés et des variations. Voyez la note sur le numéro 4 du traité de la génération. J'ajouterai que la médecine moderne, en admettant les trois humeurs, sang, bile, et pituite, se prêteroit difficilement à reconnoître l'atrabile comme une humeur particulière *sui generis*, et à ne pas la regarder comme une modification de la bile jaune, altérée par son séjour dans la vésicule du fiel.

On pourroit trouver absolument mieux son compte pour la division des humeurs en quatre espèces, si, sans parler d'atrabile, on comptoit l'eau, le sang, la bile et la pituite, ainsi que le fait l'auteur du quatrième livre du traité des maladies, numéro 2, à moins qu'on ne veuille compter comme cause de maladie, que deux humeurs seulement, la bile et la pituite, conformément à la doctrine consignée dans le premier livre du traité des maladies, et dans le traité des affections, etc.

Telle est sa nature, c'est par ces choses qu'il se porte bien ou mal. Il se porte bien, lorsque chacune d'elles sont mêlées dans la juste proportion de quantité et de force, mais sur-tout bien mêlées. Il est malade lorsque l'une d'elles excède, ou est en défaut, ou se sépare ne faisant point son mélange. Car, lorsqu'elle se sépare, non-seulement l'endroit où elle manque doit être affecté : mais de plus celui où elle se retire, se trouvant surchargé, éprouvera des douleurs et du travail. Lorsqu'il en sort du corps plus que le superflu, le vide occasionne de la douleur. Mais si ce vide se fait, en ce que l'humeur séparée d'une partie se porte sur une autre par métastase, la douleur est double, comme nous l'avons dit ; savoir, par vacuité là où elle s'est retirée ; et par réplétion, là où elle s'est portée.

Preuves que l'homme est un composé de sang, de pituite, de bile, et d'atrabile.

5°. J'ai annoncé que je ferois voir, que les choses dont l'homme est composé, y restent toujours les mêmes de l'aveu général, et de leur nature ; or, je dis *que le sang*, *la pituite*, *la bile jaune*, *la noire* sont toujours les mêmes ; d'abord, de l'aveu général, en ce que chacun de ces mots est ici non équivoque, et ne peut causer d'amphibologie. Ces choses sont, ensuite, bien distinctes de leur nature. La pituite ne ressemble nullement au sang, ni le sang à la bile, ni la bile à la pituite. Comment pourroit-on les confondre entre elles, tandis qu'à la vue seule elles diffèrent par la couleur? Si on les touche, elles ne paroissent pas une même chose au tact. La chaleur ou la fraîcheur n'en sont pas les mêmes, ni la consistance ni la fluidité. Il faut bien qu'elles diffèrent ;

n'étant pas une seule et même chose ; car elles ne sont ni feu ni eau seulement. On connoît facilement, qu'elles ne sont pas chacune, l'un universel ; puisque si on prend un remède qui agit sur la pituite, c'est de la pituite qui est vomie. Si le remède agit sur la bile, on vomit de la bile. De même pour la bile noire, lorsque le remède est de ceux qui poussent l'atrabile (1). Et si le corps est blessé de manière qu'il y ait une plaie, le sang coulera. Cela arrive ainsi en tout temps, la nuit, le jour, dans l'hiver, dans l'été, tant que l'homme peut prendre et rendre le souffle. Or il le peut, tant qu'il n'est pas privé de quelqu'une des choses qui le constituent, qui sont celles que je viens de dire. Comment nè le constitueroient-elles pas? Il est d'abord manifeste, qu'elles se trouvent toujours en lui, pendant toute sa vie. De plus, il a été engendré par un autre, qui les possédoit toutes : et celle qui l'a nourri possédoit aussi les choses dont je parle. Elles se montrent dans l'homme par elles-mêmes, *sans avoir besoin de recourir au raisonnement*, *pour les y apercevoir.*

---

(1) Ce n'est point ici le seul endroit, d'après lequel il est manifeste qu'Hippocrate pensoit que les remèdes exercent un effet particulier sur telle ou telle humeur. De-là nous est venue la division des purgatifs en hydragogues, cholagogues, etc. Voyez *infrà* numéro 6. Telle a été la doctrine des anciens médecins. On y en a substitué une autre, d'après laquelle tels ou tels effets des purgatifs dépendent, uniquement, du degré de leur énergie. Il reste, je crois, à décider si la doctrine moderne est, à cet égard, fort supérieure à celle d'Hippocrate, dans la pratique de la médecine.

Causes de l'erreur des médecins, qui ont pensé que l'homme n'étoit que sang, ou que bile seule etc. Manière d'agir des purgatifs, et des remèdes en général.

6°. Ceux qui disent que l'homme est une seule chose, me paroissent fonder leur opinion sur cette manière de raisonner. On a vu que les personnes qui ont pris des purgatifs, et qui sont morts dans la superpurgation, vomissoient les uns de la bile, les autres de la pituite. On a donc cru que l'homme étoit l'humeur qu'on voyoit rendre avec la vie. Ceux qui disent que l'homme n'est que du sang, raisonnent de même pour avoir vu que les gens égorgés rendoient du sang seul ; ils ont pensé que le sang étoit l'ame de l'homme. Les uns et les autres emploient les mêmes preuves. Cependant personne n'est jamais mort de superpurgation, en rendant seulement de la bile. Quand on prend un remède qui agit sur la bile, on vomit d'abord de la bile, puis de la pituite ; vient ensuite la bile noire ; et si l'on meurt, l'on vomit aussi le sang pur. Il en arrive autant, quand on a pris trop de remèdes qui agissent sur la pituite : on commence par vomir de la pituite, puis la bile jaune, puis l'atrabile, puis enfin le sang pur, avant de mourir. Le remède entré dans le corps agit premièrement, sur l'humeur qui est la plus analogue à sa nature : il attaque ensuite et purge les autres ; de même que les plantes et les semences qu'on jette sur la terre, en tirent chacune ce qui est suivant leur nature. Or elles y trouvent et l'acide, et l'amer, et le doux et le salé. Chacune attire d'abord en plus grande quantité, de ce qui lui est le plus analogue, et prend ensuite quelque chose du reste. Les remèdes agissent ainsi dans le corps. Ceux qui poussent la bile, purgent d'abord la bile pure, ensuite mêlée.

Lorsqu'un homme est égorgé, le sang coule le premier très-chaud, et fort rouge; après quoi on le rend mêlé de pituite, et enfin de beaucoup de bile.

Caractère de la pituite, déduit de l'état de santé, et de celui de maladie, et des changemens occasionnés dans l'homme par les saisons.

7°. La pituite augmente dans l'homme pendant l'hiver. C'est aussi l'humeur du corps la plus analogue, par sa nature, à l'hiver; car c'est la plus froide. Il est aisé de s'en assurer. Si l'on touche successivement de la pituite, de la bile et du sang, on trouvera que la pituite est plus froide. Elle est de plus très-visqueuse, et ne s'allie avec la bile que difficilement. On pourroit donc m'objecter, et cela est vrai en général, que tout ce qui ne cède que difficilement, qui a de la viscosité, est de nature chaude, et se chauffe davantage par l'action. Cela n'empêche cependant point, que la pituite ne soit réellement très-froide. Que d'ailleurs elle augmente pendant l'hiver, cela paroît manifestement, en ce que l'on en crache et l'on en mouche, en grande quantité dans cette saison. C'est aussi pendant l'hiver que surviennent principalement les œdèmes, les tumeurs blanches, et toutes les maladies pituiteuses.

Idem pour le sang.

Dans le printemps, la pituite est forte encore; mais le sang augmente alors: les froids diminuent, et les pluies viennent. Le sang doit donc prendre de l'accroissement; car il est, par sa nature, analogue à la constitution de cette partie de l'année (1), puis-

(1) On pourra ne pas admettre aujourd'hui tous les principes d'Hippocrate, sur lesquels il paroît fonder la doctrine contenue dans ce numéro 7: mais les médecins-praticiens loueront assurément son attention à la lier avec les observa-

qu'il est chaud et humide. La preuve de ce que je dis, est que les hommes, dans le printemps et dans l'été, sont le plus exposés aux dissenteries et aux hémorragies du nez. Ils sont alors plus rouges et plus chauds.

Idem pour la bile.

Dans l'été donc, le sang abonde encore : mais la bile s'accroît et s'étend jusqu'à l'automne, tandis que le sang diminue ; car l'été est contraire à sa nature. La bile se fait sentir pendant l'été et pendant l'automne, puisque l'on vomit alors naturellement de la bile, et que les remèdes purgatifs en entraînent une très-grande quantité. Cela se voit aussi dans le caractère des fièvres automnales, et à la couleur de la peau. La pituite est très-foible dans l'été, cette saison lui étant la plus contraire par sa nature ; puisque l'été est naturellement sec et chaud.

Idem pour l'atrabile

Le sang devient très-foible dans l'automne, car cette saison est sèche, et commence à refroidir le corps. Mais l'atrabile est, dans l'automne, plus abondante et plus forte.

Quand l'hiver revient, l'atrabile refroidie diminue ; la pituite augmente de nouveau par l'abondance des pluies, et par la longueur des nuits. Le corps humain a donc constamment ces quatre humeurs, en tout temps : mais elles augmentent ou diminuent chacune, à raison de la saison régnante, favorable au contraire à leur nature.

---

tions de la succession des maladies, dans les diverses saisons de l'année ; comme nous les voyons encore se succéder de nos jours, sous un ciel différent de celui sous lequel vivoit ce grand observateur.

8°. Comme l'année entière a toujours et le chaud, et le froid, et le sec, et l'humide; rien dans ce monde ne peut subsister un seul instant, à moins que ces quatre choses ne s'y trouvent; et si une seule manquoit, tous les êtres actuels seroient détruits, la même loi qui a servi à les former tous, servant à les entretenir. De même le corps de l'homme, s'il manquoit d'une seule des choses qui le constituent, ne pourroit point vivre. Dans l'année, tantôt l'hiver domine, tantôt le printemps, ou l'été, ou l'automne. Dans l'homme c'est ou la pituite, ou le sang, ou la bile, ou l'atrabile qui dominent. Cela se prouve manifestement, en ce que si l'on purge le même homme avec le même remède quatre fois dans l'année, aux quatre saisons différentes; il rendra l'hiver des matières très-pituiteuses, le printemps des matières délayées dans beaucoup d'humide, l'été de la bile, et l'automne de l'atrabile.

Ces quatre humeurs sont toujours dans l'homme, mais tantôt plus, tantôt moins abondantes, suivant les quatre saisons.

Puisqu'il en est ainsi, les maladies qui augmentent dans l'hiver, doivent finir dans l'été; celles qui se multiplient l'été, doivent s'arrêter l'hiver. Je dirai ailleurs, en combien de jours chacune d'elles se terminent ordinairement (1). Quant aux maladies qui viennent dans le printemps, il faut attendre l'automne

Causes des successions, et de la terminaison des maladies correspondantes aux saisons.

---

(1) La doctrine d'Hippocrate sur la durée des maladies, déduite de l'observation, se trouve en effet éparse dans ses aphorismes et dans quelques autres de ses ouvrages; peut-être l'avoit-il consignée spécialement dans quelque écrit qui ne nous est pas parvenu. On aura lieu de la connoître assez bien dans la suite, par la lecture de ceux qui nous restent.

pour les voir s'en aller. Celles qui se manifestent dans l'automne, se dissipent nécessairement au printemps. Si elles passent la saison où elles devroient finir, soyez assurés qu'elles dureront toute l'année. Le médecin doit donc, en soignant les malades, observer ce qui domine alors d'après la nature du corps humain, et de la saison régnante.

Les maladies se guérissent par les contraires.

9°. (1) Il doit connoître aussi quelles sont les maladies qui, provenant de plénitude, se guérissent par des évacuations; et celles qui venant des évacuations, se guérissent par la réintégration : comme celles que donne la fatigue, finissent par le repos; et celles que le repos occasionne, se dissipent par l'exercice. Généralement il doit savoir prémunir le corps contre les maladies dont il est menacé, à raison du tempérament, de la saison, de l'âge. Tendre ce qui est relâché, relâcher ce qui est tendu, c'est le vrai moyen de détruire le mal : et toute la médecine se réduit, à mon avis, à ce principe.

Causes diverses des maladies, soit épidémiques, soit autres.

10. Les maladies viennent les unes du régime, les autres du souffle (2) que nous prenons dans l'air,

---

(1) Ici finit la partie de ce traité généralement attribuée à Hippocrate. Le reste, quoique précieux encore, l'est beaucoup moins, à mon avis, que ce que nous venons de voir.

(2) J'avertis ici, que le mot πνέυμα que je traduirai souvent par celui de *souffle*, (n'en connoissant point dans notre langue qui soit, à mon avis, plus propre à rendre en bien des endroits l'idée de l'auteur), est employé dans les écrits que nous avons sous le nom d'Hippocrate, tantôt pour dire l'air que nous respirons, très-souvent pour désigner un principe de vie que nous prenons dans l'air, non-seulement par les

pour maintenir la vie. Quand, dans le même lieu, plusieurs personnes sont en même temps attaquées de la même maladie, il faut en rejeter la cause sur ce qui est le plus commun à tous. Or, c'est le souffle. Il est manifeste alors, qu'elles ne proviennent pas du régime, puisque le mal attaque indifféremment tout le monde, tant les hommes que les femmes, et les grands buveurs, et ceux qui ne boivent que de l'eau; ceux qui mangent du gâteau, comme ceux qui mangent du pain, les travailleurs et les oisifs. Le régime n'est donc pas la cause du mal, puisque les personnes qui ont des régimes si opposés, sont atteints de la même maladie. Mais quand dans le même temps les maladies sont entièrement diverses, il est clair que le régime d'un chacun est la cause de son mal. La cure doit s'obtenir alors, en faisant le contraire de ce qui a produit le mal, ainsi que je l'ai expliqué ailleurs. Il faut changer de manière de vivre. Il est clair que celle qu'on suivoit est mauvaise, en tout ou

---

voies du poumon, mais par toute l'habitude du corps, et qui se répand dans les plus petits canaux : souvent aussi il signifie un fluide des plus déliés, qui se dégage de nos parties en mouvement; quelquefois il s'applique à l'air atmosphérique agité, et d'autres fois à l'air qui sort du corps, notamment des premières voies, en forme de vent. Il y a bien des endroits où ce mot ne peut être entendu autrement, que par ce que des médecins célèbres désignent sous le nom de principe vital. Il paroît qu'Hippocrate pensoit que, le mouvement ou la vie sont dans l'air, et que tous les êtres vivans l'y puisent, comme ils y puisent souvent les principes des maladies. Nous ferons remarquer dans la suite divers endroits, propres à éclaircir ce qu'on doit entendre par le souffle dont il s'agit ici.

en grande partie, ou en quelque chose. Il faut, pour connoître ce qui doit être changé, regarder au tempérament du malade, à son âge, à la constitution et à la saison de l'année, à la nature de la maladie; établir ensuite le traitement, ou en supprimant ou en ajoutant, comme je l'ai dit il y a long-temps (1); ayant toujours égard aux âges, aux saisons, aux constitutions, et à la nature des maladies, avant d'ordonner ni de remèdes, ni le régime.

Moyens à employer, contre les épidémies produites par l'air.

11. Quand il règne une malade épidémique, la cause certainement n'en est pas dans le régime, mais dans ce que nous respirons : nous en tirons quelque chose de funeste. Il est inutile alors de conseiller de changer de régime, puisque ce n'est pas de là que provient le mal. Cherchez par quels moyens vous diminuerez l'embonpoint, et l'excès de vigueur. Faites peu-à-peu des retranchemens, dans la quantité ordinaire des alimens et de la boisson. Car si l'on faisoit des changemens subits, il seroit dangereux de faire cette innovation dans le corps. Le régime doit en général être tel, qu'il n'en puisse survenir aucune incommodité. Il faut s'exposer à l'air le moins qu'on peut; en changer, s'il est possible, en abandonnant les lieux où est la maladie, quand on en a la faculté; et diminuer la masse du corps. Tels sont les moyens de recevoir le moindre mal de l'air nuisible.

Danger des maladies,

12. Les maladies qui proviennent de la partie du

(1) Il est sans doute question ici de quelque traité sur le régime. Nous en avons un sur le régime dans les maladies aiguës, et un autre sur le régime salubre. Le second n'est pas unanimement regardé comme un ouvrage d'Hippocrate.

corps la plus vigoureuse, sont les plus dangereuses; si elles persistent là où elles ont commencé, tout le corps doit s'en ressentir, puisque la partie la plus forte est malade. Si elles la quittent pour se jeter sur une plus foible, celle-ci en sera difficilement délivrée. Quand le passage se fait d'une partie plus foible à une plus forte, la guérison est facile. La force de la seconde contribue à dissiper la fluxion (1).

dont le siège est dans les parties du corps les plus fortes.

Avantage des métastases d'une partie foible sur une forte

13. Les plus grosses veines sont celles que je vais dire (2). Il y en a quatre paires dans le corps. La première paire part de la tête, passe derrière le cou, va à l'épine, arrive de chaque côté à l'ischion et aux cuisses, puis aux jambes, aux malléoles externes, et aux pieds. Il faut donc, dans les maux du dos et de l'ischion, faire la saignée au jarret, et à la malléole externe. La seconde paire qui vient aussi de la tête, passe près des oreilles, va au cou, où elles se nomment jugulaires; se porte ensuite intérieurement le long de chaque côté de l'épine, pour aller aux lombes, de là aux testicules et aux cuisses, à la partie intérieure du jarret, ensuite aux jambes, aux malléoles internes, et aux pieds. Il faut

Briève description des vaisseaux sanguins.

(1) *Fluxion*. J'emploierai habituellement ce mot pour dire un abord d'humeurs, quoiqu'on lui donne quelquefois une acception un peu différente.

(2) Quoique le morceau angiologique qu'on va lire, puisse paroître fort ridicule aux anatomistes de ce siècle, on le trouvera répété à-peu-près de même, dans le traité *des lieux dans l'homme*, ouvrage légitime d'Hippocrate; et dans celui de *la nature des os*, qui passe pour n'être pas d'Hippocrate. Je prie le lecteur de ne pas omettre les notes que j'ai cru devoir faire à ce sujet sur quelques endroits du traité de la nature des os.

donc, dans les maux des lombes et des testicules, saigner au jarret et à la malléole interne. La troisième paire vient des tempes, passe au cou, *tendant vers le derrière*, va sous l'omoplate, se porte au poumon, la droite au côté gauche, la gauche au côté droit. La droite sort du poumon, sous la mamelle, va à la rate et aux reins; la gauche, sortant du lobe droit, va à la mamelle, au foie et aux reins. Les deux veines de cette paire se terminent au rectum. La quatrième paire part du devant de la tête et des yeux, passe dans le cou sous les clavicules, va à la partie supérieure du bras, à l'articulation *avec l'avant-bras*, ensuite à l'avant-bras, au-dessus des mains, au carpe et aux doigts; revient ensuite des doigts pour aller, en passant par-dessus les mains, à l'avant-bras, à l'articulation du coude, au bras, à la partie supérieure, au haut de cette partie, d'où une branche va à la rate, l'autre au foie, ensuite toutes les deux se terminent au-dessous du ventre aux parties naturelles. Telle est la marche des plus grosses veines. Il part outre cela du ventre, un grand nombre de diverses veines. Il y en a encore qui donnent la nourriture au corps, et qui la prennent des grandes veines pour la porter au ventre et à tout le corps, tant des extérieures que des intérieures. Il y a des communications entr'elles, de celles de l'extérieur à celles de l'intérieur, et de celles de l'intérieur à celles de l'extérieur. On doit avoir égard à tout cela, dans le choix du lieu de la saignée. Il faut la faire, aussi loin qu'il est possible, de l'endroit où la douleur est ordinairement placée, et où le sang s'accumule. Par ce

Précepte général sur le choix du lieu de la saignée.

te moyen, il ne se fera pas de grand changement subit; et en détournant le sang de son cours ordinaire, on se garantira de ses amas dans le lieu vers lequel il se porte trop.

14. Ceux qui crachent beaucoup de pus sans fièvre; ceux dont l'urine dépose un sédiment purulent, sans qu'ils ressentent des douleurs, et ceux dont les selles sont sanguinolentes, comme dans les dissenteries, ou qui ont des cours de ventre chroniques, comme les jeunes gens d'environ trente-cinq ans au plus, tous ceux-là sont dans un état qui provient de même cause. Il faut qu'ils aient pris de la peine, et qu'ils aient été laborieux dans leurs premières années; qu'ensuite quittant le travail, ils aient fait beaucoup de chairs, molles, fort différentes des premières. Leur corps devient dissemblable. Ce qu'il y a d'ancien ne s'accorde pas avec ce qui est survenu, et qui est trop nourri. Quand donc quelque maladie les surprend ainsi constitués, ils y résistent d'abord: mais à la longue, elle les mine lentement. Le mal entre dans les veines, qui déposent des matières ichoreuses, là où il y a plus d'espace vide. Si donc l'amas se fait dans le bas-ventre, il produit une diarrhée à peu-près de même nature que l'humeur qui est dans le corps. Trouvant là une voie aisée, elle ne séjourne pas très-long-temps aux environs des intestins. Lorsque l'amas se fait à la poitrine, il se termine *souvent* par de la pourriture et du pus. Si la matière se dégorge par la vessie, la chaleur du lieu l'échauffe, et la blanchit. Elle s'y sépare, de manière que les parties les plus

Formation de pus et de matières putrides, à la suite du repos après une vie active.

légères restent dans le haut ; et le bas est chargé des plus épaisses, qu'on nomme purulentes.

Formation de la pierre dans la vessie, attribuée ici à l'excès de chaleur dans le corps. Voyez-en une autre explication dans le traité des airs des lieux et des eaux, n°. 12.

15. La pierre s'engendre dans les enfans, à cause de la chaleur de la partie, et de celle de tout le corps. Les pierres ne s'engendrent pas aussi facilement dans les hommes faits, à cause que leur corps est moins chaud. Car on doit être persuadé, que les premières années de la vie, sont celles où l'homme est le plus chaud ; et les dernières, celles où il est le plus froid. Il faut bien que le corps, tandis qu'il croît, et qu'il marche en avant dans la vie, soit plus chaud ; mais lorsqu'il commence à se dessécher, et qu'il va en reculant, il commence à devenir froid. La chaleur, pendant toute la durée de nos jours, correspond à cette marche. Plus on croît dans le premier âge, plus on est chaud. Plus on se flétrit dans le dernier, plus on est froid.

Époques de la terminaison de quelques maladies ; et observations au sujet des urines.

16. La santé se rétablit d'elle-même chez ceux qui sont dans cet état (1), chez la plupart en quarante-cinq jours, dans la saison même où ils ont commencé de dépérir. Quant à ceux qui passent l'automne sans périr, ils sont délivrés naturellement dans l'année, à moins qu'il ne survienne quelque nouveau mal. Quand le mal n'est pas ancien, que la cause en est bien connue, la

(1) *Chez ceux qui sont dans cet état.* Y a-t-il eu, en cet endroit, quelque lacune, ou quelque transposition ? Seroit-il question de ceux dont il est parlé dans le numéro 16 ? Dacier le croit ainsi : il n'étoit pas médecin. J'aurois de la peine à penser comme lui, pour ceux qui crachent le pus, à moins qu'il ne s'agisse d'une vomique.

cure en est assez sûre. Il faut la commencer, en ordonnant le contraire de ce qui l'a produit. Par ce moyen, on le détruit avec sa cause. Lorsque l'urine dépose comme du gravier ou du tuf, il faut que dans l'origine, il y ait eu quelque tumeur d'une grande veine (1) qui a suppuré. Ensuite, comme les dépôts ne se rompent pas vîte, il s'est ramassé des flocons de pus, qui, après s'être brisés et frossés l'un contre l'autre, sortent de la veine pour aller avec l'urine dans la vessie. Toutes les fois que l'urine est sanguinolente, les veines ont souffert. Quand on voit dans les urines de petits filamens de chair comme des cheveux, il faut croire qu'ils viennent des reins; et cela arrive aux goutteux. Ceux qui rendent l'urine claire, et de temps en temps comme du son qui surnage, ont des gales à la vessie.

Espèces de fièvres réduites à quatre, la plupart provenant de la bile. Particularités au sujet des fièvres intermittentes, quotidienne,

17. La plupart des fièvres viennent de la bile. Il y en a de quatre espèces, indépendamment de celles que les douleurs occasionnent, et qui sont différentes de celles-ci. Leurs noms sont la synoque *ou continue*, la quotidienne, la tierce et la quarte. La synoque vient de la bile surabondante, et point mêlée. Sa

(1) *D'une grande veine.* Le texte pourroit s'étendre spécialement de la *veine porte*, tout aussi bien que d'une *grande veine* en général : mais la vessie n'a point de communication par les veines avec la veine porte. L'idée qui est présentée ici, pourroit absolument se soutenir plutôt, en entendant par *une grande veine* l'artère émulgente. Le mot employé par Hippocrate pour dire les veines, signifie aussi les artères, et toute espèce de vaisseaux. Il faudra se souvenir de ceci dans plus d'un endroit.

tierce et quarte, avec l'explication de la différence de la longueur des intervalles entre les accès.

crise se fait en très-peu de temps : car le corps, n'étant nullement rafraîchi *par des intervalles de calme*, et se trouvant échauffé d'un grand feu, le mal se fond vîte. La quotidienne provient aussi de trop de bile : mais il y en a moins que dans la synoque ; elle finit en moins de temps que les deux autres ; elle dure plus que la première, d'autant qu'il y a moins de bile, et que le corps y trouve un temps de relâche, tandis que la synoque n'en donne aucun. La tierce est plus longue que la quotidienne, moins de bile la produit. Le relâche étant ici plus long que dans la quotidienne, fait que le mal dure aussi davantage. Il en est de même pour la quarte ; elle est plus longue que la tierce, d'autant qu'il y a dans la quarte moins de bile qui donne la chaleur, et un plus long repos, durant lequel le corps se rafraîchit ; mais la quarte a ceci de particulier, qu'il y a un excès d'atrabile, qui en rend la cure difficile : car l'atrabile est de toutes les humeurs du corps la plus tenace, et celle qui s'expulse avec le plus de peine. Or, la preuve que la fièvre quarte participe de l'atrabile, c'est qu'elle s'engendre principalement dans l'automne, et qu'elle attaque de préférence ceux qui sont dans l'âge de vingt-cinq à quarante-cinq ans. Cet âge est celui où on a le plus d'atrabile ; et l'automne est la saison de l'année la plus propre à l'engendrer. Quand on est pris de la fièvre quarte dans un autre temps de la vie, et hors de l'automne, soyez sûr que la maladie ne sera pas très-longue, à moins qu'il ne s'y joigne quelque autre chose de fâcheux.

TRAITÉ

DES AIRS, DES EAUX ET DES LIEUX.

*Voici un des traités d'*Hippocrate *le plus connu. Il est cité sans cesse par les médecins, quand il est question des qualités de l'athmosphère. Il y en a une ancienne traduction en français, par* Dacier. *J'apprends qu'il vient d'en paroître une autre de* M. Coray. *Ce que l'on m'a écrit de ses profondes connoissances, dans la langue grecque et dans la médecine ancienne et moderne, augmente mes regrets de n'avoir pas pu me procurer la lecture de cette nouvelle traduction, avant la publication de la mienne.*

1°. QUICONQUE veut connoître la médecine à fond, ne peut point négliger les objets dont je vais traiter. Les diverses saisons de l'année, et ce que chacune peut opérer, seront pour lui une source de méditations; elles ne se ressemblent nullement. On trouve des différences dans leur constitution, même dans leurs variations. On doit étudier les vents, ceux qui sont froids, chauds, communs à tous les pays, propres à certaines régions; examiner aussi les facultés des eaux. Comme elles ne sont point les mêmes au goût et au poids, elles ne se ressemblent pas toutes quant à leur vertu. Quiconque donc arrive dans une ville qu'il n'habite point, commencera par considérer sa position, relativement aux vents et au lever du soleil. Il ne regardera point comme indifférent, qu'elle soit exposée au nord ou au midi, au couchant ou au levant. Il faut au contraire avoir

Importance de l'examen de la position des lieux.

beaucoup d'égard à sa position, de même qu'à la nature de ses eaux; examiner si elles sont bourbeuses, moles ou dures (1), si leur cours se fait dans des lieux élevés ou pierreux, si elles sont salées et réfractaires (2). On doit encore avoir égard au sol. Est-il découvert, point arrosé, ou fourré et humide? Est-il enfoncé, étouffé, ou bien élevé et frais? Étudiez aussi la manière de vivre des habitans. Sont-ils buveurs, grands mangeurs, oisifs, ou bien laborieux, adonnés aux exercices, sobres dans le manger et le boire? Ce sont autant d'objets qui méritent la plus grande attention.

2°. Quiconque se sera bien mis au fait de tous ces points, ou du moins de la plus grande partie, connoîtra, en arrivant dans une ville qu'il n'a point fréquentée, et la nature des maladies endémiques, et celle des maladies générales qui doivent y régner. Il ne se trouvera point en défaut pour leur traitement, et il ne commettra pas les erreurs auxquelles on est exposé, quand on entreprend de faire la médecine, sans ces préalables. Il pourra dire d'avance, quelles maladies doivent affliger le plus grand nombre des habitans dans les diverses saisons, en hiver ou en été, et les

---

(1) *Moles ou dures.* Il n'est pas difficile de se faire une idée des eaux moles ou dures, quelque peu convenables que paroissent ces qualifications pour des eaux.

(2) *Réfractaires.* Ce mot m'a paru le plus propre à rendre le terme grec employé par Hippocrate, pour désigner vraisemblablement des eaux pesantes sur l'estomac, qui passent difficilement, qui ne sont pas bonnes à la coction des légumes.

dangers auxquels ils sont exposés dans les changemens de régime ; car s'il connoît bien ce qu'entraînent, et la succession des saisons, et le lever et le coucher des astres, il sera capable de prévoir la constitution de l'année entière. Cherchant ainsi, et parvenant à connoître l'à-propos dans ces diverses choses, il distinguera ce qui convient au maintien ou au rétablissement de la santé, et il aura de grands succès dans la pratique de notre art. Si quelqu'un m'objectoit, que les connoissances que je demande appartiennent à la météorologie. Qu'il sache que la connoissance de la situation des astres, n'est pas une des moindres parties qui concourent à former le médecin; qu'elle lui est au contraire très-utile. Les successions des saisons sont accompagnées de changemens remarquables, dans toutes les cavités du corps humain. Je vais donc exposer, aussi clairement qu'il me sera possible, comment on doit avoir égard à toutes les circonstances dont j'ai parlé, et ce qu'on peut en induire.

Effets de l'exposition entre le couchant et le levant d'hiver; c'est-à-dire de l'exposition au vrai midi.

3°. Lorsqu'une ville est exposée à des vents chauds, à ceux qui soufflent du milieu entre l'orient et le couchant d'hiver, *c'est-à-dire du sud*; que ces vents y soufflent communément, et qu'elle est à l'abri de ceux du nord, ses eaux sont abondantes, un peu salées, et elles viennent nécessairement de lieux élevés; en sorte qu'elles sont chaudes dans l'été, et froides dans l'hiver. (Une ville, au contraire, qui se trouve dans une bonne exposition pour le soleil et pour les vents, a de bonnes eaux, et elle ne se ressent pas autant du changement des saisons. Quand les eaux sont maré-

cageuses et bourbeuses, et que l'exposition est mauvaise, tant pour les vents que pour le soleil, les changemens des saisons s'y font extrêmement sentir (1).) Si l'été est sec, les maladies y sont courtes; mais s'il est humide, elles y règnent long-temps. Il est ordinaire d'y voir les plaies dégénérer, pour les moindres causes, en des ulcères rongeans. Si l'hiver est froid, la tête se remplit d'humeurs et de pituite, qui, se jettant ensuite sur les entrailles, excitent souvent du trouble dans le ventre. La constitution des habitans est en général lâche. Ils ne sont ni grands mangeurs, ni bons buveurs : car tout homme qui a la tête foible ne peut être bon buveur; le vin l'étourdit facilement. Or, voici les maladies que l'on y trouvera le plus généralement régnantes. Les femmes y seront sujètes à des catarres. Beaucoup y seront stériles par maladie, non de leur nature; et les fausses couches y seront fréquentes. Les enfans y seront sujets à des convulsions, à des oppressions, qu'on confond souvent avec des attaques d'épilepsie, ou avec l'épilepsie

(1) J'ai cru devoir comprendre entre deux parenthèses, les deux phrases que j'y ai renfermées, afin de bien marquer la suite du discours. L'on verra plus bas, dès la première phrase du numéro 4, que dans tout celui-ci, à la réserve de ce que j'en ai mis entre les deux parenthèses, Hippocrate ne s'est proposé de parler que de l'exposition entre le levant et le couchant d'hiver, par laquelle commence ce troisième numéro. Si l'on n'admet cette parenthèse, et la division du commencement de ce traité, en la manière que j'ai cru devoir la faire, il me semble qu'il est ici absolument inintelligible.

des enfans. Les hommes auront des dyssenteries, des diarrées, des fièvres épiales (1), des éruptions comme des piquûres de puce, des fièvres chroniques d'hiver, des hémorroïdes. On y verra peu de pleurésies, de péripneumonies, de fièvres ardentes, et autres maladies aiguës; elles ne peuvent régner là où le ventre est lâche. Il y aura des ophtalmies humides, qui ne seront ni dangereuses ni longues, à moins que le changement de saison ne les rende épidémiques. Après l'âge de cinquante ans, on sera exposé à de sortes d'humeurs venant du cerveau, qui donneront des paralysies, pour avoir essuyé, ou les ardeurs du soleil, ou des froids à la tête. Telles seront les maladies générales, dans les lieux dont je parle, indépendamment des épidémies, qui y seront occasionnées par les changemens de saison.

4°. Les lieux situés dans une exposition directement contraire, où soufflent ordinairement les vents froids du milieu entre le levant et le couchant d'été, *c'est-à-dire du nord*, qui sont à l'abri tant de ceux du midi que de tous les vents chauds, ont ceci de propre.

Entre le couchant et le levant d'été; c'est-à-dire, le vrai nord.

---

(1) *Fièvres épiales.* On peut croire, et c'est l'opinion de Gorris (*Gorræus*) qui a beaucoup travaillé sur les ouvrages des anciens médecins, qu'on donnoit le nom de fièvre *épiale*, à celle que nous pourrions appeler aujourd'hui *fièvre continue, avec des redoublemens réguliers, tous les jours par froid dans le corps, suivis de chaud.* Voyez la note sur le n°. 13 du traité *des Crises.* On appeloit *Lipyrie*, une fièvre dans laquelle le froid est aux extrémités seulement, avec chaleur brûlante en même temps dans l'intérieur.

Les hommes y sont vigoureux et peu chargés de graisse ; ils ont la poitrine large, peu de ventre ; ils abondent plutôt en bile qu'en pituite ; leur tête est saine et sèche ; ils sont sujets à des ruptures de vaisseaux. Voici les maladies qui y sont endémiques. Beaucoup de pleurésies, et toutes les maladies qu'on nomme aiguës ; cela ne peut manquer d'être ainsi. Comme le ventre est dur et serré, il se fait des suppurations internes pour toute cause. La raison en est la tension des parties, et la sécheresse du ventre. Cette sécheresse, concourant avec la froideur des eaux, occasionne des ruptures des vaisseaux. On doit, avec cette constitution, être gros mangeur, et buveur médiocre : car il n'est guère possible, d'être gros mangeur et grand buveur. On y voit des ophtalmies sèches et violentes qui occasionnent bientôt des suppurations, des hémorragies de nez chez les jeunes gens, qui sont très-fortes dans l'été ; des épilepsies en petite quantité, mais très-violentes. La vie est, en général, plus longue qu'ailleurs. Les plaies ne s'y enflamment point, et ne prennent pas de mauvais caractère. Les mœurs y sont plutôt agrestes que douces. Telles sont les maladies qu'on voit en général chez les hommes, indépendamment de celles qu'y amènent les changemens des saisons. Les femmes y sont fort sujètes à des tumeurs dures, à cause des eaux froides et crues. Leurs règles ne viennent pas à temps ; elles coulent en petite quantité et avec peine. Les couches sont laborieuses, les avortemens rares. Après les couches, les mères ne peuvent guère nourrir leurs enfans. Elles perdent le lait,

à raison de la crudité des eaux et de leur dureté. Beaucoup, après les couches, tombent dans des phtisies, occasionnées par des déchirures qui sont la suite des tiraillemens. Les enfans, tandis qu'ils sont petits, sont sujets à des hydrocèles, qui se dissipent à mesure qu'on avance en âge. La puberté y vient lentement.

J'ai dit jusqu'ici ce qui concerne les villes exposées aux vents chauds, qui soufflent du milieu entre le levant et le couchant d'hiver, et à ceux qui venant dans une direction opposée, soufflent du milieu entre le levant et le couchant d'été.

Exposition au levant.

5°. Les villes situées vers le levant doivent être nécessairement plus saines, que celles qui le sont vers le nord et le midi, quoiqu'elles se trouvent entre l'un et l'autre : car le froid et le chaud s'y font moins sentir ; et les eaux, dont les sources viennent dans l'exposition du levant, sont parfaitement claires, molles, sans odeur, agréables à boire. Le soleil du matin, en y envoyant ses rayons, les purifie comme il purifie l'air. Aussi les hommes y ont-ils une bonne couleur et beaucoup de vigueur, à moins qu'elle ne soit altérée par quelque maladie. Leur voix est claire. Ils sont plus vifs et plus intelligens, que les habitans des pays exposés au nord. Les productions de la terre y sont aussi meilleures. Dans une ville donc ainsi située, où la chaleur et le froid conservent la température du printemps, les maladies ne doivent se montrer qu'en petit nombre, et peu violentes. Elles tiennent, principalement, de la nature des maladies qui règnent dans les villes tournées vers les vents

chauds. Les femmes y sont très-fécondes, et accouchent facilement. C'est ce qu'on a remarqué relativement à l'exposition dont je parle.

Exposition au couchant, recevant de plus les vents du midi et du nord.

6°. Quant aux lieux tournés vers le couchant, qui ne reçoivent point les vents du levant, s'ils se trouvent exposés à ceux du midi et du nord, leur position est celle de toutes qui donnent le plus de maladies. Les eaux n'y sont point claires : la raison en est que l'air du matin, mêlé pour l'ordinaire avec les eaux, leur enlève la limpidité (1), le soleil ne le dissipant qu'après qu'il est avancé dans sa course. Pendant l'été, la fraîcheur du matin y occasionne une rosée abondante. Dans le reste de la journée, le soleil pénètre et brûle les hommes. Aussi leur couleur est-elle mauvaise, et ils n'ont point de force. Ils sont exposés à toutes les maladies dont j'ai parlé ci-devant, sans en excepter une. Leur voix est rauque, parce que l'air y est impur, infecté ordinairement de miasmes de maladie : les vents du nord ne le purifient point. Ceux qui y soufflent sont chargés d'humidité ; car les vents du couchant mettent l'athmosphère dans une position pareille à celle de l'automne. Une ville située relativement aux vents, dans l'exposition dont il est ici question, participe à toutes les incommodités, qu'amènent les matinées et les soirées dans la succession des heures du jour.

Voilà ce qui est principalement à remarquer, re-

---

(1) Le raisonnement physique employé ici, pouvant n'être pas adopté aujourd'hui, je me crois obligé d'avertir que du moins je traduis le plus fidellement qu'il m'est possible.

lativement aux bonnes et mauvaises expositions, quant aux vents.

7°. Passons à l'examen des eaux, dont je n'ai pas encore traité. Voyons quelles sont les bonnes et les mauvaises : c'est un article, d'où dépend principalement la santé.

Concernant les eaux.

Toutes les eaux qui sont stagnantes, bourbeuses, marécageuses, sont nécessairement échauffantes. Elles sont toujours épaisses, et de mauvaise odeur en été. Comme elles n'ont point de courant, et que c'est la pluie qui les entretient, elles doivent naturellement être de mauvaise couleur, pesantes et bilieuses. Froides et glacées dans l'hiver, troublées, tantôt par la neige, tantôt par la glace; elles deviennent, pour ceux qui les boivent, une source de pituite et de fluxions au gosier. Elles font grossir et durcir la rate; elles échauffent le ventre et le serrent; elles rapetissent les épaules, le devant du cou et le visage : les chairs semblent s'y fondre pour se porter à la rate. Cela fait que les hommes sont grêles, quoiqu'ils soient gros mangeurs, et même buveurs. Leur ventre se lâche difficilement, soit par haut, soit par bas; en sorte qu'on a besoin d'employer avec eux des purgatifs très-forts, tant dans l'été que dans l'hiver. Ils sont sujets à des hydropisies, ordinairement mortelles; car ils ont dans l'été des dyssenteries, des diarrhées et des fièvres quartes très-opiniâtres. Or, ces maladies tournent naturellement à des hydropisies, qui leur donnent la mort. Voilà ce qui concerne les maladies d'été. Dans l'hiver, les jeunes gens sont sujets aux péripneumonies, et aux maladies avec dé-

Eaux marécageuses.

lire; les vieillards, à des fièvres ardentes, parce que le ventre est serré. Les femmes sont sujètes aux œdèmes et aux leucophlegmaties. Elles ne deviennent pas aisément grosses. Leurs couches se font difficilement; et les enfans, qu'elles mettent au jour, sont gros, œdémaciés. Elles ont de la peine à les nourrir; l'alaitement les fait tomber dans la phtisie. Les vidanges, après les couches, vont mal. Les enfans ont des hernies, des varices aux jambes, sur-tout les mâles. On voit qu'avec de pareilles eaux on ne peut s'attendre à une longue vie, mais à une vieillesse anticipée. J'ajoute qu'il arrive aux femmes, de se croire grosses sans l'être : leur ventre se fond au temps des couches. Je regarde donc les eaux dont je parle, comme mauvaises en tout.

Eaux qui se précipitent des rochers dans les montagnes.

8°. Ensuite viennent les eaux, qui se précipitent des rochers dans les montagnes. Elles sont nécessairement dures, sur-tout si elles viennent des lieux, où il y a des eaux thermales, ou du fer, ou du cuivre, ou de l'argent, ou de l'or, ou du souffre, ou de l'alum, ou du bitume, ou du nitre : car toutes ces productions sont des effets d'une violente chaleur. La terre, dans cet état, ne peut donner de bonnes eaux, mais seulement des eaux dures et mordantes, qui passent difficilement par les urines, et qui contrarient les déjections par les selles. Elles sont meilleures, quand elles coulent des colines élevées, formées par des amas de terre. Celles-ci sont douces et claires : elles peuvent supporter le vin. Elles sont chaudes l'hiver, fraîches l'été. Cette propriété est aussi celle des fontaines profondes. On doit préférer celles qui coulent vers le

levant, sur-tout vers le levant d'été. On les aura toujours limpides, de bonne odeur, et légères.

9°. Les eaux salées, dures et réfractaires, sont absolument mauvaises pour boisson ordinaire : mais il y a des tempéramens et des maladies, où on les emploie avec avantage; c'est ce que j'expliquerai incessamment. Eaux salées.

On doit d'abord regarder comme les meilleures, parmi ces eaux, celles dont les sources se trouvent situées vers l'orient. Au second rang, viennent celles qui, entre le levant et le couchant, sont plus vers le levant. Au troisième rang, celles qui sont entre le couchant d'été et celui d'hiver; elles sont mauvaises, à mesure qu'elles se tournent vers le midi, entre le couchant et le levant d'hiver. Celles au midi, sont très-mauvaises, mais moins encore que celles au nord. Eaux de source.

Voici comment il convient de les employer. Premièrement tout homme vigoureux, qui jouit d'une bonne santé, peut se dispenser de faire aucun choix d'eaux; il boira de celles qu'il aura commodément. Mais quand on veut, à raison de maladie, user de la boisson la plus convenable, on se conduira de la manière qui suit. A-t-on le ventre serré, qui s'échauffe facilement, l'on se trouvera bien des eaux les plus douces, les plus légères, les plus claires. Quand le ventre est lâche, humide, glaireux, les eaux salées, dures, réfractaires, sont utiles; elles fournissent un bon moyen de le sécher. Il est naturel, que des eaux dont la coction est très-facile, fassent couler le ventre et le fondent en quelque manière : mais celles qui sont réfractaires, dures, et de coction Règles générales sur le choix des eaux pour boisson.

difficile, doivent le serrer et le sécher. Bien des gens se trompent sur l'effet des eaux salées; ils les regardent comme laxatives, tandis qu'elles ont une vertu directement contraire. Leur nature, réfractaire et de coction difficile, les rend plus propres à sécher le ventre, qu'à l'humecter.

Tout ce que je viens de dire, est vrai pour les eaux de source. Voyons ce qu'il faut penser de celles de pluie, et de celles qui viennent de la neige fondue.

Eaux de pluie.

10. Les eaux de pluie sont très-légères, très-douces, tenues et limpides. Le soleil emporte et élève la fleur des eaux, ce qu'elles ont de plus léger. Cela se voit clairement dans les salines. Les parties les plus denses, les plus pesantes, restent pour faire le sel.

Observations générales sur l'évaporation.

Les plus tenues sont enlevées par le soleil, à raison de leur légèreté. Il dépouille des parties aqueuses, légères, non-seulement les eaux stagnantes, mais aussi les eaux de la mer, et tout ce qui a généralement quelque humidité. Or, tous les corps en ont. Le soleil enlève, aux hommes même, une rosée légère. On le voit manifestement, dans l'homme qui marche ou qui reste assis exposé au soleil. Les parties de son corps, couvertes de vêtemens, sont mouillées de sueurs; mais celles dont la peau est frappée des rayons du soleil, sont sèches, parce qu'il en enlève la sueur à mesure qu'elle vient, tandis qu'elle s'assemble en gouttes sur les endroits de la peau, couverts par les habits, ou abrités de toute autre manière. La chaleur du soleil arrache la sueur de force; les vêtemens empêchent qu'il ne l'enlève. Si l'homme va à l'ombre,

l'ombre, tout son corps se couvrira de sueurs, parce que les rayons du soleil ne peuvent agir dessus pour l'enlever. L'eau de pluie se corrompt facilement, et prend une mauvaise odeur; cela provient de ce qu'elle est un assemblage d'émanations des corps de toute espèce, d'où doit nécessairement résulter une grande disposition à la pourriture. De plus, ces vapeurs enlevées des corps, sont portées au haut de l'atmosphère, entraînées çà et là, et mêlées avec l'air. Ce qu'elles ont de grossier et de sombre, se sépare pour former de l'air et des nuages épais. La partie la plus légère reste suspendue, et est adoucie par le soleil qui la chauffe et la cuit. C'est à l'égard de toutes choses le propre de la coction, que d'adoucir. Tout le temps donc que ces vapeurs sont éparses, point réunies, elles sont chariées dans l'atmosphère. Quand elles viennent à se rassembler par l'effet des vents opposés, elles se rompent là où leur concours est plus serré. Or, il est vraisemblable que cela arrive, lorsque des nuages agités, et poussés par les vents, en rencontrent subitement d'autres, qui, portés par des vents contraires, heurtent contre les premiers. Ils se roulent alors les uns sur les autres, et sont épaissis par ceux qui leur succèdent. Ils noircissent en s'épaississant; ils se brisent, ils sont précipités par leur poids, et ils tombent en pluie. Cette eau est très-bonne; mais il faut la faire cuire, et la délivrer d'une tendance à la putréfaction : sinon, elle prend une odeur désagréable; elle rend la voix grosse et rauque, à ceux qui en boivent.

11. Les eaux de neige et de glace fondue sont tou- Eaux de neige.

jours mauvaises. Quand l'eau a été glacée, elle ne reprend pas sa première nature. Ce qu'elle a de limpide, de léger et de doux, se sépare et se dissipe; il reste ce qu'il y a de plus grossier et de fixe. Pour vous en assurer, si vous le voulez, mettez pendant l'hiver une mesure déterminée d'eau, que vous laisserez exposée à l'air, afin de la convertir en glace. Faites-la fondre le lendemain matin, dans un endroit abrité; mesurez-la de nouveau, après qu'elle sera fondue. Vous la trouverez diminuée de beaucoup. Il en résulte, que les parties les plus légères et les plus tenues se sont dissipées; il est impossible que ce soit les plus grossières et les plus pesantes. On peut donc croire que les eaux de neige, et de glace fondue, sont généralement mauvaises. Voilà ce qui concerne les eaux de pluie, celles de neige et celles de glace.

Eaux des fleuves et des lacs; et formation de la pierre dans la vessie.

12. Les hommes sont sujets à la pierre, à la colique néphrétique, à des stranguries, à des douleurs de sciatique, à des hernies, lorsqu'ils font usage, pour leur boisson, des eaux de diverse nature, tant de celles des grands fleuves, où les rivières se jetent, que de celles des lacs où se rendent divers ruisseaux; et généralement quand ils boivent des eaux, qui coulent de fort loin : car il n'est pas possible qu'une eau soit parfaitement semblable à une autre : les unes sont douces, les autres salées; il y en a d'alumineuses, certaines qui viennent des lieux abondans en eaux thermales. Quand des eaux de toute espèce sont mêlées, elles agissent nécessairement l'une sur l'autre. La plus forte prévaut toujours : mais ce n'est pas toujours la même, qui est la plus forte. Tantôt c'est l'une, tantôt

c'est l'autre. Les vents y produisent de grands changemens. Celui de nord, donnera une supériorité de forces à celle-ci; le vent de midi, à celle-là; ainsi des autres. Elles doivent donc, à raison de leur mélange, déposer dans les vaisseaux, de la vase, du sable; et produire chez ceux qui les boivent, les maladies que j'ai dit. Voyons pourquoi, ces maladies ne se manifestent pas chez tous. Les personnes dont le ventre est lâche et humide, dont la vessie est peu irritable, et l'orifice point trop serré, rendent l'urine facilement; elles n'en retiennent rien dans le corps de la vessie : mais chez celles qui ont les entrailles très-sensibles, la vessie participe nécessairement à la même disposition. Quand elle s'échauffe au de-là de sa nature, son cou s'échauffe aussi. Dans cet état, les urines ne peuvent sortir en entier; elles s'y cuisent et s'y brûlent. La partie la plus légère et la plus pure se sépare, et est mise dehors : la plus crasse et la plus épaisse reste, s'épaissit et se durcit. D'abord ce n'est qu'un petit noyeau, qui croît peu à peu avec le temps. En roulant dans la vessie, il prend ce qui s'y épaissit de nouveau. C'est ainsi qu'il augmente, et qu'il se forme une pierre de tuff. Quand on pisse, les urines poussent le calcul, au-devant de l'orifice de la vessie; il y arrête leur écoulement, et y cause des douleurs vives. C'est pour cette raison que les enfans graveleux tiraillent la verge, dans leurs douleurs; ils cherchent à déplacer l'obstacle, qui empêche la sortie des urines. Une preuve que la pierre s'engendre de la manière que je dis, c'est que les gens qui en sont attaqués, rendent l'urine limpide, point terreuse, ni

graveleuse : elle ressemble à du petit lait. Les parties crasses, bilieuses, restent dans la vessie, s'y rassemblent : leur grand nombre forme enfin une pierre. Elle provient aussi chez les enfans, du lait qu'ils prennent, quand il est mal sain, échauffé, et bilieux. Il porte de l'ardeur dans la vessie, ainsi que dans les entrailles ; l'urine en devient ardente. Je maintiens qu'il vaut mieux leur donner du vin bien trempé, que de pareil lait ; il dessèche moins les veines, et y occasionne moins de feu. Il n'en est pas de même chez les femmes, que chez les hommes. Leur urètre est plus court, et il est large ; en sorte qu'elles rendent l'urine facilement. On ne voit point non plus les jeunes filles tirailler leurs parties, afin de tâcher de la rendre, comme nous l'avons dit des jeunes garçons. Elles ne travaillent point à agir sur leur urètre, qui se débouche dans le vagin. Les femmes ayant dans leur urètre une issue facile pour les urines, elles en rendent en général plus que les hommes. Voilà ce qu'il en est, à, peut-être, quelque chose près, touchant la formation de la pierre dans la vessie.

Concernant la salubrité des années et des saisons, ou leur insalubrité.

13. Quant à la constitution des années, on peut, en y faisant attention, reconnoître laquelle sera saine, laquelle donnera des maladies. Lorsque les signes ou les phénomènes correspondent au coucher et au lever des astres ; que l'automne est pluvieuse ; que l'hiver est modéré, ni trop sec, ni trop froid ; qu'il tombe quelques pluies dans le printemps et dans l'été, cette année doit naturellement être fort saine.

14. Si l'hiver est sec, continuellement refroidi par le vent de nord, le printemps pluvieux et échauffé par les vents de midi ; l'été amènera nécessairement beaucoup de fièvres et d'ophtalmies. La terre se trouvant humectée par les pluies du printemps, et échauffée par les vents du midi, il en résulte que deux choses concourront dans les grandes chaleurs de l'été, à le rendre suffoquant : savoir, l'humidité de la terre échauffée, et les ardeurs d'un soleil brûlant, tandis que le ventre et le cerveau sont surchargés d'humidité. Il est en effet impossible, qu'avec un pareil printemps, le corps et les chairs ne se soient remplis demauvaises humeurs. Delà proviendront des fièvres aiguës épidémiques, plus générales chez les femmes qui abondent en pituite. Elles auront aussi des dyssenteries, de même que les hommes d'un tempérament humide. Si au lever de la canicule, il survient des pluies, et si les vents étésiens qui soufflent du nord-est ne manquent pas d'arriver, on peut espérer que les maladies finiront, et que l'automne sera saine : sinon, il y aura beaucoup de morts parmi les femmes et les enfans, point parmi les vieillards. Les fiévreux tomberont dans la fièvre quarte, et de la fièvre quarte dans l'hydropisie.

15. Lorsque l'hiver est doux, accompagné de pluies et de vents du midi ; que le printemps est sec et froid, accompagné des vents du nord : les femmes grosses qui devoient accoucher au printemps, avorteront : ou bien les enfans qu'elles mettront au monde, seront foibles et mal sains, en sorte qu'ils mourront bientôt ; ou s'ils vivent, ils seront petits,

et ne meneront qu'une vie languissante, pleine de maladies. Il y aura des dyssenteries et des ophtalmies sèches, des catarres qui tomberont de la tête sur le poumon. Les hommes d'un tempérament humide, et les femmes auront des catarres, à cause de la pituite qui s'écoulera du cerveau. Les personnes bilieuses, auront des ophtalmies sèches, à cause de la chaleur et de la sécheresse de leurs chairs. Les vieillards auront des catarres, à cause de la vacuité et de la grosseur de leurs veines ; en sorte que certains mourront promptement dans un état de phrénésie ; d'autres tomberont dans des paralysies du côté droit : car l'hiver étant chaud et pluvieux, le corps ne se fortifie point, ni les veines. Le printemps venant par-dessus, avec des vents du nord, de la sécheresse et du froid, le cerveau qui, au printemps, auroit dû se purifier et se délivrer des humeurs grossières, d'où naissent les enchifrenemens et les enroueures, s'embourbe et se gonfle ; en sorte qu'à l'arrivée de l'été et des chaleurs, il se fait de grands changemens subits, et des maladies, qui, en finissant, jetent dans la dyssenterie et dans l'hydropisie, parce que les entrailles ne peuvent point se dessécher, comme elles le devroient.

16. Quand l'été est pluvieux, accompagné des vents du midi, et l'automne de même ; l'hiver doit nécessairement amener des maladies, sur-tout chez les personnes pituiteuses, et chez celles qui ont passé quarante ans. Les fièvres ardentes seront communes. Les bilieux auront des pleurésies, et des péripneumonies.

Si l'été est sec, accompagné des vents du

nord, et l'automne pluvieuse, accompagnée des vents du midi; on verra dans l'hiver des maux de tête et des sphacèles du cerveau, des enrouemens, des enchifrenemens, des toux, et quelques phthisies. Lorsque l'été est sec, accompagné des vents du nord, sans pluie, au lever de la canicule, et à celui du bouvier, *à la fin de l'été et au commencement de l'automne*, il est favorable aux gens d'un tempérament humide, et aux femmes, mais très-contraire aux bilieux. Il dessèche trop, et il donne lieu aux ophtalmies sèches, à des fièvres aiguës, à des fièvres chroniques, et aux affections atrabilaires : car, ce qu'il y a de plus humide et de plus aqueux dans la bile, se dissipe, et il ne reste que ce qu'il y a de plus épais et de plus âcre. Il en est de même des parties du sang; et c'est de-là que proviennent les maladies. Mais cela même est utile aux personnes qui abondent en pituite; elles perdent leur humidité trop grande, qui se consume journellement, de manière qu'elles se trouvent dans une bonne disposition, quand l'hiver arrive.

17. Lorsque l'hiver est sec, accompagné des vents du nord, et que le printemps est pluvieux, accompagné des vents du midi, il y a de fortes ophtalmies : les enfans et les femmes ont des fièvres (1).

18. Quiconque se rappellera toutes ces choses, Conclusion.
pourra, s'il y fait attention, prédire la plupart des

(1) Ce petit alinéa me paroît interposé, et devroit être supprimé en entier, puisqu'il n'est guère que la répétition du commencement du numéro 14.

maux amenés par les changemens des saisons. Il faut être sur ses gardes, à l'époque des grands changemens; ne point donner alors facilement des purgatifs, ni appliquer le feu près de quelque cavité, ni faire des incisions avant qu'il ne se soit écoulé dix jours, ou même davantage, depuis les grands changemens; mais dix jours suffisent. Les deux solstices sont dangereux, sur-tout celui d'été. On redoute aussi les deux équinoxes, principalement celui d'hiver. Il faut encore observer le lever des constellations, notamment celui de la canicule, puis celui du bouvier; et le coucher des pléïades; car, dans ces jours, beaucoup de maladies se jugent. Les unes donnent la mort, d'autres finissent. Toutes prennent une autre tournure, et éprouvent quelque changement. Voilà ce que je me proposois de dire à ce sujet.

Parallèle entre les peuples d'Asie et d'Europe.

19. Je veux maintenant faire observer, combien l'Asie et l'Europe diffèrent entr'elles; et développer pourquoi les peuples qui y habitent, se ressemblent si peu. Je serois fort long, si je parlois de toutes les différences qu'on y voit. Je ne toucherai que les principales, celles qui me paroissent mériter le plus d'attention. Je dis d'abord que l'Asie l'emporte de beaucoup sur l'Europe, pour la nature de tous les végétaux qui y croissent, et pour celle de ses habitans. Tout est plus grand en Asie, et le pays y est plus doux que le nôtre. Les peuples y ont aussi plus de douceur, et plus d'attachement à leurs aises. La cause en est la constitution des saisons. L'Asie est située entre les deux levers d'hiver et d'été, loin du grand froid et du grand chaud. Tout y prend beau-

Asie.

coup d'accroissement et un caractère de douceur, parce qu'aucune violence ne s'y fait sentir, et qu'il y a en tout un juste mélange. Ce n'est pas, du reste, qu'il en soit ainsi dans toute l'Asie. Je parle de cette partie qui se trouve au milieu, entre le froid et le chaud. Or, elle est abondante en bons fruits, et en beaux arbres. Son ciel est très-serein : on y voit beaucoup d'eaux, tant de celles qui tombent du ciel, que de celles qui naissent de la terre ; de manière que le pays n'est ni brûlé, ni desséché, ni exposé à des froids rigoureux. Il est suffisamment chaud, humecté par des pluies abondantes et par de la neige. Les semences des fruits s'y développent, et y croissent facilement pour l'usage des hommes, qui savent, en les adoucissant *par la culture et la greffe*, les faire servir à leurs agrémens, ainsi qu'à leurs besoins. Les bestiaux y sont nombreux, fertiles, bien nourris. La taille des hommes y est grande ; ils ont de l'embonpoint et une belle figure. Ils ne diffèrent guère entre eux les uns des autres, ni pour la taille, ni pour la bonne mine. Un tel pays doit naturellement avoir un bon sol, et jouir d'une juste température dans les saisons : mais le courage, la patience, l'obstination au travail, et la fermeté d'ame, ne doivent point s'y trouver. Il ne doit point y régner un amour exclusif pour les espèces congénères, avec une aversion pour les autres. Le goût seul du plaisir, y exerçant un empire absolu, est cause qu'on y voit beaucoup de monstres parmi les bêtes. Ce que je viens de dire d'une partie de l'Asie, s'applique aussi aux Égyptiens et aux peuples de la Lybie. Quant à ceux qui

habitent depuis la droite du levant d'été, jusqu'au palus Méotide qui fait la séparation de l'Europe et de l'Asie ; les nations ici diffèrent plus entr'elles, que celles dont je viens de parler, tant en ce qui concerne le sol, qu'en ce qui regarde le climat. Il en est de leur pays, comme de celui de tous les peuples. Là où les saisons amènent de plus grands et de plus fréquens changemens, la terre y est plus sauvage et plus inégale. On y trouve beaucoup de montagnes, des forêts, des landes, des prairies. On observera quelque chose d'analogue à l'égard des hommes, si l'on y fait attention. La nature des uns tient de celle des montagnes, des forêts, des rochers : celle des autres tient des plaines, de leur fertilité. Ceux-ci participent à l'humidité des prairies, des marais. On reconnoît dans ceux-là la nature d'un pays couvert et aride. Les diverses saisons de l'année, qui donnent la diversité des formes, ont elles-mêmes aussi, dans la continuité de leur succession, bien des différences ; et leurs variétés causent autant de constitutions particulières, qui sont très-nombreuses. Je ne dirai rien des nations qui diffèrent peu entr'elles. Je parlerai seulement de celles en qui, tant la nature que la coutume, ont établi des différences fort marquées.

Macrocéphales.

20. Commençons par les macrocéphales. On ne voit point de peuples, où la tête soit aussi longue. C'est une ancienne pratique qui a donné l'origine à ces longues têtes ; la nature s'y est maintenant jointe, et concourt avec l'usage ; ils regardèrent comme une distinction d'avoir la tête fort longue. Cette opinion leur fit comprimer avec les mains la tête des enfans,

dès qu'ils naissoient, tandis qu'elle est encore molle. Ils l'obligeoient à s'allonger, en la tenant pressée avec des bandes, et par d'autres moyens propres à lui faire perdre forcément sa forme sphéroïde, pour devenir longue. Cette pratique fut d'abord le seul moyen qui servit à lui donner cette tournure, que le temps a rendue insensiblement naturelle; de sorte qu'il n'est plus nécessaire d'y employer la violence. Dans l'acte de la génération, il vient des parties de la semence de tous les membres du corps : les organes humides, envoient de l'humide; ceux qui sont viciés, donnent des parties qui le sont aussi. Si donc les pères chauves engendrent ordinairement des enfans chauves; ceux aux yeux bleus, des enfans qui les ont de même couleur; les boiteux, des enfans qui boitent : pourquoi les pères à tête allongée, ne feroient-ils pas des macrocéphales; quoiqu'aujourd'hui ce ne soit plus pour la même raison, parce que toutes les coutumes se perdent avec le temps. Voilà ce que je pense au sujet des macrocéphales.

Habitans des bords du Phase.

21. Quant aux peuples qui habitent sur les bords du Phase, leur pays est marécageux, chaud, humide, fourré. Les pluies y sont fréquentes et fortes en toute saison. Les hommes y vivent dans des marais; ils habitent des maisons bâties sur l'eau avec des bois de roseau. On ne les voit guère marcher dans des villes et des places publiques; ils vont et viennent dans des barques faites d'une seule pièce, avec lesquelles ils traversent les canaux qu'on y trouve partout. Ils boivent des eaux chaudes, stagnantes, que le soleil corrompt, et que les pluies augmentent. Le

Phase est un fleuve des plus lents dans sa marche, dont le courant est souvent insensible. Les fruits du pays y sont mal sains, mous et imparfaits à cause de la quantité d'eau. Leur maturité n'est jamais parfaite. Des nuages épais se lèvent continuellement de la terre, pour se répandre dans l'air. Toutes ces raisons font que les Phasiens diffèrent absolument du reste des hommes. Ils sont de haute taille, fort épais ; on ne voit chez eux aucune articulation bien marquée, ni aucune veine. Leur couleur est d'un verd pâle, comme quand on a la jaunisse. Ils ont la voix grosse, parce qu'ils vivent dans un air impur, épais, humide : ils sont incapables de supporter le travail. Les saisons n'y diffèrent guère, ni pour le grand chaud, ni pour le froid. La plupart des vents qui y règnent, viennent du midi, à la réserve d'une espèce qui est propre au pays : on le nomme Cencris. Ce vent souffle quelquefois avec violence ; il est fort et chaud. Le vent du nord n'y paroît guère ; quand il souffle, il est sans force, et il ne s'y fait presque pas sentir.

22. D'après ce que j'ai dit touchant la différence dans la nature des habitans de l'Asie et de ceux de l'Europe, il suit que les premiers n'ayant ni vigueur, ni courage, doivent être moins propres à la guerre que les européens ; qu'en même temps leurs mœurs sont plus douces. C'est aux saisons qu'on doit l'attribuer, en ce qu'elles ne leur donnent point de passages très-marqués du froid au chaud, ni du chaud au froid, et qu'elles sont plus égales. Les sens n'y sont point vivement affectés, et la constitution de leur corps n'est

pas forte. Par la raison contraire, la colère et les autres passions doivent être plus vives, là où la température des saisons est très-variée : car les changemens de toute espèce, sont ce qui excite le plus l'esprit de l'homme, en l'empêchant de rester tranquille. Je crois donc que les asiatiques manquent de courage, pour la raison que je viens de dire. Il s'y en joint une autre prise de leur gouvernement. Ils sont presque tous, sous la domination des rois. Quand on n'est pas maître de soi-même, qu'au lieu de faire les lois, on les reçoit d'un despote, on ne doit point naturellement prendre grand intérêt à la guerre, et on aime la paix. Les dangers n'y sont pas égaux. D'un côté, il faut aller en campagne, souffrir des fatigues, mourir loin de sa femme, de ses enfans, de ses amis, pour satisfaire la volonté du maître. D'autre part, les grandes actions que l'on pourra faire, tourneront toutes à l'avantage du souverain, et à son accroissement. C'est lui qui retire le fruit des périls et des morts. Si donc parmi de tels hommes, il en naissoit quelqu'un de brave et de courageux, son courage seroit énervé par les lois sous lesquelles il auroit à vivre. Une grande preuve de ceci, c'est que tous les grecs de l'Asie, et aussi les barbares, qui ne sont point sous la domination d'un maître, qui se donnent eux-mêmes leurs lois, et qui travaillent pour eux seulement, sont belliqueux, durs à la fatigue, et très-courageux. C'est pour leur profit qu'ils courent aux dangers. Ils savent qu'ils jouiront des effets de leur valeur, et qu'ils souffriroient de ceux de leur lâcheté. On trouve dans l'Asie des peuples fort différens entr'eux, les uns plus bra-

ves, les autres moins. La cause de ces différences vient principalement de celle des saisons, comme je l'ai expliqué. Voilà ce que j'avois à dire concernant les habitans de l'Asie.

Sarmates, peuple dans la Scythie.

23. Entre les nations d'Europe, il y a un peuple de Scythie, qui habite près du palus méotide, entièrement différent de tous les autres. Ce sont les Sarmates, dont les femmes montent à cheval, portent l'arc, décochent les flèches de dessus les chevaux, et combattent contre les ennemis, tandis qu'elles sont vierges. Elles ne perdent leur virginité, qu'après avoir tué trois ennemis. Les maris n'habitent point avec elles, si elles n'ont fait, auparavant, le sacrifice d'usage. Alors elles vivent avec leurs maris, et elles sont dispensées de monter à cheval, à moins que la nécessité n'oblige tout le monde à faire la guerre. Elles n'ont point la mamelle droite : les mères la leur brûlent dans l'enfance, en y appliquant un instrument de cuivre ardent fait exprès; c'est cause que la nourriture, l'accroissement et la force se portent à l'épaule et au bras, du côté brûlé, où la mamelle manque. Les autres peuples de Scythie se ressemblent entr'eux, et sont différens de toutes les autres nations. Il en est d'eux comme des Égyptiens, en observant que ceux-là, *les Egyptiens*, sont constitués d'après le chaud, ceux-ci, *les Sarmates*, d'après le froid.

24. Ce qu'on appelle le désert de la Scythie, est une grande plaine abondante en prairies, fort découverte et assez humectée. Il y a de grands fleuves qui reçoivent, par des canaux, les eaux des terres. Là vivent les Scythes appelés Nomades. Leur habitation, au lieu

de maisons, est dans des chars recouverts de peaux, dont les plus petits n'ont que quatre roues ; les autres en ont six. Certains n'ont qu'un étage, d'autres en ont trois. Leur construction est semblable à celle des maisons, et ils mettent très-bien à l'abri des pluies, du froid et des vents ; ils sont traînés par deux ou trois paires de bœufs qui n'ont point de cornes, à cause du froid qui les empêche de pousser. Les femmes vivent dans ces chars ; les hommes sont montés sur des chevaux, et ils se font suivre de leurs troupeaux, et des bœufs, et des chevaux. Ils demeurent dans le même lieu, autant qu'ils y trouvent suffisamment d'herbe pour leurs bestiaux : quand elle est épuisée, ils passent dans un autre. Leur nourriture est de la chair cuite ; et leur boisson, du lait de jument. Ils font aussi, de ce lait, une espèce de fromage appelé Hippacè, dont ils mangent. Telle est la manière de vivre de cette nation errante, tenant beaucoup à la nature des saisons qui y règnent.

25. Les Scythes ont des coutumes, la forme du corps, et un caractère qui leur sont propres, et qui les distinguent de tous les autres peuples ; comme les Égyptiens sont distingués parmi toutes les nations. Les femmes des Scythes ne sont point fécondes. Les bêtes sauvages y sont en petit nombre et de petite espèce. Ils sont placés sous l'ourse et sous les monts Riphéens, d'où nous vient le vent du nord. Le pays est peu échauffé par le soleil, lors seulement qu'il achève sa course vers le nord pendant le solstice d'été ; les vents qui soufflent du midi, s'y font sentir rarement et foiblement : mais les vents froids, venant

du nord, portant la neige, ou la glace, ou la pluie, y règnent avec violence; ils n'abandonnent jamais les montagnes; ce qui les rend inhabitables, à la réserve des lieux exposés au midi. D'épais brouillards qui rendent l'air très-humide, s'élèvent de la terre durant le jour, en sorte que l'hiver y est comme continuel, les chaleurs de l'été, qui sont fort médiocres, ne durant que peu de temps. Les plaines y sont élevées, découvertes, point défendues par des montagnes; elles panchent toutes vers le nord. Les bêtes sauvages y sont petites, de manière à pouvoir facilement se mettre à couvert des froids dans des trous de la terre : les frimats, ainsi que la stérilité du pays, arrêtent leur croissance. Comme il est découvert et ras, les animaux n'y trouvent point d'abri. Le changement des saisons y est peu marqué; elles sont presque toutes égales : aussi les habitans se ressemblent-ils presque tous. Ils usent toujours de la même nourriture; leur vêtement est toujours le même, l'été comme l'hiver; l'air qu'ils respirent est toujours humide et crasse; les eaux qu'ils boivent ne sont principalement, que de la neige et de la glace fondue; et ils n'ont point de fermeté d'ame, ni de constance dans le travail. Il n'est pas possible que l'ame ni le corps se fortifient, là où il n'y a point de grandes vicissitudes dans les saisons. Les habitans de ces contrées sont donc épais, charnus; leurs membres sont mous et lâches; leur ventre est humide. Comment seroit-il sec, dans un tel pays, et avec une telle constitution des saisons! la graisse dont ils sont chargés, et leur embonpoint, avec une peau rase et unie, rendent

les

les hommes presque entièrement semblables entre eux, les femmes de même. Comme les saisons se ressemblent, il n'y a ni altération, ni vice particulier dans les parties de la semence des parens, à moins que cela ne provienne de quelque accident, ou de quelque maladie. Je veux donner une preuve bien manifeste que l'humidité domine dans les Scythes, du moins dans les Nomades. La plupart de ceux-ci portent des marques de brûlure aux épaules, aux bras, aux carpes, à la poitrine, aux cuisses, aux flancs. On ne les brûle, que pour corriger l'humidité et la mollesse des chairs. Ils ne peuvent, dans l'état naturel, ni tendre l'arc, ni lancer le javelot, à raison de la foiblesse et de l'atonie de leurs membres. L'application du feu fait perdre aux chairs l'excès d'humide, et les affermit. Le corps prend en conséquence une meilleure nourriture; les articulations en deviennent plus fortes. Dans la Scythie, les hommes sont gros et épais, à raison de ce que là, comme en Égypte, on n'est point, dans l'enfance, lié et resserré par des bandages; de plus, ils sont presque toujours à cheval, ou sur des charriots. Les garçons y restent assis, jusqu'à ce qu'ils soient en état de monter à cheval; en sorte qu'ils marchent fort peu, par cela même qu'ils font des voyages perpétuels, changeant souvent le lieu de leur habitation. Les femmes y sont d'une grosseur et d'un embonpoint étonnant. Les uns et les autres sont généralement roux, à cause du grand froid. Le soleil n'y est jamais ardent, mais le froid change la blancheur en rousseur. Une pareille nation ne sauroit être féconde.

Des hommes, dans un pays froid, qui sont mous ; qui ont le ventre lâche, doivent avoir peu de désirs de s'unir à leurs femmes. L'équitation continuelle aussi les énerve, et les rend peu propres à l'acte de la génération. Voilà pour ce qui concerne les hommes. Quant aux femmes, leur graisse et leur embonpoint extrêmes mettent obstacle à la conception, en ce que les purgations menstruelles ne coulent que peu, et de loin en loin. L'orifice de l'uterus, bouché par la graisse, ne peut ni attirer ni retenir la semence. Le défaut d'exercice rend leur corps lâche et flasque. Les viscères du bas ventre sont froids et sans vigueur. Toutes ces causes contribuent à leur peu de fécondité. Cela est manifeste par le contraire qui s'observe dans leurs servantes : celles-ci deviennent très-facilement grosses. C'est l'effet de leur vie laborieuse, et de leur peu d'embonpoint. J'ajouterai que la plupart des Scythes deviennent impuissans ; ils font alors les ouvrages des femmes (1) ; ils en ont la voix, on les appelle *efféminés*. Les habitans du pays attribuent ce mal à Dieu. Ils honorent ceux qui en sont atteints ; ils les révèrent, craignant chacun de tomber dans le même état. Je crois bien que cette

---

(1) On pourroit induire d'un endroit du traité des articles, à la fin du numéro 38, que ce qu'Hippocrate rapporte ici concernant les Scythes, et ce qu'il a dit ci-dessus, numéro 23, au sujet des Sarmates, ne lui étoit connu que par une tradition dont il n'étoit pas bien assuré. En lisant cet endroit du traité des articles, on connoîtra la grande réserve d'Hippocrate dans ses assertions, et le degré de foi dûe à celles qu'il nous donne d'après ses observations.

maladie vient de Dieu, comme toutes les autres : aucune n'est proprement l'ouvrage de l'homme, mais il n'y en a point qui soit plus particulièrement l'ouvrage de Dieu. Toutes viennent de lui. Chaque maladie a sa nature qui la produit. Celle-ci, à mon avis, a la sienne. Voici donc ce que je pense à ce sujet. Comme ils sont toujours à cheval, les jambes pendantes, il leur tombe sur cette partie des fluxions qui les font boiter et traîner la cuisse, à mesure que le mal augmente. Pour guérir de cette maladie, quand elle commence, ils se font couper une veine derrière chacune des deux oreilles ; ils en laissent couler le sang, jusqu'à ce qu'ils tombent dans un état de foiblesse, qui est suivi de sommeil. Quand ils s'éveillent, les uns sont guéris ; les autres, non. Or, je pense qu'ils perdent la virilité par ce traitement : car nous avons près des oreilles des veines, dont la section jette dans l'impuissance (1). Je crois donc qu'ils coupent celles-là. Lorsqu'ensuite ils veulent approcher de leurs femmes, ils s'en trouvent incapables. Cela

(1) *Dont la section jette dans l'impuissance.* Ceci, quoique peu conforme à la doctrine de nos jours, tient complètement à celle du temps d'Hippocrate. On le voit par plusieurs endroits, des œuvres que nous avons sous son nom. Je citerai, entr'autres, le numéro 3 du traité de la génération. Les nombreuses connoissances de détail, acquises depuis en anatomie, donnent-elles le droit de démentir rondement une opinion adoptée par des gens habiles, observateurs attentifs, et fondée vraisemblablement sur quelques faits ? Voyez ici le traité de la génération, numéro 3.

ne les inquiète pas d'abord : mais après la seconde, troisième, ou quatrième fois, reconnoissant que c'est un mal qui persiste, ils imaginent avoir offensé Dieu, auquel ils en attribuent la cause. Ils prennent alors l'habit de femme; ils confessent hautement leur impuissance. Ils vivent comme les femmes, et font les mêmes ouvrages qu'elles. C'est chez les riches, c'est chez les plus considérables des Scythes, chez ceux qui sont toujours à cheval, qui ont les plus grands troupeaux, qu'on voit cette maladlie, non chez les pauvres. Elle y est du moins très-rare, car ceux-ci ne montent pas autant à cheval. Si ce mal venoit de Dieu particulièrement, il ne devroit pas tomber sur les riches et sur les fortunés; il seroit commun à tous également, plus particulièrement même aux pauvres, qui ne sont pas autant en état d'honorer les dieux par des sacrifices : si tant est que les dieux se plaisent aux sacrifices, et qu'ils tiennent compte des victimes qu'on leur offre. Les riches sont dans le cas de pouvoir donner beaucoup de victimes, et de faire de grandes offrandes; non les pauvres, parce qu'ils n'en ont point les facultés. Ils s'en prennent même aux dieux, auxquels ils imputent leur misère; en sorte que les dieux, d'après cela, devroient envoyer des maux plutôt aux pauvres qu'aux riches. Mais il en est de ce mal, ainsi que des autres, qui, comme je l'ai déjà dit, viennent tous sans doute de Dieu, chacun suivant sa nature. La cause qui produit celui-ci chez les Scythes, me paroît être celle que je viens d'exposer; elle agit de même sur tous les autres hommes. On peut observer que ceux qui sont continuellement

à cheval, deviennent sujets à des fluxions aux cuisses, à des douleurs aux pieds, et qu'ils sont en général peu propres à l'acte vénérien. Les Scythes se trouvent dans ce cas, et ils sont, de tous les hommes, les moins ardens et les moins aptes à l'œuvre du mariage, par toutes les raisons que j'ai dites jusqu'ici. On peut ajouter que passant leur vie à cheval, et portant des caleçons, ils n'ont ni le temps ni l'occasion de faire sur eux-mêmes des attouchemens lascifs, outre que le froid et la fatigue leur ôteroient l'envie de songer aux femmes; en sorte qu'il leur est presqu'indifférent de perdre la virilité. C'est ce que j'avois à dire au sujet des Scythes.

Diverses cont ces d'Europe.

26. Dans les autres nations de l'Europe, les hommes diffèrent beaucoup entr'eux, tant pour la taille que pour la forme du corps, à cause que les saisons y ont de grandes et de nombreuses variations, des chaleurs extrêmes et des froids rigoureux, de fortes pluies à la suite de grandes sécheresses, et des vents qui soufflent alternativement de tous les côtés. Il est naturel que la race des hommes s'en ressente, la semence n'étant pas la même dans l'été que dans l'hiver; ni dans les temps humides, la même que durant les sécheresses. Voilà pourquoi on ne trouve point, parmi les peuples de l'Europe, cette ressemblance qui s'observe entre les habitans de l'Asie. La taille change quelquefois en Europe, dans la distance d'une ville à l'autre : la semence s'y modifie de beaucoup plus de manières, que si les saisons étoient uniformes ou approchantes de l'uniformité. Il en est de même des mœurs. La rudesse, la dureté, la violence des

passions doivent avoir lieu, là où se font sentir les grands changemens dans les saisons. Les impressions fortes impriment quelque chose de sauvage, et font disparoître la douceur et la paix. C'est, à mon avis, pour cela que les habitans de l'Europe sont plus courageux que ceux de l'Asie. L'uniformité engendre la paresse; l'ame et le corps se fortifient par les secousses; la lâcheté vient à la suite de la paresse et de la tranquillité; le courage naît de l'exercice et du travail. Les Européens doivent donc, d'après cela, être plus propres à la guerre. Leurs lois y concourent aussi, parce qu'ils ne les reçoivent pas d'un roi, comme les Asiatiques. Là où les rois gouvernent, il y a nécessairement peu de bravoure. Je l'ai déjà dit, des ames esclaves ne doivent pas naturellement s'exposer de bon cœur aux dangers, pour augmenter la puissance du maître. Ceux qui se donnent les lois eux-mêmes, qui courent au péril pour leur profit, non pour celui d'autrui, le font avec plaisir; ils supportent facilement les fatigues, parce qu'ils doivent partager le prix de la victoire. C'est ainsi que le gouvernement concourt à faire naître le courage; et l'on voit, à cet égard, une grande différence entre l'Europe et l'Asie. J'ajoute, qu'en général, les nations de l'Europe diffèrent entr'elles dans la taille et dans la forme, pour les mêmes raisons qui font différer celles de l'Asie de celles de l'Europe. Ces dernières diffèrent encore entr'elles à l'égard du courage par les mêmes causes; et je vais le faire voir.

27. Les Européens qui habitent les montagnes, les pays rudes, élevés, arides, où les saisons amènent de

grandes variations, sont naturellement de haute stature, laborieux et braves. Leur caractère tient de l'agreste et du sauvage. Dans les vallées, dans les pays abondans en herbe, dans les endroits étouffés, plus exposés aux vents chauds qu'aux vents froids, la stature des hommes ne sauroit être grande ni bien droite. Ils y deviennent gros : leur couleur est brune, plus approchante du noir que du blanc. Ils sont moins pituiteux que bilieux ; ils ne manquent ni de force ni de courage. Leur nature n'est pas généralement la même ; elle se modifie suivant les circonstances. Si dans les pays qu'ils habitent, il coule de grandes rivières qui reçoivent beaucoup d'eaux des terres, et de celles qui tombent du ciel, et de celles des lacs, ils ont bonne mine, et ils jouissent d'une bonne santé. Si au contraire ils manquent de rivières, de sorte qu'ils fassent leur boisson d'eaux stagnantes, ou d'eaux de fontaine puantes, ils ne peuvent les digérer ; et elles portent à la rate. Ceux qui vivent dans des contrées élevées, découvertes, exposées aux vents, et en même temps humides, sont grands. Ils se ressemblent beaucoup entr'eux. Ils sont bien faits, et d'un caractère doux. Tous ceux dont le pays est sec et découvert, où les différences des saisons sont grandes, ont nécessairement le corps dur et robuste. Leür couleur approche plus du blond que du noir ; leurs mœurs sont libres ; ils ne se gênent point dans leurs passions ; et chacun y tient fortement à ses idées : car, par-tout où les saisons amènent de grands changemens, on voit de grandes variétés dans les figures, dans les tempéramens, dans les mœurs et les coutumes. Les

différences des saisons peuvent être regardées comme la première cause de la différence dans la nature des hommes. Ensuite vient la situation du sol, puis la qualité des eaux. Lorsque la terre est grasse, douce, humide; que les eaux sont élevées, chaudes l'été, et froides l'hiver; que la température des saisons est agréable, soyez sûr que les habitans ont de l'embonpoint; qu'ils sont foibles, humides, incapables de supporter le travail, ordinairement méchans; ils sont, de plus, paresseux, dormeurs, inhabiles aux arts, mal-adroits, peu intelligens. Lorsque le pays est découvert, raboteux, inégal, d'un accès difficile, brûlé par le soleil durant l'été, hérissé de frimats pendant l'hiver, les hommes y sont vigoureux, lestes, vélus, grands travailleurs, peu dormeurs, violens, hardis, obstinés, tenant plus de la dureté que de la douceur, et très-propres à faire la guerre.

En général, tout ce qui croît sur la terre, participe aux qualités de la terre.

28. Je termine ici ce que je voulois faire observer, au sujet des différences les plus marquées, dans les formes et dans les caractères des hommes. On pourra pousser cela plus loin, sans se tromper, en partant des mêmes principes.

TRAITÉ DE L'ALIMENT.

Ce Traité, le quatrième dans la quatrième section de Foës, *seroit mieux intitulé* de la nutrition, *d'après le titre qu'il a dans le grec, et d'après les matières qui y sont traitées. Je lui ai donné celui* de l'aliment, *voulant m'accommoder aux idées reçues, depuis l'usage où l'on est de le citer sous le titre latin* de alimento. *Du reste, il auroit dû être plutôt placé dans la troisième section de* Foës, *que dans la quatrième : car il y est plus question de physiologie, que de dietetique Je ne doute point qu'on ne le trouve fort abstrait, souvent même fatigant, dans ma traduction. Il ne l'est pas moins dans les autres traductions et dans le texte ; soit à raison de la généralité des idées, soit à cause de l'extrême brieveté dans laquelle une foule de choses y sont présentées en même temps, pour les ramener à un même principe que plusieurs désignent aujourd'hui, sous le nom de principe vital. J'ai eu souvent à méditer, ponr tâcher de découvrir le véritable sens de quelques endroits susceptibles de plus d'une interprétation, et qu'un autre pourra fort bien entendre d'une manière différente.* Galien *avoit composé sur ce traité, quatre commentaires assez étendus, dont il nous reste une bonne partie : mais je n'ai pas pu en tirer un grand avantage.*

1°. IL y a plusieurs sortes d'alimens, *et de ses espèces.* On en considère un, qui comprend tout le genre : qui se divise en espèces, à raison de l'humidité et de la sécheresse. Les espèces sont de plusieurs sortes, suivant leur intensité, et suivant la nature des parties à alimenter ; suivant aussi leur volume et leur force. Sont-ce des chairs ; leur aliment est différent, selon qu'elles sont égales ou inégales, selon leur nature et leur énergie native. Il y a égalité convenable dans l'ali-

Ce que c'est que l'aliment. Principes généraux sur cette matière.

ment, lorsqu'en arrivant aux parties où il va, elles peuvent surmonter les obstacles à l'assimilation ; et lorsque celui qui y est déjà, se trouve disposé à assimiler celui qui arrive. L'aliment ancien s'évanouit par la destruction que le temps amène ; le nouveau se superpose. Celui-ci se dissipe à son tour, cédant, par la suite du temps, la place à celui qui vient continuellement du dehors. L'aliment s'attache ainsi, à la longue, à tous les membres, pour maintenir leur forme ; et il y opère des changemens, qui ne laissent plus subsister la première. L'énergie de l'aliment s'étend aux os et à toutes les parties, aux nerfs, aux veines, à la trachée artère, aux muscles, aux membranes, aux chairs, à la graisse, au sang, à la pituite, à la moelle, au cerveau, à la moelle allongée, aux viscères et à toutes leurs parties, à la chaleur, au souffle, et aux humeurs. On distingue dans l'aliment, ce qui alimente, et ce qui est d'hors et déjà propre à alimenter, et ce qui le deviendra. Le principe du tout est le même ; il n'y a aussi qu'une fin : et la fin et le principe sont uns. Tout ce qui concerne l'aliment et ses parties, se distribue bien ou mal : bien, quand la distribution se fait en la manière que je l'ai dit ; mal, lorsqu'elle se fait tout autrement. Il ya des sucs différens, tant par leurs couleurs que parleurs facultés, lesquelles sont mauvaises ou bonnes, ou neutres qui ne font ni bien ni mal. Les sucs tirent aussi des différences de leur quantité, en ce qu'ils sont trop abondans ou pas assez ; et de leur mélanges, en ce qu'ils sont unis avec d'autres, ou ne le sont point. On peut dire de tous les sucs, qu'ils sont bons et mau-

vais par leur qualité chaude : qu'ils sont encore bons et mauvais par leur qualité froide ; qu'enfin, leurs vertus sont bonnes et mauvaises : car elles sont, de leur nature, fort variables. Il y a des sucs qui corrompent la partie et le tout, dehors et dedans ; leur corruption est spontanée en un sens, non dans l'autre. Quand elle nous paroît spontanée, elle ne l'est cependant point relativement à sa cause, qui nécessite la corruption. Or, cette cause est quelquefois manifeste ; d'autrefois cachée ; de nature à pouvoir être découverte ; ou impossible à découvrir.

2°. La nature suffit pour tout, à tout. On l'aide à l'extérieur par des cataplasmes, des linimens, des onctions, par l'exposition à l'air, par le revêtement de tout le corps ou de quelques parties, par le froid et le chaud diversement employés, par l'usage des astringens, des scarifications, des stimulans, des agglutinans. On y joint intérieurement partie de ces divers moyens. Dans l'intérieur est un agent inconnu qui travaille pour le tout et pour les parties, quelquefois pour certaines, non pour d'autres.

Suite de principes physiologiques sur la nutrition.

3°. Les excrétions naturelles sont celles des selles, des urines, de la sueur, des crachats, de la morve, des règles pour les femmes, des hémorroïdes. Les verrues, la lèpre, les tumeurs, les carcinomes du nez, du ventre, de l'anus, des parties naturelles, sont des excroissances ; dont les premières peuvent être regardées comme naturelles, les autres sont non naturelles. Il y a, entre toutes, des différences, suivant leurs causes diverses qui les font varier à l'infini. La nature est une en tout, mais infiniment variée. Des

Des excrétions et des excroissances.

médicamens, les uns vident par haut, les autres par bas. Certains, ni par haut ni par bas.

Continuation de principes concernant l'aliment.

4°. User d'alimens qui ont des vertus médicales, c'est bon et c'est mauvais. Le bon et le mauvais sont relatifs. Les plaies, la brûlure, le sang rendu, le pus, l'ichor, la lèpre, les dartres, la teigne, la gale, les taches à la peau sont tantôt un bien, tantôt un mal; il y en a qui ne sont ni un bien ni un mal. Les alimens quelquefois n'alimentent point: (1) ils ne peuvent alimenter, ils ne sont alimens que de nom. Ce qui alimente, en effet, est véritablement un aliment, quoiqu'il n'en porte pas le nom (2). L'aliment arrive jusqu'aux poils, aux ongles; il pénètre de l'extrême superficie, jusqu'aux parties les plus internes. Il n'y a qu'un but, il n'y a qu'un effort, tout le corps y participe; c'est une sympathie universelle. Tout est subordonné à tout le corps; tout l'est aussi à chaque partie. Dans chaque partie, il y a des parties pour concourir à l'ouvrage. Le commencement, grand dès son principe, coincide avec la fin. De la plus petite extrémité, il y a communication avec la grande origine (3).

Sources nombreuses,

5°. La nature est une, être ou ne pas être. Les

(1) Quand on ne les digère point.

(2) C'est en ce sens qu'on doit regarder l'air comme un de nos plus grands alimens.

(3) C'est ici un des passages dont l'on me paroît avoir fort abusé, pour en induire que la circulation du sang, qu'Harvée a fait connoître, n'étoit pas ignorée d'*Hippocrate*. Le principe d'*Hippocrate*, très-vrai dans sa généralité, s'applique aux sensations et à bien d'autres fonctions, tout aussi bien qu'à la circulation.

différences des maladies dépendent de l'aliment, du souffle (1), de la chaleur, du sang, de la pituite, de la bile, des autres liquides, des chairs, de la graisse, des vaisseaux sanguins, de la trachée-artère, des nerfs, des muscles, des membranes, des os, du cerveau; de la moelle épinière, de la bouche, de la langue, de l'estomac, du ventre, du diaphragme, du péritoine, du foie, de la rate, des reins, de la vessie, de la matrice, de la peau. Toutes ces parties conspirent ensemble, et séparément: leur étendue est grande et petite. Elles donnent pour Signes le picotement, la douleur, les déchirûres, le sentiment quelconque, les sueurs, les sédimens des urines, le repos, l'agitation, la vue, l'illusion, la jaunisse, le hoquet, les convulsions, le bon état du sang, le sommeil, et tous les autres symptômes de cette nature, qui tendent au bien ou au mal, faisant en même temps connoître le mauvais état du tout et des parties. Il y a aussi des Signes pris du volume, en ce qu'il augmente; et dans cela encore, il y a le plus et le moins.

des dérangemens, qui produisent les symptômes dont les diverses maladies sont accompagnées.

6°. Il y a doux et non doux: doux dans ses effets, par exemple, l'eau: doux au goût, par exemple, le miel. Ces qualités se manifestent par des applications aux plaies; elles se manifestent au goût, quelquefois à la vue, tantôt plus, tantôt moins. Il y a doux à la vue en certaines couleurs et certains mélanges, tantôt plus; tantôt moins. La fibre lâche est bonne, quand on doit perdre beaucoup par la transpiration; la densité de la fibre est un mal, en ceux qui ne

Tout n'est que rapports dans l'économie animale. Rien n'y est absolu.

(1) *Du souffle.* Voyez la note au n°. 10 du traité de *la nature de l'homme.*

transpirent pas assez. La transpiration abondante fait la foiblesse et la bonne santé ; elle sert dans les convalescences. Ceux qui ne transpirent guère dans l'état de santé, sont plus vigoureux ; s'ils tombent malades, leurs convalescences sont plus difficiles. Cela s'observe, et dans tout le corps, et dans sès diverses parties.

Diverses voies de l'aliment, et les prodigieuses variétés qui s'y observent, tant relativement au bien et au mal, que relativement à une foule d'autres circonstances ; entr'autres la variété de la durée du temps des grossesses.

7°. Le poumon a un aliment différent de celui du reste du corps, tout le reste a un aliment commun. Le commencement de l'alimentation par le souffle, se fait par le nez et par la bouche, puis par les bronches et par le poumon. Il y a encore une autre inhalation. Le commencement de l'alimentation par le sec et par l'humide, se fait par la bouche, puis par l'estomac et par le ventre. Il y a une alimentation plus ancienne à travers l'épigastre, par l'ombilic. Le foie est la racine des veines (1), le cœur, celle des artères ; par leur moyen, le souffle et le sang se distribuent dans tout le corps, et la chaleur se porte par-tout. Il y a un principe simple et multiplié dans ses effets, qui préside à toute l'économie du corps, et qui y produit les contraires ; il fait la vie du tout, et des parties. Le lait est un aliment ; il est, de sa nature, d'alimenter certaines personnes ; d'autrefois il n'alimente point. Le vin alimente les uns, il n'alimente pas les autres. L'usage des viandes, et beaucoup d'autres espèces de nourritures tiennent aux lieux dans lesquels on vit, et à la coutume. Les alimens servent tantôt à l'accroissement, tantôt à la

(1) Nous avons vu une autre origine des veines, au n°. 3 *de la nature de l'homme*.

subsistance seulement, comme chez les vieillards. Il y en a aussi pour faire accroître les forces; les restaurans. La constitution athlétique n'est point naturelle. Le meilleur de tous les états est celui de la bonne santé. Il est difficile d'assigner au juste, la quantité d'alimens qui convient à un chacun, suivant ses forces. Le lait et le sang *des règles* se font de la surabondance dans l'aliment. Les règles ont du rapport *avec le lait*, à bien des égards; elles servent à l'aliment du fœtus; elles montent pour former le lait qui alimente l'enfant après sa naissance. Des êtres inanimés ont leur vie; les animaux ont la leur, et leurs parties l'ont aussi. La nature de chaque être agit sans avoir besoin de maître. Que le sang change de nature, c'est quelquefois un bien; qu'il conserve sa nature, c'est aussi un bien. Si le sang change de nature, c'est un mal; s'il la conserve, c'est un mal (1). Si les humeurs changent de nature, c'est un bien; s'ils la conservent, c'est un bien. Le concordant devient discordant; le discordant devient concordant. Si le lait change de nature, c'est un bien; s'il n'en change pas, c'est un mal : s'il en change, c'est un mal; s'il la conserve, c'est un bien. Les alimens, pour l'enfance, doivent être de facile digestion; pour la vieillesse, de digestion très-facile, où il n'y ait rien à faire; dans la vigueur de l'âge, il est bon qu'ils soient de difficile digestion. Le fœtus est formé le trente-cinquième jour; il se remue le soixante-dixième; et il sort le deux cent dixième : d'autres disent qu'il n'est formé que le quarante-cinquième

(1) *C'est un mal.* Suivant que son état étoit bon ou mauvais.

jour, qu'il ne se remue que le soixante-seizième, et qu'il sort le deux cent dixième : il y en a qui pensent qu'il a besoin de cinquante jours pour être formé, de cent jours pour se remuer ; qu'il sort le trois centième jour ; que le sexe se distingue le quarantième ; que le fœtus change de place le quatre-vingtième ; qu'il tombe dans le bas le deux cent quarantième. Cela est, et cela n'est point, suivant les cas ; il y a même, en cela, le plus et le moins. Les enfans restent dans le sein de la mère pendant tout leur temps, ou ils n'y restent que partie de ce temps. Il y en a davantage de ceux qui restent moins, que de ceux qui restent plus. Ainsi du reste.

Différences dans la durée du temps pour le cal de divers os, et autres variétés.

8°. Pour la réunion des os après les fractures, il faut dix jours à ceux du nez ; vingt jours à la mâchoire, aux clavicules, aux côtes ; trente jours au cubitus ; quarante au tibia et à l'humérus ; cinquante au fémur : mais il y a encore, en ceci, le plus et le moins. Le sang est une humeur, et il prend la forme solide. Le sang liquide est bon, le sang caillé est mauvais. Quand on dit bon ou mauvais, on parle toujours relativement à quelque chose. Que l'on monte ou qu'on descende, la longueur du chemin est la même. La qualité de l'aliment est préférable à la quantité. Quelquefois la quantité vaut mieux que la qualité. Cela est vrai, et des alimens secs et des humides. La même chose ajoute et ôte ; elle ajoute dans un cas, elle ôte dans un autre. Le battement des artères, le mouvement de la respiration varient suivant les âges. Ils coïncident quelquefois tous les deux ; communément ils ne coïncident point : ils

ils sont, l'un et l'autre, des signes de santé et de maladie. On peut également dire que ces deux mouvemens sont des signes de santé plus que de maladie, ou bien de maladie plus que de santé. L'air est leur aliment, le souffle est une nourriture.

Avantages des liquides dans l'alimentation. Item du mouvement.

8°. Les alimens liquides se digèrent plus facilement que les solides; d'*autrefois* les solides, plus facilement que les liquides. Ce qui s'assimile avec peine, se détruit difficilement; ce qui s'attache avec facilité, se détache sans peine. Faut-il réparer les forces, les remèdes liquides en fournissent un moyen prompt? s'il faut aller plus vîte, recourez aux odeurs; s'il n'y a pas de péril dans la demeure, employez la nourriture solide. Les muscles les plus forts se détruisent le plus tard; les membranes et les os résistent encore davantage. Plus les parties sont exercées, plus elles résistent chacune suivant son genre; elles acquèrent, par l'exercice, une force au-dessus de celle de leur nature, et rendent leur destruction plus difficile.

Du pus et de la moelle.

9. Le pus se fait des chairs; la purulence vient du sang et des autres humeurs. Le pus est l'aliment des plaies, pour la régénération des chairs; il nourrit les veines et les artères. La moelle est l'aliment des os; elle sert à former le cal (1). Le même principe fait, et l'accroissement, et la nourriture, et la réproduction des os. L'humide est la voie, le véhicule de l'aliment.

(1) On connoît les belles expériences de M. *Troja*, sur cette matière.

TRAITÉ
DU RÉGIME DANS LES MALADIES AIGUËS.

Ce traité est le cinquième dans la quatrième section de Foës. *On y trouvera la même assiduité à observer, et la même excellence de jugement qui font admirer* Hippocrate, *dans tout ce que plus de vingt siècles nous en ont transmis.*

Insuffisance de la doctrine consignée dans les sentences Cnidiennes.

1°. CEUX qui ont recueilli les sentences qu'on nomme *Cnidiennes*, ont bien décrit les symptômes des maladies, tels qu'ils se montrent, ainsi que la manière dont certaines se terminent; mais on pourroit en faire autant sans être médecin, en s'informant, avec les malades, de ce qui leur arrive: et l'on a négligé, dans les Cnidiennes, bien des choses que le médecin doit savoir, sans qu'on puisse les apprendre du malade, dont plusieurs sont cependant essentielles pour connoître le mal. Quant à ce qui est de la manière de le traiter, après qu'on le connoît, je pense, en beaucoup de points, différemment de ce qu'on trouve dans les Cnidiennes. Je ne puis être de l'avis de leurs auteurs, touchant ce point. Je les loue néanmoins, de ce qu'ils ne prescrivent qu'un petit nombre de remèdes; car, à la réserve des forts purgatifs dans les maladies aiguës, leurs traitemens se réduisent, pour l'ordinaire, à l'usage du petit lait et du lait au printemps. Ces remèdes, s'ils étoient bons et suffisans, pour les maladies contre lesquelles

ils les prescrivent, seroient assurément très-estimables, en ce qu'étant si simples, ils rempliroient toutes les vues du médecin. Or, il n'en est pas ainsi.

2°. Ceux qui sont venus après, ont traité plus médicalement des remèdes qu'il convient de donner dans chaque maladie : mais les anciens médecins n'ont rien écrit qui soit digne de remarque, concernant le régime ; ils ont négligé une partie si essentielle. Certains n'ignoroient cependant pas les divers caractères des maladies, et leurs différentes formes : encore faut-il observer qu'ils se sont mépris, quand ils ont voulu en faire une énumération bien ordonnée. L'erreur dans l'énumération est facile, si l'on distingue une maladie de l'autre, parce qu'elles diffèrent un peu (1) ; et si l'on croit qu'elles ne sont pas les mêmes, à moins qu'elles ne portent le même nom.

Justice rendue aux médecins, concernant certains remèdes à employer dans quelques maladies, avec des observations sur leur mauvaise classification.

3°. Notre art est tel, qu'on n'y peut, à mon avis, rien négliger. Il faut laisser aller ce qui va bien de lui-même, user de diligence dans ce qui demande de la célérité, purger ce qui a besoin d'être purgé ; faire, sans donner des douleurs, ce qui peut être opéré sans douleur ; et dans tout, chercher à parvenir au mieux, ne se contentant point d'en approcher. J'es-

Objets de la médecine.

---

(1) On pourroit reprocher à Hippocrate d'être lui-même bien souvent tombé dans ce défaut, si l'on regardoit comme composés par lui, le traité des maladies, celui des maladies des femmes, et quelques autres que l'on verra dans la seconde partie de cette traduction, qui passent généralement pour n'être point du père de la médecine.

time sur-tout un médecin qui se conduit mieux que les autres, dans les maladies aiguës. Ce sont celles dont il meurt le plus de monde. Du nombre des aiguës, ainsi nommées par les anciens, sont la pleurésie, la péripneumonie, la phrénésie, la léthargie, la fièvre ardente, et toutes celles qui sont mortelles avec fièvre continue. Toutes les fois qu'on voit dans un pays certaines maladies ayant un caractère commun, encore qu'elles soient différentes, elles sont plus généralement mortelles, quoiqu'elles ne soient pas pestilentielles, mais seulement épidémiques.

Le peuple ne discerne pas les grands médecins, d'avec ceux qui ont seulement quelques connoissances. Il se plaît sur-tout à blâmer ou à louer les cures extraordinaires. La preuve qu'il est hors d'état de porter de bons jugemens, au sujet des maladies qui demandent le plus de science, c'est qu'il lui semble que ceux qui ne sont pas médecins, sont les plus capables d'en faire le traitement. Il est facile de retenir quelques mots usités, dans l'occasion, auprès des malades. Si l'on y parle de tisane cremée, de tel ou tel vin, d'hydromel, le vulgaire regarde comme indifférent, que l'ordonnance de ces choses vienne d'un bon ou d'un mauvais médecin, en quoi l'on se trompe fort. C'est précisément dans la diverse manière d'employer ces moyens simples, qu'un grand médecin diffère sur-tout des autres. Or, je crois qu'il convient de consigner par écrit ce qu'ils ignorent communément à ce sujet, et ce qu'il est important d'en savoir, comme pouvant procurer un grand bien, ou faire éviter un grand mal.

4°. On ignore, en général, pourquoi dans les maladies aiguës, certains médecins ne laissent prendre pour nourriture, durant tout le cours de la maladie, que de la tisane (1), en quoi ils font bien: pourquoi il y en a qui ne permettent, en aucun cas, de prendre de la substance de l'orge, regardant cela comme un grand mal; ils en donnent seulement le suc coulé à travers un linge; d'autres interdisent la tisane épaisse (2) et la tisane cremée, jusqu'après le septième jour, et quelques-uns l'interdisent jusqu'à ce que la maladie soit entièrement jugée. Les médecins ne se sont pas fort occupés à chercher les raisons de cette diversité de conduite: et peut-être en la cherchant, ne l'eussent-ils pas trouvée. Le défaut de connoissances sur ce point, nuit cependant à notre art auprès du vulgaire, au point qu'il imagine que dans les maladies aiguës la médecine est nulle. Tant la conduite que les maîtres de l'art y tiennent, est différente; chacun soutenant que la sienne est bonne, et que celle des autres est mauvaise. On diroit presque qu'il en est d'eux, comme des augures qui prétendent que le vol de l'oiseau, s'il vient de la droite, est favorable; sinistre, s'il vient de la gauche, et ainsi de leurs autres divinations: on

La partie du régime dans les maladies aiguës avoit été entièrement négligée.

L'usage de la tisane administrée convenablement pour nourriture, y est de la plus grande utilité.

(1) Par tisane, on doit entendre dans la lecture des anciens médecins, une forte décoction d'orge, qui servoit communément de nourriture aux malades, comme chez nous le bouillon. Galien a fait un traité de la tisane, où il en donne la composition.

(2) Voyez, *infrà*, la note sur le numéro 6 de ce traité.

n'ignore point que les devins disent très-souvent tout le contraire l'un de l'autre. Je maintiens donc, que les recherches, au sujet du régime, sont un des objets de la médecine, les plus dignes de toute notre attention. Elles contribueront, en effet, beaucoup, et aux moyens de rétablir la santé des malades, et à la conservation de celle des gens qui se portent bien, en leur procurant une bonne constitution; et à tout ce qu'on peut désirer, qui en dépend. Or, je dis que la tisane a été préférée, à juste titre, sur tous les autres alimens, dans les maladies; et j'approuve fort le choix qu'on en a fait. Elle est muqueuse, douce, homogène, lubréfiante, humectante; elle ne donne point de soif; elle lâche un peu le ventre quand il le faut; elle n'a rien d'astringent, rien qui porte de trouble dans les entrailles, ni qui puisse donner de gouflemens. La cuisson lui enlève ce qu'elle pourroit avoir de venteux. Ceux qui en usent dans les maladies aiguës, ne doivent point en laisser un seul jour manquer leurs vaisseaux, pour m'exprimer ainsi. Ils la prendront régulièrement, à moins qu'il ne faille la suspendre, à raison de quelque purgatif ou des lavemens. On la donnera deux fois par jour, à ceux qui sont habitués à faire deux repas. Quant à ceux qui ne font qu'un repas par jour, ils ne la prendront d'abord qu'une fois, à raison de l'habitude; ensuite on leur en donnera deux fois, s'il se peut, et s'il convient d'augmenter.

Règles principales concernant

5°. Quant à la quantité, il suffira d'en donner peu en commençant. Il faut se garder du trop, et ne

faire prendre que ce qui est nécessaire, pour ne pas laisser les vaisseaux trop vides; proportionnant la quantité, à celle de la nourriture habituelle. Pour ce qui est d'y ajouter la purée de l'orge, on doit en mettre peu, si on a lieu de croire que le malade a une grande sécheresse, faire même boire auparavant, ou de l'hydromel, ou du vin, ou quelque autre liquide convenable. Nous assignerons, dans la suite, quel est celui qui convient dans chaque état. Tant que la bouche est humectée, et que le crachat venant du poumon s'expectore facilement, on peut donner plus de purée. Pour le dire sommairement: plus on observe d'humectation, plus la maladie tend vers la fin. Elle se juge plus tard, quand on y en observe moins.

La quantité de tisane à donner pour nourriture.

Ce que j'ai dit jusqu'ici, est hors de doute. J'ai passé bien d'autres circonstances, d'après lesquelles on doit se conduire, dont il sera question plus bas.

6°. Plus les évacuations par les purgatifs sont grandes, plus il faut nourrir jusqu'au temps de la crise; et même pendant les deux jours qui la suivent, lorsqu'elle se fait le cinquième jour, ou le septième, ou le neuvième, car on doit avoir égard aux jours pairs ou impairs. Ensuite on donnera le matin la purée, et l'on passera lentement aux autres alimens: ils ne sont bons qu'après avoir commencé d'user de la tisane entière (1). En suivant ce régime, les dou-

(1) Je pense que par *tisane entière*, on doit entendre celle dans laquelle on faisoit passer, par colature, toute la purée de l'orge qui avoit servi à la décoction. M. Leclerc

leurs dans les pleurésies finissent d'elles-mêmes, dès que les malades commencent de purger leur poumon, au moyen de crachats louables. Il se nettoie ainsi plus complétement, et il s'y fait moins de suppurations, que lorsqu'on a suivi un régime différent. Les crises sont beaucoup plus simples, plus faciles, moins sujètes à des récidives

Comment la tisane doit être faite, et les effets qu'elle opère suivant la manière de l'administrer.

7°. La tisane doit être faite du plus bel orge, extrêmement cuit, à moins que le malade ne doive user que de la seule décoction. Outre ses autres qualités, la tisane peut, à raison de l'onctuosité de l'orge, fournir une boisson qui ne sauroit nuire. Elle ne s'attache nulle part, et ne séjourne point dans les voies du poumon; elle passe très-facilement, n'altère pas, se digère sans peine, n'a rien de rude, et s'élabore parfaitement dans le corps : conditions qui sont toutes nécessaires,

---

a donné, dans son histoire de la médecine, le procédé de la tisane, d'après Galien : mais j'ignore si l'on sait bien exactement quel il étoit du temps d'Hippocrate. Il me semble, d'après ses écrits, qu'il faisoit user pour nourriture, de trois sortes de tisane; 1°. d'une forte décoction d'orge : celle-là étoit la plus légère; 2°. d'une décoction dans laquelle on ne faisoit passer, par expression, qu'une partie de l'orge. C'est ce que j'ai appelé *tisane crémée*; 3°. la décoction dans laquelle on faisoit passer en purée, par expression, tout l'orge qui avoit servi à la décoction. C'est ce que j'ai voulu exprimer en disant, ou *la purée*, ou la *tisane entière*. C'est aussi ce que je crois qu'Hippocrate veut désigner, quand il parle de tisane épaisse. Voyez, *suprà*, numéro 4.

Quand on n'en donne point autant qu'il faut, l'administration de la tisane ou de la purée étant insuffisante, le malade en souffre de beaucoup de manières. Inconvéniens de ne pas assez nourrir.

Si, après avoir tenu long-temps le malade sans alimens, on donne tout de suite la purée avant d'avoir évacué, on irritera les douleurs quand il y en a: l'on en fera venir là où il n'y en a point; et la respiration en sera rendue plus fréquente, ce qui est un grand mal. Le poumon en sera desséché : les hypocondres, et le ventre, et le diaphragme se fatigueront; plus encore, s'il y a une douleur de côté continue qui résiste aux fomentations chaudes; et si le crachat ne se peut expectorer, ou s'il sort trop gluant faute de coction, et qu'on soit obligé d'arrêter la douleur en lâchant le ventre, ou par la saignée, ou par quelqu'autre moyen qui donne du soulagement: ceux qui prennent ainsi la tisane entière, meurent dans peu. C'est pour ces raisons, ou d'autres pareilles, qu'on voit arriver souvent au septième jour, ou plutôt, la mort de ceux qui usent de la tisane entière. Les uns tombent dans le délire, les autres dans l'orthopnée, et dans un rale suffoquant. Les anciens les ont nommés *frappés* (1), principalement sans doute, à cause qu'après leur mort, on trouve leurs côtes livides, comme si elles avoient été frap- Inconvénient d'un régime trop fort à la suite d'une grande abstinence.

---

(1) *Frappés*. Il sera question, plus d'une fois, de cet état, qui désigne manifestement une pleurésie ou péripneumonie gangréneuse. Voyez les Coaques, sentence 31 du chapitre 16, livre second.

pées et meurtries. La cause en est, qu'ils meurent à la suite de douleurs très-violentes. Ils sont bientôt essoufflés, parce que le souffle (1), abondant et fréquent, d'après ce que j'ai dit, arrête le crachat et l'empêche de sortir; ce qui fait le rale dans les branches du poumon. Quand on en est là, on meurt communément. Le crachat retenu empêche aussi le soufflé extérieur d'entrer en avant, et le force à sortir promptement, de manière que le crachat et le souffle se nuisent réciproquement. Le crachat retenu arrête le souffle qui devient fréquent; le souffle, mettant obstacle à la sortie du crachat, est cause que celui-ci s'épaissit davantage. On s'expose à cet état, non-seulement en usant mal de la tisane, mais encore si l'on mange ou si l'on boit des choses moins convenables que la tisane. Les secours à employer sont à peu-près les mêmes, tant vis-à-vis de ceux qui ont usé mal à propos de la tisane entière, que de ceux qui en prenoient la purée avec autres choses, au lieu d'user de la boisson seule. Il y a cependant des cas où il faut remédier diversement, à ces fautes de régime.

Règle générale concernant l'administration de la tisane, et le régime.

8°. Voici une règle générale. Quand la fièvre prend peu de temps après le repas, avant d'avoir rendu les excrémens, que ce soit avec des douleurs ou sans douleurs, on s'abstiendra de donner la purée, jusqu'à ce que les matières excrémentitielles des alimens se sont portées à la basse région des entrailles;

---

(1) *Le souffle*. Voyez la note sur le numéro 10 du traité de la nature de l'homme. *Item* le traité des vents.

on usera, lorsqu'il y a des douleurs, de l'oxymel en boisson, chaud l'hiver, froid l'été; et s'il y a beaucoup de soif, on y ajoutera de l'eau. Il faut ensuite, s'il reste encore de la douleur, donner très-sobrement de la purée, qui ne soit point épaisse; et après le septième jour seulement, ou même le neuvième pourvu que les forces le permettent.

Ainsi, si le malade avoit pris un repas avant d'avoir digéré le précédent, on commencera, quand il est fort, et dans la vigueur de l'âge, par lui donner un lavement purgatif: s'il est foible, on mettra un suppositoire, à moins que le ventre ne se débouchât amplement.

9°. Quant au temps convenable pour donner la purée, ayez attention de ne point en faire prendre, ni même de boisson, tant au commencement de la maladie, que durant son cours, tandis que les pieds sont froids; attendez que la chaleur y revienne. Il faut le pratiquer ainsi dans toutes les maladies, notamment dans les aiguës, sur-tout quand la fièvre et les dangers sont grands. Il faut toujours commencer par la décoction, passer ensuite à la tisane (1), en observant avec attention tout ce que j'en ai déjà dit.

Règle concernant le temps, et le moment propre à donner la nourriture.

10. (2) Quand il y a un point de côté, soit qu'il ait paru au commencement, ou dans le cours de la maladie, il n'est pas mal de tenter de le dissiper,

Utilité de diverses fomentations, de la saignée, et des purga-

(1) *A la tisane.* A la décoction seule, plus ou moins chargée de purée, suivant les circonstances.

(2) Bien des auteurs ont cru devoir diviser ce traité en quatre livres. Ils placent ici le commencement du second.

tifs dans les points de côté, suivant l'endroit du siège de la douleur.

d'abord avec des applications chaudes. La meilleure est l'eau chaude dans une petite outre, ou dans une vessie, ou même dans quelque léger vaisseau de cuivre ou d'écaille. On doit, dans ces derniers cas, envelopper le vaisseau avec quelque chose de doux et de mollet, avant de l'appliquer au côté. Une grande éponge imbibée d'eau chaude, est aussi d'un bon usage, en la recouvrant d'un linge ; elle servira ainsi pendant plus de temps, sans avoir besoin de la renouveler ; et l'eau ne mouillera point le malade, à moins qu'il ne soit bon que l'eau touche immédiatement le côté, comme il le faut quelquefois. De l'orge et des orobes bouillis et macérés avec du vinaigre plus fort que celui qu'on destine à la boisson, renfermés dans des sachets, sont aussi une bonne application. On y emploie pareillement le son. Si l'on veut une application sèche, le sel et le petit mil torrefiés, mis ensuite dans des sachets, sont ce qui convient le mieux. Le petit mil est léger et doux. Ces applications dissipent les douleurs, celles même qui s'étendent jusqu'à la clavicule. La saignée n'est pas un remède aussi sûr pour délivrer des douleurs, excepté lorsqu'elles s'étendent jusqu'à la clavicule. Quand les fomentations ne font point disparoître le mal, il ne faut pas y insister long-temps ; elles dessèchent le poumon, et le font tourner à la suppuration. Si la douleur est avec un sentiment de poids vers la clavicule, ou vers le haut du bras, ou à la mamelle, ou au-dessus du diaphragme, il faut saigner au pli du bras par la veine du dedans, (la basilique), et ne point hésiter à tirer une grande quantité de

sang, tandis qu'il vient d'un rouge foncé ou brun, au lieu d'être simplement rouge et pur, tel que dans l'état naturel. Lorsque la douleur est sous le diaphragme, sans se faire sentir vers les clavicules, il faut lâcher le ventre avec l'ellébore noir, ou avec l'ésule, mêlant avec l'ellébore, la carotte, le séséli (ou fenouil tortu,) le cumin, l'anet, ou quelque autre drogue d'une odeur agréable, donnant avec l'ésule le gomme ammoniac. Le mélange de ces substances adoucit celles qui sont trop fortes. L'ellébore purge davantage, et entraîne plus de matières critiques; l'ésule est meilleure que l'ellébore contre les vents. L'un et l'autre sont bons pour dissiper les douleurs, et ce sont les meilleurs que je connoisse. On peut mêler utilement avec la purée, les purgatifs qui ne sont pas trop dégoûtans soit par leur amertume, soit par quelque autre qualité désagréable, comme seroit leur volume considérable, leur couleur, ou toute autre qualité propre à faire une impression fâcheuse.

Il faut, aussitôt après l'administration du purgatif, donner de la tisane avec de la purée, non en petite quantité, mais presque autant que l'on est habitué d'en prendre, car on ne pourra pas en donner durant l'effet du purgatif. Quand il sera fini, on fera prendre un peu de purée, et l'on augmentera ensuite peu à peu, pourvu que la douleur soit dissipée, et que rien autre ne s'y oppose. La conduite est la même, quand c'est le cas de ne donner que la tisane crémée. L'administration des purgatifs doit suivie de celle de la purée.

11. Je crois qu'il est mieux de commencer par Examen de

la question, s'il vaut mieux tenir les malades pendant les premiers jours à une abstinence entière, que de les faire user de la tisane.

donner de la tisane crémée, dès les premiers jours, que de tenir les vaisseaux absolument vides, et de donner ensuite la purée, le troisième, le cinquième, ou même le septième jour, lorsque la crise ne se fait pas plutôt. On doit observer, à l'égard de la tisane, toutes les précautions dont je viens de parler, ou à peu-près; comme aussi on observera, à l'égard de la boisson des malades, celles dont je parlerai ensuite.

Je sais qu'il y a des médecins qui font tout le contraire; ils prétendent devoir, d'abord, commencer par exténuer pendant deux ou trois jours, ou même plus, ne donnant ni purée ni boisson : ils pensent vraisemblablement que la maladie étant un grand changement, il faut lui en opposer un autre grand aussi. Le changement est sans doute ici nécessaire, mais il faut n'en faire que de convenable, sur-tout en fait de nourriture. Le malade, suivant leur opinion, seroit très-incommodé, si, aux alimens ordinaires, on substituoit la tisane entière; même aussi en prenant la tisane crémée : il le seroit encore, quand il n'useroit que de la décoction. Telle est leur opinion. Ils vont trouver leur réponse dans l'examen où nous allons entrer des changemens trop subits, faits au régime des gens en santé. Car si chez ceux qui se portent bien, tels ou tels changemens, en telle ou telle chose, opèrent de très-grandes différences, comment ces différences ne seroient-elles pas plus considérables chez les malades, sur-tout chez ceux qui ont des maladies aiguës !

12. Or on voit qu'un mauvais régime, habituellement le même, tant dans le boire que dans le manger,

vaut encore mieux que s'il étoit changé subitement en un meilleur. Car, soit chez les personnes qui font deux repas, soit chez celles qui n'en font qu'un, les changemens subits sont nuisibles, et occasionnent des maladies.

Ceux qui sont dans l'habitude de ne pas dîner, s'ils dînent, en éprouvent bientôt de l'incommodité. Leur corps s'appesantit ; ils se sentent moins forts et lourds. Soupant par-dessus, ils ont des rapports aigres, quelquefois la diarrhée. Leur ventre se trouve surchargé, parce qu'il est accoutumé à du relâche, à n'être pas rempli, et à n'avoir pas à digérer deux fois par jour..

Mauvais effets d'un repas de plus qu'à l'ordinaire.

Le soulagement, dans ce cas, s'obtient par un changement nouveau, dans un sens contraire à celui dont ils souffrent. Ils doivent, à la suite du souper, tâcher de passer toute la nuit à dormir, couverts chaudement, si c'est dans l'hiver, et fraîchement, si c'est dans l'été. S'ils ne peuvent dormir, il faudra qu'ils marchent ; qu'ils fassent plusieurs tours de promenade ; qu'ils soient toujours en mouvement ; que le lendemain ils ne dînent point, ou qu'ils mangent peu et des choses légères, observant de ne boire guère, sur-tout point de liquides aqueux. Ceux-là seroient encore plus incommodés, s'ils prenoient trois bons repas dans un même jour ; bien plus, s'ils en faisoient davantage. On voit, à la vérité, bien des gens qui peuvent manger copieusement trois fois dans un jour, sans en devenir malades, mais ils y sont accoutumés.

Moyens par lesquels on y remédie.

Pareillement, quand on est dans l'habitude de faire

Mauvais

effets de la suppression d'un repas.

deux repas; si on ne dîne point, on se sent foible, languissant, inhabile à tout ouvrage; l'on a des cardialgies; il semble que les entrailles pendent; les urines sont chaudes et pâles; les déjections tendent à devenir brûlantes; dans quelques-uns, la bouche est amère, les yeux se retirent en dedans: on a des battemens aux tempes, les extrémités froides. La plupart de ceux-là sont ensuite, le soir, hors d'état de souper, pour n'avoir pas dîné: s'ils soupent, ils ont un poids au ventre; ils ne peuvent point dormir, comme ils dormiroient s'ils avoient dîné.

Puis donc que les gens en santé éprouvent de si grands effets, d'un changement dans le régime ordinaire d'une demi-journée, et qu'il est manifestement dangereux d'y ajouter ou d'y retrancher; s'il arrivoit qu'un homme habitué à faire deux repas, se trouvant d'abord incommodé et affoibli pour n'avoir rien pris jusqu'à l'heure du souper, et appesanti ensuite, et plus incommodé encore pour avoir mangé à souper, autant qu'il mange ordinairement, combien n'est-il pas vraisemblable qu'il le seroit davantage, si après avoir resté encore plus long-temps sans manger, il fut passé subitement à faire un bon repas?

Moyens par lesquels on y remédie.

Si l'on a laissé pendant un jour ses vaisseaux vides, on contre-balance utilement ce changement, en se tenant à l'abri du froid ou du chaud, et de tout malaise. On doit souper beaucoup plus légèrement, jusqu'à ce qu'on ait peu à peu repris le train ordinaire, humecter le manger, ne pas prendre de

boissons

boissons trop aqueuses, et la proportionner, avec soin, à la quantité des alimens.

Les gens qui ont de la bile dans l'estomac, sont plus incommodés de ces manquemens, que les autres : ceux dont l'estomac est pituiteux, supportent mieux l'abstinence ; ceux-ci peuvent, avec moins d'inconvéniens, ne faire qu'un repas, quoiqu'ils soient habitués à en faire deux.

On tirera de ce que j'ai dit jusqu'ici, une induction certaine que les grands changemens faits à nos habitudes produisent des maladies, tout comme ceux qui arrivent dans la constitution de notre tempérament. L'on ne doit donc point faire d'abstinences outrées, qui vident entièrement les vaisseaux : il ne faut pas non plus donner de forte nourriture au fort de la maladie et de l'inflammation, ni faire enfin un grand changement subit quelconque, en quoi que ce soit. Conclusion.

13. On pourroit, relativement au régime, ajouter encore bien des choses analogues ; par exemple, qu'on digère facilement les alimens auxquels on est habitué, lors même qu'ils sont peu sains de leur nature. Il en est de même des boissons. Difficilement aussi s'accommode-t-on des choses très-saines, qu'on mange ou que l'on boit pour la première fois. Tout le monde connoît les effets qu'on a éprouvés pour avoir mangé plus de viandes qu'à l'ordinaire, pour avoir mangé trop d'ail, pour avoir pris trop de silphium (1), soit du suc, soit de la plante ; pour

Quelques généralités sur le régime, sur le pain mollet, sur le pain chaud, etc. sur les diverses espèces de vins, etc.

(1) Les botanistes ne sont point fixés sur ce qu'étoit le silphium. Il paroît bien que c'étoit tantôt le suc d'une plante,

avoir pris, enfin, d'autres choses qui sont d'une grande efficacité. On n'est pas étonné de voir de grands troubles d'entrailles survenir dans ces occasions, comme on le seroit en les voyant arriver après avoir mangé des choses ordinaires. Sachez néanmoins que la miche (1), quand on n'y est pas habitué, donne des gonflemens et des vents dans l'estomac, avec des coliques violentes; que le pain même mangé tout chaud, donne une soif ardente, une prompte satiété; qu'il dessèche et se digère très-difficilement; que le pain mollet et le pain bis sont des alimens entièrement différens, pour ceux qui ne sont pas accoutumés à manger indistinctement de l'un et de l'autre. Il en est tout de même de la miche, si elle est sèche et dure, ou bien molle et tendre. La farine de froment, nouvelle, diffère aussi de la vieille, pour ceux qui n'en ont pas l'habitude. J'en dis autant de la boisson : si l'on passe subitement du vin à l'eau, ou du vin mêlé avec de l'eau, au vin pur : l'un donne la pituite à la tête, et des vents dans les entrailles; l'autre donne des bâillemens, des pesanteurs de tête, et de la soif. Même le vin blanc et le rouge, si l'on

---

vraisemblablement de la famille des ombellifères, d'où l'on tiroit un suc arotmaique fort employé parmi les alimens; tantôt la plante elle-même. Elle étoit si fort estimée que les Cyrénéens la faisoient graver sur la médaille de Battus leur fondateur, comme le plus grand présent des Dieux : mais on ne peut point assurer que ce soit un laserpitium, ou une férule, ou telle autre. Je serois disposé à croire, d'après ce qui en est dit en divers endroits, qu'il s'agit de la plante qui donne l'assa-fœtida.

(1) Nous entendons par *miche* un pain plat, pâteux, peu cuit.

passe de l'un à l'autre, quoiqu'ils soient de bonne qualité tous les deux, produisent dans le corps des effets fort différens : en sorte qu'on n'a point à s'étonner si le vin doux, et celui qui ne l'est pas, n'ont pas la même vertu pour le corps, quand on est habitué à l'un, et non à l'autre.

Exceptions.

14. Il faut convenir néanmoins, qu'on voit quelquefois tout le contraire, relativement aux changemens dans le régime, chez des gens dont le corps ne s'en ressent point à cause de leur tempérament. Il y en a aussi, chez qui la quantité d'alimens, augmentée ou diminuée, ne paroît rien ajouter ni diminuer dans les forces.

Règle générale. Il vaut mieux encore pécher au commencement, par trop peu, que par trop.

15. On doit toujours se conduire relativement au caractère de la maladie, à sa violence, à la nature du malade, à ses habitudes, à son régime, non-seulement quant aux alimens, mais aussi quant à la boisson. On doit aller plus doucement, quand il s'agit d'augmenter. Il est des cas où l'on doit faire *les premiers jours* un retranchement absolu, jusqu'à ce que le fort du mal soit passé, pourvu que le malade y puisse suffire. Je désignerai quelques-uns de ces cas, où une abstinence absolue peut avoir lieu (1). Il seroit encore possible d'écrire, sur ce sujet, bien des choses qui reviendroient au même. Ce que j'en ai dit, contient ce qu'il y a de plus essentiel. Je me suis proposé principalement d'ébaucher la matière dans ce traité. Les meilleures leçons se puiseront ensuite dans le

---

(1) Voyez la page 197, et *infrà*, les numéros 23 et 37.

traitement même des malades. Il y en a, qui, dans le commencement des maladies aiguës, ont continué de manger le premier jour, et le lendemain de même : certains avaloient indistinctement quoi que ce fût ; d'autres prenoient de sorbets composés de vin, de miel et d'aromates : les uns et les autres ont certainement plus souffert que s'ils avoient tenu une diète exacte. Le mal, dans ce cas, a été cependant moindre, que si après avoir gardé une abstinence absolue pendant les deux ou trois premiers jours, on se fût mis, le quatrième ou le cinquième au régime. Ce seroit bien pire, si, après avoir passé encore le quatrième ou le cinquième jour dans une abstinence complète, on se mettoit ensuite à un régime sévère, pour l'observer jusqu'à ce que la maladie fût parfaitement jugée. Il est certain que les malades mourroient alors communément d'inanition, à moins que le mal ne fût court. Les fautes commises dans ce que l'on aura pris de trop au commencement, ne sont pas aussi irrémédiables, et se réparent avec moins de peine. Je crois donc que c'est une excellente leçon, que celle de ne pas interdire, dans les premiers jours, toute espèce de sorbition, puisqu'il faudra nécessairement en donner dans peu de jours. Ceux qui usent de la décoction d'orge, ou de la tisane crémée, ne sont point en état de juger eux-mêmes combien sa purée fait de mal, quand on y passe après une diète absolue de deux ou trois jours, ou même plus. Cependant ils sentent que la purée les incommode beaucoup, quand ils passent, avant la parfaite coction de la maladie,

Les fautes par excès se réparent plus facilement, que celles par défaut.

de l'usage de la seule tisane d'orge, ou de sa crème, à celui de la purée.

En revenant sur tout ce que nous venons de dire, il résulte que les médecins se trompent souvent dans la conduite du régime des malades, parce qu'ils tiennent vides, mal à propos, les vaisseaux de ceux qui doivent bientôt user de la purée; que certaines fois ils font, en donnant la purée, un changement préjudiciable; et que d'autrefois ils font passer tout-à-fait hors de propos, de l'abstinence complète à la purée, dans un temps où il faudroit interdire la purée, et faire observer une abstinence presque absolue, à raison de la violence du mal. Dans ce dernier cas, sont ceux où l'on voit des humeurs crues venir de la tête, et des matières bilieuses se jeter sur la poitrine, d'où il résulte des insomnies et un obstacle à la coction du mal; les douleurs augmentent; les malades deviennent inquiets; ils tombent dans le délire; ils ont les yeux étincelans, des bourdonnemens d'oreilles, les extrémités froides, les urines crues; les crachats ont peine à sortir; ils sont petits, salés; leur couleur totale n'est point par-tout la même: il y a des sueurs au cou et des anxiétés: la respiration est fréquente, l'expiration, grande: les sourcils se froncent: il y a des défaillances: le malade jette ses couvertures: ses mains tremblent: la lèvre inférieure est agitée. Ces symptômes, quand ils se montrent dès le commencement, annoncent un violent délire, et l'on meurt ordinairement: si l'on échappe, c'est au moyen de quelque dépôt, ou d'une hémorragie par le nez,

Exposition des cas, où l'on peut prescrire une abstinence presque absolue.

ou des crachats de pus épais, rendus en grande quantité ; non autrement.

Diversité des cas qui peuvent occasionner la mort.

15. Or, je ne crois pas que les médecins, à qui ceci est bien connu par expérience, fassent non plus toujours assez d'attention à ce qu'ils ont à craindre dans ces cas, de l'état de foiblesse provenant de la vacuité des vaisseaux, qui cause la mort à plusieurs malades ; quoique plusieurs périssent aussi d'éréthisme, ou de douleurs, ou de la violence du mal qui épuise les forces. La nature et les habitudes d'un chacun produisent de grandes différences dans les maladies, dont la cure ou le mauvais traitement dépendent de la connoissance de ces divers états, et de l'attention à les distinguer. Le mal devient sans doute plus grand, si, tandis que la foiblesse du malade est occasionnée par la violence et par la force de la maladie, on lui donne de la purée ou des alimens solides, croyant qu'il est foible parce que les vaisseaux sont vides : mais on n'est point excusable, d'autre part, de méconnoître les cas où la foiblesse vient de la vacuité des vaisseaux, et d'exténuer alors par un régime austère. L'une et l'autre erreur sont dangereuses. La seconde l'est même plus que la première ; et si quelqu'autre médecin ou un particulier allant chez le malade, voyant ce qui se passe, lui donne à manger ou à boire, malgré l'ordonnance de celui aux soins duquel le malade est confié, on voit alors que le malade se trouve bientôt manifestement mieux. Ce sont de pareils événemens, qui attirent aux médecins les reproches du peuple. Il croit que le médecin entré par hazard, ou le

particulier qui est venu, ont ressuscité le mourant. Je décrirai ailleurs les signes propres à faire reconnoître chacun des divers cas dont il est ici question.

16. On a encore d'autres observations analogues à ce que nous venons de voir, qui concernent les entrailles et l'estomac. Quand tout le corps a été tenu dans un repos extraordinaire, n'est-il pas certain qu'il ne reprend pas sa force de suite? Si, après une longue oisiveté, on est obligé de passer promptement au travail, on s'en acquittera certainement mal. Il en est de même de toutes les parties du corps séparément. Les pieds et les autres membres, s'ils sont long-temps sans rien faire, deviennent inhabiles à leurs fonctions. Il en seroit tout autant des dents, des yeux, et généralement de tous les organes. Un lit même, plus mou que de coutume, nous incommode, aussi-bien que s'il est plus dur, ou plus ouvert, et exposé aux courans d'air. Pourquoi entasserais-je ici les exemples. Il est certain, que si l'on se donne à la jambe, un coup ni léger ni très-violent, de sorte qu'il en résulte un mal ni léger ni bien cruel; quand on le soigne dès le commencement, et qu'on demeure couché, la jambe ne s'enfle guère : il ne s'y fait point d'inflammation, et l'on est guéri bien plutôt que si on marchoit. Mais si on continue pendant six ou sept jours, ou même davantage, de marcher, ou de se tenir debout, on souffre alors plus que si on s'étoit d'abord soigné. Si on a pris à la suite du coup une grande fatigue, le mal devient encore bien plus considérable, et l'on est tout autrement affecté, que si on prenoit la même peine

Tous changemens subits sont préjudiciables.

après s'être soigné. Tout cela concourt à prouver ; que les changemens faits subitement en quoi que ce soit, nuisent bien plus que s'ils se font peu à peu.

Application de ce qui précède, à ce qui concerne la nourriture.

17. Il reste certain que les organes de la digestion doivent être grièvement incommodés, si la nourriture n'est pas modérée à la suite d'une grande vacuité des vaisseaux. Nous observons aussi, que le reste du corps passant d'un grand repos à un travail pénible, souffre davantage que si on passe d'une nourriture abondante à l'abstinence. En tout, nous avons besoin de relâches modérés. L'excès du travail engendreroit bientôt la foiblesse, et l'impuissance de suffire à le continuer. La diète sert à délivrer le ventre de toute surcharge de nourriture ; si on n'y a recours le corps s'en ressent et devient pesant.

Briève conclusion, concernant les changemens de la nourriture dans les maladies aiguës.

18. J'ai été bien long au sujet des changemens du régime, et des diverses choses dont je viens de parler. Il étoit utile de n'y rien omettre, sans sortir néanmoins entièrement de mon sujet ; et de faire sentir à quoi on s'expose dans les maladies aiguës, si on passe à la purée après avoir tenu les vaisseaux absolument vides. Les changemens doivent être faits avec les précautions que j'ai marquées. On ne doit point donner la purée, avant que le mal ne soit cuit, ou qu'il n'ait paru de signe propre à faire reconnoître s'il y a vacuité ou éréthisme dans les entrailles, ou s'il y a aux hypocondres quelques signes dont je parlerai ensuite. Sachez que l'insomnie obstinée fait des crudités, et qu'elle empêche la digestion, tant de la boisson que du manger. Le changement, soit dans le manger, soit dans le boire,

affoiblit le corps, empêche la digestion, et donne des pesanteurs de tête.

Examen de ce qui concerne la boisson.

19. (1) On doit, dans les maladies aiguës, se conduire d'après les signes suivans, concernant l'administration du vin doux, du vin fort, du blanc, du rouge, de l'hydromel, de l'oxymel, de l'eau.

Des diverses espèces de vin.

20. Le vin doux porte moins à la tête que le vin fort; il n'étourdit pas autant; il passe plus facilement aux entrailles; il gonfle le foie et la rate. Il ne convient donc pas à ceux qui ont la bile amère; il les altère; il donne des vents dans les intestins grèles; sa qualité venteuse ne se fait pas autant sentir, dans les gros intestins. Les vents qu'il engendre ne sortent point; ils séjournent aux hypocondres: il est, en général, moins diurétique que le vin blanc fort. Le vin doux procure le crachat mieux qu'un autre; il ne produit pas autant cet effet, quand il altère; s'il n'altère point, il convient, plus que tout autre, pour faire cracher.

21. Le vin blanc se trouve déjà connu, en partie, pour ses qualités bonnes ou mauvaises, d'après ce que j'ai dit en parlant du doux. Comme il se porte à la vessie, et qu'il passe facilement, il est, par sa qualité diurétique, toujours bon dans les maladies aiguës. Quoiqu'il soit, en général, moins utile, à plusieurs égards, qu'un autre, l'évacuation qu'il procure par les urines est toujours avantageuse, s'il passe comme il faut. Ces observations importantes,

(1) C'est ici le commencement du troisième livre, d'après la division de quelques auteurs.

touchant le bien ou le mal, qui résultent de l'usage des vins divers, n'étoient pas connues des médecins qui m'ont précédé.

22. Employez le vin jaune et le rouge foncé un peu âpre, dans le commencement des maladies aiguës, quand il n'y a ni pesanteur ni étourdissement de tête; que l'expectoration est facile; que les urines coulent librement; que les selles sont humectées et chargées comme de raclures de boyau. Il convient alors, et dans les cas semblables, de ne pas user du vin blanc. On doit savoir que si le vin est bien trempé, les organes supérieurs et la vessie en sont moins affectés; que les entrailles se trouvent mieux du vin pur.

De l'hydromel.

23. La boisson de l'hydromel, durant tout le cours des maladies aiguës, convient moins, quand on est bilieux, et que l'on a des gonflemens aux viscères, que si l'on n'étoit pas dans cet état. Il n'altère pas autant que le vin doux; il adoucit le poumon; il facilite l'expectoration, et calme la toux; il a quelque chose de détersif, qui divise merveilleusement le crachat. L'hydromel est encore assez diurétique, si l'état des viscères ne le contrarie point; il est laxatif, et il fait couler la bile, tantôt pure, tantôt écumeuse et plus ardente qu'il ne faudroit. Cela arrive sur-tout aux bilieux, dont les viscères sont gonflés. Quand l'hydromel est aqueux, il facilite davantage l'expectoration : quand il est bien chargé de miel, il fait plus couler la bile, même celle qui est ardente, écumeuse. De telles déjections dénotent un grand mal; elles n'éteignent point le feu des hypocondres, qui sont brûlans; elles se trou-

vent accompagnées de douleurs et d'affaissemens ; il se fait des exulcérations aux intestins et à l'anus. On y remédie, comme je vais le dire. Il faut alors abandonner absolument la purée, et n'user que d'hydromel pour toute boisson. C'est le moyen de soulager le malade, et d'obtenir un heureux succès. A cela se réduit tout ce que j'avois à dire au sujet de l'hydromel, pour déterminer à qui on doit le donner ou le refuser, et pour quelle raison. On a souvent blâmé son usage, en disant qu'il affoiblit, qu'il énerve, que même il précipite la mort des malades. Ce reproche lui vient, de ce qu'on les laisse trop affoiblis, en ne leur faisant prendre que d'hydromel, comme s'il pouvoit nourrir long-temps, ce qui n'est point. Cependant il soutient les forces, bien autrement que ne feroit l'eau pure, à moins qu'il ne porte du trouble dans les entrailles. Il est, en général, plus fortifiant, quoiqu'à certains égards il le soit moins, que du vin blanc qui seroit petit, sans parfum, qui ne porteroit l'eau que peu. Le vin et l'hydromel diffèrent sans doute beaucoup, pour ce qui est de ranimer promptement les forces ; mais si quelqu'un boit en vin un poids double de ce qu'il avaleroit de miel seul, il tirera certainement plus de nourriture de ce dernier, pourvu que les entrailles n'en soient pas tourmentées ; et il rendra plus d'excrémens. Quand on use de la purée, si l'on boit de l'hydromel par-dessus, il gonfle, il donne des vents, il fatigue les viscères du bas-ventre ; si l'on en boit avant la purée, il n'incommode pas, comme quand on le prend après ; c'est au contraire fort sain.

L'hydromel nourrit et fortifie plus que les petits vins blancs. Il faut le donner avant la purée, non après.

De l'oxymel. 24. L'oxymel cuit est beaucoup plus agréable à la vue, que le cru ; il est blanc, clair, fin et brillant : mais je ne sais s'il a plus de vertu que le cru ; il n'est pas plus doux, pourvu que le cru soit beau ; il est moins nourrissant, et il fait moins d'excrémens. On doit le faire cuire, quand le miel n'est pas beau, qu'il est mélangé, brun, peu parfumé. La coction le corrige, et le dégage de ses impuretés.

25. L'oxymel est une boisson d'un excellent usage, dans la plupart des maladies aiguës ; il rend la respiration aisée, en facilitant l'expectoration. Voici des précautions, dans son usage. Quand il est fort acide, il ne peut être d'aucune utilité pour faire expectorer. S'il poussoit les crachats arrêtés, s'il les rendoit plus coulans, et s'il dilatoit, en quelque manière, les bronches, il soulageroit beaucoup le poumon : mais quand il est trop acide, il ne pousse pas les crachats au dehors ; au contraire il les épaissit, et il produit de mauvais effets, sur-tout chez ceux qui sont très-mal, et qui ne peuvent pas tousser fortement pour expulser ce qui embarrasse le poumon. Il faut donc le donner plus ou moins acide, suivant les forces du malade, et suivant les espérances de guérison qu'il présente ; en l'administrant, le donner à petites doses, et bien tiède. S'il est peu acide, il humecte la bouche et le gosier ; il fait expectorer, et il calme la soif ; il est doux aux hypocondres et aux viscères ; les vices du miel y sont corrigés par le vinaigre ; ce qu'il a de bilieux et de venteux est détruit ; il pousse aux urines, et il humecte en même temps les bas intestins ; il les nettoye. Il devient quelquefois nuisible

dans les maladies aiguës, en ce qu'il empêche les vents de sortir, et les fait refluer ; outre qu'il affoiblit un peu, et qu'il refroidit les extrémités. Ce sont les seuls inconvéniens que j'ai cru reconnoître dans l'oxymel, si tant est qu'ils méritent qu'on y fasse attention. On peut le donner la nuit et le jour, quand le malade est à jeun, avant qu'il ne prenne la purée. Rien n'empêche qu'on ne lui en donne aussi, long-temps après qu'il l'a prise. Pour ceux qui sont au régime de la décoction d'orge seulement, sans purée, l'oxymel ne leur convient point ; ils ne doivent pas du moins en user habituellement, à cause de la propriété qu'il a de racler les boyaux, et de solliciter les selles ; effet dont on doit plus se garantir, quand les intestins sont vides de matières, et qui est moins marqué dans l'hydromel. Lors donc que l'on aura lieu de croire que l'oxymel donné copieusement sera d'un bon usage dans tout le cours de la maladie, il faut y mettre si peu de vinaigre qu'à peine il s'y fasse sentir. De cette manière, il ne produira aucun des mauvais effets, dont on peut avoir lieu de se défier ; et l'on en obtiendra tous les bons qui sont à espérer. Pour le dire sommairement, l'acide du vinaigre est meilleur à ceux qui ont la bile amère, qu'à ceux qui ont l'atrabile. Il change la bile amère, et la convertit en pituite, en la détruisant : mais il fait fermenter l'atrabile ; il la raréfie et l'augmente. C'est une des propriétés du vinaigre, que d'étendre la couleur noire (1). Il est moins bon, en

L'oxymel est une excellente boisson dans les maladies aiguës, comme l'hydromel : mais l'oxymel est plus purgatif.

(1) *Une des propriétés du vinaigre est d'étendre la couleur*

général, pour les femmes que pour les hommes; il donne des douleurs de matrice.

De l'eau. L'auteur n'étoit pas partisan de son usage en boisson, dans les maladies aiguës.

26. Quant à l'eau, je ne vois guère ce que je pourrois dire, touchant son usage dans les maladies aiguës; elle n'a ni la vertu de calmer la toux des péripneumoniques, ni celle de faire expectorer; ou du moins on ne l'y remarque pas, comme dans les boissons dont je viens de parler. L'eau, si on en prend peu, entre l'oxymel et l'hydromel, pourra faciliter l'expectoration, à raison du changement fait dans la qualité de la boisson; elle remplit un peu, mais elle n'appaise point la soif; elle relâche (1), et elle fait de la bile, car, par sa nature, elle est bilieuse, fatigante pour les hypocondres, et très-affoiblissante. Toutes ces mauvaises qualités se déploient, quand elle trouve des vaisseaux vides. L'eau, quand elle s'est échauffée, fait gonfler la rate et le foie; elle relâche; elle inonde; elle passe difficilement, à cause de sa nature froide, et de sa crudité; elle ne sollicite point les urines; elle nuit encore, en ce qu'elle ne fait aucuns excrémens. Si les malades en buvoient

---

noire. Cela est chimiquement vrai dans l'art de la teinture. Peut-on croire qu'Hippocrate veuille ici transporter le même effet du vinaigre à l'atrabile, et faire entendre que son usage pourroit nuire, en étendant les effets de l'atrabile sur les viscères. C'est du moins le sens le plus raisonnable dont ce passage me paroisse susceptible.

(1) *Elle relâche*, etc. Ceci ne paroît pouvoir guère être entendu que de l'eau tiède, dont on abusoit peut-être du temps d'Hippocrate, ainsi que bien des personnes le font de nos jours.

ayant les pieds froids, elle produiroit plus particulièrement tous les maux dont je parle; sur quelque partie qu'elle se jetât. Dans le cas, cependant, où l'on soupçonne de la pesanteur de tête chez le malade, ou l'approche du délire; on peut alors employer l'eau, ou plutôt le vin, bien trempé, blanc, peu odorant, et donner un peu d'eau par-dessus. On empêchera ainsi, que le vin ne fasse du mal à la tête. D'après ce que j'ai dit sur l'usage de l'eau en boisson, dans les maladies aiguës, avec ce que j'en dirai dans l'occasion, on jugera quand est-ce qu'on doit en prendre beaucoup ou peu, et la donner ou froide ou chaude.

27. Quant aux autres boissons, comme une légère décoction d'orge, la décoction des plantes, celle des raisins secs ou frais, celle de la vendange foulée, la décoction de froment, de chardon béni (1), des baies de myrthe, des grains de grenade et autres, il en sera question en traitant des diverses maladies dans lesquelles on les emploie, ainsi que des autres remèdes. Des tisanes médicamenteuses.

28. Les bains conviennent dans bien de maladies, pour en user journellement, ou non. Il arrive souvent qu'on s'en passe, faute d'avoir tout de suite ce qui y est nécessaire. Peu de maisons sont fournies de tout ce qu'il y faut, et des serviteurs dont on a besoin. Or, si on prend des bains autrement qu'on ne doit, ils nuisent beaucoup, loin d'être utiles. On doit avoir une pièce qui ne fume point, beaucoup Des bains.

---

(1) *Chardon béni* κνίκος.

d'eau qui se renouvelle souvent, et qui ne vienne point à flots, à moins qu'il ne le faille. Elle ne doit point faire de grand frottement sur le corps ; ou si elle en fait, elle doit être chaude, et plus abondante qu'on ne l'emploie en douche. Il faut qu'en la renouvelant, elle ne se refroidisse pas lentement, et qu'elle soit aussitôt remplacée : que le passage, pour arriver à la baignoire, soit court ; et qu'on puisse y entrer et en sortir commodément. Celui qui prend le bain, doit y être à son aise, ne point parler, n'avoir rien à faire lui-même : c'est aux autres à donner l'eau, à frotter, à tenir tout prêt au degré de température convenable, et à faire jouer fréquemment le mécanisme qui donne l'eau. Il faut se servir d'éponges, au lieu de racloirs ; ne pas oindre le corps, avant qu'il n'ait été humecté. Soyez attentif à faire sécher la tête, le plus qu'il est possible, en l'essuyant avec des éponges. Qu'on ne laisse pas refroidir les extrémités, ni la tête, ni le reste du corps. On ne doit point entrer au bain, quand on a pris, depuis peu, la purée ou même quelque boisson nourrissante ; il ne faut rien avaler, de suite après en être sorti. Il n'est pas, à beaucoup près, indifférent, que le malade fût dans l'habitude ou non, de prendre le bain quand il étoit en santé. Ceux qui l'aiment, et qui y sont habitués, en retirent du bien ; ils deviennent plus malades, s'ils en sont privés. Le bain vaut absolument mieux dans la péripneumonie, que dans la fièvre ardente ; il calme les douleurs de côté, celles de la poitrine, celles du dos ; il hâte la coction des crachats, et l'expecto-

ration ;

ration ; il facilite la respiration ; il dissipe les lassitudes ; il assoupit les membres ; il ramollit la peau ; il est diurétique ; il soulage des pesanteurs de tête ; et il rend coulante la pituite qui doit sortir par le nez. Tels sont les effets avantageux du bain : mais il est à craindre qu'au lieu du bien on n'en retire du mal, lorsqu'on manque à quelqu'une des choses que j'ai recommandées. Chacune peut le rendre nuisible, si elle n'est pas préparée et administrée comme il faut. Le bain ne convient nullement aux malades dont le ventre est trop lâche ; ni à ceux qui sont constipés depuis long-temps, sans pouvoir aller ; ni aux malades affoiblis ; ni à ceux qui ont des nausées ou le vomissement ; ni à ceux qui regorgent de bile ; ni à ceux qui ont des hémorragies du nez, à moins qu'elles ne coulent pas suffisamment. On doit donc connoître quand l'écoulement de l'hémorragie est assez abondant : s'il ne l'est point, on fera bien de donner le bain ; soit à tout le corps, quoique le mal n'attaque que quelque partie ; soit à la tête seulement. Quand on a toutes les commodités pour cela, et que le malade paroît se devoir bien trouver du bain, il faut l'y mettre chaque jour. On peut même le donner deux fois le jour, à ceux qui l'aiment : il convient mieux aux malades qui prennent la purée, qu'à ceux qui n'usent que de la tisane crémée. Ceux-ci peuvent cependant être mis au bain : mais rarement ceux qui prennent seulement la décoction d'orge. Les cas où l'on peut faire baigner ces derniers, sont rares. Il sera facile, d'après ce que j'ai dit, de déterminer en quels cas les bains sont utiles

ou non, ayant égard au régime qui s'observe dans la nourriture. On baignera ceux qui se trouvent dans les circonstances où le bain est bon. On ne baignera point ceux en qui, loin de trouver les signes propres à faire présumer que le bain seroit utile, on en remarque qui le font reconnoître pour dangereux.

Il va maintenant être question de quelques espèces de maladies.

De la fièvre ardente, avec son processus curatif.

29. (1) La fièvre ardente a lieu quand les petites veines desséchées par les ardeurs de l'été attirent à elles des humeurs ichoreuses, âcres, bilieuses; qu'il y a une grosse fièvre; que le corps est accablé de lassitudes et de douleurs, comme si l'on avoit les os rompus. Elle vient, pour l'ordinaire, à la suite de longs voyages très-pénibles, et d'une soif long-temps soufferte. Les petites veines se remplissant alors d'humeurs âcres et chaudes, la langue est âpre, sèche, fort noire. Le malade sent comme des morsures au ventre; ses selles sont liquides, pâles; il est fortement altéré, il y a insomnie, souvent délire. donnez-lui à boire de l'eau, de l'oxymel cuit coupé avec de l'eau, autant qu'il en voudra. Il faut le faire vomir, s'il a la bouche amère, et donner des lavemens. Si le mal ne cède point, lâchez le ventre avec du lait d'ânesse, cuit. Rien de salé, ni d'amer n'est bon ici; le malade s'en trouveroit mal. Ne donnez

(1) Ce qui suit forme la partie dont plusieurs font le quatrième livre de ce traité. On pense assez généralement qu'elle n'est point d'Hippocrate, et qu'elle a été ajoutée à ce qui précède. Je le croirois facilement. On ne peut pas du moins douter, que la fin n'ait été fort altérée, ainsi qu'on le verra plus bas.

point la purée, avant que le temps de la crise soit passé. La maladie est terminée entièrement, s'il vient une hémorragie du nez, ou de bonnes sueurs critiques, avec des urines épaisses, blanches, qui déposent un sédiment uni, et s'il se fait quelque dépôt. Lorsqu'elle se termine sans ces conditions, il y aura quelque rechute : ou bien il viendra des douleurs à l'ischion, ou aux jambes; et le malade aura des crachats épais à rendre, avant de recouvrer la santé.

D'une autre espèce de fièvre ardente.

Autre espèce de fièvre ardente. Le ventre est lâche; la soif est grande; la langue âpre, sèche, salée; il y a peu d'urines, insomnie; les extrémités sont froides. Cette espèce-ci de fièvre ardente ne s'appaise point, s'il ne vient ou une hémorragie du nez, ou quelque dépôt autour du cou, ou des douleurs aux jambes; ou si le malade ne rend des crachats épais, ce qui arrive quand le ventre est constipé; ou si l'ischion ne devient douloureux; ou si la verge ne prend une couleur livide. La rétraction des bourses est un signe critique. Donnez, dans cette fièvre, les remèdes laxatifs, mêlés avec la purée. On saigne comme dans toutes les maladies aiguës, lorsque le mal est fort grand, que les malades sont dans un bon âge, et que les forces du malade le permettent. S'il a des symptômes d'esquinancie, ou de pleurésie, on purge avec des remèdes fondans qu'il tient dans la bouche, les y laissant dissoudre. Quand il est trop foible, ou qu'on a tiré beaucoup de sang, on lui donne des lavemens tous les trois jours, jusqu'à ce qu'il est hors de danger, et qu'il se sent de l'appétit.

Règles sur la saignée dans les maladies aiguës.

De l'orthopnée, qui est peut-être ce que nous appelons souvent l'asthme sec.

Inconvéniens des purgatifs administrés dans le commencement de l'orthopnée, et généralement dans le commencement de tout état inflammatoire.

30. Les ardeurs aux hypocondres, quand elles ne proviennent point de vents qui y soient arrêtés, les soupirs avec des tiraillemens au diaphragme et au poumon, sont des symptômes unis à l'orthopnée sèche, dans laquelle il n'y a point de suppuration, et qui provient seulement du souffle intercepté dans les bronches. Il s'y joint ordinairement des douleurs dans la région du foie, avec un sentiment de poids dans celle de la rate, des ardeurs au-dessus du diaphragme, et divers autres accidens. Or, ils résistent, si l'on commence le traitement, par les purgatifs; la saignée doit précéder. On passe ensuite aux lavemens, à moins que l'orthopnée ne soit forte et violente. On purge vers la fin, s'il le faut, quand elle est calmée. On doit user de précautions et de modération, en donnant des purgatifs, même après la saignée. Si, dès le commencement, on entreprend avec des purgatifs la curation des maladies, où il y a des ardeurs et de l'inflammation, on n'enlève rien de ce qui fait l'inflammation; les matières crues ne sortent point; le corps s'affoiblit; le mal prend le dessus, et il devient incurable.

Règle importante sur l'administration des purgatifs.

Ceci a l'air de se rapporter à l'apoplexie.

31. Quand on perd subitement la parole, c'est le souffle (1) retenu dans les veines qui fait le mal, soit que l'accident arrive sans cause manifeste à un homme qui se porte bien, soit qu'il vienne de quelque grande cause apparente. Il faut, dans ce cas, saigner du bras droit à la veine intérieure, (la basilique), et tirer plus ou moins de sang, suivant le tempérament et l'âge du malade. Les symptômes qui se montrent

(1) Voyez *suprà*, page 114, note 2, et *infrà* le traité des Vents.

ordinairement dans l'état dont je parle, sont la face rouge, les yeux fixes, un craquement des dents, des battemens d'artère, de la bave, le froid aux extrémités. Ce sont autant de signes du souffle intercepté dans les veines. S'il s'y joint des douleurs produites par la bile noire, et par des fluxions de matières âcres, on sent, dans l'intérieur, comme des morsures ; les veines agacées se dessèchent, se crispent et s'enflamment ; elles attirent les humeurs ; le sang s'altère : et le souffle ne pouvant pas suivre son chemin ordinaire à travers le sang, il en résulte des froids qui sont une suite de sa stagnation, des vertiges, la perte de la parole, des pesanteurs de tête, des convulsions. Lorsque la fluxion se jette sur le cœur et sur le foie, ou sur la veine (1), elle fait des épilepsies, ou des paralysies ; suivant les parties qui en sont attaquées et desséchées (2), le souffle ne pouvant se procurer une issue. On doit commencer le traitement par des fumigations, et saigner de suite, tandis que tous les souffles, *ou les esprits*, et les humeurs sont encore en mouvement : car il est plus fa-

(1) Voyez le traité de l'épilepsie qui se trouvera parmi les suivans. Vous y trouverez, numéro 3 et 4, la manière dont on expliquoit, d'une manière satisfaisante alors, les effets des diverses causes de l'épilepsie. Rien n'empêche qu'ici on n'entende par *LA VEINE*, la veine porte ou quelqu'autre des gros vaisseaux sanguins ; même la trachée artère, si on le vouloit absolument : ainsi que nous aurons occasion de le reconnoître, d'après les divers morceaux d'angiologie qui nous sont parvenus sous le nom d'Hippocrate.

(2) *Desséchées*. Il s'agit ici d'une fluxion de matières âcres,

cile alors d'y porter remède. Il faut soutenir les forces, observer la crise, purger si les humeurs et les esprits ne se déplacent point pour s'élever. Quand le ventre ne se lâche pas au moyen des lavemens, on donnera douze verres, au moins, de lait d'ânesse cuit; même seize verres, si le malade est fort; chaque verre d'environ neuf onces.

De l'esquinancie. Sa cause, ses symptômes, son processus curatif.

32. L'esquinancie a lieu, quand, dans l'hiver ou dans le printemps, une fluxion abondante d'humeurs épaisses se jette sur les veines jugulaires, qui, à cause de leur grosseur, ont une forte attraction. Si la viscosité et la froideur de ces humeurs les y font arrêter, le souffle et le sang des environs s'arrêtent aussi, à cause des obstacles que le froid leur oppose. Le malade, en conséquence, tombe dans la suffocation; la langue devient pesante; elle prend une couleur violette; elle s'arrondit. Sa pointe se relève, à cause du gonflement des veines sublinguales; celles qui vont à la luette, et à ce qu'on nomme les piliers qui sont de chaque côté, se gonflent aussi. Les veines qui communiquent avec la langue, qui devient sèche, se gorgent et la raréfient; elles s'imbibent comme une éponge; c'est ce qui la fait venir ronde, de platte qu'elle étoit; ce qui la rend livide, lui enlevant sa bonne couleur, et qui lui fait perdre sa souplesse, en la rendant âpre et dure : à moins qu'on ne saigne promptement au bras et aux ranines, et qu'on ne purge au moyen des remèdes fondans tenus dans la bouche. On prescrira aussi des gargarismes chauds; on rasera la tête, pour y appliquer des cérats; on en mettra aussi autour du cou; on en-

veloppera ces parties avec de la laine, ou avec des éponges imbibées ; on fera des fumigations humides ; on donnera de l'hydromel et de l'eau chaude ; la tisane crémée pour nourriture, quand la crise aura tourné en bien. Dans l'été ou dans l'automne, la fluxion étant chaude et nitreuse, à cause du piquant et de l'ardeur de la saison, il se fait des excoriations et des ulcères, là où le souffle s'accumule : et l'orthopnée se joint à l'esquinancie. Les parties qu'on voit dans la bouche ne sont pas aussi enflées ; les tendons de la nuque occasionnent des rides sous l'occiput, comme dans le tetanos ; la voix est grêle ; la respiration est petite ; l'inspiration fréquente et laborieuse ; il se fait des ulcères dans la trachée ; le poumon se remplit et ne peut recevoir l'air. Cette esquinancie est plus terrible et plus mortelle, à raison de l'ardeur et de l'âcreté des matières dans cette saison, à moins qu'elles ne se portent d'elles-mêmes vers les parties extérieures du cou.

Fièvre de plénitude dans les premières voies; que certains médecins de nos jours appelent, improprement, fièvre putride.

33. La fièvre qui vient, quand on a beaucoup d'excrémens dans les gros boyaux, ou, quand, à la suite du manger, on a des douleurs de côté, et beaucoup de mal-aise jusqu'à ce que les matières soient descendues, demande une boisson d'hydromel abondante. Si l'on sent du poids aux lombes, il faut donner un lavement laxatif, ou prendre une médecine. Après la purgation, l'on s'en tiendra à la purée et à l'hydromel ; puis on passera aux alimens légers, au poisson cuit ; on n'usera pour boisson que du vin trempé à souper, de l'hydromel coupé à dîner. S'il y a des vents rendus par le haut, qui soient de mau-

vaise odeur, on y remédie en mettant un suppositoire, en prenant des lavemens, en usant d'oxymel pour boisson, jusqu'à ce qu'ils descendent et sortent par bas.

Fièvre ardente, avec inanition.

34. Lorsque la fièvre ardente prend quelqu'un dont les entraillés sont vides, si vous croyez convenable de purger, ne le faites pas durant les trois premiers jours, attendez le quatrième. Après la purgation, vous donnerez la purée, en recommandant de ne pas la faire prendre durant le paroxisme, ni quand il va commencer, mais à son déclin, aussi loin qu'il se pourra, du commencement du suivant. Durant que les pieds sont froids, ne donnez, ni purée, ni boisson, ni rien de pareil; il faut s'en garder, jusqu'à ce que les pieds soient bien chauds; donnez alors la nourriture convenable. Le froid aux pieds est le précurseur d'une augmentation dans la fièvre : quoi que vous fassiez prendre, à cette époque, tout tournera à mal; et la maladie en sera considérablement augmentée. Quand la fièvre baisse, les pieds sont plus chauds que le reste du corps. Le redoublement cause le froid aux pieds, en élevant la chaleur de la poitrine vers la tête. Quand tout le chaud se porte à la tête, et qu'elle s'incendie, les pieds doivent naturellement se refroidir; ils sont, de leur nature, peu charnus; ils ont beaucoup de nerfs, et ils se trouvent fort éloignés de la poitrine, où est le foyer de tout le corps. Il est naturel aussi qu'ils se réchauffent, quand la fièvre diminue; et que la chaleur se répandant par-tout, la poitrine et la tête soient rafraîchies. C'est alors le temps de nourrir;

Explication du froid des extrémités au commencement des redoublemens.

tandis que les pieds sont froids, le ventre est chaud, l'appétit ne se fait point sentir; les hypocondres sont tendus; le malade ne sait comment se tenir; tout l'intérieur se trouble; la connoissance se perd; on est dans des angoisses; on sent comme des morsures piquantes; l'on a des envies de vomir; et si l'on vomit, les efforts du vovissement augmentent les douleurs. Tout s'appaise quand la chaleur va aux pieds, que les urines et les sueurs arrivent. C'est alors, je le répète, le moment propre pour donner la purée; dans l'autre temps elle seroit funeste.

Des diarrhées et de quelques autres symptômes funestes dans les fièvres ardentes dont il s'agit ici.

35. Lorsque dans ces fièvres le ventre est toujours lâche, sans discontinuer, il faut avoir soin sur-tout de tenir les pieds bien chauds, les enduire de cérats, les envelopper de linges, et faire, autant qu'on le peut, qu'ils ne soient pas moins chauds que le reste du corps : s'ils le sont suffisamment, il est inutile de les fomenter davantage; il faut, pour prévenir qu'ils ne se refroidissent, ne donner que peu d'eau fraîche à boire, ou d'hydromel froid. Quand les malades ont le ventre lâche, avec un délire obscur qui se manifeste, en ce qu'ils tâtonnent avec les mains pour arracher des fétus, ou qu'ils grattent continuellement dans le fond du nez; que leurs réponses sont extrêmement laconiques, cet état provient, à mon avis, de la bile noire. Toutes les fois que le ventre est lâche, qu'on se fond en selles, on doit alors prendre la purée froide (1) et fort épaisse. La boisson

(1) La médecine fait souvent usage de nos jours avec succès de la nourriture froide, pour arrêter des diarrhées

doit être propre à arrêter, mais plus vineuse et fortifiante, qu'astringente.

Des fièvres en général.

36. Si les fièvres sont avec vertige dès le commencement, avec des battemens dans la tête, et peu d'urines, il faut s'attendre que le mal augmentera considérablement lors de la crise, et n'être pas étonné que le délire s'y joigne. Si les urines sont épaisses, ou si elles font le nuage, on doit purger pourvu que le reste concoure. Les urines sont-elles claires, ne purgez point; mais vous pouvez donner des lavemens, s'il en est besoin. Le traitement convenable alors consiste à tenir le corps en repos, à l'oindre, à le tenir également couvert, et à faire prendre de l'hydromel coupé pour boisson, de la la purée ou de la tisane cremée, le soir (1), pour nourriture. Videz le ventre, dès le commencement, avec des lavemens; mais ne donnez point de purgatif: car si vous agissez trop sur les entrailles, les urines ne se cuiront pas; la maladie restera long-

---

obstinées. Quant à l'utilité de la purée épaisse, je dirai que l'efficacité de châtaignes bouillies contre les diarrhées invétérées, est si avérée dans le Limousin, que j'ai vu à Toulouse un paysan des environs de Limoges, épuisé par une vieille diarrhée, s'en embarrassant fort peu, me disoit-il, pourvu qu'il pût joindre son pays des châtaignes.

(1) *Le soir.* On peut induire de cet endroit et de plusieurs autres, que du temps d'Hippocrate, l'usage le plus général étoit de ne faire qu'un repas, quoique certaines personnes en fissent deux par jour, ou même trois; et que lorsqu'on ne mangeoit qu'une fois par jour, c'étoit le soir, non vers midi.

temps sans sueurs et sans crise; ne donnez pas de purée vers le temps de la crise, tandis qu'il y a du trouble; différez jusqu'à ce qu'il soit passé, et que les choses aillent mieux. On doit, dans toutes les fièvres, avoir égard aux crises, et supprimer la purée. Bien des fièvres sont longues, et sujètes à des mètastases autour des oreilles et du cou, quand il y a des froids aux parties inférieures (1). S'il n'y a pas de froids, on voit d'autres événemens, des hémorragies du nez, des cours de ventre.

37. Dans les fièvres avec de grandes anxiétés, qui se nomment fièvres *ASODES*, les hypocondres sont tendus, les malades ne peuvent rester en place; les extrémités sont froides. Il faut ici beaucoup de soin et d'attention. On ne donnera que de l'hydromel coupé avec l'eau; point de purée, jusqu'à ce qu'il y ait du calme, et que les signes de coction se montrent dans les urines; la chambre doit être peu éclairée; le lit doit être mou; et l'on tâchera d'y faire tenir les malades aussi tranquilles qu'il se pourra, sans s'agiter. Le calme leur est d'une grande utilité. On fomentera les hypocondres avec la décoction de lin, en prenant garde de ne point refroidir; elle

Fièvre asode.

(1) Nous avons bien souvent occasion d'observer que la médecine active, telle qu'on la pratique de nos jours, fait qu'on y voit infiniment moins de ces dépôts critiques, dont Hippocrate nous parlera si fréquemment, et qui devoient se présenter souvent, lorsqu'on livroit la cure des maladies aiguës, même de quelques affections chroniques, presque entièrement aux efforts de la nature. Gagne-t-on autant qu'on le croit, en pratiquant le contraire?

doit être plus que tiède, et arrosée d'huile. On consultera les urines, pour connoître l'issue de la maladie; si elles sont épaisses et pâles, c'est bon signe; mauvais signe, au contraire, si elles sont claires et brunes. Quand elles changent souvent, la maladie doit être longue; il faut nécessairement alors qu'elle aille du bien au mal, ou du mal au bien, irrégulièrement. On s'attachera à étudier sa nature, pendant tout le temps qu'elle est ainsi variable, jusqu'à ce qu'elle se fixe. Le coup d'œil du médecin lui fait voir, avec le temps, dans les malades, une foule de choses; il doit les observer attentivement, pour tâcher de ne laisser passer aucune cause, ni aucune occasion propre à éclairer ses conjectures; ne pas négliger ce qui peut arriver aux jours pairs, et aux impairs. Il se défiera sur-tout des impairs; c'est dans ceux-là que la maladie prend une autre tournure; il observera d'abord, pour le premier jour, quand et comment a commencé la maladie, c'est la première chose à savoir. Après s'en être instruit, il s'informera de ce qui concerne la tête; si elle n'est point douloureuse, point pesante, comment elle va; il passera ensuite à l'état des hypocondres, à celui de la poitrine. Si l'hypocondre est fort sensible, s'il est fort élevé, s'il y remarque des choses extraordinaires, s'il y a de la plénitude, si la poitrine est douloureuse, s'il y a de la toux, si le malade a des tranchées, des maux de ventre; quel de ces signes qui se montrent, sur-tout ceux qui concernent les hypocondres, il sera toujours bon de lâcher le ventre avec des lavemens, et

de faire boire de l'hydromel cuit. Il faudra, dans les convalescences, demander s'il y a des défaillances, si la respiration est facile; voir les selles; examiner s'il n'y auroit pas quelques matières fort noires, ou si elles sont comme celles d'une personne en santé. Durant la fièvre, si les redoublemens sont en tierce, après s'être assuré de cette circonstance, il faut encore avoir égard à bien d'autres. Le malade risque beaucoup au quatrième redoublement, lorsque les symptômes ci-dessus mentionnés persistent.

Voici quelques signes *pronostics qu'on ne doit pas négliger*. Si les déjections sont noires, elles sont suivies de mort; quand elles sont comme d'un homme en santé, qui va tous les jours, c'est signe de guérison. Lorsqu'au commencement de la maladie, le ventre ne se lâche point par le moyen d'un suppositoire, et que la respiration est libre, si le malade, en se levant de dessus le siège, ou en restant dans le lit, a des défaillances de quel sexe qu'il soit, croyez qu'il tombera dans le délire. Ayez attention à l'état des mains; si elles sont tremblantes, attendez-vous à une hémorragie du nez. Examinez les narines, pour voir si la respiration se fait également par chaque côté (1). Quand le malade respire beaucoup par le nez, il survient ordinairement des convulsions; si elles arrivent, la mort s'en suit. Vous pouvez la prédire.

Quand la fièvre asode vient dans l'hiver, si la lan-

---

(1) Hippocrate veut-il faire entendre, quoiqu'il n'en dise rien ici, que l'hémorragie aura lieu par la narine par laquelle la respiration se fait moins?

gue est rude, et s'il y a des défaillances, quoiqu'il soit dans sa nature d'avoir souvent de relâches, on doit cependant tenir constamment le malade à une diète austère, à la boisson de l'eau et de l'hydromel. Ne vous fiez pas aux relâches; ils sont presque toujours mortels; mais, quoique vous en soyez persuadé, si vous jugez à propos d'en faire la prédiction, mettez-y beaucoup de circonspection.

Lorsqu'il arrive aux malades quelque symptôme alarmant, le cinquième jour; soit qu'ils tombent dans un cours de ventre subit, avec des défaillances; soit qu'ils perdent la parole, ou qu'il survienne des convulsions ou le hoquet, symptômes qu'on voit souvent dans la fièvre asode, ainsi que des sueurs au front, au-dessous du nez, au cou, et derrière la tête, les malades meurent dans peu avec une grande oppression. Lorsque durant la fièvre, il vient aux jambes de petites tumeurs qui persistent sans subir de coction pendant la fièvre, et qu'il s'y joint un serrement de gosier qui persiste, quoiqu'il n'y ait pas d'enfiure au-dedans du pharynx, il arrive communément une hémorragie du nez; si elle est abondante, elle termine la maladie : dans le cas contraire, elle en annonce la longueur; moins il coule de sang, plus le mal est dangereux ou long. Quand le reste va bien d'ailleurs, il faut s'attendre à des douleurs aux pieds. Lorsque la douleur sera venue aux pieds, et qu'elle persistera à s'y faire fortement sentir avec inflammation; si elle ne se dissipe, les douleurs se porteront dans peu au cou, à la clavicule, aux épaules, à la poitrine et aux articulations qui devien-

dront tuberculeuses. Ces symptômes dissipés, si les mains se roidissent, elles passent à des tremblemens ; il vient des convulsions et le délire, même des phlyctaines et des rougeurs aux sourcils ; les paupières se prennent l'une avec l'autre ; il s'y fait des inflammations fâcheuses ; les yeux s'enflent beaucoup, et le délire augmente considérablement ; il est encore plus fort dans la nuit que dans le jour. Tous ces symptômes arrivent plus souvent aux jours impairs qu'aux jours pairs ; en quelque temps qu'ils viennent, ils sont funestes. Si l'on purge dans ces fièvres, au commencement, ce doit toujours être avant le cinquième jour ; il faut, pour cela, qu'il y ait des borborygmes dans le ventre. Lorsqu'au grouillement des hypocondres il se joint des selles bilieuses, purgez modérément avec la scammonée. Quant au reste du traitement, ne donnez, pour bien faire, que peu de tisane crémée ou peu de purée, jusqu'à ce que le quatorzième jour soit passé. Si la fièvre persistant toujours, le malade perd la parole le quatorzième jour, c'est ordinairement un signe que la maladie ne se terminera pas dans peu, et qu'elle sera longue ; elle l'est toujours beaucoup, lorsque ce symptôme arrive à cette époque. Quand la fièvre persistant, la langue se trouve embarrassée le quatorzième jour, sans que cependant le malade perde la parole, et que le ventre donne des selles bilieuses, le délire vient ordinairement à la suite. On doit faire attention à tout, et juger de ce qui viendra par ce qui arrive.

(1) Dans les fièvres aiguës d'automne et d'été, quelques gouttes de sang rendues au commencement, annoncent une grande tension, avec beaucoup d'inflammation, et que les urines couleront peu dans la suite. Si le malade est dans la vigueur de l'âge, et si son corps est fort habitué à la peine, bien charnu, ou si le tempérament est atrabilaire, quand les mains tremblent en prenant la boisson, c'est signe manifeste que le délire ou les convulsions arrivent. Il est bon de le prédire; il vaut mieux que cela arrive aux jours pairs; si c'est aux jours critiques, le signe est funeste, à moins qu'il ne s'établisse une hémorragie abondante par le nez, ou des selles, ou quelque évacuation de pus, ou quelque métastase, ou un dépôt, ou un travail aux hypocondres, ou vers les testicules, ou aux jambes. Quand ces symptômes finissent, on voit venir les crachats, les urines épaisses, égales, blanches.

La fièvre avec hoquet. Le hoquet doit sans doute être regardé ici comme un symptôme, plutôt que comme constituant une espèce particulière de fièvre.

39. Dans la fièvre avec hoquet, faites boire du suc de silphium (2) et de carottes, et de l'oxymel, mêlés ensemble. Ayez du galbanum ou du cumin en poudre; faites-en, avec du miel, un mélange qu'on laisse fondre dans la bouche, prenant de la tisane crémée par-dessus. Cet état se guérit difficilement, à moins qu'il ne survienne des sueurs critiques, avec un doux sommeil, et qu'il ne soit rendu

---

(1) Je ne mets point de nouveau numéro à cet alinéa, le regardant comme une continuation sur les fièvres asodes.

(2) Voyez sur le silphium, *suprà*, la note au numéro 13.

des

des urines épaisses, piquantes, ou qu'il ne se fasse quelque abcès. Les pignons et la myrrhe sont bons en éclegme. La meilleure boisson est l'oxymel et l'eau, quand le malade est fort altéré.

La pleurésie et la péripneumonie avec le processus curatif.

40. Dans la pleurésie et dans la péripneumonie, on observera d'abord, si la fièvre est forte; si la douleur est d'un côté seulement, ou de tous les deux; si la respirarion est élevée, très-laborieuse; si la toux est fréquente; si les crachats sont jaunes ou livides; s'ils sont petits, écumeux, teints de petits filets de sang: et s'il y a quelqu'autre signe important. La conduite à suivre tient à ces diverses circonstances. Quand la douleur est aux parties supérieures (1), s'étendant jusqu'aux clavicules, aux mamelles, aux épaules, il faut saigner au bras, (à la basilique), du même côté que celui où se trouve la douleur; laisser couler le sang en quantité, avec confiance, suivant la saison de l'année, le tempérament, l'âge, la couleur du malade: si la douleur est violente, on saigne jusqu'à défaillance; on donne ensuite des lavemens.

(1) Il semble, d'après quelques passages d'Hippocrate, qu'il se servoit du siége des douleurs pleurétiques, pour déterminer si c'étoit le cas de ces pleurésies ou péripneumonies, que les modernes ont quelquefois appelées fausses pleurésies, et fausses péripneumonies, *pleuritis notha*, *péripneumonia notha*; ou bien si la maladie étoit vraiment inflammatoire. Sa curation, pour le second cas, consistoit, comme chez nous, principalement dans la saignée; et pour le premier, dans la purgation. Les douleurs, au-dessus du diaphragme, servoient à caractériser le second cas; celles au-dessous du diaphragme, le premier cas.

Quand la douleur est au-dessous du diaphragme, et qu'elle est forte, purgez; et entre les purgations (1), ne donnez point de remède. Faites prendre de l'oxymel, après la purgation. On ne purge que le quatrième jour. Pendant les trois premiers, on donne des lavemens. On se tient sur ses gardes, jusqu'au septième; jusqu'à ce que la fièvre ait quitté. Lorsque le malade sera hors de danger, l'on se conduira comme il suit. L'on donnera d'abord de la tisane crémée, en petite quantité, mêlée avec du miel; on la donne plus épaisse, et en plus grande quantité, même deux fois le jour, à mesure que le malade va mieux, que la respiration est plus aisée, que la douleur se dissipe entièrement. Dans le cas contraire, on en donne moins, plus claire, et une seule fois par jour, choisissant toujours le temps où le malade est le mieux. On examinera les urines. On ne doit point, dans cette maladie, donner la purée à ceux qui guérissent, jusqu'à ce que les urines et les crachats montrent des signes de coction. Si les purgations ont produit d'abondantes évacuations, il faut la donner claire, et en moindre quantité. Le malade ne pourroit, si les vaisseaux étoient tenus dans une entière vacuité, ni dormir, ni suffire à la coction, ni supporter tout le travail de la crise; il pourra plus facilement, *s'il est nourri*, surmonter ce qui s'y opposoit, et qui résistoit à l'élaboration des matières crues. Les crachats sont cuits, lorsqu'ils ressem-

(1) *Entre les purgations*, ou bien peut-être *durant l'effet des purgatifs*.

blent à du pus. Les urines sont bonnes, lorsqu'elles donnent un dépôt tirant sur le rouge, de la couleur des orobes. Rien n'empêche, pour soulager des douleurs, d'ajouter des fomentations chaudes sur le côté, ou des onctions avec des cérats; d'oindre même les lombes et les jambes avec des huiles chaudes, ou avec de la graisse; de fomenter avec la décoction de graine de lin, depuis les mamelles jusqu'aux hypocondres. Mais une péripneumonie violente ne se guérit point sans évacuations; la force et la violence du mal étouffent le malade, quand il y a de grandes douleurs, de l'oppression, avec peu d'urines qui sont cuisantes, et des sueurs fâcheuses tant au cou qu'à la tête; à moins qu'il ne vienne une abondance d'urines épaisses, ou de crachats cuits. L'une ou l'autre de ces évacuations délivrent du mal. On fait un bon lok pour les péripneumoniques avec le miel attique, les pignons et le galbanum. On fait aussi bouillir dans l'oxymel, de l'orone, du poivre, de l'ellébore noir, pour en donner aux pleurétiques (1). On prescrit utilement, quand la douleur se fait sentir au foie et dans les parties au-dessous du diaphragme, une décoction de panais qu'on fait bouillir avec de l'oxymel, et qu'on coule. Toutes les fois qu'on veut pousser par les selles ou par les urines, on donne le miel avec le vin. Quand on veut pousser décidément par les selles, on fait boire beaucoup d'hydromel coupé avec de l'eau.

---

(1) Ce second lok devoit faire un expectorant très-incisif.

Sur la dyssenterie.

41. Les dyssenteries se terminent par des abcès; ou par des tumeurs, si la fièvre ne survient ou des sueurs, à moins que les urines ne deviennent blanches et épaisses; ou que la fièvre tierce n'arrive; ou qu'il ne se fasse une crise par des douleurs, soit aux testicules, soit aux jambes ou à l'ischium.

De la fièvre bilieuse, et des coliques bilieuses.

42. Dans la fièvre bilieuse, la jaunisse venant avec froid avant le septième jour, fait finir la fièvre : mais si la jaunisse vient sans froid, quoique même ce soit au temps convenable, elle est funeste. On remédie par la saignée, au roidissement des lombes, et aux interceptions du souffle dans les veines à raison de bile noire; mais lorsque le tiraillement violent des tendons oblige de se tenir courbé en avant; que les douleurs aiguës font venir des sueurs au cou et au visage; que les grosses parties tendineuses qui vont à l'épine, se dessèchent, ainsi que celles qui s'étendent jusqu'aux pieds: dans ce cas de *colique bilieuse*, si la fièvre ne vient point, ni le sommeil, ni les urines avec des signes de coction, ni des sueurs critiques, on donnera du vin rouge de Crète; on nourrira avec des bouillies de farine cuite; l'on fera des onctions et des frictions avec des cérats; on enveloppera les jambes et les pieds dans des linges imbibés d'eau chaude, les bras et les mains pareillement. On en fera de même pour les lombes, et depuis l'ischium jusqu'au cou; on pourra aussi étendre de la cire avec de la graisse sur une peau souple, pour en couvrir les parties souffrantes; on fumigera, de temps en temps, avec les vapeurs d'eau chaude qu'on répandra des outres sur des charbons ardens, tenant le malade

assis, entouré de draps. Il ne faut point purger; à moins que ce ne soit par des suppositoires, dans le cas où le malade n'est point allé à selle depuis longtemps. S'ils lâchent le ventre, ce sera bon; s'ils ne le lâchent point, donnez à boire du vin, dans lequel vous aurez fait piler de la racine de brioine et de carottes; il faut le prendre le matin à jeun, avant les fomentations; et manger, immédiatement après beaucoup de bouillie tiède, faite avec la farine cuite. Le malade boira ensuite du vin trempé, quand il voudra. Si ce remède opère, il y aura du soulagement; s'il n'opère point, tirez-en votre pronostic. Toutes les maladies se guérissent au moyen de quelque évacuation, ou par la bouche, ou par l'anus, ou par la vessie, ou par quelque émonctoire. L'organe de la sueur en est un, qui est commun pour tous les maux.

Règle générale sur la terminaison des maladies.

43. L'ellébore se donne utilement dans les cas où les humeurs découlent de la tête: mais dans les cas où il y a une suppuration interne, causée par un dépôt, ou par une déchirûre des veines; qu'elle soit un effet du tempérament ou de quelque toux violente, il ne faut point donner de l'ellébore, il n'y produira aucun bien; et si le mal empire, on le lui attribuera. Quand l'on se sent le corps fatigué; que l'on a des maux de tête, des bourdonnemens d'oreille; que l'on est obligé de se moucher souvent, ou de cracher; que l'on sent des pesanteurs aux genoux; que tout le corps semble s'enfler, donnez l'ellébore: pourvu que cela ne provienne point d'excès dans le boire, ni dans les plaisirs de Vénus, ni de soucis, ni de peines,

Règles sur l'administration de l'ellébore.

ni d'insomnies. Ces derniers cas doivent être soignés, chacun suivant sa nature.

Distinction entre les symptômes qui proviennent de fatigue, et d'autres causes.

44. Les maux provenans de la fatigue des voyages, sont des douleurs au côté, des douleurs au dos, aux lombes et à l'ischium, et tout ce que ressentent ceux qui sont oppressés; mais la cause dans le cas dont je parle, en est manifeste. On a aussi des douleurs aux lombes et à l'ischium, pour avoir trop mangé ou trop bu. On les distingue en ce que chez ceux qui les ont pour des fatigues de voyage, il s'y joint des ardeurs d'urine, souvent des enchifrenemens et des enrouemens. Pour connoître quand ces douleurs proviennent de fautes dans le régime, il faut examiner si on s'est éloigné de la manière de vivre accoutumée. Ceux qui ne sont pas habitués à dîner, éprouvent, s'ils dînent, des gonflemens de ventre, des assoupissemens, de la plénitude; s'ils soupent par-dessus, ils ont du trouble aux entrailles. Ils doivent dormir au sortir du bain, et se promener ensuite, d'un pas lent, pendant long-temps. Si le ventre se lâche, ils souperont et boiront du vin pur, en petite quantité; si le ventre ne se lâche point, ils s'oindront d'huile chaude, et se tiendront tranquilles, buvant du vin blanc trempé, ou du vin doux, dans le cas qu'ils aient soif. On les traite du reste, comme on traite dans le cas d'excès de boire et de manger.

Inconvénient des boissons aqueuses et des boissons trop fortes

45. Les boissons aqueuses passent lentement; elles roulent et séjournent dans l'hypocondre; elles ne se portent qu'avec peine aux urines. Celui qui s'en remplit, ne pourra faire facilement rien de ce qui demande, de la part du corps, de l'activité, de la

force, de la célérité; il doit rester en repos, jusqu'à ce que la boisson aqueuse soit digérée avec les alimens. Tous les liquides qui sont forts et âpres, donnent des palpitations dans le corps, des battemens à la tête. Il faut dormir par-dessus, avaler quelque chose de chaud, de ce que l'on aime le mieux. C'est mal de ne rien prendre, dans le cas de l'ivresse et des maux de tête.

46. Ne faire qu'un repas, quand on est habitué à en faire deux, cela affoiblit et donne des ardeurs d'urine; la bouche en devient salée et amère; on a des tremblemens, si l'on travaille; on sent des tiraillemens aux tempes; et l'on ne pourra point digérer le souper, comme on feroit si l'on avoit dîné. On doit alors boire moins qu'à l'ordinaire, et manger de la miche qui est moins sèche que le pain, des herbes, comme l'oseille, les mauves, les bettes; prendre la tisane; boire à ce repas le moins de vin qu'il est possible, et trempé; se promener un peu après le souper, jusqu'à ce que les urines coulent. On peut aussi souper avec du poisson cuit. Conduite à tenir, quand on n'a fait qu'un repas, étant habitué à en faire deux.

47. L'ail donne des vents, de la chaleur à la poitrine, des pesanteurs de tête, des rapports et d'autres incommodités. Il est diurétique, pour ceux qui sont habitués à son usage. Il est bon d'en prendre, quand on veut bien manger et bien boire. Effets de l'ail.

48. Le fromage donne des vents; il resserre; il mettra le feu aux autres alimens, qu'on le mange ou cuit ou cru; il est sur-tout très-mauvais, quand on est rassasié de boire et de manger. Du fromage.

49. Tous les légumes sont venteux, ou cuits ou Des légumes.

crus, bouillis ou frits, sur-tout quand ils sont verds. N'en usez qu'avec les autres alimens. Chaque espèce a son mauvais effet particulier. Le poix chiche est venteux, tant cuit que cru; il fatigue l'estomac. La lentille est astringente, et met du trouble dans la digestion, à moins qu'elle ne soit en purée, pour en laisser les peaux. Le lupin n'a aucun de ces inconvéniens.

Le suc et la tige du silphium (1) passent facilement chez ceux qui y sont habitués; si on n'y est pas accoutumé, il donne de la bile noire, sur-tout quand on en use avec un mélange de beaucoup de fromage et de chair de bœuf; car le bœuf irrite les affections procédant de l'atrabile. La viande de bœuf est pesante de sa nature; tout estomac ne peut pas la supporter; on la digère cependant bien, quand elle est vénée et cuite comme il faut.

De la chair de bœuf.

La viande de chèvre.

50. La viande de chèvre est bonne, mais elle a tous les inconvéniens de celle de bœuf; elle est pesante, venteuse; elle cause des rapports; elle donne de l'atrabile; elle a quelquefois du parfum, et la fermeté qui convient; elle est alors fort agréable. Quand elle a de la mauvaise odeur, qu'elle est dure et récente, elle est très-mauvaise.

La viande de cochon.

51. Le cochon cru et fumé est mal-sain; il donne de la bile et du trouble dans les entrailles. La meilleure viande de parc, est celle d'un cochon jeune, qui n'est ni

(1) J'ai déjà observé, *suprà*, numéro 13, page 193 que l'on ne sait pas exactement ce qu'étoit le silphium, et ce que je présume qu'il pourroit être, d'après les indications des cas où je le trouve prescrit. J'ai donné des soins à des dames Anglaises, qui, loin de trouver l'odeur de l'assa-fœtida insupportable, s'en accommodoient très-bien.

trop grasse, ni trop maigre; il faut la manger sans la peau, et un peu froide.

52. Quand l'atrabile domine dans le ventre qui est farci, qu'il s'y fait un grand bruit avec des douleurs aux lombes et au côté, et qu'il n'y a point de selles, gardez-vous de faire vomir, mais lâchez le ventre. Vous donnerez promptement des lavemens tièdes, gras; vous ferez oindre le malade, et le ferez mettre dans un bain chaud, y faisant venir l'eau chaude peu à peu. Si après qu'on sera bien réchauffé, on va du ventre, le mal est fini. Il est bon de dormir, et de boire du petit vin pur, qui soit vieux. On donne aussi de l'huile, afin de calmer et de lâcher le ventre; on ne laisse prendre ni alimens, ni autre chose. Quand le mal persiste, on donne du lait d'ânesse jusqu'à ce que le ventre se lâche. Quand la bile coule, et que cependant il y a de la colique avec des tranchées, des vomissemens, des suffocations, on laisse le malade en repos sans le faire vomir, et on lui fait prendre de l'hydromel.

Manière dont il faut traiter les cas, où il y a de la plénitude dans les entrailles, non dans l'estomac.

53. Il y a deux espèces d'hydropisie : l'anasarque, qu'il est difficile de guérir, même quand elle commence à se former; et l'emphysémateuse, qui ne guérit pas sans un grand bonheur. Il faut, dans le traitement de l'une et de l'autre, de l'exercice, des fumigations, de la tempérance; et n'user que d'alimens secs, mordicans : c'est le moyen de faire couler les urines, et de recouvrer la santé. Quand il y a de l'oppression, qu'on est dans le printemps, que le sujet est vigoureux, à la fleur de l'âge, on doit le saigner du bras, lui donner du pain chaud trempé

Deux espèces d'hydropisie, l'aqueuse et la venteuse.

dans du vin et de l'huile ; le laisser peu boire ; lui prescrire beaucoup d'exercice, des promenades sur un terrein inégal, et l'usage de la viande de porc cuite avec du vinaigre.

Des cours de ventre, avec beaucoup d'ardeurs et d'âcreté.

54. Ceux qui ont le ventre échauffé, les selles brûlantes et irrégulières, sont menacés de colliquation ; il faut agir en sens contraire ; faire vomir si les forces le permettent, en faisant prendre l'ellébore : sinon, on donnera des crèmes faites avec le suc du scourgeon (espèce d'orge), qu'on fera prendre froides, des purées de lentilles, du pain cuit sous la cendre (1), et du poisson bouilli, quand le malade a la fièvre, frit quand il ne l'a point : dans ce dernier cas, on donne du vin rouge foncé ; et s'il y a de la fièvre, la décoction de nèfles, ou de myrte, ou de pommes, ou de sorbes, ou de dattes, ou même du vin fait avec des raisins de vigne sauvage. Lorsqu'il n'y a point de fièvre, et qu'il y a des tranchées, on donne le lait de vache, peu d'abord ; puis on augmente, et on le saupoudre d'un mélange de farine de graine de lin, d'orge torréfié, et de fèves d'Égypte (2), pelées pour en ôter l'âcreté. On fait manger des œufs cuits demi durs, des farines de froment, de

(1) *Pain cuit sous la cendre*, ἄρτος ἐγκρυφίας, c'étoit la plus mauvaise espèce de pain, la moins nourrissante.

(2) On ne sait pas exactemenr ce qu'étoit la fève d'Égypte, quoique *Dioscoride* en donne une description qui semble assez bien faite ; il y en avoit dont on mangeoit la racine, non le fruit. *Lobel*, dans ses observations, semble croire que c'étoit une espèce d'*arum*.

petit mil, d'épautre, cuites dans le lait, qu'on donne froides; et autres choses pareilles, tant en alimens qu'en boissons.

55. Le régime est une chose capitale, dans les maladies aiguës, comme dans les chroniques; aussi bien que l'observation des rehaussemens dans les fièvres, et de leurs relâches, pour saisir l'à-propos; pour ne point présenter la nourriture à contre-temps, et pour la donner au moment où elle ne peut pas nuire, qui est lorsque le malade se trouve le plus loin de l'entrée dans le redoublement. Il faut discerner, si les maux de tête viennent de quelque exercice, de courses, de voyages, de la chasse, ou de toute autre grande fatigue, comme des excès dans le commerce des femmes. On ne doit négliger aucune observation concernant le changement de couleur dans la peau, l'enrouement de la voix, les douleurs à la rate, l'extrême paleur, les difficultés de respirer, la toux sèche, l'altération, les flatuosités, les gonflemens de veines, la tension aux hypocondres, les tiraillemens des côtes, les douleurs au dos, les crampes, les éblouissemens, les bourdonnemens d'oreilles, les incontinences d'urine, la jaunisse, les selles de matières non digérées, les hémorragies par le nez ou par l'anus, les douleurs fortes qui courent dans les emphysèmes. On ne doit purger dans aucun de ces cas, jusqu'à ce que le malade se trouve mieux; il y auroit du danger, et rien de bon à attendre des purgatifs; ils troubleroient le mal dans sa marche, et mettroient des obstacles à la crise. Si c'est le cas de tirer du sang, il faut, auparavant, faire que le ven-

Généralités pour toutes les maladies.

tre ne soit pas lâche; saignez alors; mettez à une diète sévère, et supprimez le vin; ordonnez ensuite le régime convenable en tout, et prescrivez tout ce qui concerne les fomentations et les fumigations de vapeurs : après quoi, si c'est le cas de donner des lavemens émolliens, on les ordonne; si c'est celui de purger, on ordonne la purgation : employez l'ellébore avec sécurité, pour faire vomir, mais non pour purger, dans aucun de ces cas dont je viens de parler. Il sera très-bon de pousser aux urines et aux sueurs, de faire faire des promenades, des frictions, pour empêcher le corps de se charger d'humeurs. Si le malade est obligé de garder le lit, un autre le frictionnera; s'il souffre de la poitrine, à la région supérieure au diaphragme, on le fera tenir assis, et quelquefois étendu, mais pas long-temps, autant seulement qu'il pourra rester ainsi sans en être fatigué, pour l'oindre fréquemment avec de l'huile chaude. Si les douleurs sont aux parties inférieures, dans la région au-dessous du diaphragme, le malade doit rester tranquille, ne faire aucun mouvement, excepté celui qu'il faut pour les frictions. Les évacuations du bas-ventre, celles des urines, des sueurs, s'établissent souvent d'elles-mêmes. Pour être utiles, elles doivent être médiocres, point en grande quantité; trop abondantes, elles deviennent fâcheuses. Les malades en périssent, ou bien ils ne relèvent pas de leur mal, sans essuyer bien des accidens : il faut alors s'occuper à maintenir les forces.

Quelques recettes, et traitemens.

56. Remède pour l'hydropisie. Ayez trois cantharides dont vous ôterez la tête, les ailes et les pieds;

pilez le corps dans environ deux onces et demi d'eau, et faites prendre. Quand le malade sentira des ardeurs, donnez à boire de l'eau tiède. On l'oindra avant de donner le remède, qui doit être pris à jeun. On fait manger par-dessus, du pain à l'huile, chaud.

57. Remède pour arrêter les hémorragies du nez. Placez dans le nez, de la laine imbibée de suc de figuier, pour l'appliquer à la veine d'où vient le sang: ou bien, l'on fait un tampon qu'on pousse bien avant; ou bien, poussez-y du colcotar naturel, avec le doigt; puis pressez en dehors, en serrant les cartilages de chaque côté. On lâchera aussi le ventre avec du lait d'ânesse cuit: on rasera la tête; et l'on y appliquera des choses froides, si le temps est chaud.

Le sésamoïde (1) fait vomir, donné en poudre, à la dose de demi drachme dans l'oxymel; on le met au tiers dans les préparations d'ellébore, pour les rendre moins violentes.

58. Pour le trichiasis (2) on passera un fil à travers la paupière, avec une aiguille placée entre l'œil et la paupière; on en dirigera la pointe en dehors; l'autre bout du fil sera passé de même en dehors, au moyen d'une autre aiguille qui percera la paupière

---

(1) Il ne s'agit pas ici de la plante appelée Sésamoïde, dans le dictionnaire des drogues de Lémery, de l'édition de M. Jussieu. Il paroît, d'après les anciens, que c'étoit une espèce d'ellébore noir.

(2) *Trichiasis*, espèce de maladie des paupières, appelée aussi le *poil*.

auprès du premier trou ; puis on arrêtera le fil avec un nœud serré ; on coupera les bouts, et on laissera la partie nouée, jusqu'à ce qu'elle tombe. Si le poil est emporté, la chose est finie ; s'il reste, on recommencera comme ci-devant.

59. On traite les hémorroïdes de même ; on se sert d'un gros fil de laine, pour garnir l'aiguille. Cette manière n'a aucun inconvénient ; on oint l'endroit avec un maturatif, après la ligature, et l'on évite qu'il ne s'humecte jusqu'après la chute. On doit toujours laisser une hémorroïde ; ensuite on fait prendre l'ellébore. On recommande beaucoup d'exercice, jusqu'à en suer ; on ordonne des frictions de grand matin, mais point de courses vives, sur-tout point d'ivresse, ni d'épiceries, à la réserve de l'origan. On fait vomir une fois la semaine, ou trois fois le mois ; le corps s'en portera beaucoup mieux. On fait boire du vin paille, ou jaune, trempé, en petite quantité.

60. Dans le cas des suppurations internes, des empyèmes, on coupe de la scille à tranches, qu'on fait bouillir dans de l'eau qu'on change ; l'on en met d'autre, pour faire bouillir encore, jusqu'à ce que les rouelles se séparent facilement, et soient bien molles. On les broye en y mettant du cumin, des (1) sésames blancs, et des amandes fraîches avec du miel. On en fait des loks, et on donne du vin doux

(1) C'est peut-être la même plante que les Italiens et les Espagnols emploient souvent; les premiers sous le nom de *Sesamo*, les seconds sous celui d'*Augria*.

par-dessus ; on fait aussi des crèmes de la farine de l'année, cuite avec du miel, dans lesquelles on met (1) la décoction d'environ dix-huit dragmes de pavot blanc dans l'eau. Le malade ne prend que cela dans la journée ; le soir, il soupe comme il convient, suivant les circonstances.

61. Pour la dyssenterie, on fait cuire ensemble trois onces de fèves mondées, une douzaine de brins de garence bien raclés : on y ajoute quelque chose de gras, et l'on en fait prendre à cuillerées.

62. Remèdes ophtalmiques. Prenez de la tutie lavée, bien broyée, douce au toucher comme du suif, que vous humecterez, en la pétrissant avec du suc de verjus ; vous ferez sécher le tout au soleil, pour servir comme de liniment. Quand le mélange sera sec, il s'écrasera facilement ; on l'emploiera sec, mettant un peu de cette poudre, aux angles des yeux.

63. Pour le larmoyement. Prenez une dragme d'ébène, une dragme et demi de cuivre brûlé, porphirisé, un scrupule et demi de safran, le tout en poudre ; versez-y neuf onces de vin doux ; faites digérer au soleil, dans un verre bien bouché, pour servir au besoin.

64. Pour les douleurs aux yeux. Ayez une dragme de colcotar naturel, en poudre, sur lequel vous verserez deux dragmes de moût ; ajoutez-y de la myrrhe et du safran en poudre, et faites digérer au soleil. On s'en oint les yeux dans le cas des douleurs vives ; on le garde dans un vaisseau de cuivre.

---

(1) Le texte est ici fort embarrassant.

65. Pour distinguer les étouffemens qui viennent de la matrice. On touchera doucement le museau de la matrice avec le bout du doigt. Si la partie est sensible, le mal vient de la matrice; sinon, il est convulsif *sympathique*.

66. Remède pour les hydropiques (1).

---

(1) Les neuf ou dix lignes qui suivent, ne présentent qu'un tissu de formules indéchiffrables, du moins pour moi. J'en abandonne donc la traduction, après avoir fait de vains efforts, pour en tirer quelque chose de suivi et de raisonnable. Heureusement cela me paroît peu intéressant pour les médecins, quels que puissent être les désirs du public d'avoir un bon remède contre l'hydropisie. Il résulte de ces formules qu'elles étoient composées principalement de violens hydragogues, dont quelques-uns sont prescrits en forme de massepains.

TRAITÉ

TRAITÉ

DES LIEUX DANS L'HOMME.

Ce Traité si souvent cité, est presque tout pathologique, nullement diététique. Foës *auroit dû, conséquemment, le placer dans la cinquième section, non dans la quatrième, d'après l'idée qu'il nous a donnée de sa division.*

1°. JE dirai d'abord que le corps a une ouverture pour servir à l'ouïe. Les parties extérieures de l'oreille ne servent qu'à augmenter le son, et à le rendre plus fort. Ce qui en arrive au cerveau à travers la membrane du tympan, est manifestement ce qui fait l'ouïe. Il y a un trou pour donner passage au son jusqu'au cerveau, lequel est entouré des méninges.

Hippocrate commence ce traité par une briève énumération des principales parties du corps; et d'abord de celles de la tête, 1°. de l'organe de l'ouïe.

2°. Pour les narines, il n'y a point proprement de trou ; c'est un os percé comme une éponge : aussi entend-on les sons de plus loin qu'on ne sent les odeurs. Les parties odorantes se partagent et se divisent, en passant par l'organe de l'odorat.

2°. De l'organe de l'odorat.

3°. Quant aux yeux, il s'y rend, pour servir à la vision, deux petites veines (1) du cerveau, qui traversent les méninges dont il est enveloppé ; elles entretiennent la vue, au moyen d'une humeur extrêmement pure, que le cerveau fournit, sur laquelle on

3°. De l'organe de la vue.

(1) Ces veines ne peuvent guère désigner ici que les deux nerfs optiques.

voit dans les yeux la représentation des objets. Si ces veines se dessèchent, la vue se perd. Les yeux sont enveloppés de trois membranes qui les conservent. L'extérieure est fort épaisse, la moyenne l'est beaucoup moins; la troisième, qui contient l'humeur vîtrée, est extrêmement déliée. Quand l'extérieure est blessée, cela fait une maladie. Les déchirures de la moyenne sont pleines de dangers; lorsqu'elle se déchire, on voit saillir comme une espèce de vessie. La troisième qui est la plus fine, présente encore de plus grands dangers, en ce que c'est celle qui conserve l'humeur où se fait la vision.

Généralités sur le cerveau et sur l'origine et la distribution des vaisseaux sanguins.

4°. Le cerveau a deux membranes, une extérieure très-forte, une autre qui touche le cerveau, fort déliée, et qui ne se rétablit point quand elle a été blessée. Il y a des veines qui traversent les os du crâne, après avoir traversé les chairs. Deux descendent du sommet, se portent vers les sourcils, et se terminent aux angles des yeux. Deux autres veines (1) se portent le long des tempes, entre les

(1) Il est manifeste qu'il s'agit ici des artères temporales. J'ai déjà eu occasion de remarquer dans le traité des prédictions, numéro 11, qu'Hippocrate employoit souvent le mot φλέβες, pour désigner les artères aussi bien que les veines : mais il n'est pas toujours aussi facile qu'ici, de discerner s'il faut entendre une artère ou une veine, par ce mot qui paroît consacré généralement à désigner les veines. Le battement ne laisse nul doute en cet endroit, quoique ce qui suit se trouve bien contraire à ce que nous savons de l'origine et de la distribution des artères et des veines, depuis la découverte d'*Harvée*. On se mettra au fait de l'état de l'anatomie du temps

tempes et les oreilles; elles vont s'appliquer aux yeux, et ont un battement continuel. Ce sont les seules veines qui, au lieu d'arroser la partie, en détournent le sang. Celui qui s'en retourne, ne s'accorde pas avec celui qui va. Le premier qui veut continuer sa marche, rencontre l'autre venant d'en haut, qui veut descendre; il se fait entre les deux, qui roulent l'un sur l'autre, un choc d'où provient un battement dans les veines. La vision est, avons-nous dit, entretenue par une humeur très-pure qui vient du cerveau : s'il s'y mêle quelque chose de ces veines, cette humeur devient trouble; elle n'est plus aussi propre à représenter les objets. L'on croit voir quelquefois comme des mouches qui volent, d'autrefois des taches noires mouvantes, d'autrefois rien de bien décidé.

Continuation sur la distribution des veines.

5°. Il y a deux veines placées au milieu entre les oreilles et les autres veines. Ces deux se portent aux oreilles et s'y enfoncent. Deux autres, qui viennent d'auprès de l'articulation de l'os temporal, se portent d'abord vers les oreilles. Des veines qui descendent dans le bas, il y en a deux qui passent près des tendons du cou (1), qui vont aux vertèbres, et qui se

---

d'Hippocrate, par la lecture de quelques-uns des traités suivans, notamment de ceux du cœur, des glandes, des os, etc. Voyez aussi la note sur le numéro 5, *infrà*.

(1) *Tendons du cou.* C'est ainsi qu'Hippocrate désigne, en plus d'un endroit, les tendons remarquables qui sont à la nuque. Il s'agit, vraisemblablement ici, de l'artère ou de la veine vertébrale. Du reste, si l'on trouve une si grande

terminent aux reins; celles-là se portent jusqu'aux testicules. Lorsqu'elles sont affectées, l'on pisse le sang.

6°. Deux autres veines vont de la tête aux épaules; on les nomme humérales. Il y en a deux autres qui viennent encore de près des oreilles, qui passent au-devant du cou de chaque côté, et qui se portent à la veine cave, surnommée veine creuse. La veine cave est formée comme l'œsophage; elle prend son origine entre l'œsophage et la trachée artère; elle va vers le diaphragme; elle entre dans le cœur; elle passe au milieu du diaphragme, et se divise ensuite pour aller aux aines et aux cuisses; elle se sous-divise à la cuisse. Une branche se porte à la jambe, jusqu'à la malléole interne. Quand (1) cette veine se coupe, l'homme devient impuissant; elle se termine au gros orteil. Une ramification de la veine cave se porte à la main gauche; il y en a une qui va

---

différence entre l'angiologie de nos jours, et celle du temps d'Hippocrate, on doit remarquer qu'une partie de cette différence provient de ce que dans l'ancienne anatomie on rapportoit à la tête l'*origine* des vaisseaux sanguins, qu'on a depuis rapportée avec plus de fondement au cœur; mais le *trajet* des vaisseaux, dans les diverses parties du corps, étoit déjà reconnu à peu-près le même dans l'ancienne anatomie, que dans celle des modernes; sur quoi je crois à propos de faire observer, qu'au sujet des vaisseaux lymphatiqnes, on a, depuis peu de temps, bien changé d'opinion. Adhère-t-on aujourd'hui à la doctrine de *Bartholin*, concernant leur *origine*.

(1) Ceci me paroît ne pouvoir être entendu que de la branche *artérielle* qu'il a dit aller aux aines.

sous la rate au flanc gauche, là où la rate est placée sous l'épiploon, et qui se termine au bas du thorax ; elle prend son origine près du diaphragme ; elle communique en montant avec l'humérale, et va au-dessous de l'articulation du coude, après s'être divisée en deux branches, dont l'une va à la rate ; il y en a dans le ventre, une autre à droite, qui marche de même.

Du reste, toutes les veines communiquent, et versent de l'une dans l'autre ; il y en a qui s'unissent entr'elles ; il y en a qui, au moyen des petites veines qui en émanent, nourrissent les chairs, là où leurs extrémités communiquent encore entr'elles.

Maladies des chairs. Maladies des nerfs, ou des membranes, des tendons, etc.

7°. Or, il est plus facile de guérir les maladies qui sont dans les veines, que celles qui sont dans les nerfs (1). Dans le premier cas, la maladie a un mouvement continuel ; elle est emportée par le liquide contenu dans les veines, qui n'est jamais en repos. La nature des veines est de contenir les humeurs dans les chairs. Les nerfs, au contraire, sont secs, sans cavité, et s'attachent aux os, tirant leur nourriture ordinaire des os ; ils sont aussi nourris par les chairs ; ils sont plus humides et plus mous que les os, et plus fermes que les chairs. Quand la maladie les attaque, elle s'y fixe, s'y fortifie, et il est difficile de l'en chasser. On voit alors des tétanos ; il vient des tremblemens dans les membres et dans le corps. Les nerfs

(1) On sera, d'après ce qui suit, autorisé à croire que par les nerfs, on doit entendre ici les tendons, les aponévroses, et même les membranes.

servent à affermir les articulations ; ils sont répandus dans tout le corps ; ils donnent de la force aux parties, et l'on voit qu'ils sont toujours très-forts, aux endroits du corps où les chairs sont moindres. Le corps est rempli de nerfs ; il n'y en a point au visage, ni à la tête, mais on y trouve des veines semblables à des nerfs, entre les chairs et les os, fort petites et très-fermes ; elles sont comme des nerfs avec cavité.

Sutures des os du crâne.

8°. (1) On voit à la tête, tantôt trois, tantôt quatre sutures. Quand il y en a quatre, on en voit une de chaque côté, allant vers l'oreille, une autre devant, et une derrière. C'est le cas de quatre sutures. Lorsqu'il y en a trois, l'une est devant, les deux sont de

---

(1) Ce qui est dit ici des sutures, quoique peu conforme à nos idées, se trouvera répété à peu-près de même au commencement du *traité des plaies de la tête*. Si, d'après cela, l'on se sentoit disposé à faire peu de cas de l'anatomie des anciens médecins, on sera bien désabusé, en lisant le rraité des fractures, et celui des articles ; en voyant avec quelle attention ils considéroient la situation naturelle des parties ; et l'on finira, vraisemblablement, par reconnoître que, sans pouvoir satisfaire à la curiosité physique, autant que les modernes, ils retiroient de leurs connoissances anatomiques, au moins autant d'utilité prarique. Ils n'avoient point l'usage des microscopes, ni celui des injections ; mais ils obsesvoient bien ce qu'ils voyoienr, et le mettoient à profit. Peut-on croire que la conformation de la tête des Grecs fût, soit à raison de leurs coiffures, soit à raison de quelque prarique particulière, aussi différente de celle qui a lieu chez nous et nos voisins, qu'elle semble l'avoir été, d'après ce qui en est dit au numéro 40 du traité des plaies de la tête ?

chaque côté vers l'oreille, de même que quand il y en a quatre; mais celle de derrière manque. Ceux qui ont plus de sutures, jouissent d'une meilleure santé. Aux sourcils, il y a un os qui s'y joint (1); deux autres se réunissent au menton. Ceux de la mâchoire supérieure sont unis avec ceux de la tête.

9°. Les vertèbres sont en plus grand nombre dans certains sujets que dans d'autres; leur plus fort nombre est dix-huit; les supérieures sont près de la tête, les inférieures mènent à l'anus. Les côtes sont au nombre de sept; elles s'articulent derrière avec les vertèbres; au-devant de la poitrine, elles s'unissent entr'elles. Les clavicules s'articulent au-devant de la poitrine près de la trachée artère; c'est là qu'elles s'unissent *au sternum*; au derrière, elles sont recouvertes par l'omoplate qui s'y incline, et qui est toujours fixée au haut du dos. Os du tronc.

10. L'omoplate est attachée à l'os du bras, par un avancement qui s'articule avec l'humérus. Cet os, (l'omoplate), a, dans la partie supérieure, deux éminences, l'une intérieure, *la coronoïde*; l'autre extérieure, *l'acromium*; outre l'inférieure qui s'articule avec l'humérus, *c'est-à-dire la tête de l'omoplate où est la cavité glénoïdale.* Les éminences qui sont au coude, *à la partie inférieure de l'humérus*, servent à l'articulation du radius; et un peu en dessous, c'est-à-dire, en dedans, à celle du cubitus; c'est celui-ci, qui, avec le radius, fait l'articulation du coude. On y observe quatre petites éminences, deux supérieures, Extrémités supérieures.

(1) Il ne peut être question ici que des os propres du nez.

deux inférieures. Le cubitus en présente deux supérieures, qui servent à son articulation, et font une saillie à l'endroit où se termine l'humérus. Les deux inférieures, qui sont aussi un peu internes, et fort rapprochées l'une de l'autre, en dedans du coude, appartiennent à l'articulation de l'os appelé radius, avec l'autre os de l'avant-bras. A la partie inférieure de ces deux os, s'articule le carpe *avec le radius*. Les tubérosités des os étant, dans cette partie, mobiles en tout sens, ne forment point d'articulation d'emboîtement, excepté dans la partie supérieure et dans l'inférieure.

11. Les mains ont beaucoup d'articulations, car tous les os s'y articulent avec leurs voisins. Les doigts présentent aussi plusieurs articulations; chacun en a trois; l'une est au-dessous de l'ongle, entre l'ongle et la tubérosité; la seconde, entre la première et une seconde tubérosité, là où se fait une des flexions des doigts; la troisième articulation des doigts est à l'endroit, où ils se séparent de la main.

Bassin et extrémités inférieures.

12. A l'os ischium, on remarque deux cavités, appelées cotyloïdes. C'est là que s'articulent les deux fémur. L'on voit au haut du fémur, deux éminences, l'une tendant au dehors, l'autre au dedans, dont aucune ne fait l'articulation; elles se forment et se consolident avec cet os. Le fémur s'articule par un de ses deux bouts, qui entre dans la cavité cotyloïde; car son extrémité supérieure a deux bouts, l'un intérieur, rond et uni, qui fait l'articulation; l'autre plus petit, extérieur et saillant. On sent aux fesses vers le bas, une éminence qui appartient à l'ischium.

L'os de la cuisse a, dans sa partie inférieure, deux condyles qui s'articulent en charnière, ou ginglyme avec le tibia; au-dessus s'adapte la rotule, qui empêche que les humeurs des chairs ne se portent trop à l'articulation, quand la jambe est tendue. On voit au haut de la jambe deux éminences, dont l'une est interne; l'autre *qui est externe*, n'entre point dans l'articulation du genou. *Une autre* éminence qui est à la partie inférieure, fait son articulation avec le pied. Il y a aux pieds plusieurs articulations, comme aux mains; car, autant d'os, autant d'articulations. On compte aux doigts du pied lemême nombre d'os, qu'à ceux de la main (1).

13. On trouve encore dans le corps d'autres petites articulations, qui toutes ne sont pas égales; mais elles se rapportent toutes à celles dont j'ai parlé.

14. Il y a aussi d'autres petites veines, outre celles dont j'ai fait mention; mais elles sont peu importantes. La synovie vient naturellement dans toutes les articulations. Lorsqu'elle est pure, les os en sont humectés; et leur mouvement est facile, parce qu'elle les lubréfie. Il est, au contraire, douloureux et pénible, quand les chairs y versent une humeur viciée. L'articulation se roidit, toutes les fois que l'humeur fournie par les chairs n'est pas onctueuse. Comme la synovie se consume dans les mouvemens, si les chairs n'en sont pas continuellement arrosées, les articulations se dessèchent: lorsqu'elle surabonde, Articulations et synovie.

(1) Les modernes en comptent à la main un de plus qu'au pied.

les articulations ne pouvant contenir l'humeur, la laissent répandre autour ; elle y fait des engouemens. Les nerfs qui servent à former la liaison des os, se gonflent et se relâchent. Nous voyons souvent boiter, par l'une de ces deux causes. Lorsqu'elles sont fortes, on boite davantage ; moins, quand elles sont foibles.

15. Ce que l'on mange, et ce qu'on boit, va à l'estomac. Il y a des veines qui transmettent les liquides à la vessie.

Hippocrate commence ici à traiter des maladies; et d'abord des fluxions ou catarres.

16. Les fluxions sont causées par le froid, en ce que les chairs et les veines de la tête se condensent, si le froid les frappe quand elles sont chaudes ; elles se rétrécissent donc, de manière que l'humeur qui y est contenue, en est exprimée. Les chairs même sont obligées de la verser, en diminuant de volume. La contraction de la peau, en serrant les racines des cheveux, les fait se dresser. Les liquides comprimés ainsi, se répandent par-tout où ils peuvent.

17. Les fluxions sont causées par le chaud, en ce que les chairs se raréfient quand elles s'échauffent ; leurs pores sont alors élargis, et l'humeur qu'elles contiennent est atténuée ; elle cède facilement ainsi à toute compression. Plus la raréfaction est grande, plus il se fait d'épanchement, sur-tout lorsque les chairs se trouvent pleines d'humeurs ; ce qu'elles ne peuvent plus en contenir, s'échappe alors de toutes parts. Lorsqu'une fois elles se sont fait une voie, elles s'écoulent par cet endroit, jusqu'à ce que le corps se desséchant, la voie se rétrécit. Comme toutes les parties sont en communication, l'humidité qui s'y trouve est attirée par les parties sèches. Le

corps de l'homme étant perméable, il est facile à celles qui ne sont point imbibées ni augmentées de volume, d'attirer l'humeur, sur-tout si ce sont les inférieures qui se trouvent sèches, et les supérieures chargées d'humidité, ainsi que cela est en effet; car il y a dans le haut, plus de veines que dans le bas; et les chairs de la tête, qui sont plus minces, ont moins besoin d'humidité. Le chemin se trouve ainsi plus facile, des parties trop humectées vers les sèches; outre que toute partie sèche attire l'humidité. On ne peut d'ailleurs nier que les humeurs ne tendent naturellement vers le bas, quelques légères qu'elles puissent être, et quelle que soit la force qui les meut.

18. Il y a sept fluxions procédant de la tête. L'une se porte au nez, l'autre aux oreilles; la troisième, aux yeux. Ces trois sont visibles et manifestes pour tout le monde.

Sept espèces de fluxions, procédant de la tête.

Première, seconde et troisième espèce.

19. Lorsque la fluxion se porte à la poitrine, à raison du froid, il s'engendre de la bile. Le catarre, occasionné par le froid, tombe facilement à la poitrine, parce que la voie par la trachée artère lui est facile; que la trachée est exposée à l'air, et dans un mouvement continuel. Lors donc que leurs chairs sont chargées d'humeur et de bile, comme elles ne sont jamais en repos, mais toujours agitées, elles se trouvent dans un tourment et une fatigue, qui ressemblent aux lassitudes qu'on ressent dans les membres, à la suite des agitations d'un voyage : de-là résultent les suppurations et les phthisies, quand la fluxion va à la poitrine.

Quatrième espèce.

Suppurations à la poitrine.

20. Quand le catarre se porte à la moelle de l'épine, il en résulte la phthisie dorsale, ou phthisie aveugle,

Cinquième espèce.

Phtisie dorsale.

Sixième espèce. Hydropisie particulière.

21. Si le catarre va aux vertèbres et aux chairs, cela produit une espèce particulière d'hydropisie que l'on reconnoît, à ce que la partie antérieure de la tête, le nez, les yeux ne sont pas édématiés ; la vue se trouble ; les yeux restant secs, prennent une couleur verte, ainsi que le reste du corps. Les humeurs ne sortent point, quoiqu'elles se précipitent en abondance de la tête, à travers les chairs, vers le derrière, s'éloignant de la partie antérieure qui demeure sèche, tandis que la postérieure en est inondée. Les humeurs tendent à l'intérieur, non à l'extérieur ; et elles ne se font point d'issue par le nez. Le corps devient plus ferme dans ses parties extérieures, que dans les intérieures. Les pores des premières se resserrent ; elles se rapprochent mutuellement les unes des autres, et opposent une résistance, telle que la fluxion ne peut s'y procurer aucun passage ; mais, à l'intérieur, tout s'élargit ; les parties solides s'amincissent : et la fluxion, qui vient d'en haut, n'éprouvant de leur part que de légers obstacles, remplit les chairs d'humidités. Celle que fournissent les alimens, s'y corrompt dans son mélange avec des humeurs impures qui viennent de la tête, de sorte que le corps ne prend qu'une mauvaise nourriture. Les chairs donc imbibées d'humeurs, et ne recevant que des aquosités, en regorgent.

Septième espèce.

22. (1) Si la fluxion coule lentement, elle pro-

---

(1) Nous passons à la dernière espèce, des fluxions procédant de la tête annoncées numéro 18. Il s'agira bientôt du traitement de chacune des sept espèces.

duit la sciatique et les rhumatismes, après qu'elle a cessé de couler. L'humeur, venant insensiblement, est repoussée par les parties les plus fortes, qui l'obligent à se réfugier aux articulations. La sciatique et les rhumatismes s'engendrent aussi à la suite des maladies, lorsque, ce qui les produisoit ayant perdu son mauvais caractère, il en reste quelque chose qui n'est pas mis dehors. L'humeur ne pouvant ni sortir, ni être contenue dans l'intérieur, fait des enflures sous la peau; ou bien si elle quitte la place, elle se transporte vers les articulations qui cèdent, et elle y excite tantôt la sciatique, tantôt des rhumatismes (1).

Sciatique et rhumatisme.

23. Quand la fluxion se jette sur le nez, qui se remplit d'humeurs épaisses, il faut les atténuer, soit par des fumigations, soit par d'autres remèdes, et ne point les détourner ailleurs; si vous les détournez, elles se porteront quelque autre part, où elles formeront une maladie plus grave.

Traitement de la première espèce des fluxions.

24. Lorsque le catarre se jette sur les oreilles, il y produit d'abord de vives douleurs, et il s'y fait sentir avec violence. Le mal persiste jusqu'à ce qu'il se soit établi un écoulement. La douleur diminue, dès que l'humeur commence à sortir. Durant qu'elle est forte, il faut y faire des applications chaudes, et infuser dans l'oreille quelques gouttes de baume de galbanum; mettre une ventouse derrière l'oreille droite,

Traitement de la seconde espèce.

(1) Je crois avoir lu en plus d'un livre, qu'Hippocrate n'avoit pas parlé du rhumatisme. On aura lieu de se désabuser à ce sujet, en bien des endroits, notamment en celui-ci.

si la gauche est la malade ; ou derrière la gauche ; quand le mal est à la droite. Il n'y faut point faire de scarifications ; il suffit que la ventouse soit attractive. Si, après ces remèdes, la douleur ne diminue point, on donnera des boissons rafraîchissantes, et un purgatif ; point d'émétique, il ne feroit aucun bien. On rafraîchira l'intérieur, de toute manière ; l'on changera les remèdes qu'on verra ne pas produire un bon effet ; si l'on en a donné qui aient fait empirer le mal, on emploiera les contraires. Dès que l'on aura obtenu quelque bon effet, on y insistera sans rien changer. Lorsque l'humeur se sera fait une issue, et qu'on verra couler un pus sanguinolent fétide, voici ce qu'il faudra faire. On imbibera de quelque remède dessicatif, une éponge qu'on enfoncera dans l'oreille aussi avant qu'il sera possible. On fera prendre par le nez quelque remède attractif, afin de détourner vers cette partie l'humeur qui se portoit aux oreilles, et l'empêcher de revenir dans la tête.

Traitement de la troisième espèce de catarre, ou fluxion provenant de la tête, et se jetant sur les yeux.

25. Quand le catarre se porte aux yeux, ils s'enflamment ; ils deviennent enflés. Il faut y remédier d'abord, par des applications humides ou sèches. S'ils sont enflammés, n'y mettez rien, mais appliquez un cautère actif dans les parties inférieures : ou bien détournez l'humeur par quelque purgatif, vous gardant bien de faire vomir.

26. Quand l'on sent comme du petit gravier qui roule dans les yeux, il faut faire des linimens qui provoquent abondamment les larmes ; humecter et relâcher tout le corps, afin de relâcher aussi les yeux,

et de procurer un larmoyement copieux, qui dissolve et emporte les petites concrétions.

27. Si le catarre ne se porte sur les yeux que peu à peu, y excitant des démangeaisons, on fera des linimens avec des adoucissans, propres à dessécher, et à faire couler les larmes en petite quantité. On prendra en même temps par le nez, quelque remède capable de faire couler environ deux onces d'humeurs dans vingt-quatre heures. L'on en usera chaque trois jours. On doit attirer l'humeur par des remèdes doux, pour la détourner des yeux et les dessécher. Les errhins qui purgent la tête, attirent les humeurs de par-tout, quand ils sont forts; mais s'ils sont foibles et doux, ils l'attirent des yeux seulement, et des parties voisines.

Aphorisme donné en passant sur la manière d'agir des errhins, suivant leur force.

28. Quand la fluxion est dans les chairs, et le tissu cellulaire qui se trouve entre les os et les chairs des yeux, on le connoît en ce que l'écoulement de l'humeur vient de ces parties, qui la laissent suinter par compression. Il s'y fait des ulcères; on a des maux de tête; les yeux larmoient souvent, sans que les paupières s'ulcèrent; l'on n'y sent point alors de démangeaisons; la vue, au lieu de se troubler, est plus perçante; l'humeur ne venant point du cerveau, n'est pas salée, elle est muqueuse. Voici quel est le traitement convenable. On purgera la tête avec des errhins doux; on diminuera la masse des humeurs, en donnant des alimens et des remèdes qui lâchent le ventre, afin de dessécher un peu tout le corps, et de détourner les humeurs, conjointement avec les remèdes pris par le nez. Si le mal de tête ne se dis-

sipe point, il faut faire à la tête des incisions transversales ; il les faut profondes, qui aillent à l'os, afin que le catarre sorte promptement par plusieurs ouvertures qui pénètrent les chairs jusqu'à l'os. Tel est le traitement dont on peut espérer du succès : s'il ne réussit point ; si par ces moyens l'humeur ne s'évacue pas ; si la vision reste dans le même état, les yeux deviennent de plus en plus étincelans ; et l'on finit par perdre la vue.

29. Quand il vient aux yeux des humeurs sanguinolentes, qui souillent la pureté de leur humeur naturelle, la pupille s'éraille ; elle rentre en dedans, de manière qu'elle n'est plus ronde. L'endroit où est l'humeur sanguinolente n'est point transparent, ce qui fait aussi que le champ de la vision n'est pas rond ; c'est comme si l'on mettoit au-devant de l'œil quelque corps opaque mouvant. On ne voit aucun objet comme il faut. Dans ce cas, on doit appliquer le feu aux veines de l'œil qui battent sans cesse ; entre les oreilles et les tempes. Après cette opération, on mettra aux yeux des remèdes humectans et relâchans. Il faut faire couler les larmes très-abondamment, afin d'entraîner l'humeur portée aux yeux, qui fait la maladie.

30. Quand il y a à l'œil quelque déchirûre, on doit user de remèdes émolliens et astringens, afin de resserrer la plaie, et de faire que la cicatrice soit la plus petite possible.

31. Quand il y a des taies, on doit exciter le larmoyement.

32.

32. Lorsque le catarre se jette sur la poitrine, et qu'il y a de la bile, on le connoît en ce qu'on ressent des douleurs depuis le flanc jusqu'à la clavicule du même côté. Il y a de la fièvre, la langue est d'un blanc verdâtre à sa base; l'on rend des crachats visqueux. Le danger de cette maladie est au septième ou au neuvième jour. Si les deux côtés sont affectés, il en est de même que lorsqu'un seul côté est malade. C'est tantôt une péripneumonie, tantôt une pleurésie. Ces maladies se forment, parce que le catarre s'écoulant de la tête par les bronches et les artères, le poumon, dont la substance est lâche et sèche, attire à lui toute l'humidité qu'il peut. Si elle se porte à tout le poumon, il augmente de volume de chaque côté, et cela forme la péripneumonie. Si, au contraire, elle ne se porte que d'un côté, c'est une pleurésie. La péripneumonie est beaucoup plus dangereuse. Les douleurs en sont plus fortes au flanc et à la poitrine. La langue a beaucoup de cette couleur pâle, verte. Le gosier souffre à raison de la fluxion. Le travail est extrême, et l'oppression est à son dernier point, le septième ou le huitième jour: si la fièvre ne désempare point le huitième, le malade meurt de foiblesse ou d'oppression, ou de l'une et de l'autre. Si la fièvre après s'être calmée pendant deux jours, à la suite du neuvième, reprend encore, on meurt ordinairement; ou bien il s'établit une suppuration intérieure: si la fièvre ne reprend que le douzième jour, la suppuration se fera: si le malade arrive jusqu'au quatorzième, sans fièvre, il est sauvé. Tous ceux en qui la suppuration s'établit,

Description détaillée de la quatrième espèce de catarre, ou fluxion de pituite, et de bile sur la poitrine, et sur la trachée artère; d'où résultent des suppurations et la phthisie: laquelle quatrième espèce avoit été légèrement décrite n°. 19.

Doctrine particulière sur la péripneumonie et la pleurésie.

à la suite d'une péripneumonie, ou d'une pleurésie, ne périssent point; il y en a qui réchappent. La suppuration arrive, quand la pituite se porte au même lieu où se porte aussi la fluxion de la bile; or les fluxions de bile seule sont coulantes, et se procurent ordinairement des issues qui les terminent. Lorsque la bile est peu coulante, la suppuration s'établit, et la fluxion ne discontinue point. La suppuration se fait, parce que l'on crache moins qu'il n'arrive d'humeurs au poumon. Ce qui y vient, et qui y séjourne, se convertit en pus. Le pus restant dans le poumon et dans la poitrine, y fait des ulcères et de la pourriture. Quand l'ulcère est établi, le poumon se fond; on le rend avec les crachats. La toux, par ses secousses, attire encore plus d'humeurs de la tête. Les petits ulcères formés dans le poumon, s'ouvrent de toutes parts, à cause de son mouvement; en sorte que, quand la tête même ne fourniroit plus d'humeurs, les ulcères du poumon suffisent pour entretenir la maladie. Les ulcères forment quelquefois un empyème; la maladie peut alors se guérir plus facilement: sur-tout si l'empyème se manifeste au dehors, comme on voit quelquefois une ouverture se faire à l'endroit où il a ramolli les chairs. Le crachement de pus diminue, à mesure qu'il se ramasse: quand on remue le corps, on sent le pus fluctuer; on entend même quelque bruit. On doit alors appliquer le feu. La phthisie a lieu lorsque la fluxion se porte en un seul endroit, comme dans l'empyème, par la trachée et par les bronches, qui entrent dans la composition du poumon; et que l'humeur

y arrive peu à peu, n'apportant conséquemment que peu d'humidité dans le poumon. Elle s'y épaissit, et se dessèche dans les bronches, parce qu'elle n'y vient pas en abondance; mais elle excite la toux, en s'attachant aux bronches dont elle remplit les cavités étroites: elle rend ainsi l'entrée difficile au souffle; d'où il résulte de l'oppression, par le besoin du souffle qui manque. On sent alors dans le poumon, des picotemens qui n'ont pas lieu lorsque la fluxion y découle de la tête en grande quantité. Si la fluxion devient grande, tout le corps étant surchargé d'humeurs, la phthisie se change en empyème; quand, au contraire, le corps devient sec, les empyématiques passent de l'empyème à la phthisie. Voici à quoi on connoît qu'il y a un empyème. Le malade ressent d'abord des douleurs aux flancs. Lorsque le pus s'est rassemblé, le travail est le même; la toux a lieu; les crachats sont purulens; l'oppression est considérable: si l'empyème ne s'ouvre point en dehors, on sent le pus fluctuer, faire même du bruit, comme un liquide dans une outre. Quand ces signes ne se montrent point, et que cependant il y a un empyème, on peut le conjecturer par la grande oppression, par la voix rauque. Les pieds et les genoux s'enflent, principalement du côté où est l'empyème; le thorax se courbe; il y a des lassitudes extrêmes, des sueurs dans tout le corps; on sent alternativement des froids et des chauds; les ongles deviennent crochus; l'on a des ardeurs au ventre; ce sont autant des signes de l'empyème.

C'est ici, ce me semble, une description détaillée de la cinquième espèce de catarre, annoncée au n°. 10. On trouvera le traitement de la quatrième espèce, au n°. 34. Mais je ne sais où prendre le traitement de cette cinquième espèce, que je crois décrite ici n°. 33. Peut-être y a-t-il quelque lacune dans ce qui suit, où devroit se trouver le traitement de la cinquième espèce, à la suite de celui de la quatrième espèce.

33. Lorsque le catarre se jette sur l'épine du dos, il se fait une phthisie, dont voici les signes. L'on a des douleurs aux lombes. On sent comme une espèce de vide au-devant de la tête; la bile qui se montre, est alors du plus grand danger, si elle teint les yeux d'une couleur jaune. Les ongles deviennent livides : si l'on a quelque plaie sur le corps, les bords en deviennent livides aussi : les sueurs ne sont pas générales; on sue seulement de quelque partie du corps. La fièvre a lieu. Les crachats sont livides, tant ceux qui sortent, que ceux qui restent dans le poumon. L'on peut tenir cela pour certain, à l'égard de ceux que le malade n'expectore point, aussi bien qu'à l'égard de ceux qu'il rend. Ceux qu'il ne rend pas, font que la respiration est bruyante, et qu'on entend un grouillement dans le gosier. Le hoquet et la fièvre diminuent, tandis que le crachat reste encore arrêté dans la poitrine. Le ventre se lâche, quand le malade s'affoiblit. Lorsqu'on voit ces signes dans une péripneumonie ou une pleurésie, elles sont pleines de danger.

Traitement de la quatrième espèce de catarre.

34. On soignera la pleurésie, de la manière qui suit. Ne cherchez point à arrêter la fièvre avant le septième jour; ordonnez, pour boisson, ou de l'oxymel ou de l'oxycrat. Il faut en donner copieusement, afin de faciliter le crachement en humectant. On fait prendre des remèdes chauds, propres à calmer la douleur, et à favoriser l'expectoration. Le quatrième jour, l'on met au bain (1) : le cin-

(1) On pourra être surpris de trouver ici le bain prescrit; et de n'y point voir faire mention de la saignée : mais

quième et le sixième, on fait des onctions : le huitième, on redonne le bain, afin d'exciter la sueur, à moins que la fièvre ne soit prête à finir : le cinquième et le sixième, on use de plus des expectorans les plus actifs, jusqu'au huitième jour, quand la maladie va bien. Si la fièvre ne finit pas le septième jour, elle doit se terminer au neuvième, à moins qu'il ne survienne quelque autre signe fâcheux. Lorsque la fièvre a quitté, on donne des crèmes d'abord très-claires. Si le cours de ventre survient, et si le corps est vigoureux, comme celui d'un jeune homme, on supprime la boisson. On donne les crèmes de froment, quand la fièvre disparoît. La péripneumonie se traite de même.

35. Dans le cas de l'empyème, on purge la tête avec des errhins qui ne soient pas forts, afin de détourner insensiblement le catarre vers le nez, et l'on donne des alimens propres à lâcher le ventre. Quand la maladie est avancée, et que les humeurs commencent à se détourner, on emploie des expectorans, tant en alimens qu'en remèdes, qui fondent et qui excitent la toux; pour faire expectorer. Les alimens doivent être un peu salés et gras; il faut choisir du vin qui ait du corps, sans craindre d'exciter la toux où elle est utile (1). On traite les

Ce numéro appartient peut être au traitement de la cinquième espèce de catarre.

on en concluroit mal, qu'Hippocrate ne la croyoit pas utile dans la pleurésie. Il n'y a qu'à se souvenir, qu'il est des cas où il l'ordonne jusqu'à défaillance, dans le traitement de cette maladie. Voyez *le Traité du régime dans les maladies aiguës*, numéro 40, dernières lignes de la page 225.

(1) On peut se rappeler ici, que Morton a établi le trai-

phthisiques de même, à la réserve qu'on ne donne pas autant d'alimens à la fois, ni d'épiceries; et qu'on les fait user de vin trempé, afin de ne pas échauffer le corps (qui est foible), par une trop grande quantité d'alimens, et par du vin pur, capables chacun d'augmenter la chaleur qui excite l'affluence des humeurs.

S'agiroit-il ici d'une huitième espèce de catarre ? quoique au n°. 18 il n'en ait été annoncé que sept.

36. Lorsque le catarre se jette sur le ventre à travers l'œsophage, il se fait des collections d'humeurs dans le bas, quelquefois même aux parties supérieures. Dès le commencement, s'il y a des douleurs de ventre, il faut purger avec des laxatifs, pris séparément, ou dans la tisane crémée. On passe ensuite aux purgatifs plus forts. On use d'alimens qui lâchent le ventre, tant que la douleur persiste; lorsqu'elle a cessé, on les prend plus substantiels. On continue ce traitement, durant plusieurs jours, après que la maladie a fini. Si le malade est foible, et ne peut le supporter, on le lave d'abord avec la tisane crémée; et après qu'il a été purgé, on lui donne quelque remède fortifiant.

Traitement de [illegible]ième espèce de catarre, décrite au n°. 21.

37. Lorsque le catarre se portant aux chairs près des vertèbres, fait une hydropisie, on pratique le traitement suivant. Si le malade est foible, de manière qu'il ne puisse supporter de grandes évacuations, on commence par le laver avec la tisane crémée. Après l'avoir purgé, on lui donne quelque remède corroboratif. Quand la continuité de la fluxion,

---

tement des phthisiques, conformément à cette méthode active. On connoît les pillules de Morton.

à travers les chairs près des vertèbres, produit l'hydropisie, il faut appliquer le feu aux chairs près du cou. On y fait trois escarres; et lorsqu'elles sont tombées, on rapproche les bords, afin de rendre les cicatrices aussi petites qu'il est possible. Après avoir opposé cette barrière à la fluxion, on doit faire user des errhins pour la détourner vers le nez, lorsqu'elle n'est pas très-forte. On tient en même temps le devant de la tête chaud, et le derrière de la tête frais. Après avoir excité de la chaleur dans le devant, on donne des alimens chauds qui ne lâchent point le ventre; afin que la fluxion se dirige entièrement sur le devant de la tête. Si lorsqu'on a resserré ainsi la fluxion, il y en avoit partie qui se fût déjà portée dans le corps, avant qu'on ne lui eût donné la nouvelle direction, on y remédiera de la manière qui suit. La fluxion s'est-elle portée à la peau, on y fait des fumigations. Quand elle est à l'intérieur dans le ventre, et qu'il n'y a point de leucophlegmatie, on purge. S'il y a aussi des eaux à la peau, l'on purge et l'on fumige. On doit toujours avoir soin de vider par la partie la plus proche de l'endroit où est l'amas, soit qu'on purge par bas, soit qu'on émétise, ou qu'on évacue par quelque autre voie.

Traitement de la septième espèce de catarre, décrite n°. 22.

38. Lorsque le catarre produit la sciatique, on doit appliquer des ventouses, et attirer en dehors, sans scarifications; donner intérieurement des remèdes chauds, et purger, afin d'ouvrir des voies et au dehors par les ventouses, et en dedans par le moyen des purgatifs chauds. Il arrive, quand une fluxion a été cernée, que ne trouvant par où s'échap-

per, elle se jette sur les articulations qui cèdent ; et qu'elle donne la sciatique, ou la phthisie dorsale. Il faut, dans ce cas, purger la tête par des errhins doux, jusqu'à ce que l'on parvienne à détourner l'humeur ; et user du même régime que ci-devant. On donne l'élatérium pour purger (1) ; et l'on tient le ventre libre au moyen du lait ; d'ailleurs, on ne doit pas négliger les fumigations.

Nous passons à diverses autres maladies. 1°. Rate grossie, avec fonte de l'épiploon.

39. Quand la rate devient grosse, et que le corps maigrit, la graisse de l'épiploon se fondant, laisse des vaisseaux vides, vers lesquels il se forme un courant d'humeurs ; elles grossissent la rate qui se trouve placée près de l'épiploon ; et dès qu'il arrive au corps quelque maladie, ces parties deviennent un des endroits où elle s'établit opiniâtrement, si l'on n'y remédie. Cet état, quoique même bien soigné, est plein de dangers. On donne des purgatifs hydragogues, et des alimens très-nourrissans. Si cela ne suffit pas, on brûle légèrement, et superficiellement, le tour du nombril, pour faire sortir les humeurs. On fait aussi une brûlure au milieu du nombril même, et on tire les eaux tous les jours. Cet état est un des plus dangereux, et il convient d'y hasarder quelque chose. Si vous réussissez, le malade guérira ; si vous ne réussissez point, il ne s'ensuivra, après les brûlures, quant au danger de mort, que ce qui seroit arrivé sans elles.

2°. Hydro-

40°. L'hydropisie, dans l'enfance, se guérit comme

(1) Le texte est ici embarrassant, et vraisemblablement altéré.

je vais dire. On ouvre, avec la lancette, les parties gonflées, pleines d'eau, en faisant plusieurs mouchetures. Cette pratique a lieu pour toutes les parties du corps. On fumige ensuite, et on oint chaque moucheture de quelque balsamique chaud. pisie des enfans.

41. Il y a une pleurésie sèche sans catarre, qui a lieu lorsque le poumon qui est naturellement sec, se trouve desséché outre mesure, parce qu'on a enduré la soif par nécessité; il s'amincit, il devient foible, et se jette sur les côtés, au point qu'il touche la plèvre. Comme la plèvre est humide, il s'y attache, et il en résulte une pleurésie; il survient des douleurs au côté, jusqu'à la clavicule. La fièvre s'y met, et l'on rend des crachats blancs. On guérit cette maladie par une abondante boisson; on met au bain; l'on emploie les expectorans et les remèdes propres à calmer la douleur. Le mal se guérit dans sept jours; il n'est point dangereux. 3°. Pleurésie sèche.

42. La fièvre vient lorsque le corps étant rempli d'humeurs, les chairs se tuméfient; que la bile et la pituite restent stagnantes; qu'elles ne sont point rafraîchies faute de mouvement; que rien n'en sort, ni n'y arrive pour les renouveler. Dès que la plénitude, la fièvre, et les lassitudes qui en sont la suite, se manifestent, on doit commencer par beaucoup humecter, faire des onctions et exciter de la chaleur, afin d'ouvrir les voies, et de faire sortir la fièvre par les sueurs. On continue ainsi pendant trois ou quatre jours. Si le mal ne s'appaise point, l'on purge avec des cholagogues, et l'on tâche de guérir la fièvre avant le quatrième jour. L'on ne doit point purger, tandis que 4°. Fièvre de réplétion, et sa contraire.

le mal est dans sa vigueur. La maladie ne se juge point, durant que le corps est rempli d'humeurs. Il faut, pour guérir la fièvre, différer les purgations, jusqu'au temps où le corps commence à se dégager. L'on ne donne point d'alimens à manger, ni même de la tisane crémée, laxative; on fait boire de l'eau, de l'hydromel, de l'oxycrat, en abondance. La boisson chaude séjournant un peu, entraîne quelque chose de la maladie, soit qu'elle passe par les urines, soit qu'elle sorte par la voie des sueurs. Or, toute issue ou perspiration, excitant un mouvement intérieur, est utile au malade. Quand la fièvre attaque un corps exténué, il est manifeste que ce n'est pas le cas de la réplétion. Si la fièvre ne s'arrête promptement, on nourrit, et l'on tâche de donner de la substance; mais si l'on voit que cela ne réussit point, on reconnoît bientôt qu'en continuant ainsi, on augmenteroit la fièvre. On donnera donc des purgatifs, en attaquant le mal, principalement là où il a son siége; par en haut, s'il est dans les parties supérieures; par bas, quand il est dans les inférieures. On doit, sans s'arrêter à l'état de foiblesse, donner des remèdes forts, mais non pas les mêmes, à tous les malades. On donne les remèdes très-forts à ceux qui sont vigoureux, les moins forts à ceux qui se trouvent foibles. S'il y a des ardeurs, on les tempère par les boissons et par les purées; et l'on guérit la fièvre avec des purgatifs frais, comme l'aconit (1),

(1) La médecine de nos jours ne connoît point, sous les noms de cigüe ni d'aconit, de plantes qu'elle voulut

ou la cigüe, et autres pareils. Lorsque l'administration des rafraîchissans produit des nausées, on donne ensuite quelques réchaufans; et si les ardeurs ne cessent point, on revient aux rafraîchissans.

43. L'on traite l'ictère de la manière suivante. On commence par nourrir avec des substances grasses; on donne des bains onctueux; l'on humecte le corps pendant trois ou quatre jours, tant au moyen des boissons que des alimens. Après qu'il a été humecté, on le purge; et l'on dessèche, en supprimant promptement les alimens substantiels, travaillant en même temps à évacuer les humeurs par tous les émonctoires. Les errhins qu'on donne pour purger la tête, doivent être d'une force médiocre. L'on fait prendre aussi des diurétiques, qu'il faut administrer avant le repas, tandis qu'on travaille à évacuer les humeurs mises en mouvement, empêchant ainsi que les alimens ne tournent entièrement à la nourriture du corps. Quand il est un peu exténué, on donne les bains, dans l'eau desquels on a jeté de la racine de concombre sauvage, coupée à morceaux, avec laquelle on lave. On s'abstient de purger avec des cholagogues, afin de ne pas porter de plus grand trouble dans le corps. Après qu'il est suffisamment desséché, que le trouble s'est calmé, on donne une bonne nourriture, sans purger ni pousser par les urines. On fait user de bon vin 1°. Ictère.

---

employer comme purgatives. L'on sait que l'espèce d'aconit *tueloup*, et la cigüe, sont rangées par beaucoup d'auteurs, dans la classe des poisons froids.

rouge, et de tout ce qui est propre à donner à l'homme une bonne couleur. Si malgré cela la couleur jaune persiste, on exténue de nouveau le corps, mais sans le dessécher, de crainte que la couleur jaune ne s'y fixe.

6°. Ulceres malins.

44. L'on a sur le corps des ulcères malins, lorsque les chairs des environs s'enflamment; que les bords s'épaississent; que le fond est imbibé de sérosités, au-dessus desquelles on voit des matières ichoreuses qui se sèchent, qui paroissent fermer la plaie. L'ichor pourri qu'elle fournit, ne peut sortir à cause de celui qui s'attache aux bords. Les chairs qui en sont imbibées, se météorisent et s'enflamment. Par-tout où cet ichor atteint, il y produit des enflures et de la pourriture. On doit traiter ces ulcères avec des humectans et des balsamiques, afin que l'humeur sorte, et ne puisse se répandre dans les chairs. On emploie des réfrigérans, pour empêcher les humeurs de se porter à la plaie. On travaille à rendre les chairs fermes, et capables de résister à l'humeur, toutes les fois qu'elles ne sont pas déchirées. Généralement on emploie les réfrigérans et les humectans, dans le traitement de tous les ulcères.

7°. Esquinancie.

45. L'esquinancie vient d'un sang arrêté dans les veines du cou. Il faut saigner du bras, et attirer le sang en bas, afin de dégager l'humeur qui fait la maladie.

Avis donné en passant, sur les ulcères de la langue.

46. On saigne de même, quand il y a de grands ulcères à la langue.

Généralités pour le trai-

47. Il faut soigner les maladies dès leur commencement, et tâcher d'abord d'arrêter la fluxion, quand

il y a catarre ; ou bien si la maladie vient de toute autre cause, y obvier, dès le principe, par un traitement convenable. Quand le catarre est abondant, on doit le détourner ; quand il est médiocre, lui opposer un bon régime.

tement de toutes les maladies, soit catarres, ou autres.

8°. Plaies à la tête.

48. Quant aux plaies à la tête, si l'os est fracturé et rompu, il y a moins de danger ; on fait le traitement avec des remèdes humectans. Quand l'os n'est que fendu, et que la fissure est intérieure, le danger est grand. On doit alors employer le trépan, pour empêcher que le sang épanché ne pourrisse la dure-mère. Le sang entrant par une petite fente, et ne ressortant point, cause de grands désordres, et fait délirer le blessé. Il faut établir, au moyen du trépan, une ouverture qui puisse donner issue aux matières ichoreuses. On emploie les remèdes propres à pomper les humeurs épanchées, et à déterger.

Quelques Aphorismes.

49. Dans la fièvre, on ne doit point purger la tête avec des errhins, par la crainte d'exciter le délire. Les remèdes qui purgent la tête, l'échauffent. La chaleur produite par les remèdes, jointe à celle de la fièvre, jetteroit dans le délire.

50. Les plaies sont mortelles, toutes les fois que le blessé, se trouvant déjà dans un mauvais état de santé, vomit l'atrabile à la suite du coup. Il mourra.

51. Celui qui a une plaie qui coule beaucoup, s'il s'affoiblit, s'il maigrit, et si la plaie s'affaisse et se sèche promptement, va à la mort.

52. Lorsque dans une fièvre, le malade étant déjà foible, il survient de petits ulcères, dont les bords sont livides, cela est mortel.

53. Quand après avoir pris une médecine, la maladie empire, et que le malade va par haut et par bas, il faut donner du vin d'abord trempé, puis pur ; il arrête les évacuations. Ne donnez ni purgatif ni émétique.

54. Quand la bile vient d'elle-même à flots, soit par haut, soit par bas, il est très-difficile de l'arrêter. Elle ne vient d'elle-même, qu'en conséquence de la violence qu'elle fait à l'intérieur ; quand elle vient ainsi à la suite d'un remède, ce n'est point par une suite du mal qu'elle causoit dans le corps.

55. Si vous entreprenez de soigner un homme ivre qui vomit, n'arrêtez point son vomissement.

56. On arrête par le vomissement, les évacuations excessives par bas ; il est ensuite facile de calmer le vomissement. Si le malade est foible, on donne un narcotique après avoir fait vomir.

57. Quand c'est le sang qui fait la maladie, il y a des douleurs ; quand c'est la pituite, il y a des pesanteurs : c'est du moins l'ordinaire.

Manière de se conduire quand on ne connoît pas la maladie.

58. Lorsqu'on ne connoît point la maladie, il faut, si l'on donne des remèdes, les employer qui ne soient point forts. Si le malade se trouve mieux, le chemin est ouvert, il n'y a qu'à le suivre pas à pas. Tout au contraire, si le malade se trouve pire. Quand la diète sévère fait du mal, il faut passer à un régime nourrissant, et changer ainsi fréquemment, d'après cet esprit, ou une chose ou l'autre. Lorsque le malade est vigoureux, et la maladie foible, si l'on est obligé de recourir au changement de remède, pour découvrir le vrai traitement, on peut donner

avec sécurité, des remèdes plus forts même que la maladie, parce que quand ils opéreroient sur des parties saines, aussi-bien que sur les malades, il ne s'ensuivroit point de grands dangers : mais lorsque le mal est fort, et le sujet foible, on doit employer les remèdes les moins forts, et qui soient propres à guérir la maladie, sans affoiblir davantage le malade. La gymnastique est très-différente de la médecine. La première n'est point dans le cas d'opérer de grands changemens dans le corps. A quoi bon faire des changemens dans un corps qui est sain; il ne faut en entreprendre que dans les cas de maladie.

59. Toutes les maladies qui font des plaies avec des tumeurs et des gonflemens à la surface du corps, doivent se traiter par l'abstinence et les remèdes convenables. Quand il coule des humeurs de la tête, on fait vomir. Les maladies invétérées ne se guérissent point aussi facilement que les récentes. Les vieilles plaies doivent d'abord être rafraîchies. Si les bords de l'ulcère sont calleux, il faut emporter les cals avec des remèdes pourrissans; ensuite l'on cicatrise. Si des remèdes donnent des humeurs, on traite ensuite avec d'autres, propres à exténuer le corps, qui le purgent. Cicatriser avant le temps, c'est nourrir l'humeur morbifique, c'est augmenter la cause qui fait l'ulcère. Lorsqu'il est temps de faire la cicatrice, ou de faire croître les chairs du fond de la plaie, il faut exciter une sorte de pourriture, même dans les cas des ulcères à la tête. Les chairs provenant des alimens, poussent, par le dessous, celles qui sont pourries, et les élèvent malgré elles. Si le

Des tumeurs et des ulcères.

fond de l'ulcère est élevé au niveau de la peau, il faut diminuer les alimens.

Usage de la mandragore, contre la tristesse excessive, et les convulsions.

60. Dans le cas où la tristesse rend malade, jusqu'à vouloir quelquefois abandonnner la vie, on fait prendre, le matin, de la racine de mandragore, en boisson, à une dose qui ne puisse point jeter dans la fureur.

61. Pour guérir la convulsion, il faut mettre un brasier de feu de chaque côté de lit (1); faire prendre, en boisson, de la racine de mandragore, à une dose qui ne jette point dans la fureur, et appliquer des sachets chauds (2) aux tendons de la nuque.

62. Quand la fièvre vient après des convulsions, elle les dissipe sur-le-champ, sinon dans trois ou quatre jours.

Quelques Aphorismes.

63. Quand il se fait quelque rupture, la fièvre ne vient qu'après le troisième ou quatrième jour. Si elle vient pour autre cause que la rupture, il ne faut pas s'y méprendre; et la fièvre alors doit être traitée tout autrement.

64. Quand un homme souffre une extension très-forte aux pieds ou aux mains, cela le jette dans le délire.

---

(1) Cet endroit a besoin d'explications satisfaisantes, que je ne puis donner d'une manière assez positive. Il s'agit vraisemblablement de quelque fumigation.

(2) Cette manière de traiter les convulsions, paroîtra fort extraordinaire, et d'autant plus embarrassante pour en vérifier le mérite, qu'il n'est point dit si ces sachets étoient remplis de mandragore ou d'autres anti-spasmodiques.

65.

65. Pour cautériser les veines à propos, on doit avoir égard, et à la maladie, et à l'état du sujet qu'on veut cautériser. Dans le cas d'hémorragie, il y a deux précautions à prendre, afin de le faire sans danger. Il faut premièrement, avant de cautériser dans l'endroit même où est le mal pour lequel on applique le feu, examiner s'il ne convient pas au contraire d'empêcher la réunion; et si l'écoulement n'y est pas utile : car après la cautérisation il s'arrêtera. Les deux bouts de la veine se retirent à l'endroit de la brûlure, et ils se dessèchent. Quand on laisse quelques veines sans les brûler, celles-là continuent de fluer. Secondement, pour arrêter le sang d'une veine, il convient de la brûler en travers. Lorsque la brûlure ne suffit pas, il faut quelquefois faire des incisions de côté et d'autre, en dessus et en dessous, afin de détourner l'écoulement du sang. Les remèdes appliqués ensuite réussiront mieux, quand le sang ne viendra plus avec la même force. Ustion des veines.

66. Dans les maux de tête on doit saigner, si les douleurs persistent; on brûle les veines, et le mal de tête passe. Donner des errhins, c'est souvent augmenter le mal.

67. Il est impossible d'apprendre la médecine vîte, parce qu'il n'est pas possible d'en donner des préceptes invariables. Par exemple, celui qui, dans la peinture, apprend ce qu'on y enseigne, peut savoir dans un temps borné, tout ce que les autres y savent, parce que l'on y pratique toujours les mêmes choses, et le jour et le lendemain; cela ne varie jamais. Il n'y a pas à saisir d'occasion essentielle, qui ne re- Difficultés d'apprendre la médecine.

vienne point. Mais la médecine doit, dans un temps, faire une chose, le moment d'après faire le contraire; elle a souvent à concilier des choses opposées. Les purgatifs ne sont pas toujours à propos. Quelquefois ils remplissent deux objets : ils ne sont pas toujours contraires, aux remèdes qu'on donneroit pour serrer le ventre. Quand il y a une forte constipation, le corps se remplit de pituite, qui se rend au ventre; de manière qu'il tombe dans la nécessité de se lâcher, par cela même qu'il est serré : car la pituite rassemblée dans le ventre, devient une sorte de purgatif. De même les purgatifs dessèchent le ventre par leur nature, et font qu'ensuite les humeurs y séjournent. Lorsque vous n'administrez pas de purgatifs; si ce qui fait la maladie s'humecte et se purifie, la santé revient après que le corps s'est lavé. Les remèdes qui arrêtent, préparent à l'effet des purgatifs; et les purgatifs préparent à l'effet des remèdes qui arrêtent. Pareillement pour la couleur de la peau, les aqueux ôtent la bonne couleur, et ils rendent pâle. Les fortifians redonnent la bonne couleur. Chaque remède a son contraire. Lorsque quelqu'un est pâle et bouffi d'embonpoint, il dépérit, si on ne rétablit la bonne couleur au moyen des remèdes qui l'amaigrissent. Ici les atténuans servent utilement, et dissipent la paleur; mais si elle procédoit de maigreur, on rétablira la couleur naturelle, en donnant des analeptiques. Les douleurs sont causées par le froid et par le chaud, par l'excès et par le défaut, tant du chaud que du froid. Ceux qui ont la peau naturellement froide, ressentent de la douleur, quand elle s'échauffe;

ceux qui l'ont naturellement chaude, en éprouvent quand elle se refroidit; ceux qui l'ont naturellement sèche, en éprouvent si elle s'humecte; ceux qui l'ont humide, si elle se sèche. Tout changement contre nature est suivi de douleurs : et les douleurs se dissipent par leurs contraires; indépendamment de ce qu'il y a de particulier à chaque maladie. Par exemple, les personnes d'une constitution chaude, que le froid rend malades, sont soulagées par le chaud. Il en est ainsi de tout le reste.

68. Il y a une autre manière dont se forment les maladies. Elles viennent quelquefois par les semblables; et les mêmes choses qui ont causé le mal, le guérissent. On voit guérir la difficulté d'uriner, par la même chose qui l'a causée (1). La toux est aussi, comme la dysurie, causée et guérie par les mêmes choses. Contrariétés apparentes dans la médecine.

Il y a encore une autre manière. La fièvre d'inflammation est excitée par l'inflammation, et elle se guérit tantôt par l'inflammation même, tantôt par les contraires. Quelquefois le lavage d'eau chaude, prise abondamment en boisson, rétablit la santé; et quelquefois la fièvre se dissipe, en usant de ce qui pourroit donner une inflammation. Quand on prend un purgatif ou un émétique, l'effet peut en être arrêté

(1) Le sens d'Hippocrate me paroît ici difficile à pénétrer. Voudroit-il dire, par exemple, que la morsure de vipère, que les cantharides aussi, suppriment quelquefois les urines; et d'autrefois les font couler. Que l'eau fraîche calme quelquefois la toux; et qu'elle l'irrite d'autrefois, etc

par des irritans, et augmenté par des calmans. En faisant boire beaucoup d'eau à quelqu'un qui vomit, on lui fait souvent rendre avec l'eau, par le vomissement, ce qui le causoit. On guérit alors le vomissement, en faisant vomir. Dans un autre cas, on le guérit en le calmant, et faisant passer par bas ce qui excitoit à vomir. On recouvre ainsi la santé pour le même cas, de deux manières contraires.

69. S'il en étoit de même pour tout le reste, on auroit du moins cette règle, qu'il faut toujours soigner, ou par des contraires, ou par des semblables; quel que soit le mal, et d'où qu'il vienne.

70. Mais il n'en est pas ainsi. La cause en est la foiblesse du corps, qui met à ceci une infinité de différences. Le corps est nourri dans toutes ses parties également, par des alimens qui sont les mêmes pour toutes; mais quand on en prend plus ou moins qu'il n'en faut, ou qu'on y fait des changemens, le corps en est incommodé; et les alimens s'y font sentir. Si le corps est subjugué par la nourriture, elle pousse de tout côté; elle domine dans le corps, et y engendre aussitôt de contraires. Les bains d'eau chaude donnent de la vigueur au corps, toutes les fois que le corps leur est supérieur; mais si c'est l'eau qui a la supériorité, elle affoiblit le corps. Il en est de même des effets de la bonne chère. Les alimens donneront de l'embonpoint, quand le corps sera le plus fort. Si, au contraire, ils sont les plus forts, il en résulte des cours de ventre, et d'autres maux. Lorsque ce qui reçoit est altéré, ce qui y entre doit nécessairement s'altérer aussi. Le corps donc altéré et subjugué

par les alimens, dépérit de diverses manières, ayant à résister à un grand nombre d'adversaires. Ceci est vrai aussi, et des purgatifs et des remèdes restaurans. Tous peuvent finir par ruiner le corps. Il en est ainsi, de tout ce qui a les qualités même les plus opposées.

71. La médecine n'a qu'un petit nombre d'occasions opportunes. Celui qui les connoît, les attend; il distingue les symptômes essentiels, des accidentels, qui ne tiennent point à l'occasion. Il sait que l'évacuation des selles n'est pas un effet nécessaire des remèdes purgatifs; que toutes choses ont leurs contraires, même leurs plus contraires. L'occasion opportune pour les alimens, est de les donner quand le corps peut les surmonter. Si on les donne à propos, ceux qui sont laxatifs lâchent le ventre; ceux qui sont substantiels, donnent nécessairement de l'embonpoint. Toutes les fois que le corps est supérieur aux alimens, l'état est naturel; et les alimens ne produisent point d'effets contraires, à ceux qu'on doit en attendre. C'est là cette occasion opportune, que le médecin doit connoître. S'il ne la saisit point, le malade, au lieu de digérer facilement, sentira les alimens sur l'estomac; et il éprouvera des ardeurs. Le corps n'est nourri, que de ce qu'il surmonte. Si les alimens ne sont pas pris à propos, ils ont un effet contraire à celui qu'on en attend; on maigrit. Il en est de même, de toutes les choses qui peuvent contribuer à donner de l'embonpoint : elles agissent suivant les forces du corps, d'après l'occasion et d'après leur nature. Si l'occasion est manquée, elles produi-

Importance de l'à-propos.

sent des effets contraires. Tout ce qui opère un changement dans l'état actuel de l'homme, peut être regardé comme des remèdes. Les plus forts bouleversent. On pourroit donc bouleverser le corps avec des remèdes : l'on peut y produire des changemens, au moyen des alimens. Les changemens sont un bien dans l'état de maladie. S'il ne s'y faisoit point de changement, le mal augmenteroit. On ne doit point, dans des maux médiocres, donner des remèdes forts, de crainte d'affoiblir pour un petit mal ; il faut réserver les grands remèdes pour les grands maux ; employer les petits pour les médiocres : et l'on ne doit point dénaturer les remèdes, mais les administrer avec leurs vertus naturelles : employez les plus forts vis-à-vis des hommes robustes ; et ceux qui, de leur nature, sont moins forts, vis-à-vis des gens d'une foible constitution. Les maladies doivent être évacuées par les organes les plus voisins des parties affectées ; c'est là, qu'elles trouvent leur issue.

Continuation du même sujet.

72. Les matières, pour être évacuées par les selles, doivent être coulantes, atténuées, et de nature à s'atténuer par la chaleur : car le bas-ventre est chaud. Tout ce qui est de nature saline, ou approchant, n'est point disposé à sortir par le dos (1). Ce qui fait des vents, est de nature fixe ; on voit que les humeurs donnent des vents en se desséchant. Les astringens sont de cette nature, et tout ce qui au feu prend de la consistance, qui s'y dessèche, et qui de-

(1) La doctrine de la médecine est, aussi de nos jours, que les sels sortent principalement par les urines.

vient friable (1). Tout ce qui appliqué à l'intérieur y fait aborder les humeurs, dessèche l'extérieur. Tels sont les fortifians et les échauffans. Les purgatifs amaigrissent et échauffent. Les acides aussi échauffent. Les remèdes froids au ventre purgent, et aussi ceux qui sont froids et humides : quand ils ne purgent point, ils deviennent échauffans. Les remèdes chauds deviennent rafraîchissans, en poussant par les selles : s'ils ne purgent point, ils échauffent les entrailles. Ceux qui occasionnent le plus grand abord d'humeurs, sont les plus échauffans ; ceux qui, pris à grandes doses, ne procurent point ce grand abord d'humeurs, sont laxatifs.

73. Il me semble qu'aujourd'hui la médecine a fait tous les progrès qu'on peut attendre ; elle apprend à connoître la nature de toutes les maladies, et à saisir le moment de l'occasion. Celui qui la possède à ce point, n'attend rien du hasard. Que le hasard le favorise ou ne le favorise point, il fera le traitement convenable. La médecine est établie sur des bases solides, qui sont en elle, sans avoir besoin du hasard. C'est la science qui fait le bonheur, quand on sait s'en sesvir à propos. Et alors, qu'a-t-on besoin de bonheur. Si les remedes ont, de leur nature,

(1) Le texte de la fin de ce traité est embarrassant dans plusieurs endroits. On aura pu déjà s'en apercevoir dans la traduction. Peut-être les manuscrits ont-ils été fort altérés ; peut-être aussi les idées d'Hippocrate étoient fort différentes des nôtres sur plusieurs points, sans qu'on doive s'en étonner, ni accueillir avec moins d'emptessement, les excellentes choses qu'il nous a transmises.

une faculté propre à guérir les maladies, comme cela me paroît certain, ils n'ont pas à attendre ce qu'on appelle le bonheur, pour produire leurs effets. S'il y falloit le concours du hasard, ce qui n'est point remède de sa nature, le seroit cependant aussi bien que les vrais remèdes, en guérissant les maladies avec l'aide du bonheur. Si l'on exclut le hasard, de la médecine et de par-tout, on pense, à mon avis, très-juste. Disons, que le bonheur est pour ceux, qui se conduisent toujours bien. Il me semble qu'on réussit ou ne réussit point, suivant qu'on procède comme il faut, ou comme il ne faut pas. Bien faire, c'est réussir : c'est le partage des gens habiles. Mal faire, c'est échouer : tel est le lot des ignorans. Comment pouvoir dire, que l'ignorance réussit ? On ne pourroit faire aucun cas, de ce genre de succès. Il n'y en a pas de véritable pour celui qui ne se conduit pas surement, et qui se détermine à agir, sans savoir si ce qu'il fait doit le conduire au but.

Maladies des femmes.

74. (1) Les maux qu'on appelle maladie des femmes, proviennent tous de la matrice. Lorsqu'elle s'agite, elle occasionne des maladies ; soit qu'elle se porte en dehors, soit qu'elle se retire en de dans changeant de place. Quand son museau ne s'appro-

(1) Ce qui est dit dans ce numéro, est remarquable en ce qu'il contient, ainsi que le numéro 37 des Prédictions, le sommaire de presque toute la doctrine d'Hippocrate sur les maladies des femmes, qu'on trouvera longuement développée dans quatre traités suivans, dont quelques-uns paroîtront sans doute bien longs ; et qui passent généralement pour n'être pas de productions d'Hippocrate.

che pas des lèvres du vagin, au point de pouvoir être touché facilement, le mal n'est pas grand ; mais lorsqu'il s'avance considérablement, il est douloureux au toucher : et la matrice se trouvant resserrée et bouchée, ne peut laisser couler librement les règles ; elle se gonfle en conséquence, et devient douloureuse. Si, en descendant plus bas, elle se retourne, elle fait une tumeur qui donne beaucoup de douleurs. Quand elle se retire dans le haut, sortant de ses limites, son corps se raréfie, et cela cause une maladie affligeante ; il y a alors des douleurs à l'ischium, et des maux de tête. La matrice continuant de s'enfler, les règles ne coulent plus, et son volume augmente. Les douleurs s'étendent depuis l'ischium jusqu'aux aines. La femme sent souvent la matrice se porter çà et là, comme un globe, tantôt à droite, tantôt à gauche, quelquefois par tout le ventre. Cela ne se passe point sans des maux de tête. Tel est l'état. Voici le traitement. S'il n'y a que la chute de la matrice, on doit y faire, s'il est possible, des onctions avec quelques substances fœtides, telles qu'on voudra ; comme l'huile de cèdre, ou la pulpe d'ail et d'oignons, ou quelque chose encore plus puant. On en fait aussi des fumigations, ayant attention de ne pas brûler les parties. Durant ce temps, on n'use, ni de boissons, ni d'alimens diurétiques. L'on ne lave point avec l'eau chaude. Quand la matrice se retire vers le haut, et qu'il n'y a point de resserrement, on fait des fumigations avec des aromatiques d'odeur agréable ; tels que la myrrhe, les baumes, ou tout autre échauffant, dont l'odeur soit suave. On bassine

avec du vin chaud, et l'on use, en même temps, de diurétiques. On connoît, lorsque la matrice se porte en haut, qu'il n'y a point de resserrement, en ce que les règles coulent; si elle est resserrée, les secours se suppriment. Il faut alors commencer par faire des fumigations, comme il suit. Après avoir fait bouillir des figues dans du vin, on met la décoction dans la moitié d'une gourde partagée en deux; l'autre moitié sert de couvercle, et on y fait un trou pour diriger la fumée vers la matrice par un passage étroit. On y ajoute de l'eau chaude, quand il le faut. L'on use ensuite de remèdes chauds, dont j'ai déjà parlé. De ce nombre sont encore ici avec la myrrhe, la fiente et le fiel de bœuf, l'alum, le galbanum, et tel autre. On purge souvent avec l'élatérium, qui fait vomir quand le tempérament est délicat, ayant soin de ne pas causer de superpurgation. Si vous voulez faire des pessaires forts; ayez du miel à demi cuit, incorporez-y des remèdes chauds, tels que ci-dessus: après que le mélange sera fait, formez-en des pessaires de la figure des suppositoires. Il faut les faire longs et minces. On fera coucher la femme sur son dos; on tiendra ses pieds élevés, et distans l'un de l'autre, pour introduire le pessaire; on le soutiendra avec des linges chauds, ou autre chose, pour en aider le ramolissement. Si on veut que les pessaires soient moins actifs, on les enveloppe d'un linge fin. Quand la matrice est humectée de trop d'humeurs, qui gonflent son museau, et qui empêchent l'écoulement des mois, il faut y faire des applications et des parfums, de la nature de ceux dont j'ai parlé dans le premier

cas; lorsqu'il étoit question de la chute de la matrice, comme mettant obstacle aux règles qu'on veut faire couler. Quand les mois sont trop abondans, il ne faut point échauffer, ni avec l'eau chaude, ni avec rien autre, ni employer de boissons diurétiques, ni d'alimens laxatifs. On doit faire coucher dans des lits plus élevés des pieds que du chevet, pour empêcher le sang de se porter vers la matrice. On ordonne, en même temps, des astringens. Les mois qui vont bien, se montrent facilement, à leurs périodes réglées; quand ils s'établissent lentement, ils ont quelque chose de purulent. Les jeunes personnes rendent de bon sang; les personnes âgées rendent beaucoup de mucosités.

TRAITÉ

DU LABORATOIRE DU CHIRURGIEN.

Le titre de ce Traité, le premier de la sixième section dans Foës, a souffert des variations dans l'antiquité, et a occasionné quelques discussions parmi les savans. Je lui donne, en français, celui qui me paroît le plus adapté aux matières qui y sont traitées, et au titre des traductions latines d'après lesquelles il est très-souvent cité ainsi, de Officina Chirurgi. *Du reste, il s'y agit beaucoup des bandages.*

Fondemens de la médecine et de la chirurgie, les mêmes que ceux de la plupart des arts.

1°. On doit, en toutes choses, examiner d'abord si elles sont égales à d'autres qu'on connoît, ou inégales, si elles sont plus grandes ou plus petites; commençant par les plus aisées. Il faut voir, toucher, écouter, tout ce qui est susceptible d'être vu; touché, entendu. On doit se servir aussi de l'odorat et du goût. Il faut méditer enfin ce qui est du ressort du jugement. Ce sont là tous les moyens, par lesquels nous pouvons nous instruire.

Objets qui doivent occuper le chirurgien.

2°. Les objets du chirurgien, dans son laboratoire, sont le malade, la situation dans laquelle il opérera, les aides, les instrumens, la lumière d'où et comment la prendra-t-il, comment se placera-til, quelles seront ses commodités, la maniere dont il fera l'opération, la partie sur laquelle il doit opérer; se placera-t-il debout, ou assis. Tout doit être comme compassé, tant ce qui concerne l'opérateur, que ce qui concerne la position du malade; et la façon de

prendre le jour. Il y a deux sortes de lumières : l'une générale, qui ne dépend point entièrement de nous; l'autre artificielle; nous sommes les maîtres de celle-ci. On peut user de chacune, de deux manières; ou en recevoir l'éclat directement, ou la prendre indirecte. La lumière indirecte est moins forte, et d'un usage borné; mais sa douceur favorise la vue. Il faut que la partie, sur laquelle on opère, soit exposée directement au plus grand éclat de la lumière; qu'elle reçoive autant de rayons qu'il se pourra, pour l'utilité; à moins que ce ne soit des parties qui doivent être cachées, dont la pudeur interdit la vue. Alors même, l'opéré doit toujours être placé vis-à-vis la lumière; mais l'opérateur se place immédiatement au-devant, de manière, toutefois, que son ombre ne lui cache point la partie qu'il doit voir clairement, sans qu'elle puisse d'ailleurs être vue des autres. Le chirurgien doit communément être assis, ayant les jambes droites, les pieds médiocrement séparés, placés chacun dans la verticale des genoux, qui seront élevés un peu au-dessus des aines, et séparés, de sorte qu'il puisse commodément y poser ses coudes, pour y trouver un point d'appui. Il faut qu'il ne soit pas gêné dans ses habits; qu'il puisse agir librement et sans effort, d'un mouvement facile et égal.

Manière dont le chirurgien doit se placer pour opérer.

3°. La partie sur laquelle le chirurgien opère, doit être placée au-devant de lui, mais près, soit à droite, soit à gauche, ou vis-à-vis. Sa distance, telle qu'il puisse y atteindre avec les coudes. Si la partie est vis-à-vis, le chirurgien se placera de façon qu'étant assis, il puisse y atteindre et appuyer son coude

sur ses genoux, sans avoir à changer de place. Quand il opère sur les parties postérieures, ses genoux ne doivent pas être plus élevés que les côtes de celui qu'il opère. S'il doit opérer dans le haut, il faut que sa main n'ait pas à s'élever plus haut que son sternum. S'il opère dans le bas, il faut qu'elle ne descende pas au de-là de l'angle droit formé par l'avant-bras avec le bras. Voilà pour le vis-à-vis. Lorsqu'il opère à droite ou à gauche, il faut qu'il n'ait à faire qu'une médiocre conversion du corps, restant toujours suffisamment appuyé sur ses pieds, mais plus sur celui du côté opposé à celui de la main dont il se sert, et les genoux restant dans la même situation qu'il leur a donnée en s'asséyant. Les autres circonstances, dans la situation de celui qui l'opère, se règlent d'après celles-là. Quant à celui qu'on opère, il faut que la position de son corps favorise l'opérateur. Qu'il doive être opéré assis ou debout, il sera placé de manière à pouvoir rester long-temps, sans peine, dans la même situation, se fléchir, se courber, s'incliner, se redresser, et prendre toutes les attitudes que le chirurgien peut demander durant l'opération.

De l'aptitude de la main pour l'opération, et des instrumens.

4°. Que les ongles du chirurgien ne soient ni plus courts ni plus longs que le bout de ses doigts. Ceux dont il fait le plus d'usage, sont l'index et le pouce. Il se sert souvent de toute la main, tant en supination qu'en pronation. C'est une heureuse disposition, quand le doigt du milieu se trouve bien long, et l'index aussi. C'est un vice de conformation très-nuisible, ou la suite d'une mauvaise habitude dans l'enfance, quand le pouce ne peut agir librement, et

qu'il reste comme attaché aux autres doigts. Dans toute besogne, il est bon de savoir se servir des deux mains, ensemble ou séparément. Elles sont égales, et l'on doit s'exercer à se servir de l'une et de l'autre, avec facilité, légèrement, adroitement, promptement, avec lestesse. Nous dirons ailleurs quels sont les instrumens qu'il faut avoir, et comment on les emploie. Ils doivent être rangés chacun en sa place, suivant l'usage auquel ils sont destinés, afin que leur recherche ne fasse aucun retard. Quand vous voudrez les recevoir de la main d'un autre, il faut l'y avoir préparé un peu d'avance, pour qu'il vous les fasse passer aussitôt que l'ordre est donné. Les aides qui sont autour du malade, le contiendront dans la situation convenable, l'empêchant de se remuer, sans mot dire, dociles à la volonté de celui qui préside.

5°. Dans les bandages, il y a deux points essentiels : 1°. Quand on les applique, il faut de la légèreté, de la prévoyance, de l'adresse ; de la légèreté, pour ne point occasionner de douleurs et avoir bientôt fait ; de la prévoyance, pour que tout soit préparé d'avance ; de l'adresse, pour que le bandage n'ait point mauvaise grâce. Nous avons indiqué comment on acquiert ces qualités. 2°. Quand le bandage est fait, il faut qu'il tienne, qu'il ne gêne point, qu'il ait une sorte d'élégance, mais avec simplicité ; et qu'il soit facile de le délier. S'il s'agit de parties unies et égales, le bandage sera simple et uni ; s'il s'agit de parties inégales et dissemblables, le bandage sera inégal et composé. Il y en a de plusieurs espèces : le

Des bandages.

bandage simple, le bandage circulaire, le doloire; le renversé (ou le retroussé) (1) *l'œil*, *le rhombe*, *le mi-parti*. Ils doivent chacun être adaptés à la partie malade, et à la nature du mal.

6°. Pour qu'un bandage soit bien fait, il y faut deux choses : 1°. qu'il soit assez fort pour serrer convenablement, 2°. qu'il n'y ait pas trop de linges. Dans certains cas, le bandage est tout le remède; dans d'autres, il contient les médicamens. C'est suivant les circonstances. Dans l'application du bandage, il faut, quand on fait les révolutions, qu'elles ne soient ni séparées, ni croisées, mais adaptées justement à côté l'une de l'autre; que les bords, ni le milieu de la partie où il est appliqué, ne soient pas trop serrés; que le milieu le soit même un peu moins que les deux extrêmes.

Des nœuds et des coutures dans les bandages.

De la manière de dérouler les bandes.

7°. Le nœud ou la couture ne doivent jamais se faire en dessous, mais en dessus, suivant que la partie se présente naturellement, quand il ne reste que la ligature à faire, après avoir terminé les révolutions et serré.

(1) Je me suis cru obligé, pour traduire fidellement le texte, d'employer ici des mots que la chirurgie française n'a pas consacrés, que je sache, à des espèces determinées de bandages. Il est très-vraisemblable, qu'elle n'est pas moins féconde que l'étoit la chirurgie du temps d'Hippocrate, soit en bandages industrieux, soit en dénominations pour les désigner. Mais il m'a paru impossible de déterminer exactement, à quelles espèces de nos bandages peuvent répondre ceux qu'Hippocrate a désignés, par des mots grecs qui signifient généralement *œil*, *rhombe*, *mi-parti*. Entendroit-on par *œil*, les bandages fenêtrés, etc.?

serré. Il faut se garder de nouer sur la plaie, mais faire que le nœud soit de l'un ou de l'autre côté, suivant l'occurrence ; de manière, cependant, qu'il ne soit point en dedans. Les coutures, s'il y en a, seront molles, souples, point grosses. On doit faire attention que tout bandage tend à descendre, à fuir vers les endroits moins gros. A la tête, il tend vers le sommet ; à la jambe, il tend vers les pieds.

8°. On bande en déroulant la bande de droite à gauche, ou de gauche à droite : excepté la tete, qu'on bande en déroulant d'avant en arrière, ou d'arrière en avant. Quand on veut rapprocher des parties qui s'éloignent, on met la bande à deux globes. Si la bande n'est roulée qu'à un globe, on commence par un endroit plan, sur lequel on appuie le bout non roulé, comme seroit le milieu du front, ou tel autre. Les parties où l'on veut conserver le mouvement, telles que sont les articulations, par exemple, le pli du genou, ne doivent pas être recouvertes de la bande ; ou bien elle n'y doit passer dessus que légèrement, y être large et simple, comme aussi sur la rotule ; de façon que sa continuité avec le reste soit lâche. Tout le bandage doit appuyer fortement sur des parties fixes et charnues, comme le dessus et le dessous du genou. L'on a un appui pour le bandage d'une épaule, à l'autre épaule ; pour l'aine, à l'autre aine ; pour la jambe, au gras de jambe. Quand le bandage risque de glisser vers le haut, il faut prendre le contre-appui dans le bas ; et le prendre dans le haut, pour empêcher le bandage de descendre. Quand les parties sont égales et unies, il

faut quelquefois appliquer les révolutions de la bande, l'une sur l'autre, sans biaiser, de manière que la dernière révolution paroisse la seule employée pour contenir. Si on ne peut rapprocher avec des linges, on doit mettre des agraphes, ou faire une suture.

10. Les linges pour les bandages, doivent être propres, légers, doux et demi-usés. On déroule les bandes des deux mains, passant le bout roulé d'une main à l'autre. Il faut leur donner une largeur convenable; qu'elles soient assez fortes; que leurs bouts soient fermes, unis et lisses; il ne faut, ni serrer trop, ni faire le bandage lâche. Si le bandage se défait aussitôt, le mal sera moindre que s'il tenoit assez pour ne se défaire que dans peu.

11. On examinera dans la manière de faire le bandage, s'il est destiné à tenir les parties éloignées, ou à les rapprocher, ou à les tenir, partie éloignées, partie rapprochées. Quand l'on commence par dessous, on rapproche les parties vers le dessus. En déroulant la bande, on ramène, suivant le besoin, les parties qui se séparoient; ou l'on sépare celles, qui tendoient à se réunir. On redresse ce qui est de travers; on le maintient en sens contraire. On doit avoir soin, *je le rèpète*, que les linges soient demi-usés, doux, légers, propres, suffisamment larges; qu'il n'y ait point d'ourlets, ni de durillons; qu'ils soient assez bons pour être tendus suffisamment, même un peu au de-là du nécessaire, sans se déchirer. Il faut, pour qu'ils s'appliquent bien, les mouiller de quelque liquide convenable. Quand il y a un abcès, le bandage ne doit que toucher le haut de la tumeur.

La pression n'y doit pas être forte. Il faut commencer par serrer dans l'endroit sain, en se dirigeant pour finir à l'endroit ulcéré, afin que les humeurs s'en expriment, et qu'il ne s'y en amasse pas de nouvelles.

12. Les bandages s'appliquent sur les parties droites, quand on veut qu'elles se tiennent droites, ou fléchies quand on doit les laisser dans cette situation, ayant soin d'en donner une commode, qui ne fasse point de tiraillemens, ni d'écarts ; qui ne doive pas être changée pour les applications, ni pour rouler ou dérouler les bandes ; qui soit suivant la position naturelle des muscles, des vaisseaux, des nerfs, des os : de manière que le tout se trouve bien placé, sans donner des douleurs. Le contraire pourroit occasionner des abcès. Quand on a à rapprocher des parties qui se sont fort éloignées, tout ce que je viens de dire a lieu. Il faut, de plus, avoir l'attention de s'y prendre de loin, et l'on suit une progression croissante peu à peu dans les degrés de pression, finissant par serrer fortement. Quand, au contraire, des parties qui ne doivent pas se toucher, se touchent ou se croisent, produisant quelque inflammation dans cet endroit, il faut pratiquer tout le contraire. On commence, dans ce cas, par calmer l'inflammation ; et ensuite on applique le bandage.

De la disposition préalable des parties sur lesquelles on doit appliquer le bandage.

13. Pareillement pour redresser les parties qui sont de travers, on bande après avoir ramené les parties qui s'étoient éloignées. On les assujettit vis-à-vis celles dont on veut les rapprocher, combinant ensemble la longueur, la largeur, l'épaisseur, et le

Des compresses.

nombre de compresses. Leur longueur sera celle de l'espace occupé par le bandage ; leur largeur ; de trois doigts, ou de quatre ; leur épaisseur, de trois ou quatre plis ; leur nombre, suffisant pour cerner la partie, de manière qu'elles ne la dépassent point, et qu'elles la couvrent. On se réglera, par l'état des parties à redresser, pour la largeur, l'épaisseur et la longueur des compresses ; de sorte qu'on ne fasse pas de gros paquets en remplissant les vides. Il y a deux manières d'appliquer les compresses ; l'une, en les dirigeant de la partie viciée, vers l'opposite ; l'autre, en allant de l'opposite, à la partie viciée. On doit toujours presser fortement, en allant vers la partie malade ; presser moins vers le milieu, le tout avec modération. Le bandage doit s'étendre fort avant sur les parties saines.

Du nombre, de la largeur et de la longueur des bandes.

14. Quant au nombre, largeur, et longueur des bandes, leur nombre sera tel qu'elles puissent embrasser toute l'étendue du mal, et recouvrir les éclisses, quand il y en a ; sans faire trop de poids, ni occasionner de distorsions, ni laisser non plus de facilité au déplacement. La largeur sera de trois, quatre, cinq, ou six travers de doigt ; la longueur du nombre de coudées suffisant, pour pouvoir faire les révolutions nécessaires à bien contenir les parties. Il faut que les bandes soient souples, point rudes. On les proportionne à l'étendue et au volume de l'endroit malade. Les fanons doivent être légers, unis, mousses des deux bouts, et un peu moins larges que vers le milieu, plus forts à l'endroit des fractures. Aux parties courbes, et à celles qui ont naturel-

lement peu de chairs, on doit s'abstenir de mettre des éclisses qui portent sur les tubérosités; il n'y a qu'à les faire plus courtes. Il faut contenir, sans comprimer rudement; c'est le point essentiel. L'on emploie, en conséquence, des cérats doux, émolliens, où il n'y ait aucun grumeau.

Du degré convenable de la chaleur de l'eau qu'on applique aux parties, et des boîtes.

15. Le degré de chaleur de l'eau sera tel, qu'on y puisse à peine tenir la main. La quantité doit être considérable, quand on veut relâcher et fondre. Il en faut peu, là où l'on veut incarner, et faire remplir les vides. Lorsqu'on douche pour faire abaisser des parties qui s'élèvent trop, on discontinue avant qu'elles ne soient entièrement affaissées. Ce qui s'élève d'abord, s'affaisse ensuite un peu de lui-même. Les applications doivent être molètes et unies; elles doivent décliner dans les endroits qui ont de la saillie, comme au talon, au haut de la cuisse, pour éviter les tiraillemens qui tendent à déplacer. On met la jambe, ou moitié de la jambe, dans une boîte, de manière qu'on puisse voir facilement l'endroit malade, et tout ce qui pourroit blesser.

De la situation la plus naturelle des parties.

16. La situation, l'extension, la flexion, doivent se régler d'après les positions naturelles. On connoît les positions naturelles, à la manière dont le membre se place dans les diverses actions, ayant égard à l'état de repos, à l'état moyen, et à celui qui est le plus habituel. A l'état de repos et de relâchement appartient quelquefois celui d'extension, par exemple, dans la main; à l'état moyen appartient non-seulement l'extension, mais aussi la flexion, par exemple, la flexion de l'avant-bras sur le coude. L'état habi-

tuel est celui dont on s'accommode mieux que de tout autre, par exemple, l'extension dans les jambes. L'extension est, en effet, la situation des jambes qu'on soutiendra le plus long-temps, sans songer à la changer. Quand la jambe, au lieu de rester dans l'extension, change de place, les muscles, les vaisseaux, les nerfs, les os changent aussi leur position; et s'ils sont libres, ils prennent chacun la meilleure situation.

Des extensions.

17. On fait une extension d'autant plus forte, que les membres sont plus gros, plus forts, qu'il y en a deux de conjugués, et que tous les deux se trouvent cassés. On tire, à cet égard, une seconde considération de leur profondeur. L'extension doit être plus forte pour les os qui sont profonds, moindre pour ceux qui sont extérieurs (1). L'on a sur-tout à craindre le défaut d'extension suffisante, à moins qu'il ne s'agisse de rajuster les os des petits enfans. On reconnoît si le membre est redressé, en lui comparant son pareil, pourvu qu'il soit dans l'état naturel.

Les frictions ont la vertu de fondre, de réunir, d'incarner, de détruire. Les frictions douces fondent, les fortes réunissent; très-souvent répétées, elles détruisent; modérées, elles font croître les chairs.

Du degré de constriction des bandages.

18. En mettant le bandage, on observera toujours si le malade se plaint, qu'il est trop serré à l'endroit du

(1) Le texte est ici obscur et fort embarrassant, par son extrême concision. Je le présente dans le sens qui me paroît le plus vrai, et conforme à ce qui peut en être induit, en l'état où il nous est parvenu.

mal ; il ne doit pas l'être non plus, sur les tubérosités. Le tout doit être arrangé de manière, qu'il n'y ait pas de gêne par la grande quantité de linge, ni par une trop forte pression. Après les premières vingt-quatre heures, on doit lâcher un peu ; et le troisième jour, un peu plus. Le second jour, il doit y avoir une légère enflure vers les extrémités du bandage ; le troisième jour, elle doit être moindre. Ceci est général pour tous les bandages. On connoît, le second jour, à ce signe, si le bandage est serré convenablement. Après la dissipation de l'enflure, on serre davantage, et l'on met plus de linges. On peut commencer quelquefois dès le troisième jour. Tout doit être relâché le septième jour, à compter du premier jour du bandage. Les extrémités des os réduits ne doivent point saillir, ni se sentir au toucher. Quand il y a des fanons, si les parties sont un peu charnues, et s'il n'y a ni plaie, ni démangeaisons, on laisse le bandage, sans le délier, jusqu'au vingtième jour. Quand il y a des raisons pour cela, l'on délie l'appareil dans le milieu, chaque trois jours ; et l'on fixe de nouveau les fanons.

19. Ayez attention que le bandage, la situation de la partie, sa figure, restent toujours les mêmes. Chaque membre a une situation qui lui est naturelle et habituelle. C'est celle-là qu'il est essentiel de lui donner ; les autres s'acquièrent et se maintiennent par l'exercice, en marchant, en restant debout, en courant, en travaillant, en se reposant. L'action corrobore, l'inaction dissout les forces. On examinera, s'il faut assurer les bandages en serrant plus

fortement, en augmentant le nombre des compresses.

Précautions générales concernant le maintien des bandages, et la position convenable, et le choix des points d'appui ou de suspension.

20. Les échimoses, les contusions, les distorsions, les tumeurs qui viennent à la suite d'une blessure, sans inflammation, doivent être doucement repoussées vers le haut, au moyen des compresses qui pressent davantage dans le bas. On ne doit pas laisser le bras ni les jambes pendantes. Il faut leur donner un appui, qui soutienne le membre depuis l'endroit où le mal commence, jusqu'à son extrémité, sans qu'il soit nécessaire que l'extrémité du membre porte sur l'appui; il suffit que le milieu soit soutenu mollement. Le bout pourra être porté par des attaches qui partent de quelque partie supérieure du corps, où elles seront fortement fixées. C'est par le nombre de compresses qu'il faut soutenir le bandage, plus que par la force employée à le serrer. Les linges doivent être doux, fins, légers, propres, larges, assez forts pour pouvoir se dispenser de mettre des éclisses; et il faut avoir soin de les arroser abondamment.

21. Quand les articulations se relâchent, que les os se tournent, ou se séparent; qu'ils sont tiraillés; que les membres sont contournés ou courbés; que les os qui doivent être éloignés se rapprochent, on fait le bandage après les avoir ramenés en sens contraire, même un peu en de-là, avant de faire le bandage; et on les contient, tant par des compresses que par des bandes, et autres moyens qui concourent à les assujettir, ne négligeant, ni les frictions, ni les douches multipliées.

22. Lorsque les parties s'atrophient, les bandages doivent prendre fort avant dans les parties bien nour-

ries, afin de déterminer la nourriture à se porter vers celles qui en ont besoin, pour rétablir les chairs. Il est bon même, dans ce cas, de lier ensemble la jambe ou la cuisse saine avec la malade, afin qu'elle reste pareillement en repos, et que la nourriture se distribue, autant qu'il se peut, également à l'une et à l'autre. Le bandage ici doit être plus contenu par le nombre des compresses, que par la force des ligatures; les laissant lâches où il convient, usant de frictions, d'arrosemens, et point d'éclisses.

23. On prend des parties fixes pour point d'appui, comme la poitrine, les épaules, la tête et autres lieux du corps semblables. Certains bandages sont bons pour contenir, et empêcher que les parties lésées ne se dérangent pas les chocs; d'autres sont bons, comme ceux de la tête, à serrer les sutures des os qui se dérangeroient d'avec leurs adjacens, par des efforts de toux, par des éternuemens, ou par d'autres mouvemens, et qui ont besoin d'être assurés. Soit qu'il s'agisse de la tête, ou de la poitrine, il faut ici que la compresse soit forte à l'endroit où est le mal; on met au-dessous du bandage, ou de la laine, ou quelqu'autre chose adaptée au mal. On doit, en faisant les bandages, prévoir le danger des secousses; faire que les extrémités, qui doivent se réunir, se touchent, s'adaptent comme il faut; et que ni le besoin de tousser, ni celui d'éternuer, ne fassent de déplacemens dans les points par où elles se touchent.



TRAITÉ DES FRACTURES.

Ce Traité est le second de la 6e. section dans Foës. J'ai cru devoir suivre la division des matières qu'il y a faite, et sa numération pour les divers articles ; ainsi que je me le suis prescrit, au sujet de tous les Traités où il a établi des divisions, lors même qu'elles ne me paroissoient pas les plus naturelles. Mon intention, en cela, a été de faciliter les moyens de recourir au texte, lorsqu'on jugeroit à propos de vérifier les citations des auteurs qui y renvoient. J'ai fait des divisions et des numérations à ma manière, dans tous les Traités dont Foës nous a donné la teneur de suite ; et dans tous j'ai fait des alinéa, quand je les ai crus utiles.

Généralités, et préceptes pour les fractures, et les luxations.

1°. DANS les fractures et les luxations, le médecin doit commencer par faire les extensions convenables ; c'est le préalable pour redresser les parties. Il faut réduire le bras et la main dans l'état de pronation, s'il y a quelque déplacement. On est moins exposé à se tromper dans cette situation, que dans la supination.

Et d'abord Pour la main.

2°. Si on ne veut pas faire le docte, on ne se trompera ordinairement point, du moins en ce qui concerne la main. Le malade la présente naturellement dans la situation convenable. Il y est déterminé de lui-même. Les chirurgiens, grands raisonneurs, sont ceux qui se trompent le plus. Il ne faut point de science pour remettre les os de la main, quand ils sont rompus. Le premier chirurgien qu'on trouve, pour ainsi dire, est en état de cela. Je me crois cependant obligé d'en écrire en détail, parce que

j'en ai vu qui étoient réputés habiles, pour avoir mis le bandage à la main, tandis qu'ils y avoient, au contraire, montré de l'ignorance. C'est ainsi que les opérations de notre art sont souvent mal jugées. On se plaît, en général, à célébrer les nouveautés : et l'on fait peu de cas de ce qui est le plus utile. On néglige les moyens ordinaires, quelque avantageux qu'ils soient, pour préférer, à ce qui est bien connu, tout ce qui s'en éloigne. L'on va voir, au sujet de la main, quelles erreurs peuvent s'y commettre, ce qui est bon, et ce dont on doit se désabuser. Je destine ce traité à exposer la saine doctrine pour les os de tout le corps.

3°. Quelqu'un qui faisoit le bandage de la main (1), voulant la fixer en l'état de pronation, la mit dans une situation forcée, comme celle d'un archer, qui éloigne l'arc, et tire à lui la corde, en avançant un peu le haut des épaules. Il serra ainsi les bandes, disant que cette situation étoit la naturelle. Il donnoit pour preuve, que les os de l'avant-bras se trouvoient alors droits, ainsi que tous les os de la main, et que cette position présentoit une parfaite égalité, manifestant à l'extérieur ce qu'elle étoit à l'intérieur. Il ajoutoit que telle étoit la situation naturelle des muscles et des nerfs; il insistoit toujours sur la manière dont les archers tendent l'arc. En disant cela, il s'attiroit l'admiration qu'on a pour les habiles gens. Mais, en

(1) La suite fera voir qu'il s'agissoit de la main gauche, quoiqu'Hippocrate ne le dise point expressément ici, cela étant indifférent en cet endroit.

parlant des archers, il ne disoit rien des autres métiers, dans lesquels on emploie aussi et la force et l'adresse ; il ne faisoit pas attention que, pour chaque métier, il y a des positions des mains et des membres, qui lui sont propres, et différentes entr'elles, tant pour la main droite que pour la gauche. La main pour tendre l'arc, se place autrement que pour lâcher la fronde ; autrement aussi pour jeter une pierre avec la main ; différemment pour le pugilat ; différemment encore quand on la laisse en repos. Autant qu'on parcourroit des métiers, autant y trouveroit-on de positions de mains qui, sans être les plus naturelles, s'adaptent à la besogne qu'on s'y propose de faire. Il est naturel, lorsqu'on veut tendre l'arc, que la main se mette dans la position qui lui donne le plus de force pour cet acte. On la place donc, de manière que l'avant-bras soit tendu, sur l'articulation de ginglyme du bras avec l'avant-bras ; ensorte que les os de l'un et de l'autre se trouvent, comme d'une seule pièce. Les os de l'avant-bras restant fortement appuyés contre l'extrémité de l'humérus, ne peuvent point se déplacer facilement, un des deux avant-bras étant bien tendu et ne cédant point, tandis que de l'autre on retire vers soi la corde de l'arc pincée avec la main, pour la lâcher ensuite promptement. C'est donc ainsi que les archers font partir avec vîtesse, des flèches qui vont le plus loin, et le plus droit au but. Mais, qu'y a-t-il de commun entre l'art de l'archer, et celui de faire des bandages à des membres ? Si un chirurgien bande la main ou l'avant-bras dans cette situation pour l'y lais-

ser, l'on aura ensuite des douleurs à ajouter à celles du mal qu'on a déjà. Si, au contraire, il fait fléchir le membre, comme il doit l'être pour la commodité du malade, les os, les chairs et les nerfs, n'étant plus maintenus dans leur prétendue situation naturelle, forceront le bandage en se déplaçant ; et la position de la main de l'archer s'évanouira. Or, on auroit évité cet inconvénient fâcheux, si, sans vouloir faire le merveilleux, on eût tout simplement laissé le malade présenter sa main (1).

4°. Un autre se faisoit donner la main étendue dans l'état de supination, et en faisoit ainsi le bandage. Il soutenoit que c'étoit la position naturelle. Il donnoit pour preuve, que la couleur des chairs ne changeoit pas, et que les os étoient alors dans leur vrai sens, puisque le condyle du poignet, placé vis-à-vis le petit doigt de la main, se trouve de cette manière, vis-à-vis la tubérosité d'où l'on part pour mesurer une coudée. C'est ainsi qu'il appuyoit son sentiment touchant la situation naturelle de la main, et il paroissoit ne dire rien que de raisonnable. Cependant si l'on met la

(1) Je veux citer ici l'exemple d'un de mes neveux, dont je me déterminai à faire couper les os de l'avant-bras, à l'endroit de leur première fracture, deux mois après qu'ils avoient été, en mon absence, ajustés et bandés dans l'état de supination, par un chirurgien qui jouit de la réputation d'un habile homme. Le cal s'étoit bien formé, mais l'enfant étoit entièrement estropié de la main droite ; et il ne pouvoit absolument pas écrire, ni tenir ferme de cette main, quoique ce fût. La cruelle opération, que l'impéritie du premier chirurgien l'obligea à subir, réussit parfaitement.

main en supination, elle est mal à son aise. On peut s'en assurer facilement; il n'y a alors qu'à l'étendre. Quelqu'un moins fort que vous la prenant dans cette position, vous forcera à le suivre, comme il voudra. Si vous tenez aussi un poignard, ayant le bras et la main en supination, vous ne sauriez vous en servir, tant cette attitude est gênante. Quand on fait les bandages dans cette situation, les douleurs qu'on ressent en marchant sont plus grandes; elles sont grandes aussi, en restant couché: et lorsqu'on voudra faire la flexion, les muscles, en se contractant, perdront leur position ainsi que les os. Celui dont je parle ignoroit encore, outre les incommodités de la supination, que le condyle, qui fait saillie au carpe vis-à-vis le petit doigt, est une tubérosité du cubitus, tandis que la tubérosité, d'où l'on part pour commencer la mesure de la coudée, après avoir fléchi le bras, est un condyle de l'humérus. Il pensoit que les deux condyles appartenoient au même os; et bien d'autres le croyoient comme lui. Le premier seul appartient au cubitus, qui forme de l'autre bout cette éminence du coude, sur laquelle on s'appuie communément. Lorsqu'on met la main en supination, on croit *mal à propos* que le cubitus roule sur lui-même. Les nerfs et les ligamens qui vont du carpe au dedans de la main et aux doigts, sont alors tiraillés. Ces nerfs s'étendent à l'humérus, os du bras sur le bout duquel se termine la mesure de la coudée. Telles sont, et il y en a bien d'autres, les erreurs qui se commettent au sujet de la position naturelle de la main. Si on fait l'extension dans sa situation natu-

relle, ainsi que je le pratique, le cubitus se trouvera en droiture vis-à-vis le petit doigt. Les ligamens et les nerfs du carpe qui vont au bras, seront aussi en sens droit; et la main qu'on suspendra par une écharpe, restera dans la même situation dans laquelle se sera fait le bandage, sans occasionner de douleurs, ni quand on marche, ni quand on est couché. On a soin de placer d'abord le membre, de manière que la partie où l'os fait quelque saillie, soit bien exposée à la lumière, afin que celui qui opère puisse facilement voir dans l'extension, quand l'os est redressé. Le tact seul suffiroit à ceux qui ont de l'expérience, pour reconnoître s'il y avoit quelque os trop élevé.

5°. Pour l'avant-bras, lorsque ses deux os ne sont pas cassés, si le radius l'est, la cure est plus facile quoiqu'il soit le plus fort, que si le cubitus étoit cassé seul; tant parce que le cubitus maintient le radius en sa place, qu'à cause que celui-ci est enseveli dans les chairs, excepté près du carpe. Plusieurs muscles recouvrent le radius dans sa partie supérieure, quoique l'inférieure soit presque à nud; on l'y touche facilement. Il faut néanmoins pratiquer une extension assez forte. Quand le radius est entier, et le cubitus cassé, une moindre extension suffit. Si tous les deux sont cassés, la contre-extension doit être forte. J'ai vu un enfant en qui l'extension avoit été trop violente; on la fait ordinairement trop foible. Durant l'extension, on ramène les os avec la paume de la main. On enduit ensuite la partie de quelque cérat, mais en petite quantité, sans en surcharger les linges; et l'on fait le bandage après avoir plié le

Pour l'avant bras.

bras, de manière que la main ne soit pas plus basse que le coude; qu'elle soit au contraire un peu plus élevée, afin que le sang ne se porte pas à l'extrémité. En faisant la ligature, on commence sur l'endroit malade (1), sans appuyer ni serrer guère. Après deux ou trois tours, on dirige la bande vers le haut, en serrant davantage, pour empêcher l'affluence du sang, et on arrête la première bande qui doit être courte. On en a une seconde, qu'on commence pareillement de rouler (2) à l'endroit de la fracture. Après y avoir fait un tour, on la dirige vers le bas, et on la serre moins que la première. On lui fait parcourir plus d'espace, pour aller se terminer où la première a fini. L'on roule la bande de droite à gauche, ou de gauche à droite, ou dans une autre direction, en suivant toujours celle qui paroît la plus utile et la plus propre à contenir les parties dans la bonne position. On met ensuite des compresses légèrement enduites de quelque cérat, propre à les tenir adhérentes et assujetties. On les recouvre enfin d'autres bandes, allant de gauche à droite, et de droite à gauche, commençant par le bas, et faisant plus de tours de bas en haut, que de haut vers le bas. Les parties

(1) *On commence sur l'endroit malade.* Ce n'est point la pratique de plusieurs chirurgiens éclairés de nos jours. Ils croient ne devoir pas commencer le bandage par l'endroit où est la fracture, quand il s'agit de deux os conjugués, tels que le péroné et le tibia, le cubitus et le radius.

(2) Hippocrate dit constamment *rouler* la bande pour exprimer les tours qu'on en fait sur la partie, en *déroulant* la bande qu'on y applique.

grèles

grèles et sèches doivent être recouvertes de plus de compresses, placées tout à l'entour à plusieurs reprises, par parties; sans vouloir rendre le bandage égal et uni, au moyen d'une seule compresse, tandis qu'il en faut une succession graduée vers le carpe.

6°. Quant au nombre des linges suffisans pour les bandages, il faut d'abord les diviser en deux portions, *une pour la partie ascendante*, *l'autre pour la partie descendante.* Le signe que le bandage va bien, lorsqu'il est fini, tient aux réponses du malade. Quand on lui demande s'il se sent serré, sans l'être trop, sur-tout à l'endroit de la fracture; il faut qu'il puisse toujours, durant qu'on fait le bandage, répondre qu'il va bien. On le reconnoît encore, à ce que pendant les premières vingt-quatre heures, le bandage reste dans le même état, sans trop serrer ni devenir plus lâche; mais le lendemain, il y aura une petite enflure à la main, qui prouvera que la constriction est celle qu'il faut. Le second jour, le malade se doit sentir moins serré; au troisième jour, le bandage doit paroître lâche. C'est ainsi qu'on reconnoît si l'on a trop bandé ou pas assez, pour y faire du changement, quand il le faut, en lâchant ou serrant davantage.

Le troisième jour, on détachera le bandage, s'il le faut, pour reconnoître si le membre est droit, et s'il a été bien tendu. Si le bandage alloit bien les jours précédens, on doit le serrer un peu plus le troisième, en appliquant le commencement d'une nouvelle bande sur l'endroit malade, comme on a fait le premier jour. En commençant par l'endroit malade, on

pousse les humeurs ichoreuses loin du mal, çà et là. Si on commençoit par un autre endroit, on ameneroit les humeurs vers le mal. Ceci est un article important (1). On choisira donc le lieu, pour commencer les bandages, d'après ce principe. L'on continue ensuite suivant l'occurrence, serrant moins quand on est éloigné du mal, de manière cependant que nulle part les bandes ne soient lâches ; elles doivent s'appliquer juste. C'est ainsi qu'on appose, le troisième jour, les nouvelles compresses et bandes. Le malade interrogé doit pouvoir répondre, qu'il se sent plus serré qu'auparavant, sur-tout à l'endroit malade, assez ailleurs, tant près de l'endroit où l'enflure est venue qu'autre part, sans se trouver trop gêné ni ressentir des douleurs. On se règle, à cet égard, par les effets des bandes du premier jour. Si elles se trouvoient beaucoup trop lâches au troisième, on les dérouleroit, pour serrer le tout un peu plus, et l'on y superposeroit ensuite celles qui conviennent au second bandage.

Au troisième jour suivant, qui est le septième depuis le premier appareil, en supposant que tout s'est bien passé jusqu'alors, l'enflure de la main subsistera, mais elle sera moindre. Toute la partie sous le bandage se trouvera moins grosse, et comme maigrie. Tout étant alors dans le relâchement, les os se prêtent davantage au mouvement pour être parfaitement redressés, s'il le faut ; dans ce cas, on les redresse, et l'on met les éclisses après avoir serré

(1) Voyez la note première, *suprà*, page 304.

davantage, à moins qu'il n'y ait d'enflure de la main avec douleur. On place les éclisses par-dessus le bandage, et on les entoure d'autres bandes lâches ; de manière qu'il ne résulte de l'addition des éclisses, ni de nouvelle incommodité, ni une cause d'enflure à la main. Il faut, dans ce troisième appareil, éviter, avec la même attention que dans les précédens, tout ce qui peut donner des douleurs ou occasionner de la gêne. Trois jours après, si le bandage est lâche, l'on serre de nouveau les éclisses, faisant qu'elles appuient toujours sur l'endroit malade. On resserre le reste aussi, suivant le besoin, là où le bandage se trouve plutôt lâche que serré. Les éclisses doivent être un peu plus épaisses vis-à-vis l'endroit de la fracture, là où l'os faisoit saillie. On prendra garde sur-tout de ne placer point d'éclisses, ni au-dessus du pouce, ni au-dessus du petit doigt, à l'endroit où la première phalange s'articule avec la main ; on les place ailleurs indifféremment. Mais si la situation de la fracture exige qu'il y en ait dans cette direction, on les fait un peu plus courtes, afin qu'elles n'appuient point sur les éminences qui sont au-dessus du carpe. Il y auroit à craindre, qu'il ne s'y fît des ulcérations, à cause qu'il s'y trouve peu de chairs. On a soin de regarder, le troisième jour après avoir mis les éclisses, si elles ont besoin d'être serrées de nouveau, ou lâchées.

Les éclisses se mettent le septième jour après celui du premier appareil.

7°. Lorsqu'on voit que les os sont bien maintenus par les premiers bandages, qu'il n'y a ni de prurits, ni de soupçons de quelque exulcération, on laisse ainsi les éclisses, sans toucher au bandage, jusques après le vingtième jour. Les os de l'avant-bras se

reprennent dans trente jours complets. Ceci cependant souffre des exceptions. La constitution du sujet, et son âge y mettent des différences considérables.

Lorsqu'on aura défait l'appareil, on humectera la partie avec beaucoup d'eau chaude, avant que de le remettre. L'on serrera un peu moins qu'auparavant, et l'on ne mettra pas autant de bandes. Si depuis qu'on a mis les éclisses, on soupçonnoit que les os ne sont pas rajustés droit, ou qu'il est survenu quelqu'accident à l'endroit malade, on déferoit l'appareil vers le milieu du terme, ou un peu auparavant, pour faire un nouveau bandage.

8°. Le régime pour ceux dont la fracture est sans plaie, dont les bouts des os ne paroissent point au dehors, doit être modéré. Il suffira, durant les dix premiers jours, qu'ils prennent peu de nourriture, qu'ils ne fassent point d'exercice, et qu'ils usent d'alimens liquides propres à tenir le ventre libre, s'abstenant des viandes et du vin. On augmente ensuite peu à peu. Ce que je dis ici du régime peut être regardé comme un précepte, dont il faut se faire une loi dans le traitement des fractures de l'*avant-bras*, pour y avoir une bonne réussite. Sinon, l'on peut être assuré qu'il s'y trouvera à la fin quelque inconvénient, pour avoir trop accordé ou pas assez. Il est encore une chose à laquelle on ne fait point une attention suffisante, parce qu'elle paroît toute simple; et cependant si l'on y manque, tous les soins dans les bandages deviennent aussi inutiles, que si l'on n'avoit pas bien rajusté le bout des os. C'est que si les deux os dé l'avant-bras sont cassés,

ou même le radius seulement, et que le malade ait l'avant-bras suspendu par un ruban qui soutienne une partie de l'endroit où est le mal, de façon que la main et le coude panchent, n'étant pas chacun soutenus dans leur extrémité, il arrivera nécessairement que l'os s'arquera en montant un peu dans son milieu. Si au contraire dans la fracture supposée, on soutient l'extrémité de la main et le coude au moyen de rubans, sans soutenir tout l'avant-bras, l'os se pliera nécessairement au milieu vers le bas. On doit donc suspendre la main et tout l'avant-bras avec le coude, au moyen d'une écharpe large et molle.

9°. Quand l'humérus est cassé, si on fait l'extension, en tenant la main et l'avant-bras tendus avant d'appliquer le bandage, il arrivera qu'en faisant ensuite la flexion de l'avant-bras, les muscles changeront de situation. La manière de faire l'extension est celle-ci : l'on a un petit billot de la longueur d'environ une coudée, ou même moins, par exemple, un manche d'outil. On le suspend par les deux bouts, avec une courroie fixée fortement en haut, qui le maintienne dans une situation horizontale. On place le malade sur une strade un peu élevée, ayant sa main pendante ; en sorte que le billot soit sous son aisselle, et que l'homme puisse à peine se remuer, étant lui-même comme suspendu par le dessous de l'aisselle. On a ensuite une petite table sur laquelle est placé un coussin de cuir ou un nombre de coussins suffisans pour que le malade puisse commodément y appuyer l'avant-bras, que l'on fléchit à angle droit. Le mieux alors est d'entourer le bout du bras, avec une bande

Fracture de l'humérus.

de cuir large, souple et molle, pour y suspendre quelque poids propre à faire l'extension convenable. Sinon, l'on emploie la force d'un homme vigoureux, pour tirer le bras en bas, dans cette situation. Durant ce temps, le chirurgien placé sur un siége élevé, travaille avec la paume de la main à réduire et à ajuster l'os fracturé ; ce qui est facile. Cette disposition lui est très-avantageuse, s'il sait bien se la procurer. Ensuite il fait le bandage, en commençant par l'endroit de la fracture ; et le reste, comme nous l'avons dit en parlant de l'avant-bras. Il doit faire aussi les mêmes questions, et recourir aux mêmes signes, pour reconnoître s'il serre le bandage convenablement.

Le troisième jour, on met le second appareil, et on le serre davantage. Les éclisses se placent le septième jour ou le neuvième. Quand on soupçonne que l'os n'est pas dans sa situation naturelle, on délie le tout vers le milieu du terme ; et après avoir ajusté les bouts de l'os, on remet le bandage.

Traitement après le bandage fait dans le cas de la fracture de l'humérus.

10. L'humérus se réunit communément dans quarante jours. Après ce terme, on défait le bandage et on en met un moins serré, avec moins de bandes. On observe ici un régime plus austère que pour l'avant-bras ; et l'on y persiste même plus de temps, se conduisant par l'état de l'enflure de la main.

Précaution industrieuse, et importante.

On observera que l'os du bras est naturellement un peu contourné en dehors ; et il arrive souvent qu'il n'a point sa forme naturelle, pour avoir été mal bandé. Généralement tous les os qui ont quelque contorsion ou courbure, tendent, après les bandages mis à la

suite des fractures, à s'écarter de la direction qui leur est naturelle, et contractent facilement des difformités. Lors donc qu'on craint cette distorsion, on assujétit le bras par une large bande, qui se roule autour du thorax, quand le bras a pris son repos; on met entre les côtes et le coude une serviette en plusieurs doubles, ou autre chose de pareil, qui oblige le bras de prendre une sorte de courbure; ayant soin en même temps d'empêcher que la face interne ne se courbe trop.

11. Le pied de l'homme est composé de plusieurs petits os, de même que la main. Ces os ne se cassent pas, à moins que les chairs ne soient déchirées avec la peau par quelque corps tranchant, ou écrasés sous quelque poids. Nous dirons en traitant des cas avec plaies, la manière dont ceux-là doivent être soignés.

Luxation des os du pied.

Il se fait des luxations aux articulations des doigts du pied, ou aux os du tarse. Il faut d'abord faire la réduction, remettant chaque os à sa place, ainsi qu'il a été dit en parlant de la main; enduire de cérat; mettre des compresses et des bandes, comme dans le cas des fractures, excepté qu'on ne met point d'éclisses: on bande de même *suivant l'art*; et on met un nouveau bandage le troisième jour. On demande pareillement au malade combien il se trouve serré, ainsi que dans le cas des fractures. La guérison est complète dans vingt jours, excepté pour les os du pied qui s'articulent avec ceux de la jambe. Il convient de se tenir en repos pendant tout ce temps: c'est à quoi manquent les malades, qui font peu de cas de

leur mal. Ils veulent marcher, avant que d'être guéris. Cela retarde la guérison chez plusieurs. Ils paient leur impatience par de vives douleurs. Lorsqu'ils marchent avant le temps, les articulations encore sensibles se froissent dans le mouvement, et l'on éprouve des douleurs à la jambe, tantôt à unendroit, tantôt à l'autre.

Les os du pied qui s'articulent avec ceux de la jambe, sont plus gros que les autres. Lorsqu'ils sont luxés, la guérison est plus tardive. La manière de les soigner est la même. On y emploie seulement plus de compresses et plus de bandes ; on fait le bandage en croix ; on serre comme pour les autres os, et l'on commence d'appliquer la bande sur l'endroit malade. Chaque fois qu'on examine l'appareil, on arrose copieusement les articulations malades, d'eau chaude. On relâche, et on resserre les bandages, aux époques déjà marquées en parlant des autres os. La guérison parfaite demande ici environ quarante jours, avec la condition de se tenir en repos durant ce temps. Sinon, les malades s'exposent aux douleurs déjà dites, même très-fortes.

Dangers des chutes sur le talon en sautant d'un endroit élevé.

12. Chez ceux qui en sautant d'un endroit élevé tombent rudement sur les talons, les os se luxent ; les chairs se froissent, se meurtrissent ; les sucs sont exprimés de leurs veines ; il survient des enflures et de cruelles douleurs. Il y a un os gros, l'astragale, placé directement sous le tibia, qui communique avec de gros nerfs et de grosses veines ; le tendon d'Achille s'insère au-dessous de sa partie postérieure, au calcanéum. On emploie ici dans les pansemens plus de cérats,

plus de compresses, plus de bandes, plus d'eau chaude. Il y faut un soin particulier, et beaucoup d'adoucissans. Quand les chairs sous le talon sont molles et tendres, on n'y fait rien, on les laisse ainsi; quand elles sont dures et calleuses, *comme c'est l'ordinaire*, on les relâche, et on les taillade légèrement, de manière cependant à ne pas faire couler le sang. Il n'appartient pas à tout le monde de faire ce traitement, dans le cas dont je parle.

Si l'on fait dans ce cas le bandage autour des malléoles à la manière ordinaire, passant la bande tantôt sous le milieu du pied, tantôt sur le tendon; ces tours de bande *en huit de chiffre*, tendent à isoler le talon, à l'endroit où est précisément la contusion; et il en résulte le danger d'une gangrène au talon, dont le malade reste estropié pour toujours. L'on voit que dans les gangrènes qui arrivent pour d'autres causes, comme lorsque l'on a remis une jambe qui noircit ensuite pour avoir été mal remise; ou à la suite des grandes blessures faites à la jambe, et de celles qui sont difficiles à guérir, qui intéressent le tibia ou même le fémur; et dans tous les cas qui obligent à rester long-temps étendu sur le dos, les maux sont longs, fâcheux, pleins d'accidens et de récidives, s'ils ne sont soignés avec les plus grandes précautions; et si le malade n'observe un repos absolu. De même dans la gangrène dont je parle, il se joint à l'inconvénient de demeurer estropié, les plus grands dangers pour tout le corps; car elle entraîne des fièvres des plus aiguës, qui sont obstinées, dans lesquelles il survient des tremblemens, des hoquets, des

délires, et qui donnent quelquefois la mort en peu de jours. Les veines vomissent un sang noirâtre, et les chairs comprimées deviennent carcinomateuses. Ce que les autres gangrènes produisent au dehors, celle-ci, qui est causée par une violente attrition, le fait au dedans. Il arrive souvent que l'attrition est moins forte ; il n'y faut pas alors autant de soins : mais on doit toujours se conduire avec précaution.

Traitement du cas ci-dessus.

Lors donc qu'il paroît que le froissement a été violent, après avoir pratiqué ce que nous avons déjà dit, on fera le bandage de manière qu'il porte en grande partie sur le talon, passant tantôt sous cette extrémité du pied, tantôt sous le milieu, faisant aussi quelques tours de bande sur la jambe, et ayant attention que les bords des bandes soient placés les uns près des autres, ainsi que je l'ai déjà expliqué. L'on ne serrera guère, mais on mettra plusieurs bandes. Il sera très-bon de donner l'ellébore dès le même jour, ou le lendemain. Le troisième jour, on déliera le bandage pour le remettre. Voici les signes auxquels on reconnoît, si le mal s'irrite ou non. Quand les humeurs qui coulent dans les veines sont fort rouges, et les endroits contus avec leur voisinage tendus, l'on doit craindre l'inflammation. Si le malade est sans fièvre, on le purgera par le haut, ainsi que je l'ai dit, mais ce n'est qu'autant qu'il n'y auroit point de fièvre. S'il y avoit de la fièvre, l'on ne purgeroit point ; l'on interdiroit l'usage des alimens et des purées ; on donneroit l'eau pour boisson et l'hydromel, point de vin. Quand il ne doit point y avoir d'inflammation, les veines, les endroits contus et leur voisinage sont

bleuâtres. Il n'y a pas de tension. Ce signe est bon dans tous les cas des échymoses. Toutes les fois qu'elles sont dures, tendues, et livides, il est dangereux qu'elles ne deviennent noires. On aura soin que le pied soit tenu, un peu plus élevé que le reste du corps. Le malade sera guéri dans soixante jours, pourvu qu'il ne fasse pas de mouvement.

Luxation des os de la jambe dans leur articulation avec le pied.

13. A la jambe il y a deux os, dont l'un est beaucoup plus mince que l'autre dans quelques endroits, et pas beaucoup plus dans d'autres. Ils s'unissent, par une de leurs extrémités, tous les deux, avec les os du pied, se touchant par leurs épiphyses; ils ne se touchent point dans leur corps; ils s'articulent à l'extrémité supérieure avec le fémur l'un à l'autre, et l'apophyse du tibia qui s'y articule en a une au-dessous, qui s'articule avec le péroné; de sorte que le tibia qui répond au petit doigt du pied, est dans sa partie supérieure un peu plus haut que le péroné. Telle est la disposition des deux os. Il leur arrive de se luxer à l'articulation avec le pied, quelquefois tous les deux ensemble, d'autrefois le péroné seul, certaines fois le seul tibia. Ces luxations sont moins alarmantes que celles de l'avant-bras, pourvu que le malade garde le repos. On en fait la réduction de même; mais les extensions doivent être ici plus fortes, parce que les parties du corps, en cet endroit, sont plus vigoureuses. Deux hommes y suffisent d'ordinaire; l'un pour faire l'extension, l'autre pour la contre-extension. S'ils ne suffisent point, il est facile de faire une extension plus grande. L'on fixe un moyeu de roue ou autre chose pareille, dans le plancher de

l'endroit où se trouve le malade. L'on enveloppe le pied de quelques coussinets ; et après l'avoir entouré d'une large courroie de cuir de bœuf, dont on attache le bout à un long pilon ou à quelque billot, qui a une de ses extrémités engagée dans le trou du moyeu, on prend dans ce trou le point d'appui, en tirant à soi l'autre extrémité du billot. En même temps un autre fait la contre-extension, par le gras de la jambe, tandis qu'un troisième, placé derrière les épaules, retient le corps dans une bonne situation.

Divers moyens de se procurer de la force pour faire les extensions et les contre-extensions.

14. Il est quelquefois nécessaire d'augmenter la force de la contre-extension, en enfonçant dans le plancher un billot rond, de manière que le bout non enfoncé passe entre les cuisses du malade, et s'applique au périnée, empêchant ainsi le corps de suivre, tandis qu'on fait l'extension au pied. On a recours à ce moyen, quand les hommes qui tirent la jambe sont insuffisans. Pendant ce temps, un homme se tenant incliné à côté, repousse la fesse, pour empêcher que le corps du malade ne tourne sur la jambe qu'on étend. On parvient au même but, en plaçant un bâton par derrière sous les deux aisselles du malade, qui tient les bras tendus. En même temps un homme le prenant par le genou, fait la contre-extension. Quelquefois on met une seconde courroie au genou, ou autour de la cuisse. L'on place un autre moyeu de roue du côté du chevet ; et après avoir attaché le bout de cette seconde courroie à un billot, on prend le point d'appui dans le trou du moyeu, pour faire la contre-extension. Quelquefois, au lieu d'employer des moyeux de roue, on établit une plan-

che sous le lit. L'on prend ensuite, aux deux bouts de la planche, un point d'appui pour deux billots, dont l'un du côté des pieds, et l'autre de celui de la tête, afin de parvenir à une extension suffisante. Il y a bien d'autres manières de se procurer de la force, pour faire les extensions. Il est très-à-propos, quand on pratique la médecine dans une grande ville, d'avoir des planches toutes prêtes, propres à faire l'extension, dans tous les cas des fractures et des luxations de tous les membres. Il suffit que ces planches, quant à la longueur, la largeur et l'épaisseur, soient telles qu'on les emploie pour faire les colonnes de chêne à quatre faces égales. *On en fixe deux verticalement vis-à-vis l'une de l'autre, sur leurs bases qu'on arrête aux pieds du lit; on en met deux autres pareillement au chevet. Il y a à chaque couple une manivelle, sur laquelle on tourne les courroies qui se roulent autour des essieux qui vont d'une des planches à sa jumelle* (1).

Quand on a fait les extensions convenables, il est alors facile de réduire l'os. S'il fait saillie au-dessus de Continuation sur les

(1) J'ai ajouté ce qu'on lit en italique, d'après les figures qui se trouvent dans la traduction du commentaire de Galien sur ce traité, par Vidus Vidius. J'ai craint que sans cette addition, le texte qui devoit être clair du temps d'Hippocrate, ne parût aujourd'hui inintelligible, quoiqu'il pût être un peu éclairci par un endroit du traité des articles *infrà* numéro 35. Je renvoie même à ces figures, pour se faire, avec leur secours, une idée nette de ce qu'Hippocrate dit en divers endroits de ce traité et du suivant, lorsqu'on se trouvera ne les pas bien entendre au moyen du texte seul.

uxations des os de la jambe avec le pied.

sa place naturelle, on le redresse en le pressant avec la paume d'une main à l'endroit où il s'élève ; et l'on contre-pousse avec la paume de l'autre main, en appuyant sur la malléole. Après que la réduction est faite, si elle est possible, il faut appliquer le bandage ; quand les courroies s'y opposent, on les détache, faisant toujours continuer les extensions par d'autres moyens, jusques à ce que ce bandage est fini. On l'applique de la manière que j'ai déjà dit (1). On doit toujours commencer par l'endroit du mal. On fait ici de même plusieurs tours de bande ; on met plusieurs compresses, et l'on serre de même de côté et d'autre, dans le sens propre à maintenir l'appareil. Il faut serrer le premier appareil, plus que dans les luxations de l'avant-bras. Après avoir fini ce bandage, il faut en faire un autre qui se termine vers la partie supérieure du corps. On donne une situation, telle que le pied ne puisse pancher en aucune manière.

Le régime doit être d'autant plus austère, que la luxation étoit plus grande ; car il y en a de complètes et d'incomplètes. On observe généralement un régime plus exact, et on le continue plus de temps, dans les maux de jambes que dans ceux du bras : les parties y sont plus grandes et plus grosses. Le corps doit aussi rester dans un plus parfait repos. Rien n'empêche, et rien n'oblige, de faire le second appareil au troisième jour. Le reste se pratique comme pour l'avant-bras, suivant les circonstances.

Quand l'on reste tranquille, quarante jours suffi-

---

(1) Page 314, au dernier alinéa du n°. 12.

sent à la guérison, pourvu que les os soient bien réduits. Si le malade ne reste pas en repos, il ne se servira pas facilement de la jambe, et il sera réduit à garder long-temps le bandage.

15. Lorsque les os n'ont pas été réduits dans leur véritable place, les hanches, la cuisse et la jambe maigrissent à la longue. Si la luxation s'est faite à l'intérieur, l'extérieur s'atrophie ; si elle est en dehors, c'est l'intérieur qui ne prend pas de nourriture. D'ordinaire la luxation se fait en dedans. Quand les deux os de la jambe sont cassés sans plaie, il faut faire une extension plus forte. Pour y réussir dans le cas où les bouts des os se croisent considérablement, on emploie quelqu'une des manières exposées ci-dessus. Les extensions faites par le bras des hommes sont souvent suffisantes. Il n'en faut même que deux pour l'ordinaire. L'un fait l'extension, l'autre la contre-extension. Elles doivent se faire en droiture, dans la direction naturelle de la jambe et de la cuisse, tant pour l'extension des os de la jambe fracturés, que pour celle du fémur. L'application du bandage se fait durant l'extension, pour la jambe, comme pour l'avant-bras ; mais la manière de l'appliquer n'est pas la même pour l'un et pour l'autre : car l'avant-bras doit être suspendu par une écharpe, après le bandage ; et si l'on appliquoit les bandes en tenant l'avant-bras étendu, la situation des muscles seroit changée lors de la flexion, qui est l'état dans lequel on doit l'assujétir. Il n'est pas, en effet, naturel de tenir l'avant-bras tendu pendant un très-long-temps ; et l'on n'est pas accoutumé à le porter ainsi. On le

Continuation du même sujet : et fractures des os de la jambe Différences entre le traitement pour les extrémités inférieures, et pour les supérieures.

tient ordinairement fléchi. Ne le fléchit-on pas naturellement au coude quand on marche, lorsqu'on y a du mal? Les jambes, au contraire, soit qu'on marche, soit qu'on reste debout, sont ou tendues dans leur partie supérieure, ou très-peu fléchies. D'après les lois de la nature, l'extension leur est nécessaire pour supporter avec moins de peine le reste du corps. Elles doivent donc pouvoir facilement la prendre, quand il en est besoin : aussi dans le lit sont-elles souvent tendues. Lorsqu'un homme est blessé des jambes, son esprit se trouve réduit à une espèce de triste esclavage; il lui est impossible de se lever; il n'a le courage ni d'entreprendre de se tenir debout, ni celui de fléchir les jambes; il les laisse naturellement dans une extension habituelle. Reste d'après toutes ces considérations, que l'état d'extension est celui dans lequel les bandages de la jambe doivent se faire, et qu'il en est tout autrement pour les bandages de l'avant-bras.

Continuation du traitement, pour les fractures des os de la jambe.

Quand la force des hommes suffit à l'extension, il ne faut pas employer inutilement d'autre moyen. Il y a une sorte de barbarie à user des machines, là où elles ne sont pas nécessaires : mais lorsque la force des hommes ou des moyens pareils ne suffisent point, il faut bien avoir recours à d'autres plus puissans, dont on soit le maître.

Après une extension suffisante, il est facile de dresser les os et de les mettre dans leur situation naturelle, en se servant de la paume de la main à propos. Quand les os sont réduits, on applique les bandes qu'on roule sur le membre toujours tendu, allant

allant de gauche à droite. On commence par l'endroit malade, sur lequel on fait les premiers tours; l'on conduit ensuite la bande vers le haut de la jambe, en la manière déjà exposée, pour les autres fractures. Les bandes de la jambe doivent être plus longues et plus larges que celles du bras; on en met aussi un plus grand nombre. On place ensuite la jambe sur quelque chose de mollet et d'uni, de manière qu'elle ne puisse ni tourner ni plier; il sera bon de mettre au-dessous, un coussin de toile ou de peau de mouton en long, ou quelque chose de pareil.

Je ne sais si je conseillerai de placer ou non, dans des boîtes, les jambes dont les os sont cassés. L'utilité des boîtes n'est pas aussi grande, que l'imaginent ceux qui ont adopté cette pratique. La boîte n'empêche pas de se remuer, comme ils le croient; elle ne met pas un obstacle à ce que, si le corps se porte çà et là, la jambe ne suive le mouvement, à moins que le malade n'ait lui-même le soin de l'empêcher; elle ne met pas non plus obstacle, à ce que la jambe seule ne se remue d'un côté ou d'autre. Je trouve fâcheux d'enfermer la jambe dans du bois, s'il n'est bien recouvert de quelque chose de mollet. Je crois donc que les boîtes bien rembourrées peuvent être de quelque bon usage, lorsque le malade est déjà en voie de pouvoir bientôt se lever. L'on peut très-bien faire le traitement avec des boîtes, ou sans des boîtes. Le vulgaire est trop persuadé que le médecin reste à l'abri de tout reproche, quand il fait usage de la boîte; elle n'est point nécessaire dans notre art. Ce qu'il faut, c'est que la jambe

soit toujours placée droite et immobile, sur quelque chose de mollet; car il arriveroit nécessairement que le bandage céderoit, dans quelle situation qu'on voulût se mettre, si elle se panchoit ou si elle se remuoit, soit d'un côté soit d'un autre.

On n'oubliera point, vis-à-vis du malade, les interrogations dont j'ai parlé ci-dessus. Il doit se faire une enflure, à la partie supérieure et à l'inférieure. On relâchera l'appareil, s'il est besoin; on le renouvellera aux troisièmes jours; on trouvera le bandage lâche, *à mesure que les enflures diminuent;* on serrera davantage en augmentant le nombre des bandes; on les étendra jusqu'à leur faire faire quelques tours lâches au pied, quand la fracture n'est pas au haut de la jambe près du genou; on fera quelque extension très-légère, pour redresser les os s'il le faut, quand on déliera l'appareil; car si tout s'est passé convenablement, les chairs étant alors relâchées et plus souples, les os se réduiront plus facilement et avec moins de peine. Au septième jour, ou au neuvième, ou au onzième, on mettra les éclisses en la manière dite au sujet des autres fractures.

Continuation du même sujet.

17. L'on observera que les éclisses ne soient point en droiture des malléoles, ni du tendon d'achille. Le tibia se reprend dans quarante jours, si tout s'est bien passé. Lorsqu'on soupçonne qu'il a besoin d'être redressé, ou qu'on craint quelque exulcération, on défait le bandage vers le milieu du terme; et après avoir ajusté les extrémités, on le remet.

Quand le péroné est cassé, l'on n'a pas besoin d'une extension aussi forte. Il ne faut pas cependant

trop la ménager, ni agir mollement sur-tout lors du premier appareil. On doit, dans toutes les fractures, tâcher d'ajuster les bouts tout de suite, autant qu'il est possible. Quand on fait un bandage, avant que l'os ne soit encore bien remis en sa place, la partie reste long-temps douloureuse : le traitement est d'ailleurs le même.

Des deux os de la jambe, celui qui se trouve à la partie antérieure, est le plus difficile à réduire, en ce qu'il y faut employer une forte extension : et que si les bouts ne sont pas ajustés parfaitement, il est impossible de le cacher ; parce que l'os de cette partie est dépourvu de chairs, et presque entièrement à découvert. Il est difficile de bien marcher, et sans douleur, quand le tibia a été cassé. Lorsque le péroné est cassé, on souffre beaucoup moins ; la réduction même n'en fut-elle pas parfaite, les chairs dans lesquelles il se trouve enfoncé, en cachent aisément le défaut ; il faut moins de temps, pour que le malade se tienne sur ses pieds, car le tibia soutient la plus grande partie du fardeau. Il se trouve placé en même temps à l'intérieur de la jambe, et dans la ligne de direction du poids du corps, en sorte que c'est le tibia qui prend le plus de peine. Le condyle du fémur est au-dessous de tout le reste de notre machine ; or, il s'articule à l'intérieur, directement avec le tibia. Le fémur ne s'articule point avec le péroné. La moitié du poids de notre corps se porte plus vers le dedans entre les jambes qu'au dehors ; aussi le tibia est-il plus fort que le péroné. Observez pareillement que le cubitus est plus fort que le radius.

Les deux os de la jambe n'ont point, l'un et l'autre, la même disposition dans l'articulation inférieure, à cause que l'un est plus long que l'autre. Disons encore que la flexion du genou n'est pas non plus de même espèce que celle du coude. D'après ce que j'ai dit, l'on voit facilement pourquoi l'on marche plutôt après la fracture du péroné, plus tard après celle du tibia.

Fracture de fémur.

18. Lorsque le fémur est cassé, il faut travailler de toutes ses forces à faire l'extension nécessaire. La fit-on plus forte, il n'en résultera point de mal. Quand même on appliqueroit le bandage sur une extension un peu trop grande, il ne pourroit pas retenir les os dans cet état. La force des muscles rameneroit les os, dès aussitôt que celle qu'on a employée pour l'extension cesseroit d'agir. Les muscles qui sont forts et vigoureux, loin d'être surmontés par le bandage, le surmonteroient. L'extension doit donc être ici des plus fortes, mais en droiture, pour s'assurer qu'il n'y aura point de défaut. C'est une grande honte et un désagrément fâcheux, qu'une cuisse reste courte. Si un bras est trop court, dès qu'il sera couvert, l'on ne s'en apercevra point; mais une cuisse courte ne peut se cacher, parce que l'homme en devient boîteux. La jambe saine décèle la plus courte, de sorte qu'il est plus facile à un chirurgien de prévenir l'inconvénient de boîter, quand les deux jambes sont cassées, que lorsque c'est une seule; parce qu'alors l'une et l'autre se prêtent au même défaut, et le malade ne panche pas plus sur l'une que sur l'autre.

Après avoir fait l'extension convenable, et avoir

dressé la partie avec les paumes des mains, on applique le bandage en la manière déjà dite, plaçant le bout de la bande sur l'endroit malade, comme il a été expliqué. On la dirige ensuite vers le haut, et on l'y fixe. On fait les mêmes interrogations au malade à l'ordinaire, s'il se sent trop serré, s'il se trouve à son aise; et l'on serre ou on lâche, en conséquence. L'application des éclisses se fait de même. Le fémur se reprend dans cinquante jours. On observera qu'il est un peu plus courbé en dehors qu'en dedans, et plus en avant qu'en arrière. Il y a aussi moins de chairs à l'endroit de la courbure; en sorte que s'il s'y commet quelque faute, elle sera plus apparente. Si donc vous y en soupçonnez quelqu'une, il faudra tâcher d'y remédier, comme nous l'avons dit en parlant du bras (1). On fera quelques tours de bande sur les hanches et aux flancs, après avoir recouvert toute la cuisse jusqu'au périnée, comprenant dans le bandage l'articulation du fémur avec le bassin, et l'espace entre le pubis et le genou (2). Outre qu'il est bon de bander le tout, on empêche par-là que les éclisses, quand on les attachera, ne portent d'aucun bout sur la peau. Il faut en effet avoir toujours attention que

(1) Pages 310 et 311.

(2) *L'espace entre le pubis et le genou.* Les Grecs désignoient cet intervalle par un seul mot. Si, étant assis, nous rapprochons nos genoux l'un de l'autre, de manière qu'ils se touchent, les cuisses laissent entr'elles un espace vide dans lequel l'on peut facilement passer la main. Ils appeloient πληχὰς la partie de la cuisse qui laisse cet espace vide.

les éclisses ne touchent pas la chair à nud, et qu'elles n'appuient ni sur des os saillans, ni sur des articulations.

Les enflures qu'un bandage trop serré aura occasionnées au pli du genou, au pied, ou ailleurs, seront soignées avec des applications de laine surge bien cardée, imbibée d'huile mêlée avec de l'eau, ou enduite de quelque cérat. On assujétit cette application au moyen d'une bande. L'on relâche promptement le bandage des éclisses, quand elles sont trop forcées. Les tumeurs se dissipent aussi en y mettant des légères bandes, qu'on serre de manière que les humeurs soient détournées en haut, commençant à bander la tumeur en se dirigeant vers le haut. C'est un moyen très-propre à faire passer les enflures, qu'on renvoie ainsi sous le premier bandage. On ne doit cependant pas y avoir recours, à moins que les enflures ne menacent de phlyctaines, ou de devenir noires. Or, cela n'arrive point, quand le bandage de la fracture n'est pas trop serré, ou que la partie ne reste point pendante, ou qu'on n'y gratte pas avec la main; ou qu'enfin on n'irrite pas la peau en une manière quelconque.

19. Si l'on place le fémur dans une boîte, qui ne passe point le pli du genou, on fera plus de mal que de bien. Elle n'empêchera point le corps et la jambe, de faire des mouvemens nuisibles pour la cuisse. Si la boîte passe peu au de-là du genou, elle est gênante, sans empêcher de prendre une situation nuisible: car on doit éviter toute flexion du genou. Après l'application du bandage des jambes ou des cuisses,

on occasionne de grands dérangemens, en fléchissant les genoux, parce que les muscles changent nécessairement de place et de figure. Or, cela ne peut se faire, que les os cassés ne soient tiraillés et mis en mouvement. Il faut donc mettre tout en œuvre, pour tenir toujours le jarret tendu. C'est à quoi peut servir une boîte qui va depuis la cuisse jusques sous le pied, sur-tout si l'on assujétit le genou en passant un ruban large par-dessus, qui ne serre pas trop, ainsi qu'on le met aux petits enfans qu'on place dans un berceau. La boîte doit servir à empêcher que la cuisse ne se déjette en haut, ou à droite, ou à gauche : il faut donc qu'elle aille jusques sous les pieds, ou bien il ne faut pas en mettre.

20. On aura sur-tout attention, que le talon soit bien situé, dans le cas de fracture à la jambe ou à la cuisse : car si le talon est pendant, la jambe, quoiqu'elle soit bien raccommodée, se courbera nécessairement un peu à la crête du tibia, où il se formera une convexité. Si au contraire le talon est trop élevé, et si la jambe n'est pas bien soutenue, il s'y formera une concavité, sur-tout en ceux qui ont naturellement le calcanéum très-saillant en arrière. Il arrive à tous les os, quand ils ne sont pas dans une position naturelle, qu'ils se reprennent plus tard, quoique même ils ne bougent point; et leur cal est plus foible.

Conclusion concernant les fractures sans plaie.

21. J'ai fini ce que je me proposais de dire, au sujet des fractures sans plaie. Quand elles sont simples et sans esquilles, le traitement en est simple; si on les raccommode aussitôt, ou même le lendemain,

et s'il n'y a pas lieu de craindre qu'il se séparera quelque fragment de l'os ; ou même, quoiqu'il y ait une plaie, si les extrémités des os cassés ne sortent point en dehors, et si enfin il n'y a point d'apparence qu'il se fasse des esquilles.

Préliminaires sur le traitement des fractures avec plaie.

22. Quelques-uns pansent les plaies (quand il y en a) avec des mondificatifs ; en quoi ils ne font ni bien ni mal. Ils y mettent une préparation de poix, ou bien quelque emplastique bitumineux, ou quelqu'autre préparation qu'ils ont coutume de faire. J'approuve la méthode de ceux qui appliquent d'abord des compresses ou de la laine surge trempées dans du vin, ou quelqu'autre chose de pareil, et qui, lorsque la plaie s'est nettoyée, travaillent alors seulement à raccommoder le membre, pour faire ensuite le bandage. Car les os ne peuvent bien se rajuster et se remettre bout à bout, tandis que les chairs sont fort engorgées ; la jambe et l'avant-bras, si leurs deux os sont cassés, risquent d'en demeurer plus courts.

23. Il y en a qui font un bandage aussitôt, appliquant tout de suite des bandes au-dessus et au-dessous, et laissant un espace vide à l'endroit de la plaie, pour lui donner la faculté de se rafraîchir. Ils y mettent ensuite quelque mondificatif ; ils la pansent avec des compresses imbibées de vin ou de laine grasse. Cette manière est mauvaise ; et ceux qui la pratiquent, commettent vraisemblablement de grandes fautes, dans les autres cas de fractures, tout aussi bien que dans celles dont il est maintenant question. Car une des choses les plus importantes, c'est de bien connoître comment et sur quel endroit on com-

mencera d'appliquer les bandes; ou faut-il les serrer davantage; quel bien il y aura à placer le premier bout en tel endroit, le serrant convenablement; quel sera le mal de ne le placer pas bien, et de serrer hors de propos là ou là. Nous avons déjà expliqué les grands maux qui peuvent en résulter; et nous avons pour garant la bonne pratique dans l'art. Or, il est inévitable, que si l'on fait le bandage trop tôt, comme je viens de le dire, la tumeur de la plaie n'augmente. Car si, même sur un membre sain, on fait une ligature à chaque bout, laissant le milieu sans ligature, il s'y fera une enflure, et il perdra sa couleur naturelle. Comment n'en arrivera-t-il pas autant, quand il y a une plaie! l'endroit de la plaie perdra donc absolument sa couleur : ses bords se recroquevilleront; il en suintera quelque humeur, mais il ne s'y fera point de pus; les os qui ne se seroient point altérés s'altéreront; il s'établira des battemens dans la plaie, et il y surviendra une fièvre locale. On sera en outre obligé, à cause de la grande enflure, d'y mettre des cataplasmes qui, joints aux ligatures au-dessous et au-dessus, forment par leur poids une surcharge inutile pour la partie qui bat dessous. Ils sont enfin réduits à délier les bandes, quand le mal s'est irrité, et à finir le traitement sans bandage. Cela ne les corrige néanmoins pas. Quand il leur revient un cas pareil à soigner, ils s'obstinent à se conduire de même; ils ne veulent point accuser des accidens les bandes qu'ils ont mises, ni la manière dont ils rafraîchissent la plaie; ils ne manquent point de le rapporter à quelque contre-temps, qu'ils disent

malheureusement survenu. Je n'aurois pas été si long sur cet article, si je ne savois combien ces ligatures sont funestes, et que néanmoins plusieurs sont attachés à cette méthode, dont ils devroient être désabusés.

Vraie manière de traiter les luxations et les fractures avec plaies simples.

Ce que j'ai dit, fondé sur de bonnes raisons, confirme la grande vérité, qu'il faut, dans les fractures, tantôt serrer, tantôt ne point serrer, suivant les circonstances. Il me reste à établir brièvement, que *dans le cas des fractures avec plaie*, quand il n'y a pas lieu de craindre qu'il se détachera des esquilles, on doit mettre l'appareil de même que s'il n'y avoit pas de plaie. L'extension de la partie, la manière de redresser les os sont les mêmes; et le bandage est à peu-près le même. On étend sur la plaie un cérat mêlé de poix. On la recouvre d'une compresse de linge fin, doublée en deux; et l'on enduit les entours de quelque léger cérat. Les bandes et les autres linges doivent être plus larges, que s'il n'y avoit pas de plaie. La largeur de la première compresse surtout, doit excéder de beaucoup la largeur de la plaie, à moins de quoi ses bords feroient sur la plaie même une impression qu'il faut éviter. Le premier tour doit recouvrir toute la plaie, l'excéder même un peu de chaque côté. On le fait dans le sens contraire, à celui de la déchirure des chairs; l'on serre un peu moins, que s'il n'y avoit pas de plaie; les compresses et les bandes doivent toujours être d'un linge doux, mais plus encore quand il y a des plaies. Leur nombre sera le même au moins que s'il n'y avoit pas de plaie, ou plus grand; on l'augmentera jusqu'à ce

que le malade trouve que tout est bien assujéti, sans être trop serré. Il faut qu'il sente que le bandage va bien, sur-tout à l'endroit de la plaie. On observera pour le lâcher ou pour le serrer, les mêmes intervalles que ci-dessus. On le détache pareillement aux troisièmes jours (1). Enfin, on se conduit en tout à peu-près de même que s'il n'y avoit pas de plaie, sinon en ce que le bandage doit être un peu moins serré. Quand tout va bien, l'on voit l'endroit de la plaie perdre continuellement de son enflure, ainsi que toute la partie recouverte du bandage. La suppuration s'établira ainsi, plutót qu'en suivant toute autre méthode. Les chairs noires et mortes tomberont en peu de temps, à mesure que l'endroit blessé et le voisinage se désenfleront. Le traitement se fait donc, en général, à peu-près comme s'il n'y avoit

---

(1) Quoiqu'Hippocrate ne dise point expressément, qu'on déliera le bandage bien plus fréquemment dans les cas avec plaie, que dans ceux où il n'y a point de plaie ; cela ne peut cependant pas être révoqué en doute, d'autant qu'on va voir par la suite, qu'il est question, pour le cas dont il s'agit ici, de suppurations et de séparations de chairs mortes, qu'on ne peut pas soupçonner Hippocrate d'avoir laissées sous les linges, pendant l'espace de huit jours er plus, sans y regarder, et sans délier l'appareil en tout ou en partie. On pourroit même induire, en combinant, toute la manière dont Hippocrate parle de ce cas, qu'il ne recouvroit guère la plaie des bandes, et qu'il y formoit une espèce de bandage fénétré, tandis que pour le cas où il y a de grosses esquilles à sortir, il employoit les compresses à plusieurs chefs, sans bandes, ainsi qu'on le verra, *infrà*, numéro 24.

pas de plaie, à la réserve qu'on ne met point d'éclisses. C'est aussi pour cela qu'on y emploie un plus grand nombre de bandes; et parce qu'on les serre moins, et parce qu'on y place les éclisses plus tard, quand on y en met. L'on a soin alors qu'elles ne portent point sur la plaie; on les place mollement, afin qu'elles ne fassent point de compression, conformément à ce qui a été dit.

Le régime doit être plus rigoureux et plus long-temps continué, quand il y a plaie dès le commencement, et quand les bouts des os sont en dehors. Pour le dire, en un mot, toutes les fois qu'il y a des grandes plaies, on fait observer pendant long-temps un régime sévère. On se conduit de même dans tous les cas des fractures des os, qui, après avoir été sans plaie au commencement, en ont ensuite, parce que les bandages ou les éclisses auront été trop serrés, ou pour toute autre cause.

Or, on connoît qu'il se fera quelque plaie, par la douleur de la partie, et par les battemens. Les enflures des extrémités deviennent dures dans ce cas: si l'on veut y enfoncer les bouts des doigts, elles résistent et se relèvent promptement. Quand on craint quelque chose de cette nature, il faut, après avoir défait le bandage, si l'on trouve des rougeurs, y mettre du cérat mêlé de poix, préférablement à tout autre. Si, au lieu des rougeurs, on trouve que la partie irritée est devenue noire, que les chairs sont mortifiées, et qu'après la suppuration les parties membraneuses se sépareront, on ne doit point rafraîchir la plaie, ni redouter beaucoup cet accident.

On le soignera, comme s'il y avoit une plaie dès le commencement. On fera le bandage en commençant par l'endroit tuméfié, serrant très-peu les bandes, et allant toujours du bas vers le haut, avec la précaution de serrer un peu plus aux endroits ulcérés. On se servira de linges propres, de bandes larges, en aussi grand nombre qu'on en emploieroit si l'on mettoit des éclisses, ou un peu moins. Les compresses qu'on placera sur les plaies, seront enduites de cérat blanc. Toutes les chairs et parties membraneuses qui sont noires, tomberont. Il ne faut point y faire d'applications mordantes, mais adoucissantes comme dans les brûlures. On fortifie ensuite le bandage aux troisièmes jours. On ne met point d'éclisses. On fait garder le repos et le régime plus scrupuleusement qu'auparavant. On peut être assuré que les chairs ou les membranes qui doivent tomber, se détacheront beaucoup plutôt en suivant cette méthode; que la pourriture ne s'étendra pas à beaucoup près autant; qu'enfin, les enflures ne seront pas aussi considérables, que si après avoir délié le bandage, on avoit fait le pansement avec des mondificatifs. De plus, après la chute des parties mortifiées, les chairs reviennent plus vîte; et la cicatrice est plus prompte, qu'en pansant de toute autre manière. Le point cardinal est de savoir faire un bandage convenable et modéré, dans quoi il faut comprendre aussi, la bonne situation de la partie, et le choix des linges convenables, sans omettre le régime.

Si, trompé par la fraîcheur de la plaie, vous n'avez pas soupçonné de séparations d'esquilles, et

si vous avez cru pouvoir traiter le cas comme simple ; ne craignez rien. L'inconvénient ne sera pas grand. Il n'y aura qu'à faire le bandage convenable, pour pouvoir les enlever avec la main, sans faire du mal. Il y aura un signe auquel vous reconnoîtrez, qu'il doit se détacher des esquilles, dans cette epèce de traitement. Le pus coulera abondamment de la plaie ; il viendra comme à flots. Il faudra délier souvent le bandage, pour faciliter l'issue du pus abondant ; car il surviendroit des fièvres, si le bandage restoit serré, et ni l'endroit de la plaie, ni les parties voisines ne prendroient de nourriture.

Traitement des fractures avec plaie, quand il y a des esquilles.

24. Lorsqu'il doit se détacher de petites esquilles, il n'y a pas de grand changement à faire. Il suffit que le bandage soit plus lâche, pour donner au pus une issue facile. On délie souvent les bandes, jusqu'à ce que les esquilles soient dehors. L'on ne met point d'éclisses. Quand l'on s'attend à la séparation d'un fragment d'os considérable, soit qu'on l'ait d'abord reconnu, soit qu'on le soupçonne dans la suite, le traitement, en ce cas, n'est pas entièrement le même, que si l'on n'avoit point d'esquilles à craindre. On fait bien les extensions et l'ajustement des os à l'ordinaire : mais on met, *au lieu de bandes*, des compresses en deux doubles, de la largeur d'une demi-coudée au moins, suivant l'endroit où est la plaie. Leur longueur doit être telle, qu'elles puissent faire près de deux tours du membre, ou au moins plus d'un (1). On les recouvre d'autres pareilles, en tel

(1) On trouve ici à peu-près l'équivalent de nos bandages à plusieurs chefs, à dix et huit chefs, etc.

nombre qu'on le juge nécessaire. On les applique imbibées de gros vin rouge bien foncé, comme qui déroule (1) une bande à deux chefs en doloire; commençant par le milieu, pour les conduire séparément de chaque côté de la plaie vers l'endroit opposé, sans serrer qu'autant qu'il le faut pour une juste application; on a préalablement mis sur le mal du cérat mêlé de poix, ou quelque baume, ou tout autre remède de cette nature qui s'étende facilement. Dans l'été, on mouille souvent les compresses avec le vin; dans l'hiver, on les recouvre de laine surge bien cardée, imbibée de vin mêlé avec de l'huile. On met sous le membre une peau de chèvre, pour recevoir les égouts de la plaie, observant que les matières puissent facilement s'écouler. On ne doit jamais oublier, que des membres qui restent long-temps dans la même position sur des matières putrides, sont sujets à s'ulcérer, et que les entamures s'y guérissent difficilement.

25. Toutes les fois qu'on fait le traitement, sans pouvoir appliquer des bandes, soit dans le cas dont nous parlons, soit dans ceux que je dirai ensuite, on doit s'attacher à faire en sorte que les membres restent toujours droits dans une situation naturelle, tendant plutôt vers le haut que vers le bas. On emploiera,

---

(1) *Déroule*. Hippocrate se sert souvent d'un mot qui signifie *rouler* ou *dérouler*, pour dire *appliquer* une bande, parce que sans doute on présentoit de son temps les bandes roulées, au chirurgien qui devoit en faire l'application; ainsi que cela se pratique de nos jours.

à cet effet, l'adresse et l'industrie convenables pour se conduire, suivant les circonstances, sans faire violence au membre dont les os sont cassés. Il y en a qui, dans tous les cas de fractures, tant dans ceux où ils appliquent des bandes, que dans ceux où ils ne peuvent en appliquer, attachent le pied au lit, à quelque traverse du lit, ou à un pieu qu'ils fixent aux pieds; en quoi ils font beaucoup de mal, et point de bien. Attacher le pied n'est pas un moyen d'obliger à tenir la jambe tendue : cela n'empêche point le reste du corps de s'approcher du pied. Il n'en résulte donc aucun avantage pour l'extension et le redressement de la jambe, mais beaucoup de gêne et d'incommodité inutiles. Quand le reste du corps se tournera à droite ou à gauche, le lien du pied ne fera pas que les os de la jambe et ceux qui s'y articulent, ne participent au mouvement. Ils y participeroient moins, si le pied n'étoit pas attaché, parce qu'il pourroit alors suivre lui-même le mouvement du corps. On fera donc deux bourrelets de cuir d'Égypte, sur des cerceaux, tels qu'on les met à ceux qui restent long-temps dans les prisons avec les fers aux pieds; on recouvrira ces bourrelets de linges doux, en suffisante quantité, pour qu'après qu'on les a mis à la jambe, l'un ne puisse monter au-dessus de son articulation avec le genou, ni l'autre descendre au-dessous de celle avec le pied; et que par leur épaisseur, ils excèdent de beaucoup l'endroit du mal, de manière toutefois que ces boudins soient unis et mollets. On y pratiquera deux enfoncemens au côté droit, et autant du côté gauche, à la face supérieure dans le bourrelet

bourrelet d'en bas ; on en fera de même à la face inférieure, dans le bourrelet d'en haut. Ces enfoncemens porteront sur le cuir double du boudin, où même sur un seul cuir ; si l'on a percé celui de dessus afin d'y pratiquer les enfoncemens. On aura, de plus, quelques petits bâtons de cormier, égaux entr'eux, de la grosseur du doigt et de longueur égale à la distance qui doit séparer les deux boudins. L'on fera glisser les bouts des bâtons, en les courbant un peu vers l'extérieur, dans les enfoncemens pratiqués aux boudins, à l'opposite l'un de l'autre. Il faut avoir trois attelages de ces bâtons, ou même davantage, les uns un peu plus longs ou plus courts que les autres, pour maintenir la jambe exactement dans l'extension qu'on veut lui donner. Les bâtons se placent deux à deux, de chaque côté des malléoles, interne et externe. Quand on sait s'en servir, ils remplissent très-bien l'intention de maintenir la jambe droite, et dans l'extension convenable, sans causer d'incommodité à la plaie. La pression se passe ici sur les pieds et sur les cuisses ; les bâtons qui portent sur le boudin du pied, de chaque côté des malléoles, ne gênent point la jambe. L'endroit du mal n'est pressé par rien, et se trouve soutenu commodément. Rien n'empêche qu'on ne lie ensemble, vers le milieu, les deux bâtons de dessus, *par une bande qui passe sur la crête du tibia*, pourvu que cette bande ne fasse point de compression à l'endroit de la plaie. Le mécanisme que je viens d'exposer est d'un usage très-utile, pourvu que les bourrelets soient mollets, bien cousus avant de les remplir, et bien

assujétis; en sorte que les bâtons puissent y être solidement fixés, afin de tenir la jambe étendue, en la manière que j'ai dite : sinon, les bourrelets seront plus nuisibles qu'utiles (1). On peut y substituer quelqu'autre mécanisme, propre à remplir l'objet qu'on se propose, ou bien il ne faut en employer aucun. Il est honteux d'avoir recours à des machines, et de ne pas réussir. C'est une preuve d'impéritie.

Continuation du traitement des fractures avec plaie.

26. Plusieurs soignent les fractures, pendant les premiers jours, tant celles qui sont avec plaie, que celles où il n'y a point de plaie, en y appliquant seulement de la laine surge; en quoi ils ne me paroissent nullement pécher, contre les règles de notre art. On peut facilement pardonner d'employer la laine, au défaut des linges, dans les premiers temps; car il n'y a rien de plus propre à les remplacer, que la laine surge; mais il en faut mettre beaucoup et bien cardée, et avoir soin qu'il ne s'y trouve point de durillon. La laine, si l'on en met peu, ou si elle est de mauvaise qualité, ne produit point de bon effet. Lorsqu'après en avoir appliqué pendant un ou deux jours, on se détermine à faire l'extension le troisième, et à mettre le bandage, on manque notablement à la bonne pratique de la médecine. Il faut

(1) Si on n'entendoit pas le mécanisme des bourrelets et des bâtons dont il est question, on pourroit se les représenter d'après les deux figures que Vidus Vidius en a fait graver dans la traduction du commentaire de Galien sur ce traité. On peut voir encore ce qui en est dit dans le Mochlique, numéro 22.

se garder de toucher rudement à quelle plaie que ce soit, le troisième jour ni le quatrième. C'est une règle générale, qu'on ne doit, à cette époque, ni sonder les plaies, ni exciter aucune espèce d'irritation. Il se fait, le troisième et le quatrième jour, un éréthisme dans les plaies, soit qu'il provienne de l'inflammation, soit que la fièvre le cause. C'est une observation aussi importante en médecine, que toute autre. Elle a un rapport direct non-seulement avec l'état des plaies, pour y saisir l'à-propos, mais encore avec la plupart des maladies : à moins qu'on veuille dire que la plupart des maladies sont elles-mêmes des plaies; comme on le peut dire avec quelque fondement, puisque les unes et les autres se ressemblent à bien des égards. Ceux qui croient pouvoir employer la laine dans le traitement, s'ils le continuent ainsi jusqu'au septième jour, pour faire ensuite les extensions nécessaires au redressement des os, et y appliquer le bandage, me paroissent se conduire sagement. Le temps le plus fâcheux de l'inflammation est alors passé. Tout se trouve relâché, et les os se remettent plus facilement dans leur situation naturelle. Cette méthode est cependant fort inférieure à celle d'appliquer le bandage dès le commencement (1). Celle-ci procure l'avantage de pouvoir mettre les éclisses vers le septième jour, tandis qu'en suivant celle-là, on est réduit à les mettre beaucoup plus tard. Il s'y trouve encore d'autres inconvéniens, qu'il seroit trop long de déduire.

Rapport notable entre les plaies et les maladies en général.

(1) En la manière enseignée numéro 23.

Manière de traiter les fractures avec saillie des bouts des os fracturés, opposant une forte résistance.

27. Lorsque les bouts des os cassés ont de la saillie, et qu'on ne peut, au moyen des extensions, les ramener dans leur place, voici comment on s'y prend. On a des barres de fer, à peu-près pareilles à celles dont les tailleurs de pierre se servent en guise de levier, un peu plus larges et amincies d'un bout. L'on en a trois, ou même davantage, de différente grandeur, pour servir suivant les divers cas. On en insère une entre les deux bouts de l'os, par le côté aminci, et on la fait jouer comme un levier en appuyant sur l'os, et travaillant à en ramener ainsi les deux bouts à leur place naturelle, vis-à-vis l'un de l'autre, durant qu'on fait faire l'extension. En un mot, l'on s'en sert comme l'on feroit, si l'on avoit à mouvoir une pierre, ou une pièce de bois, qui opposât une grande résistance. Les barres doivent être fortes, pour ne point plier. L'on se procure ainsi une grande force, si le bout de la barre est bien placé, et si l'on sait s'en servir comme il faut. De toutes les machines inventées, celles qui augmentent le plus la force, sont au nombre de trois, le treuil, le levier, et le coin. On ne sauroit exécuter les ouvrages qui demandent une très-grande force, sans les employer, ou séparément, ou toutes les trois réunies ensemble. Cette manière de repousser les os est d'un grand secours. On parviendra ainsi à les ramener en leur place : ou la chose sera impossible. Quand le bout de l'os qui fait saillie, ne peut pas être bien assis sur la barre, parce qu'une de ses extrémités excède trop l'autre, il faut lescier un peu, pour que la barre puisse avoir suffisamment de prise. On doit faire ceci dès le

premier jour, ou le lendemain, point le troisième, le quatrième, ni le cinquième. Si l'on ne réussit point à remettre les os en place, le tourment qu'on y aura occasionné, excitera une violente inflammation : du reste, il y en aura toujours, quoiqu'on parvienne à les rajuster. L'on est même plus exposé aux convulsions, quand les os sont remis, que si l'on ne peut les remettre. Il est bon d'être prévenu là-dessus, et qu'il y a peu d'espoir de conserver la vie, lorsque les convulsions arrivent. Il est donc bien essentiel, en repoussant les os en arrière, de le faire aussi doucement qu'il est possible. Les convulsions et les tétanos n'arrivent point dans les cas où les ligamens sont relâchés, mais quand ils sont trop tendus. Or, aux jours que j'ai dit, c'est le cas d'une extrême tension : il ne faut donc exciter alors aucun trouble, afin que la plaie ne s'enflamme que le moins possible, et que la suppuration soit abondante.

Quand le septième jour est passé, ou à peu-près, s'il n'y a point de fièvre ni d'inflammation à la plaie, on peut alors, avec moins d'inconvénient, s'essayer à remettre l'os, pourvu qu'il y ait espoir d'en venir à bout ; mais si l'on en désespère, il ne faut pas inutilement tourmenter la partie.

Quand une fois les os sont ajustés dans leur place, le traitement qui reste à faire, se réduit à ce que j'ai dit, soit qu'il y ait sujet de craindre qu'il ne se sépare quelque portion d'os, soit qu'il n'y ait pas lieu de craindre cet accident. Quand on le craint, j'ai dit qu'on emploieroit les compresses à deux chefs, commençant par le milieu. On a égard à la forme de la

plaie, si elle est béante, pour faire que les bords ne soient ni contournés, ni tiraillés sous les compresses. On les déroule quelquefois utilement de droite à gauche, ou de gauche à droite; d'autrefois, dans l'une et l'autre direction, au moyen des deux chefs.

Lorsqu'on ne peut absolument pas repousser le bout des os saillans, on doit savoir qu'ils s'exfolieront, s'ils ne sont pas recouverts de chairs. Ils sont quelquefois découverts du bord extérieur seulement; d'autrefois, les chairs sont mortes tout autour. Les os se carient quelquefois dans les vieilles plaies, d'autrefois non; les uns plus, les autres moins; qu'ils soient gros, ou petits. C'est pourquoi il n'est pas possible de déterminer, d'une manière absolue et générale, quand est-ce qu'il y aura carie. Les uns se carient promptement, parce qu'ils sont minces; d'autres se séparent, parce qu'ils font saillie. Certains ne se séparent point, mais s'exfolient en écailles, et se détruisent en se desséchant. Le traitement, dans ces divers cas, est différent. En général, les os se séparent du reste, d'autant plus vîte que la suppuration et la régénération des chairs est plus prompte: en se formant dans la plaie, elles poussent l'os. Quand il se cerne et se sépare dans quarante jours, on peut dire que cela va bien. Quelquefois la séparation ne se fait que dans soixante jours. Les os poreux se détachent plus promptement; les os très-durs se détachent plus tard. Les plus petits, beaucoup plus vîte; ainsi du reste.

Continuation du même sujet.

28. D'après cela, on doit scier les bouts des os qu'il est impossible de repousser et de redresser, ne

s'en fallût-il même que de peu qu'on ne le pût, toutes les fois qu'ils incommodent en blessant les chairs, et qu'ils occasionnent des douleurs; et aussi quand ils sont découverts et décharnés. Pour les autres, il est assez indifférent de les scier, ou de ne pas les scier. On sait que tout os dépouillé de ses chairs se dessèche, et se sépare de lui-même. On doit reconnoître positivement, d'après les signes qui se montrent, quels sont les os qui tomberont; et les soigner avec des compresses imbibées de vin, comme je l'ai dit en parlant des os qui doivent se séparer. On se gardera d'y faire des applications de remèdes froids, dans les premiers temps, car on feroit venir la fièvre avec des frissons et des convulsions : les choses fraîches appliquées aux plaies, entraînent, en général, des convulsions à leur suite. On doit savoir que les jambes et les avant-bras dont les deux os auront été cassés, de manière que les bouts des fractures se croisent, se trouveront plus courts après le traitement; et aussi les membres où il n'y a qu'un os, quand il en a été emporté une portion en rond; mais il est rare que ceux, en qui une partie de l'humérus ou du fémur se séparent, puissent survivre. Ces os gros abondent en moelle; trop de muscles, de nerfs, de veines sont alors intéressés. Si l'on parvient à repousser les bouts de ces os et à les remettre en place, il ne manque pas de survenir des convulsions. Si on ne les remet point, il y aura des fièvres aiguës bilieuses, avec des hoquets et la gangrène. S'il en réchappe quelques-uns de ceux en qui on n'a pas remis les os, ni fait aucune tentative pour les remet-

tre, il en réchappe aussi de ceux en qui on les a remis, mais cela est rare. La manière de faire le traitement, et le tempérament du malade, influent beaucoup en ceci. Il y a encore une grande différence, que les os du bras et de la cuisse fassent saillie vers l'intérieur, ou vers l'extérieur du corps. Quand la saillie est interne, il s'y rencontre des veines dont l'ouverture donne la mort. Le danger n'est pas le même, quand elle est externe. Il faut, dans les plaies dont il est question, connoître le danger et le prédire à propos. Quand on vous pressera de repousser les os pour les mettre en leur place, et que vous pourrez espérer de les y ramener, parce qu'ils ne sont pas entièrement éloignés, et que les muscles n'ont pas été trop violentés ; le levier dont j'ai parlé, vous sera d'une grande utilité, durant qu'on fait l'extension.

29. Après avoir repoussé l'os, on donne, le même jour, une préparation douce d'ellébore, quand la réduction s'est faite le premier jour ; passé lequel, on ne doit point l'entreprendre. On met sur la plaie les mêmes applications que sur l'os cassé, s'abstenant de tout ce qui peut refroidir. On interdit toute espèce d'alimens. Quand le malade est bien, et qu'il n'est pas bilieux, on ajoute un peu d'oxymel doux, à l'eau. Quand il y a fièvre continue, on ne donne que l'eau pour boisson pendant quarante jours. Quand il n'y a point de fièvre, on se relâche après sept jours, pour faire passer à un régime léger. Lorsque les os n'ont pu être repoussés, on suit le même traitement, tant pour les remèdes que pour le régime. On ne fait aucune extension de la partie saillante ; au contraire,

on seconde sa direction, afin d'amener un relâchement dans tout ce qui forme la plaie. Les bouts de l'os se séparent dans leur temps, comme je l'ai dit. On se dispense de se charger du traitement de ces cas, autant que cela se peut honnêtement ; car ils présentent peu d'espoir, et beaucoup de danger. Si vous ne remettez point les os, on vous accusera d'ignorance ; si vous les remettez, le malade se trouvera plus près de la mort que de la vie.

30. Les luxations au genou, complètes ou incomplètes, sont moins redoutables que celles du coude. Le fémur, à raison de sa grosseur, est beaucoup plus fort que l'humérus ; il est, de sa nature, bien proportionné, et sa surface est très-unie. L'humérus, au contraire, dans son articulation avec l'avant-bras, diminue de force en grossissant, parce qu'il s'y fait plusieurs cavités. Ajoutez encore, que les deux os de la jambe sont chacun à peu-près de même longueur. Le péroné est de bien peu plus long que le tibia ; il n'oppose aucun obstacle qui mérite la peine d'en parler, là où s'insère le tendon qui vient extérieurement du pli du genou. Mais les os de l'avant-bras sont inégaux en longueur ; le plus fort est le plus court. Le plus foible *le cubitus*, excède l'articulation, *de toute l'apophyse olécrane*, qui y tient par des ligamens, à la manière ordinaire des articulations. C'est à l'os le plus foible que s'insèrent la plus grande partie des tendons pour le mouvement du bras, non au plus fort. Telle est la disposition des os qui forment l'articulation du coude. Il en résulte que le genou se luxe plus facilement : mais l'inflammation n'y est pas

Luxations du genou et du coude.

grande, et l'articulation reste libre. Il se luxe ordinairement en dedans, quelquefois en dehors, quelquefois vers le jarret. Aucune de ces luxations n'est bien difficile à remettre. On fait asseoir le malade sur un siége bas, en sorte que sa cuisse ne soit guère plus élevée que la jambe. Une extension médiocre suffit. En même temps qu'on fait l'extension à la jambe, on fait la contre-extension à la cuisse.

Réduction de la luxation du coude.

31. Les os du coude donnent plus de tourment, et sont plus difficiles à remettre. L'inflammation devient considérable, s'ils ne sont promptement raccommodés. Ils ne se luxent pas aussi souvent que ceux du genou. On a bien de la peine à les rajuster. Il s'y forme des inflammations et des callosités. Souvent les luxations sont incomplètes, et ne forment que des petites inclinaisons vers les côtes, ou vers le dehors du corps : l'articulation entière ne se déboîte point ; il reste une partie du cubitus dans la cavité de l'humérus, là où entre l'olécrane. Les os luxés ainsi se remettent facilement ; il suffit de faire étendre le bras et l'avant-bras, par un homme qui tienne le poignet, tandis qu'un autre fait la contre-extension à l'aisselle. Le chirurgien, pendant ce temps, pousse d'une main le bout du cubitus dans l'articulation, tandis que de l'autre il appuie, en sens contraire, *sur la partie inférieure de l'humérus*. La réduction se fait facilement, pourvu qu'on l'entreprenne de bonne-heure, avant que l'inflammation ne survienne. Ces luxations se font ordinairement vers l'intérieur, quelquefois vers l'extérieur. Dans le premier cas, il faut, en travaillant à la réduction, donner à l'avant-bras, une situation

conforme à la nature, qui tienne plus de la pronation que de la supination. Les luxations de cette espèce sont fréquentes, comme je l'ai déjà dit. Si le cubitus est luxé de manière que son apophyse olécrane soit sortie d'un côté ou d'autre, de la cavité de l'humérus, ce qui arrive rarement, l'extension de l'avant-bras en droiture n'est plus ce qui convient dans ce cas. L'apophyse de l'olécrane mettroit obstacle à ce que le cubitus ne passe par-dessus le condyle de l'humérus, pour s'y enchasser. Il faut alors faire l'extension, en la manière que j'ai exposée pour le bandage aux os du bras, quand il y a fracture; c'est-à-dire, qu'il faut fléchir le bras, faisant l'extension en tirant en haut par les aisselles, et la contre-extension au coude en tirant en bas. L'apophyse de l'olécrane pourra passer ainsi par-dessus le condyle de l'humérus, pour se remettre dans son articulation. Quand l'apophyse a passé, on la remet facilement dans sa cavité avec la paume de la main; on se dirige par le condyle de l'humérus, que l'on pousse vers l'extrémité du cubitus, en pressant les deux os l'un contre l'autre, mais l'humérus plus fortement. Cette manière de faire l'extension est la meilleure. On pourroit aussi réduire la luxation du coude, en faisant l'extension le bras tendu : mais elle seroit moins facile.

32. Quand l'avant-bras se luxe en avant, c'est un accident très-extraordinaire. Mais quels déplacemens une violente impulsion ne peut-elle pas produire ? Il se fait bien des luxations dans le sens le moins naturel, quelques grandes que soient les résistances. Or, pour la luxation dont je parle, il se présente de grands

obstacles ; l'étendue du trajet que doit faire l'extrémité d'un gros os, et la force des ligamens qui doivent se prêter à une extension suffisante. Cependant cela arrive quelquefois ; et on le connoît, à ce que le malade ne peut, en aucune manière, faire la flexion. On s'en assure aussi, en touchant l'articulation. Si on ne raccommode promptement cette luxation, il survient une inflammation violente avec fièvre ; mais on y remédie facilement, quand on s'y prend tout de suite. Il faut faire un rouleau de linge, ferme, qui ne soit pas trop gros. On le place en travers au-dessus du pli du coude ; l'on fait faire ensuite la flexion, en portant la main aussi près de l'épaule qu'il est possible. Cela suffira pour pouvoir remettre les os en leur place, dans les cas de cette luxation. On peut y remédier aussi, en faisant faire les extensions le bras tendu en droiture : en même temps le chirurgien pousse l'olécrane en arrière, en de-là du pli du coude, avec les paumes des mains ; tandis qu'un aide tire en bas l'endroit du pli, en droiture du bras qui est pendant. On peut aussi, pour cette luxation, employer la manière de faire l'extension dont j'ai parlé (1), en traitant de la façon d'appliquer le bandage dans le cas de fracture de l'humérus ; et après les extensions convenables, on réduit la luxation avec les paumes des mains, ainsi qu'il est déjà dit.

Continuation sur les luxation du coude : et es

33. Si l'avant-bras se luxe en arrière, ce qui est un cas fort rare, les douleurs sont alors les plus vio-

(1) Hippocrate me paroît renvoyer ici au numéro 9 de ce traité.

lentes de toutes celles que donnent les luxations au coude. Il s'y joint une grosse fièvre entièrement bilieuse, dont on meurt communément en peu de jours. Le malade ne peut point étendre le bras. Quand le chirurgien se trouvera arrivé à propos, il emploiera aussitôt la force convenable, pour obtenir l'extension; après quoi les os se remettront d'eux-mêmes en leur place; mais si l'opération n'est faite avant la fièvre, il ne doit point travailler à la réduction; la douleur des extensions nécessaires augmenteroit le mal. C'est un principe général, qu'il ne faut point réduire les autres luxations dans le temps de la fièvre, encore moins celles du coude; elles amènent beaucoup de troubles, et sont sujètes à de grands accidens.

fractures, tant au radius qu'au cubitus.

Quand le cubitus se sépare d'avec le radius, on ne peut bien faire ni la flexion, ni l'extension. Cette luxation se reconnoît aussi au tact, en portant la main au pli du coude, à l'endroit de la division des veines qui sont au-dessus des chairs. Il n'est pas alors facile de réduire les os à leur situation naturelle. La difficulté consiste à trouver des points fixes, pour les forcer à revenir dans leur première position respective, après l'avoir perdue; et le gonflement des parties adjacentes s'oppose à leur rapprochement. Quant au bandage qui convient, je l'ai fait connoître, en parlant de celui pour l'articulation de la jambe avec le pied.

Il arrive quelquefois, que le radius se casse, là où le ligament inter-osseux reçoit les muscles, qui viennent de la partie postérieure externe du bras. Cela occasionne des fièvres de mauvaise nature. L'articula-

tion reste cependant dans la place, car la base demeure au même lieu. Mais si elle se déplace, la tête excède alors sa jonction avec l'humérus; et il se passe plus de mouvement près de l'articulation, que dans le cas de la fracture seule. Je dirai ici sommairement que les fractures sont en général moins redoutables, que les cas où les veines et les nerfs souffrent de violens tiraillemens, avec de fortes collisions. La mort alors est proche, si la fièvre survient, et si elle persiste. Du reste, la fracture dont il est maintenant question, arrive rarement.

L'humérus se fracture quelquefois, près de l'apophyse qui s'articule avec l'avant-bras. Je regarde cet accident comme plus terrible encore, et comme le plus fâcheux de tous ceux qui peuvent arriver au coude.

On aura vu, quand j'aurai fini d'exposer la conduite à tenir pour le coude, quelle est la manière de remédier à toutes les luxations des extrémités, soit supérieures, soit inférieures.

Il importe ici, plus encore qu'ailleurs, de remettre les os sur-le-champ, à cause de l'inflammation fâcheuse qui survient dans les parties nerveuses. Lors même qu'on raccommode le membre tout de suite, les nerfs restent cependant tendus pendant quelque temps, durant lequel ils empêchent les extensions ainsi que les flexions.

Ce traitement est à peu-près le même, soit pour les fractures, soit pour les luxations, qu'elles soient complètes ou incomplètes. Il faut à toutes beaucoup de compresses et beaucoup de bandes; comme aussi

dans toutes les fractures, en quelques parties qu'elles arrivent.

On doit, sur-tout pour le coude, bien observer sa forme, tant lorsqu'on applique la bande sur l'humérus, que lorsqu'on l'applique sur le cubitus. On verra qu'il prend une forme particulière dans les cas des luxations parfaites, une autre dans celui des luxations imparfaites, une autre dans celui des fractures. Il y a, en conséquence, des manières de faire les extensions et les flexions convenables pour chaque cas. On s'y prend de la même façon, quand le cas est le même. On doit toujours choisir celle dont le malade souffre moins, et qui rend la réduction plus facile, en maintenant la flexion. S'il se forme quelque ankylose, il vaut encore mieux que ce soit dans l'état de flexion, que dans celui d'extension. La gêne seroit grande dans le dernier cas, et l'usage du bras seroit très-borné, tandis qu'on peut se servir davantage du bras, lorsqu'il reste fléchi. En voilà assez pour ce qui concerne la situation de l'avant-bras.

34. On doit toujours commencer à dérouler la première bande sur l'endroit malade, qu'il s'agisse de fracture, ou de luxation, ou de déplacement. L'on y fait d'abord quelques tours, et l'on appuie bien pour serrer moins ensuite. On embrasse dans le bandage, et le cubitus et l'humérus ; et on doit serrer, plus que plusieurs ne le font, afin de repousser la tumeur plus loin du mal, en bas et en haut. On enveloppe aussi le pli du coude, que le mal soit là ou ailleurs, afin d'empêcher l'articulation de se tuméfier. On aura cependant l'attention, de ne pas accumuler les linges

sur l'articulation. On serre davantage sur l'endroit du mal, toutes les fois qu'on fait quelque tour de bande. On observe, pour serrer ou lâcher lors des appareils suivans, ce que j'ai déjà dit plus haut en parlant des bandages des fractures. On détache pareillement le bandage au troisième jour. On doit le trouver alors un peu lâche. On met les éclisses quand le temps en est venu. Il n'est pas mal de les employer ici, tout comme pour les fractures ailleurs, pourvu qu'il n'y ait point de fièvre. On les mettra fort lâches, à l'avant-bras et au bras. Il faut qu'elles soient légères et d'inégale longueur, accommodées à l'état de flexion du coude ; il en est de même pour l'application des compresses. Du reste, elles doivent être plus épaisses sur l'endroit malade. On se règle enfin, en tout, par l'état des parties, observant attentivement si elles s'enflamment, et ne négligeant rien pour connoître ce qu'il faut faire et le moment favorable, ainsi que je l'ai dit plusieurs fois.

TRAITÉ

TRAITÉ DES ARTICLES.

Ce Traité, le troisième de la sixième section de Foës, est manifestement la suite du précédent. Il ne devroit avoir d'autre titre que celui de seconde partie, quoique dans le texte grec il porte celui de πέρι ἄρθρων. *J'ai voulu rendre son titre en des termes propres à le faire facilement reconnoître, dans les citations fréquentes qu'en font les auteurs qui ont écrit en latin, et qui le désignent par,* de Articulis. *Il m'a paru que le titre* des articulations *que j'aurois pu lui donner, répondroit moins à la matière qui y est traitée, que celui* des Articles. *En le voyant intitulé* des articulations, *on auroit pu présumer qu'il seroit principalement question d'anatomie, de physiologie, de la description, et du mécanisme des articulations; tandis qu'il est entièrement pathologique, destiné à exposer le traitement des luxations. Il ne faut cependant pas croire que les cas des luxations et ceux des fractures, aient été si exactement séparés dans ces deux traités, qu'il ne s'agisse jamais que de fractures dans le précédent, et toujours de luxations dans celui-ci. On a déjà vu le contraire, en lisant le traité des fractures. On pourra remarquer la même chose, dans la partie qu'on va lire. Si c'est un défaut d'ordre rigoureux, dans la division des matières, l'on n'y aura guère égard, pourvu qu'on s'attache qu'au mérite des excellentes choses qui y sont dites, se souvenant que ces deux maladies se trouvent souvent réunies.*

1°. JE n'ai vu qu'une seule manière de luxation de l'humérus à l'épaule. C'est celle qui se fait en-dessous, vers l'aisselle. Je ne l'ai jamais vue extérieure, ni vers le haut. Je ne contesterai point que ces deux dernières ne soient possibles, quoique j'eusse quelque chose à dire à ce sujet. Quant à la luxation vers la partie antérieure, je ne l'ai jamais vue; et je la crois impossible. Les médecins s'y trompent, dans les

Luxations de la tête de l'humérus.

sujets dont les muscles placés autour de l'articulation, et autour du bras, s'atrophient. La tête de l'humérus paroît saillante, chez ces sujets, sur la partie antérieure. Il m'est arrivé d'être blâmé par les médecins et par le vulgaire, dans un cas où je disois qu'il n'y avoit pas de luxation de cette espèce. On crut que j'étois le seul qui me méprenois; que les autres avoient raison : et j'eus bien de la peine à persuader, que ce n'étoit pas le cas d'une luxation. Quand on dépouille la partie supérieure de l'articulation, de ses chairs; que l'on met à nud les muscles et le tendon, qui vont de la clavicule et du thorax à l'humérus, en passant à l'aisselle; la tête de l'humérus paroît alors saillir fort en avant, et semble luxée antérieurement, quoiqu'elle reste en sa place : car, dans sa situation naturelle, l'humérus se porte un peu vers le devant; et il se contourne, au-dessous de sa tête, un peu à l'extérieur. Quand il est étendu le long des côtes, il s'articule obliquement dans la cavité glénoïde de l'omoplate. Il s'adapte en droiture avec cette cavité, lorsque le bras, l'avant-bras, et la main sont tendus en avant; on ne sent alors aucune saillie à l'articulation. Pour conclure donc sur le sujet dont il est maintenant question, je n'ai jamais vu l'humérus luxé à l'épaule en avant. Je ne m'obstinerai cependant point à soutenir absolument, que cela soit impossible, ni possible.

Il y a diverses manières de faire la réduction de la tête de l'humérus,

Lors donc que la luxation se fait dans l'aisselle vers le bas, comme elle se fait d'ordinaire, la plupart savent la réduire. Mais, dire tous les moyens qu'on emploie à cet effet, et lequel est le meilleur, cela

n'appartient qu'à celui qui est bien instruit dans l'art. Il faut cependant savoir choisir le meilleur moyen, sur-tout quand on voit qu'il est nécessaire d'y employer beaucoup de force. Or, le meilleur, à mon avis, est celui que je décrirai le dernier.

dans le cas de la luxation sous l'aisselle.

Première manière, qui se divise en quatre toutes simples mais non naturelles.

Toutes les fois que l'humérus est sujet à se luxer, on le ramène facilement à sa place. Il suffit d'insinuer à l'aisselle une main que l'on pousse fortement vers le haut, faisant en même temps rapprocher le coude du thorax. Le chirurgien tout seul remettra aussi l'humérus luxé en dedans et vers le bas, en appuyant fortement sa tête contre l'acromium, après avoir passé les mains sous l'aisselle pour diriger l'humérus, qu'il repoussera au coude vers les côtes avec ses genoux. Observez qu'il faut pour cela que ses mains soient fortes. Ou bien il se contentera de presser de sa tête sur l'épaule, en opérant avec les mains; et il emploiera un aide à repousser le coude vers le thorax. On réduit aussi cette luxation, en faisant passer l'avant-bras derrière le dos; on repousse d'une main vers le haut, la tête de l'humérus qui fait saillie; et l'on appuie de l'autre sur l'acromium. Cette manière et les précédentes ne sont pas naturelles. On n'y parvient à remettre la tête de l'humérus dans son articulation, qu'en lui faisant faire un circuit.

Seconde manière de réduire la tête de l'humérus.

2°. La méthode dans laquelle on emploie le talon, pour réduire la luxation, approche plus de la naturelle. On commence par étendre à terre, sur son dos, la personne dont l'humérus est luxé; le chirurgien s'asseoit à terre, du côté de la luxation; il prend avec ses mains, le bras du côté où est le mal; il en fait

l'extension, en repoussant l'aisselle avec son talon droit, si le mal est à l'épaule droite; ou avec le talon gauche, quand le mal est à l'épaule gauche. Il a préalablement placé dans l'aisselle, une pelotte qui s'y adapte. L'on a des balles de cuir peu grosses, qui sont fermes, et très-propres à cet effet. Si l'on n'en mettoit point, ou quelque chose de pareil, la pression du talon n'arriveroit pas jusqu'à la tête de l'humérus : car l'extension qu'on fait du bras, est cause que le creux de l'aisselle se rétrécit, et que les tendons des muscles adducteurs se contractent. Il faut que durant l'extension, un aide soit placé vers le haut, pour appuyer sur l'épaule saine, afin d'empêcher que le corps ne tourne, dans les mouvemens qu'on fait faire au bras malade, à gauche et à droite. Durant le même temps, un autre aide, assis au de-là de la tête du malade, tire fortement à soi les deux bouts d'une courroie placée à l'aisselle par-dessus la pelotte, pour faire la contre-extension, en appuyant d'un pied sur l'apophise acromium. La pelotte doit être dirigée vers le thorax, où elle s'appliquera plus fortement que vers la tête de l'humérus.

Troisième manière.

3°. Il y a une autre manière de réduire cette luxation, en plaçant sur son épaule, l'aisselle de l'épaule luxée. Il faut, pour cela, être plus grand que le malade. On dresse une épaule en pointe, après l'avoir insinuée sous l'aisselle luxée; on soulève le malade, en baissant l'autre épaule, comme si on avoit pris le malade entre les deux cuisses pour le porter. On saisit en même temps son bras malade, que l'on ramène subitement vers son thorax. On donne quelques sa-

cades, afin que durant que l'aisselle est en l'air, le poids de tout le corps puisse couler au-devant de la tête de l'humérus, que l'on retient en le dirigeant vers son articulation. Si le malade est extrêmement léger, un enfant, en l'embrassant, se suspend à sa ceinture.

Ces diverses manières de réduire les luxations de l'épaule, sont bonnes au gymnase, en ce que l'on ne s'y aide point des grands secours. On peut les employer aussi ailleurs.

4°. Mais ceux qui font la réduction sur une longue canne, se conforment davantage à la nature. Après avoir entouré le bout supérieur de la canne, de quelques linges doux, afin qu'il ne glisse point, on le place entre les côtes et la tête de l'humérus. Si la canne étoit courte, on feroit asseoir le malade, de manière que l'aisselle pût à peine en atteindre le bout. Il vaut mieux qu'elle soit longue, afin que le malade s'y trouve comme suspendu; tandis qu'un aide prenant l'avant-bras et le bras tendu les ramène, et que le chirurgien situé du côté sain, embrassant le malade, opère de ses mains, en appuyant sur l'épaule luxée et sur la clavicule. Cette manière de faire la réduction, est conforme à la nature; et elle réussit, quand on sait la mettre en usage comme il faut. Quatrième manière.

5°. Il y en a une à peu-près pareille, qui consiste à se servir d'une échelle à main. On place l'aisselle malade sur un échelon. Celle-ci est préférable, en ce que le corps est mieux soutenu, le point d'appui sur l'échelle restant immobile. Avec la canne, le corps risque de pancher çà et là, quand même l'épaule resteroit toujours sur le bout de la canne. Il faut fixer Cinquième manière.

sur l'échelon quelque chose de sphérique, propre à entrer dans le creux de l'aisselle, et à repousser la tête de l'humérus.

Sixième manière. 6°. La meilleure de toutes les manières est la suivante : l'on a un morceau de planche large, de cinq ou six travers de doigt, épais d'environ deux doigts, long de deux coudées, et même un peu moins. Il est arrondi des deux bouts, étréci et aminci de l'un; on met un bourrelet qui déborde un peu de chaque côté du bout aminci, lequel doit porter non sur les côtes, mais sur la tête de l'humérus, quand il sera placé sous l'aisselle, de manière qu'il s'y adapte bien. On enveloppe le bois, de linges usés ou de bandes, pour qu'il ne soit pas rude. On fait entrer sous l'aisselle le bout où est le bourrelet, le poussant autant en avant qu'il est possible, entre le thorax et la tête de l'humérus. On attache le bras du malade étendu sur la planche, ainsi que l'avant-bras, en trois endroits, savoir, un peu au-dessous de la tête de l'humérus, au coude, et au poignet; afin qu'il y reste appuyé. Il faut sur-tout avoir attention, que le bout de la planche entre au de-là de la tête de l'humérus. On attache ensuite un fort liteau entre deux colonnes, horisontalement; l'on fait passer le bois auquel est attaché le bras, par-dessus le liteau; de manière que le corps soit d'un côté, le bras de l'autre, et le liteau sous l'aisselle. Le liteau est fixé à une hauteur, telle que le malade soit obligé de se tenir sur la pointe des pieds. Cette manière de réduire la luxation de l'épaule, est très-supérieure à toutes les autres. Elle donne le meilleur levier, pourvu que le bout du bois

soit entré au de-là de la tête de l'humérus. Les efforts, en sens contraire à celui de la mauvaise situation de l'os se font ici, sans danger pour l'os. Les luxations récentes se réduisent par ce moyen, si promptement que la chose est finie, lorsqu'on ne croiroit pas avoir fait encore les extensions suffisantes. Si les luxations sont anciennes, cet appareil est seul capable de les réduire, pourvu qu'il ne se soit point fait d'excroissance sur la cavité glénoïde, ou que la tête de l'humérus ne se soit point pratiqué, par la succession du temps, une loge calleuse. Je pense même que le moyen dont je parle, seroit capable d'opérer la réduction des luxations invétérées. Que ne peut-on pas attendre de la force du levier, employée convenablement! mais le membre se luxeroit ensuite au moindre effort, comme cela arrive. On peut, pour cette opération, employer l'échelle à main, tout comme le liteau entre deux colonnes. On peut aussi, quand la luxation est récente, se servir très-commodément de la chaise thessalique, *dont le dossier est élevé et vertical*. Le principal, pour cette opération, consiste dans le morceau de planche, auquel le bras s'attache de la manière que j'ai dit. On fait asseoir le malade de côté, sur le siége de la chaise; et le bras se place par-dessus le dossier, de sorte qu'il soit d'un côté, le corps de l'autre, le dossier au milieu. On opère de même aussi, en faisant passer le bras au-dessus d'une demi-porte. L'on se sert enfin de ce que l'on a le plus commodément.

7°. Il faut savoir, que la constitution naturelle de chaque homme, met de grandes différences entr'eux, Réflexions sur les causes de la faci-

lité ou de la difficulté des réductions.

pour la facilité ou la difficulté de la réduction (1). Les cavités glénoïdes ne sont pas toutes de même, les unes sont plus profondes, les autres moins. Les forces des ligamens, et des cartilages sont différentes aussi. Les uns sont plus extensibles, les autres moins. Il suinte dans les articulations une humeur, qui les fait prêter et se rétablir. On voit bien des gens d'un tempérament humide, en qui les articulations sont si lâches, qu'ils se disloquent des membres à volonté, et les remettent à leur place, sans douleurs. La forme extérieure des corps, y met encore des différences; dans ceux qui ont les membres bien charnus, les luxations sont difficiles. Les personnes maigres et décharnées, y sont plus exposées. On en voit une preuve manifeste dans les bœufs : leur fémur se luxe facilement à la cavité cotyloïde, lorsqu'ils sont le plus maigres; c'est vers la fin de l'hiver : et les luxations leur arrivent souvent à cette époque. Mais peut-on, en médecine, raisonner sur les hommes, d'après ce qui arrive aux animaux ? Pourquoi non ? Homère a dit, avec raison, que de tous les êtres vivans, les bœufs sont ceux qui souffrent le plus durant l'hiver, puis les laboureurs, en ce qu'alors ils préparent les terres. Or, c'est à la fin de l'hiver, que les bœufs sont sujets aux luxations, et ils sont alors très-maigres. Les autres bestiaux peuvent paître l'herbe, quoiqu'elle soit fort courte; mais le bœuf ne le peut point, à moins qu'elle ne soit un peu haute. Les autres ont le bout des lèvres minces, la machoire inférieure effilée;

---

(1) Voyez aussi *infrà*, numéro 34.

le bœuf a les lèvres épaisses, la machoire inférieure obtuse : il ne peut pas s'en servir pour prendre les herbes, tandis qu'elles sont courtes. Les bestiaux monongles, comme le cheval, placent facilement les dents des deux machoires, près de la racine des herbes : ils ont des dents à chaque machoire : en sorte qu'ils se nourrissent bien, quoique l'herbe soit basse, ils la préfèrent même à celle qui est haute. Les herbes basses sont en général meilleures, plus nourrissantes ; et elles fortifient plus que celles qui s'élèvent. C'est pour cela qu'Homère a dit :

Comme, quand le printemps du bœuf remplit l'attente.

Parce que l'herbe, qui fait l'objet de ses désirs, croît et se hausse au printemps. De plus, les bœufs ont l'articulation de la cuisse naturellement plus lâche que les autres animaux : aussi la fléchissent-ils davantage en marchant ; sur-tout quand ils sont maigres et vieux. C'est par toutes ces raisons, qu'ils sont plus sujets aux luxations du fémur.

Pour revenir au sujet qui nous occupe, les luxations arrivent plus facilement aux gens maigres, qu'à ceux qui ont de l'embonpoint ; et elles occasionnent moins d'inflammation, chez les personnes d'un tempérament humide, ou qui sont bien charnues, que chez les personnes maigres et d'un tempérament sec. La réduction de plus n'est pas aussi solide chez ces derniers. Là, où la mucosité surabonde sans occasionner d'inflammation, les luxations sont plus faciles : or, les gens maigres ont plus de mucosité aux

articulations, que ceux dont les chairs sont bien nourries. On voit, en effet, que les chairs des personnes qui ont souffert mal-à-propos d'une abstinence forcée, non prescrite par les règles de notre art, sont bien plus muqueuses que celles des gens qui ont de l'embonpoint. Chez ceux en qui le mucus abonde avec une disposition à l'inflammation, l'articulation se raffermit par l'état inflammatoire, et il n'y arrive point de luxations, qui s'y feroient, s'il n'y avoit pas quelque tendance à l'inflammation, plus ou moins forte. Ceux qui ont eu des luxations à l'épaule, et qui peuvent se servir du bras, sans douleur, bientôt après la réduction, parce qu'il ne survient point d'inflammation dans les parties voisines, croient ne devoir y donner aucune attention : il est du devoir du médecin de les avertir, qu'ils seront plus sujets aux rechutes, que si les parties nerveuses avoient souffert des inflammations. Cela est vrai, sur-tout pour les articulations de l'épaule, et pour celles du genou, où il arrive souvent des luxations.

Quand il s'y fait des inflammations, on ne peut nullement se servir du bras : la douleur et la tension de l'inflammation en empêchent. L'on y remédie au moyen des cérats, des compresses et des bandes. On place sous l'aisselle, des pelottes de laine, molle et propre, qui remplissent le creux de l'aisselle, pour soutenir la partie, et faire que les bandages n'appuient pas autant sur l'articulation. On relève le bras autant qu'il est possible, tenant ainsi la tête de l'humérus éloignée de l'endroit où elle s'étoit placée. Il faut, après avoir fait le bandage de la partie, attacher le

bras au thorax, au moyen d'un autre bandage circulaire. On fait des frictions molles et douces sur l'épaule. Un médecin a besoin de savoir beaucoup de choses : il ne doit pas ignorer, quel avantage il doit attendre des frictions ; elles peuvent produire des effets entièrement opposés entr'eux. Elles serreront des articulations trop lâches ; elles relâcheront celles qui seront trop tendues. J'exposerai, dans un autre traité (1), la méthode de faire des frictions, et leur utilité. Dans le cas présent, les frictions doivent être faites à l'épaule, mollement, avec les mains. Je répète qu'il faut les faire doucement, pour qu'elles soient utiles. On doit se garder d'exciter de mouvement violent, et d'irriter les douleurs. Elles s'appaisent toutes avec le temps, ou plutôt, ou plus tard.

Diagnostic de la luxation de la tête de l'humérus.

8°. On reconnoît s'il y a luxation, lorsque le malade a son corps naturellement bien fait, en comparant le membre sain, soit bras ou jambe, avec celui qui ne l'est pas, sans avoir égard aux articulations des autres personnes. Certains les ont plus grosses, les autres moins. On compare celles du malade entre elles, pour reconnoître les dérangemens qui peuvent y être survenus. Cette pratique est bonne, mais sujette à bien des erreurs. Il ne suffit pas de s'en tenir à cela : il y faut un concours de symptômes. Bien de personnes, sans avoir de luxations, ne peuvent, à raison de douleurs, ou d'autres causes, donner à leurs

(1) Je ne saurais dire si ce traité existe. J'ai cherché inutilement à quel de ceux qui nous sont parvenus, ceci pourroit se rapporter avec fondement.

membres, la situation qu'ils leur donnent, quand ils sont parfaitement sains. Il faut savoir conjecturer et combiner les divers accidens, qui changent les formes des articulations. Dans la luxation de l'épaule qui se fait en bas, la tête de l'humérus luxé descend beaucoup plus que celle de l'autre; on trouve de plus un enfoncement au-dessus. La saillie de l'acromium est sensible; la tête de l'humérus ne remplissant plus la cavité glénoïde. Il y a cependant à cet égard encore des erreurs à éviter, dont je parlerai plus bas (1), car cela est important. Le coude du bras luxé s'éloigne plus des côtes, que celui de l'autre bras. Si l'on veut l'en rapprocher de force, on ne le peut qu'avec douleur. On ne peut non plus porter la main à l'oreille du côté malade, ni mouvoir le coude de côté et d'autre. Tels sont les signes des luxations de l'épaule, dont j'ai exposé ci-dessus la manière de faire la réduction, et tout le traitement. Il est d'autant plus important d'en être instruit, que ces luxations ne sont point rares, et que bien de gens de mérite n'ont pu servir dans les combats, pour avoir essuyé cet accident. Certains ont été obligés d'abandonner les travaux de la guerre, d'autres en sont morts. Cela est important encore, parce que je n'ai vu personne qui en fît le traitement comme il se doit faire.

Traitement des luxations à l'épaule, avec le cautère actuel.

Il y a des gens de l'art, qui n'y touchent point; d'autres qui y touchent, pour faire tout autrement qu'il ne convient. Plusieurs appliquent le feu au-dessus de l'épaule, et au-dessous, à l'endroit où la tête de

(1) Numéro 11.

l'humérus saillit, et derrière, un peu au-dessous de l'acromium. Ces cautérisations seroient bonnes, si l'humérus étoit luxé vers le haut, ou en avant, ou en arrière; mais, lorsque la luxation est vers le bas, les ustions, loin de servir à la réduction, y mettent obstacle; elles rétrécissent et bouchent la voie pour la réduction de la tête de l'humérus. Voici toutefois comment on doit appliquer le feu, lorsqu'il y a lieu à l'appliquer.

Manière d'appliquer le cautère actuel.

On prend avec les doigts la peau de dessous l'aisselle, vis-à-vis l'endroit où la tête de l'humérus se fait sentir; on tire la peau à soi, et on la brûle avec un fer chaud, qui passe d'outre en outre. Le fer doit être effilé, pas fort pointu, assez long, et bien rouge. On fait appuyer de l'autre côté, pour qu'il passe vîte. Des fers gros passeroient moins promptement; ils feroient de grandes escarres; et il seroit à craindre, lors de leur chute, que les deux ouvertures, celle de l'entrée du fer et celle de la sortie, n'en fissent qu'une. Cela ne seroit pas précisément un mal, mais on le regarderoit comme une faute. Pourvu que le fer passe de part en part, un seul cautère appliqué à la partie inférieure, suffira pour l'ordinaire. S'il n'y a pas à craindre que les deux ouvertures se réunissent, et s'il reste un grand intervalle entr'elles, on passera une petite sonde plate à travers les deux trous faits à la peau, vis-à-vis l'un de l'autre, tandis qu'on retient encore la peau; car, on ne le pourroit plus, après l'avoir lâchée. On l'abandonnera ensuite, et on appliquera un autre fer rouge plus petit, sur le milieu de la peau, entre les deux trous, jusqu'à la rencontre de la sonde.

On doit se fixer sur la quantité de peau qu'on se propose de pincer sous l'aisselle. Il y a en cet endroit beaucoup de glandes, ainsi que dans d'autres parties du corps. Je parlerai de la nature des glandes dans un autre traité (1) ; j'exposerai ce qu'elles sont, les signes qu'on en peut tirer, et combien grande est leur énergie, *dans l'économie animale*. On ne doit pincer aucune glande, encore moins ce qui est en delà : il y auroit beaucoup de danger : elles sont situées très-près de nerfs essentiels. Mais on pincera autant de peau qu'il sera possible ; de celle qui recouvre les glandes, cela est sans danger. Sur quoi on observera que, si le bras étoit fortement tendu, on ne pourroit pas absolument pincer la peau sous l'aisselle, du moins en quantité suffisante pour la pouvoir tirer à soi. Elle prête moins à mesure qu'on élève le bras. De plus, on doit toujours se garder de blesser les nerfs, qui s'allongent aussi alors avec la peau. Il suffira donc de faire élever légèrement le bras, pour pouvoir pincer beaucoup de peau ; et les nerfs, dont il faut se garder, resteront au-delà de la peau pincée. Comme on doit, dans tous les arts, se mettre bien au fait des situations du corps, convenables pour y réussir ; j'ai cru à propos d'exposer quelle est la situation de l'aisselle, propre à y appliquer le feu, en la manière qu'il faut.

---

(1) On pourroit induire de cet endroit que le traité des glandes que nous avons sous le nom d'Hippocrate, et qu'on trouvera dans la seconde partie de cette traduction, est en effet un de ses ouvrages. Cependant Galien, qui a discuté cette question, ne le croyoit point.

9°. Hors des aisselles, il n'y a que deux endroits propres à être cautérisés utilement dans ce cas. 1°. En avant, entre la tête de l'humérus et le tendon antérieur de l'aisselle *du grand pectoral* : on peut y appliquer le feu, mais à la peau seulement, sans pénétrer outre ; parce qu'il y a tout auprès, une grosse veine et des nerfs dont on doit se garder. 2°. Il y a, sur le derrière, un autre endroit propre à la cautérisation, au-dessous du tendon postérieur de l'aisselle *du grand dorsal et du grand rond*, un peu plus bas que la tête de l'humérus. L'application du cautère ne doit pas outre-passer la peau ; le feu est l'ennemi des nerfs. Il faut ensuite panser les plaies avec soin, sans faire, durant tout le traitement, étendre le bras au-delà de ce qui est nécessaire pour le pansement ; et le préserver des atteintes du froid. On recouvre les parties qui ont souffert de l'application du feu, et on les panse suivant le besoin, en se prémunissant contre le renversement des bords des plaies, contre les hémorragies, et contre les convulsions. Quand les plaies sont nettoyées et que les cicatrices se forment, il faut attacher le bras le long des côtes, et le laisser dans la même situation, tant le jour que la nuit. Après même que les plaies sont parfaitement guéries, on tient le bras ainsi attaché : cela affermit les cicatrices, et sert à maintenir l'humérus dans sa place.

Continuation de préceptes sur la cautérisation.

10. Chez ceux en qui la réduction de la luxation à l'épaule ne peut s'obtenir, s'ils sont encore dans l'âge de croissance, le bras malade ne grandit pas autant que l'autre. Il croît un peu, mais il reste plus court. Ceux qui ont le coude fort pointu de leur naissance,

Suites de la luxation de la tête de l'humérus.

lesquels nous désignons par un mot, qui signifie coudes de belette, sont dans le même cas. Ils doivent ce vice, ou à quelque luxation qui leur est arrivée dans le sein de leur mère, ou à quelqu'autre accident. Il y a aussi inégalité dans les bras de ceux qui étant enfans, ont eu des abcès profonds près de la tête de l'humérus; ils sont tous coudes de belette, soit qu'on les ait incisés, ou qu'on les ait cautérisés, ou que l'abcès se soit percé de lui-même. Nul de ceux-là ne peut se bien servir du bras, ni l'étendre parfaitement, ni porter la main à l'oreille du même côté, ou du moins ils ne le peuvent pas aussi facilement avec le bras vicié qu'avec l'autre.

Lorsque la réduction de la luxation de la tête de l'humérus ne peut s'obtenir sur des personnes déjà formées, le bras s'atrophie. Après même que les douleurs sont passées, ils ne peuvent faire les ouvrages dans lesquels il faut élever le coude, en l'éloignant obliquement des côtes. Quant aux travaux pour lesquels on n'a guère à éloigner le coude des côtes, mais à le porter en avant seulement ou en arrière, ils peuvent s'en acquitter. Ils manieront la varlope, la lime, la scie; ils se serviront peut-être de la hâche; ils bêcheront, pourvu qu'il ne faille pas élever beaucoup le coude, et ainsi du reste.

Luxation de l'extrémité humérale de la clavicule, ou de l'acromium.

11. Toutes les fois que l'acromium paroît déplacé, on voit, à l'endroit où la clavicule s'articule avec l'omoplate, un os saillant qu'on prend souvent pour la tête de l'humérus déplacé : *cet os est l'extrémité humérale de la clavicule*. La structure de l'homme est ici différente de celle des animaux; et les médecins se

se trompent fréquemment sur cette espèce de luxation. L'os destiné à soutenir l'omoplate, s'en séparant, et changeant de situation, l'épaule semble baisser; une cavité qu'elle laisse au haut en impose, et fait prendre ce cas pour une luxation de l'humérus. J'ai connu des médecins, estimables d'ailleurs, qui ont causé bien de douleurs pour avoir travaillé dans ce cas à repousser la tête de l'humérus en sa place, le regardant comme luxé; et qui ne cessoient, qu'après avoir reconnu leur erreur, avec l'impossibilité de réussir dans leur entreprise. Le traitement doit se faire comme dans les autres cas, au moyen des cérats, des compresses, des bandes. Il y faut de même un bandage pour repousser en bas l'os qui saillit. On met plusieurs compresses, plusieurs bandes : il faut aussi lier fortement le bras avec le thorax jusqu'au haut, afin d'obliger l'acromium, à reprendre la place d'où il a été tiré. Du reste, on doit savoir, et l'on peut le prédire, si l'on veut, comme une chose sûre, que ce cas n'est nullement à redouter. Il ne peut avoir aucune suite fâcheuse, mais il laisse quelque difformité. L'acromium ne restera plus assujéti dans sa première place; il sera toujours plus ou moins haut : l'omoplate ne communique pas avec quelque os qui lui serve de point d'appui, pour faire reprendre sa place à l'acromium, quand il l'a perdue : les douleurs ne sont point de longue durée, si le bandage est bien fait.

12. Les fractures de la clavicule se guérissent plus facilement, quand elle se casse directement en travers, que lorsque la fracture est longitudinale. C'est tout Fractures de la clavicule.

le contraire de ce qu'on croiroit; car, lorsque la clavicule est cassée transversalement, on peut, avec du soin, lui redonner sa situation naturelle, en abaissant, avec des compresses et des bandes, le bout qui s'élève: quand même on ne parviendroit point à la contenir parfaitement; elle ne fera cependant pas de saillie très-marquée. Mais lorsque l'os est cassé obliquement, il arrive les mêmes inconvéniens que dans les cas où il y a des esquilles, dont j'ai parlé ci-dessus. La clavicule ne se reprend pas facilement dans sa longueur, et il se fait, le long de la fracture, une grosse éminence. Du reste, on doit savoir que la fracture de la clavicule, ne porte point de dommage au mouvement de l'épaule ni au reste du corps, à moins qu'elle ne s'exfolie, ce qui arrive rarement: elle cause quelque difformité au bas du cou, qui est considérable dans les premiers temps; cette difformité diminue ensuite. La clavicule se reprend assez vîte, comme tous les os poreux: le cal s'y forme promptement. Ceux à qui il arrive une fracture de la clavicule, s'alarment d'abord, croyant que le mal est plus grand qu'il n'est réellement. Se trouvant ensuite sans douleur, et voyant que cela ne les empêche, ni de marcher, ni de manger, ils en tiennent peu de compte. Les chirurgiens, de leur côté, reconnoissant qu'ils ne peuvent point y faire grand chose, se retirent, sans se mettre en peine de ce que le blessé néglige le mal: le cal se fait pendant ce temps.

Traitement dans le cas de fracture de la clavicule.

Il convient cependant d'y appliquer un bandage; y employant les cérats, les compresses, les bandes, à peu-près comme dans les autres cas. On doit

même observer, qu'il faut ici beaucoup de compresses graduées, pour opérer la compression sur l'endroit malade. Il y a des personnes qui ont imaginé de mettre de lames de plomb, dans la vue de forcer les saillies à s'abaisser. Quoique l'application du plomb ne doive pas avoir lieu ici, ceux qui mettent un bandage simple ne font pas mieux. Le plomb ne peut, en effet, empêcher les saillies de la clavicule, qui d'ailleurs deviennent insensiblement peu considérables. Certains, voyant que le bandage est toujours mobile, et ne porte pas constamment sur les saillies, placent d'abord les compresses et les bandes à l'ordinaire : ils mettent ensuite une ceinture au corps du blessé, à l'endroit le plus commode ; et ils y attachent le bout d'une bande, qu'ils font passer en montant du devant sur la saillie, et sur les compresses qui font une élévation. Ils les serrent fortement en passant sur la clavicule, pour aller joindre la ceinture droit en arrière : ils y passent la bande, et la font revenir sur le devant, d'où ils la ramènent encore sur le derrière. D'autres, au lieu d'attacher une ceinture, font passer la bande sous le pubis, et reviennent par-dessus l'épine du dos, pour tâcher de contenir et bander solidement l'endroit fracturé. Ces moyens, quand on n'en a point l'expérience, paroissent très-conformes à la nature ; mais si on en use, on reconnoît bientôt leur inutilité, et l'on éprouve qu'ils ne sont pas long-temps solides, même quand le malade resteroit couché : dès qu'il fléchira la cuisse ou le corps, tout le bandage se dérangera, outre qu'il est fort incommode. Sans parler de la gêne dans laquelle peut se

trouver l'anus, et de celle qu'occasionnent les bandes qui passent sur le périnée, il est impossible, quand on les attache à une ceinture, de l'arrêter si bien qu'elle ne remonte, ce qui relâche aussitôt tout l'appareil. L'on se procurera à peu-près les avantages qu'on souhaite, sans cependant rien faire qui satisfasse parfaitement, si après avoir mis le bandage qui s'attache à la ceinture, on remet encore le bandage ordinaire de la fracture de la clavicule par-dessus. Ce moyen est le plus propre à donner quelque solidité au bandage, en ce que le premier est un peu contenu par le second.

Continuation du même sujet.

J'ai exposé jusqu'ici, presque tout ce qui concerne la manière de se conduire dans les cas des fractures de la clavicule. Il reste à dire que c'est ordinairement le segment du côté du sternum, qui est saillant après la fracture : celui du côté de l'épaule s'enfonce. La cause en est, que le sternum ne s'élève guère, ni ne s'abaisse, parce que les articulations des os du thorax ont peu de mouvement, tant à l'épine qu'au sternum. Mais la clavicule est comme flottante du côté de l'humérus, dans son articulation avec l'acromium; où elle est obligée d'obéir à des mouvemens considérables. La partie articulée avec le sternum, s'élève donc un peu; elle ne descend nullement. Cet os est léger; et il trouve plus de facilité de la part des tégumens à monter, que de la part des chairs à descendre; tandis que le bras et les parties qui lui sont attachées, ont beaucoup de facilité à s'éloigner des côtes et du thorax; d'où il résulte, qu'elles peuvent facilement monter et descendre. Lors donc que

la clavicule est cassée, la partie qui tient à l'humérus est souvent obligée de descendre; et elle se tient dans la situation qui la fait descendre, parce que les mouvemens du bras la mettent plus habituellement dans cette position. Puisqu'il en est ainsi, ceux-là se trompent, qui, après les fractures de la clavicule, repoussent fortement en bas le bout qui fait saillie. Il est manifeste qu'on doit tâcher de relever celui qui se cache; car c'est celui-là qui a perdu sa situation naturelle. En s'y prenant autrement, on ne réduira point la clavicule : les bandages ne servent pas plus ici, pour en relever une partie, qu'ils ne peuvent servir à l'abaisser. Mais après avoir abaissé le bras le long des côtes, si on le rehausse en le tenant toujours appliqué au côté, de manière que l'épaule s'élève en pointe le plus qu'il se pourra, le bout de la clavicule s'ajustera manifestement avec celui qui tient au sternum, dont il s'est séparé. Si l'on sait profiter de cette situation, pour rajuster les deux bouts de la clavicule cassée, et qu'on les assujétisse par un bandage convenable, faisant d'ailleurs peu de compte de tous les autres moyens, on lui donnera sa vraie forme; et elle sera bientôt reprise. Il importe fort de faire tenir le malade couché : quatorze jours suffiront s'il ne se remue point, ou vingt tout au plus. Quand il arriveroit que la clavicule se fracturât, de telle manière que le segment du côté du sterum s'enfonçât, et que celui du côté de l'humérus fit saillie, ce qui est très-rare, le traitement n'en seroit pas plus embarrassant. Dans ce cas, l'épaule baissée avec le bras, ramenera les deux bouts vis-à-vis l'un de l'autre : un bandage

léger suffira ; et dans peu de jours, le cal sera fait.

Si la fracture n'étoit point, comme je viens de dire, et si les segmens se portoient obliquement çà ou là, ils s'ajusteroient bout à bout, en haussant l'épaule et le bras, comme je l'ai déjà dit, mais loin des côtes. Lorsqu'ils seront rajustés, le reste du traitement devient facile. On voit ainsi, que le haussement de l'épaule est ordinairement propre à faire quitter à la clavicule, ses mauvaises situations, pour reprendre celle qui lui est naturelle.

Lorsque les segmens se portent obliquement vers le haut ou vers le bas, on les rétablit, en faisant étendre le malade sur le dos ; l'on place, sous le milieu de l'échine, le long de l'épine, quelque chose qui relève un peu, afin que le thorax puisse se bien dilater de chaque côté. L'on fait tenir par un aide le bras tendu le long des côtes, en rehaussant l'épaule ; en même temps on rajuste le bout de la clavicule, en appuyant d'une main sur la tête de l'humérus, et dirigeant de l'autre, les deux segmens de la clavicule rompue, pour leur faire prendre la position naturelle. Mais d'ordinaire, leur déplacement est tel, que l'un saillit en avant, et l'autre s'enfonce en dessous, ainsi que je l'ai dit. On se trouve fort bien, après que le bandage est mis, de soutenir le coude placé le long des côtes, et l'épaule baissée. On attache quelquefois à cet effet, la main du côté malade à l'épaule saine, après avoir fait hausser l'épaule. Si le malade consent à rester étendu sur un lit, on donnera un point d'appui au bras pour le soutenir avec l'épaule, autant haussée qu'il est possible. Si au contraire il veut mar-

cher, on suspend au cou un ruban, dont le milieu soit disposé en espèce de fronde, pour soutenir le coude.

13. Lorsque le coude est déplacé, ou complètement luxé, soit du côté des côtes soit en dehors, cela fait des cas différens. Si l'olécrane reste encore dans la cavité du condyle de l'humérus, on poussera obliquement par derrière la partie saillante, en faisant faire l'extension. Luxations du coude.

Si la luxation est complète, d'un ou d'autre côté quel qu'il soit, on fait l'extension comme dans le cas de la fracture du bras, puis on applique le bandage. De cette manière on ne se trouve pas gêné, par la flexion de l'avant-bras. La luxation se fait ordinairement du côté des côtes. En travaillant à la réduction, il faut, pour que la pointe de l'olécrane ne touche point le condyle de l'humérus, remuer doucement à droite ou à gauche l'avant-bras, qu'on tient élevé et un peu fléchi, sans le présenter de force au bras en droite ligne. On pousse les unes vers les autres les parties qui se doivent adapter. On facilite la réduction en mettant le bras en pronation ou en suppination. La partie de la cure qui consiste à mettre ensuite le bras dans une position commode, veut que la main soit un peu plus élevée que le coude, et que le bras reste placé le long du thorax près des côtes. Cette position est la plus commode, la plus facile, la plus naturelle, celle du plus grand usage, qui suffira à tout, pourvu qu'il ne survienne point d'ankilose; or, il s'en fait facilement. Quant au bandage, c'est Luxations du coude complètes.

celui des luxations ; et il ne faut pas négliger d'y envelopper l'olécrane.

Les luxations du coude entraînent souvent plusieurs autres maux, la fièvre, de vives douleurs, de grandes agitations, des vomissemens bilieux, des crampes, sur-tout quand la luxation se fait en arrière ; moins quand elle se fait en avant. Le traitement est d'ailleurs le même. Quand la luxation se fait en arrière, on emploie, pour la réduction, les extensions et les contre-extensions. Le signe que la luxation s'est faite en arrière, et qu'on ne peut point étendre l'avant-bras ; si la luxation est en avant, on ne peut pas le fléchir. Il faut, pour celle-ci, après avoir mis au pli du coude quelque rouleau dur, faire subitement la flexion, en même temps qu'on fait une extension suffisante.

Luxations du coude incomplètes.

Les luxations incomplètes se reconnoissent par le changement de situation dans la veine du bras, que l'on trouve aisément au tact, à l'endroit de sa division en deux branches principales : elles sont souvent suivies d'ankilose.

Suites des luxations du coude.

Quand le mal est contracté en naissant, tous les os au-dessous de l'ankilose sont plus courts. Cela se remarque principalement à la partie des os de l'avant bras la plus prochaine du coude, puis aux os de la main, puis même à ceux des doigts. L'humérus et l'omoplate n'éprouvent pas autant de diminution dans leur nourriture : ils se maintiennent en leur force par leur mouvement. L'autre main prend aussi plus de nourriture par l'exercice. Les muscles extérieurs s'atrophient, quand la luxation s'est faite en dedans ;

si elle s'est faite en dehors, l'atrophie survient dans la partie opposée.

Lorsque le coude se luxe en dedans ou en dehors, la réduction se fait de la même manière. Il suffira, pour ce qui est de la position où l'on doit mettre l'avant-bras, de dire qu'on place sous l'aisselle une double courroie solidement suspendue : l'on attache ensuite un poids au haut de l'avant-bras près du coude, ou bien on fait l'extension à force de bras. Durant que l'articulation est ainsi comme en l'air, l'on opère la réduction avec les paumes de la main; on applique ensuite le bandage; on fixe enfin le bras, fléchi dans la situation qu'il doit garder; comme on le pratique, quand on a opéré sur le bras; d'après ce que nous avons déjà dit, touchant la manière de conserver aux parties leurs formes naturelles. Traitement.

Si la luxation s'est faite en devant; pour opérer la réduction, on place un rouleau de linge, bien serré, sous le pli du coude, et l'on fait faire la flexion.

Si enfin, la luxation s'est faite dans quelqu'autre direction, on fait, suivant chaque cas, ce qui convient pour la réduction. Quant à la situation à donner ensuite, et quant au bandage, la pratique est toujours à peu-près la même.

L'on peut, absolument parlant, ramener à des extensions tout ce qui concerne la réduction. On y parvient en tenant le membre en l'air : on y parvient en l'étendant horisontalement : on y parvient en le contournant de diverses manières, et lui faisant prendre promptement telle ou telle figure.

14. La luxation des doigts se fait en dedans ou en Luxations des doigts.

dehors, communément en dedans : il est facile de distinguer ces cas. Quand elle s'est faite en dedans, on ne peut serrer la main ; si c'est en dehors, on ne peut l'ouvrir. La réduction s'opère sur une table. Après avoir fait l'extension et la contre-extension des doigts, on repousse en bas et en avant les os saillans, avec le pouce de la main, ou avec le talon du pied. L'on a préalablement mis quelque chose de molet, au-dessoûs des os qui font la saillie. On pose sur la table le dessus de la main, si la luxation est au-dessous. On finit le traitement avec un bandage.

Luxation de la main.

La luxation de toute la main se fait pareillement en dedans ou en dehors ; plus souvent en dedans, quelquefois d'un autre côté. Il arrive que les épiphyses se déboîtent ; il arrive aussi, que le cubitus se luxe sous le radius. Il faut ici faire de fortes extensions, avant de repousser en leur place, les os qui font saillie. On les réduit, par un mouvement composé, les poussant par derrière et obliquement, en pressant contre la table, avec les mains ou même avec le talon. La partie s'irrite quelquefois violemment, et il s'y fait des difformités ; mais avec le temps, on s'en sert. On applique le bandage à la main et à l'avant-bras : l'on place des éclisses, qui vont jusqu'aux doigts, si tant est qu'on veuille en mettre : on les délie plus souvent que dans le cas de fracture ; et l'on ne manque point d'humecter fréquemment. Quand l'accident arrive dans l'enfance, la main est plus courte et moins charnue, du côté opposé à celui ou la luxation s'est faite : mais la forme des os ne change point, lorsque la luxation se fait après l'âge de l'accroissement.

15. Si un doigt se luxe, cela se connoît facilement. On fait la réduction en tirant en droite ligne, et faisant la contre-extension. Quand on ne le réduit point, il s'y fait une ankilose avec tumeur; si le mal est contracté en naissant, ou durant l'âge de l'accroissement, les os, au-dessous de la luxation, restent plus courts; et les muscles s'atrophient du côté opposé à celui vers lequel la luxation s'est faite: mais les os ne changent point, lorsque la luxation arrive après l'âge de l'accroissement.

Luxation d'un doigt.

16. La luxation complète de la machoire inférieure n'a guère lieu. L'os de la machoire inférieure, à l'endroit d'où il tire son origine près de la supérieure, s'articule dans le dessous de l'os des tempes, qui contient fortement les deux apophises de la machoire inférieure, dont l'une est articulée avec le temporal, et l'autre, plus élevée, se trouve sous l'arcade zygomatique. L'apophise condyloïde est engagée, sur toute son étendue, dans la cavité de l'articulation; tandis que la coronoïde monte plus haut. L'une et l'autre sont contenues par des ligamens nerveux, d'où procèdent les muscles crotaphites et les masseters. On nomme ainsi les derniers, parce que, dans leurs mouvemens, ils servent à la mastication, étant attachés à la machoire inférieure, qu'ils tiennent suspendue: car en mangeant, en parlant, et dans les autres usages qu'on fait de la bouche, la machoire supérieure reste immobile; elle est articulée avec la tête, d'une manière fixe. C'est l'inférieure qui se meut, restant toujours comme suspendue à la supérieure, et aux autres os de la tête. Dans les spasmes

Luxation de la machoire inférieure.

et le tétanos, c'est un des premiers membres où se montre l'état convulsif : aussi les plaies faites aux tempes sont-elles, pour cette raison, très-dangereuses; et elles jettent dans le coma, ainsi que je l'exposerai dans un autre traité (1). J'ai voulu ici faire connoître, pourquoi les luxations complètes en sont extrêmement difficiles. La raison en est encore, que les hommes n'usent point pour leur nourriture, d'alimens qui les obligent à ouvrir la bouche, au-delà de ce qu'ils peuvent faire naturellement. Or, la machoire ne se peut luxer, qu'autant qu'après avoir ouvert extrêmement la bouche, on la tourne de quelque côté. Ce qui contribue beaucoup à cette luxation, c'est que les ligamens et les muscles qui soutiennent l'articulation, et ceux qui s'attachent à l'os de la machoire, sont presque toujours en mouvement; d'où il résulte qu'ils sont tous très-susceptibles d'extension, comme l'on voit les peaux bien foulées, se prêter davantage aux extensions, que les autres. Pour revenir à notre sujet, je dis que la luxation complète de la machoire inférieure, est très-rare; mais il arrive souvent, que dans les efforts faits pour ouvrir la bouche, elle se luxe incomplètement. Les luxations incomplètes, ont pareillement lieu dans les nerfs et les ligamens des autres membres. Lorsque la machoire est ainsi luxée d'une manière incomplète, on le connoît bientôt. Elle reste avancée et tournée du côté qui n'est pas luxé; l'apophyse coro-

(1) J'ai inutilement cherché à déterminer positivement, de quel de ses écrits Hippocrate veut parler ici.

noïde paroît plus grosse au haut de la joue ; l'on ne rapproche qu'avec peine la machoire inférieure de la supérieure. Or, il est aisé de voir ici, quelle est l'opération propre à réduire l'os luxé. Il faut faire tenir la tête par un aide, saisir la machoire au menton d'une main, la pousser en dedans et en dehors, en faisant ouvrir la bouche modérément, remuer pendant quelques instans la machoire, la poussant de chaque côté successivement avec l'autre main ; dire au malade de la baisser, de la relâcher, pour qu'elle se prête au mouvement : puis, d'une impulsion composée de trois directions, la réduire subitement avec précaution. Il s'agit de la ramener en arrière, dans le sens contraire à celui dans lequel elle est déplacée ; et il faut que le malade favorise l'opération dans cet instant, en tâchant alors de rapprocher les machoires, au lieu de tenir la bouche béante. Telle est la manière de faire la réduction, il n'y en a point d'autre pour réussir. Le traitement est fort court : on met par-dessus quelques compresses enduites de cérat, que l'on soutient avec un bandage lâche. L'on opérera plus avantageusement, si l'on fait étendre le malade sur son dos, ayant la tête appuyée sur un oreiller de cuir, bien rembourré, afin qu'il ne cède point : on fait en même temps soutenir la tête par un aide.

Continuation des luxations de la machoire : accidens qui les suivent ; et fractures de cet os.

17. Quand la machoire est luxée de deux côtés, le traitement est le même ; mais il est plus difficile de faire la réduction. Le menton est alors plus avancé, la bouche n'est point tournée. On connoît si la luxation est complète, en examinant les dents de la ma-

choire inférieure ; si elles sont de chaque côté semblablement situées, relativement à deux correspondantes dans la machoire supérieure. Il importe alors de faire la réduction promptement. J'ai dit comment on l'obtiendra ; si on n'y parvient point, la vie est en danger, à raison de la fièvre continue, qui survient avec un assoupissement comateux. La tension des muscles, et leur déplacement, produisent ici le coma. Il s'y joint des selles et des vomissemens de bile pure ; et l'on meurt vers le dixième jour.

Lorsque la machoire inférieure est cassée, si elle ne l'est point de part en part, et si l'os est encore soutenu dans sa fracture, de manière cependant qu'il soit de biais en quelque endroit, on passe les doigts sous la langue de côté, pour le redresser, et l'on travaille à l'extérieur, tâchant de le bien ajuster, en appuyant et contre-appuyant, là où il est besoin. On rassure les dents qui ont été contournées ou ébranlées par le coup ; on les lie entr'elles, après que l'os est ajusté, non pas deux à deux seulement, mais plusieurs ensemble, avec un fil d'or, ou bien avec un fil de lin, qu'on y laisse jusqu'à ce que l'os soit totalement raffermi. On fait ensuite un bandage un peu lâche, après avoir mis de légères compresses, enduites de cérat, que l'on serre peu. Il faut savoir que le bandage, pour la machoire cassée, est d'une médiocre utilité, lors même qu'il est bien fait ; et qu'il nuit beaucoup, lorsqu'il est mal fait. On doit souvent sonder avec les doigts sous la langue, et presser long-temps sur les parties de l'os qui ne sont pas bout à bout. Le mieux seroit, que cette pr ssion fût continuelle, mais la chose n'est pas possible.

Si la machoire est cassée de part en part, ce qui n'arrive pas souvent, on redressera l'os de la manière que j'ai dit : on liera les dents de même. Cela sert beaucoup à maintenir l'os en sa place ; mais ce qui y contribuera le plus efficacement, ce sera quelques points de suture artistement faits. Il n'est pas possible de détailler dans un écrit tous les manuels chirurgicaux ; on doit suppléer à ce qui y manque, par ce qui y est dit. L'on applique aussi sur l'endroit du mal un morceau de cuir de Carthage. Si le blessé est un enfant, on ne prend que le dessus du cuir ; si c'est une personne faite, on le prend dans toute son épaisseur. On le coupe de la largeur d'environ trois doigts, de manière qu'il puisse recouvrir la partie où est la fracture. On l'enduit de gomme, après avoir fendu l'un de ses bouts, pour le diviser en deux, afin qu'il s'applique mieux. On le place au bas de la machoire inférieure, sur l'étendue d'un travers de doigt, ou même plus ; et l'on fait une fente qui réponde à la pointe du menton, quand le cas l'exige. On colle à la machoire supérieure l'autre bout, qu'on a fait un peu plus large ; de sorte qu'il prenne en-delà du mal, autant que celui d'en bas : il sera pareillement fendu en deux, pour en coller une portion du côté de l'oreille. On a soin, en l'appliquant, que chacune des sections des deux bouts soient peu séparées entr'elles à leur origine et même à leur extrémité. L'on met la colle sur le cuir du côté de la chair, non du côté du poil, afin qu'elle prenne plus fort. On tend bien le cuir, pendant qu'on le colle avec soin jusqu'au bout, sur-tout du côté du menton, afin

que la bouche ne se tourne point. On met un bandeau au front *pour empêcher le cuir de se déranget dans les mouvemens de la tête*, tel à peu-près qu'on l'emploie pour soutenir les bandages, quand on veut en mettre; l'on recommande même au blessé, de ne point se tenir couché sur le côté malade, mais sur le sain; ou, ce qui est mieux, sur l'occiput. On nourrit le malade très-légèrement pendant les dix premiers jours, après lesquels on passe à des alimens plus nourrissans, quand il ne survient point d'inflammation dans les premiers jours. Dans vingt, la machoire est reprise. Ce terme est commun à tous les os spongieux, à moins qu'il ne s'exfolient. Mais la nécrose de tous les os en général est un article important, dont il me reste à traiter ailleurs (1) fort au long. La manière d'assujétir les os, au moyen des cuirs collés, telle que je viens de l'exposer, est solide, et d'un grand usage dans beaucoup des cas. On voit des chirurgiens qui opèrent sans réfl xion, dans les autres fractures, et dans celles de la machoire; ils y font beaucoup des bandages différens, les uns bons, les autres mauvais. Les bandages de la machoire, quand elle est cassée, risquent en général de faire déjeter les os, et de leur faire prendre une situation contraire à leur position naturelle.

La machoire inférieure se sépare quelquefois à la symphyse, au menton: cet endroit est le seul où elle ait une symphyse, tandis qu'à la machoire supérieure il y en a plusieurs dont je ne dirai rien, quant à pré-

(1) Je répète ce que j'ai dit dans la note de la page 380.

sent;

sent ; j'aurai lieu d'en parler en traitant d'autres maladies (1). Lors donc que la machoire inférieure se sépare à sa symphyse, tout homme est en état de la rajuster. Il suffit de pousser en dedans la partie qui saillit à l'extérieur, et de repousser en dehors, avec les doigts placés dans la bouche, ce qui saillit à l'intérieur, en contr'appuyant successivement sur le côté opposé : on réduira ainsi les deux bouts de l'os plus facilement, que si on vouloit les ramener à leur place tous les deux à la fois, les faisant froisser l'un contre l'autre. Cet avis est le seul important à donner sur cet objet. La réduction faite, on lie les dents les unes avec les autres, comme il a déjà été dit : on fait un léger bandage, après avoir appliqué des compresses enduites de cérat. Il importe peu ici, que le bandage soit simple ou très-composé ; les parties y sont dans un équilibre presque parfait. Si c'étoit le côté droit qui faisoit la saillie en dehors, il faudroit dérouler la bande, en commençant par le côté droit ; si c'étoit le côté gauche, on commenceroit par le gauche. C'est alors la main gauche du chirurgien qui déroule la bande. Lorsque la machoire est bien réduite, la guérison est prompte ; et les dents restent fermes, pourvu que l'on garde le repos : sinon la guérison est lente ; la bouche se tourne, les dents se gâtent, et deviennent inutiles.

18. Il arrive au nez plusieurs espèces de fractures. Fractures du nez.

---

(1) Même observation que celle des notes des pages 380 et 384.

Ceux qui se plaisent à faire de beaux bandages sans discernement, font souvent beaucoup de mal, mais surtout quand il s'agit du nez. On y en pratique de très-variés, des doloires, avec des tours et des contours; on y trace des rhombes sur la peau. Ces gens-là saisissent avec empressement l'occasion de quelque fracture du nez, cherchant imprudemment à montrer leur habileté. Le malade en est très-content, pendant un ou deux jours : mais bientôt il s'en fatigue. Le fardeau du bandage lui devient insupportable. Le chirurgien n'en tire donc d'autre avantage, que celui d'avoir fait parade de son adresse à faire les bandages du nez élégamment. Cependant leur application produit un effet, tout contraire à celui qu'on doit se proposer. Si la fracture expose à devenir camard; les bandes pressant sur le haut du nez, en rendent davantage: pareillement si le nez est tourné de droite ou de gauche, soit dans la partie cartilagineuse, soit dans le haut; il est manifeste que le bandage, loin d'être utile, augmentera plutôt la difformité. Les compresses mises au côté, ne remédieroient qu'imparfaitement à l'effet de la pression; et l'on néglige même cette précaution. Le bandage ici ne me paroît utile, que dans le cas de quelque contusion aux chairs qui recouvrent la côte du nez; ou même, lorsque l'os n'est que légérement offensé. Il suffira alors de mettre sur l'endroit contus une compresse enduite de cérat, qu'on contiendra au moyen d'un seul tour d'une bande roulée à deux chefs. Un bon remède, pour ce cas, est le cataplasme, fait avec la farine de froment de l'année, bien pure, gluante et bien battue; ayant l'atten-

tion, que ce cataplasme soit léger. La farine de froment, quand elle se trouve de bonne qualité, sert très-utilement dans le traitement des plaies. Lorsqu'elle n'a point cette ductilité qui la caractèrise, on y mêle un peu de manne délayée dans l'eau, ou très-peu de gomme.

Quand le nez est cassé par devant, de manière que le bout penche en bas et rend camard ; si le cartilage *de la cloison* est encore adhérent dans sa partie antérieure, on doit placer dans les narines quelque chose qui les soutienne, sur quoi on les dressera : ou bien on y passera les doigts, pourvu qu'ils y puissent entrer, afin de faire le redressement du nez : sinon on se servira d'une des fortes spatules qui servent à étendre les emplâtres, pour en faire entrer le petit bout dans les narines ; et appuyant dessus, on racommodera le nez au-dehors avec les doigts, en repoussant vers le haut les parties tombantes. Lors même que la fracture de la partie antérieure est complète, il est toujours possible d'introduire quelque chose dans les narines, de la manière que je viens de dire, soit de la charpie, ou quelque chose de pareil, enveloppé d'un linge pour en faire une tente. Ce qu'il y a de mieux, est un morceau de cuir de Carthage, roulé et cousu, adapté à l'endroit où l'on veut le placer. Quand le mal est situé trop haut, on ne peut y faire rien parvenir. Comment le malade, qui se trouve incommodé d'un tampon à la partie antérieure, pourroit-il supporter un corps étranger dans la supérieure ! Du reste, on s'attache à donner une bonne forme à la partie extérieure et antérieure, sans négliger l'intérieure, remettant,

autant qu'on le peut, tout à sa place. Le nez cassé se raccommode facilement, quand on y remèdie le même jour ou peu après. Les médecins perdent communément du temps dans ce cas, et commencent par ménager trop les parties. Il faut aussitôt y passer les doigts, forcer les parties tombantes à remonter, et redresser, autant qu'on peut, tant le dedans que le dehors. Le meilleur instrument pour cela, c'est le doigt du malade, pourvu qu'il veuille s'en servir, et qu'il ne soit pas arrêté, par la crainte des douleurs. La nature les a fait très-propres à cet usage. On enfonce l'un ou l'autre doigt dans les narines, pour servir d'appui dans le redressement; puis on l'y laisse, sans le remuer, aussi long-temps qu'on peut, jusqu'à ce que les parties soient bien reprises. On peut se servir utilement des doigts d'une femme, ou d'un enfant; car il faut que la main soit douce et molette. Telle est la manière de raccommoder le nez, lorsqu'il n'est pas de travers, et que fixé par le bas, il ne penche pas plus d'un côté que d'autre. Je n'ai jamais vu de nez cassé dans le sens dont je parle, qu'il ne fût possible de le remettre parfaitement; pourvu que le cal ne fût pas fait, et qu'on y pratiquât ce qu'il faut: mais on redoute particulièrement la difformité du nez; et souvent on ne veut point faire ce qu'il faut pour s'en garantir, à moins qu'on ne soit en même temps menacé de violentes douleurs, ou du danger de mort. On manque de patience: c'est néanmoins une affaire de peu de temps. En dix jours, le cal du nez est formé, s'il ne survient pas d'exfoliation.

Quand le nez est cassé par côté, le traitement est

le même. On ne place point le nez d'aplomb ; on le repousse d'abord un peu plus vers le côté opposé à celui d'où il penche, afin de lui donner ensuite sa position naturelle. On place quelque chose dans les narines, pour servir de point d'appui durant qu'on le rajuste, faisant dans l'intérieur revenir à sa place, sans ménagement, tout ce qui n'y est point ; persuadé qu'on doit être, que si le nez n'est pas bien raccommodé à temps, il sera certainement toujours de travers dans la suite. Après l'avoir bien ajusté, on fera tenir le doigt du malade, ou celui d'une autre personne dans la narine du côté malade, aussi souvent et aussi long-temps qu'il se pourra, jusqu'à parfaite guérison. Le petit doigt est très-propre à être inséré dans les narines, et à y faire rétablir tout successivement en son vrai lieu. S'il survient de l'inflammation, on applique le cataplasme de farine ; on en porte au-dedans avec le doigt, un peu qui a son utilité, en même temps que le cataplasme.

Lorsque dans les fractures d'un côté du nez, le cartilage de la *cloison* est fracturé aussi, il est inévitable alors, que le bout du nez ne se tourne du côté opposé. On le redresse en mettant dans la narine quelque tampon, fait de ce qu'on juge à propos. On trouve facilement ce qu'il faut, qui ne doit point avoir d'odeur, ni être trop mou. Je me suis servi une fois d'un morceau de poumon de brebis ; c'est ce que j'eus alors de plus commode : les éponges se gonflent trop par l'humidité qu'elles prennent. On a ensuite une bande de cuir de Carthage de la largeur du gros doigt, que l'on colle extérieurement au nez, du côté vers

lequel il incline ; on l'y tient appliqué autant de temps qu'il est besoin, pour rétablir le nez dans sa position naturelle. Cette bande doit être assez longue, pour qu'elle puisse être fixée de l'autre côté, ou même faire le tour de la tête. C'est un moyen aisé, très-propre à maintenir le nez dans une bonne position, quand il a quelque disposition à se tourner d'un côté, et qu'on veut la corriger. Lorqu'il se trouvera cassé d'un côté seulement, on fera de même le traitement, en la manière que je viens d'exposer.

Il est bon de coller le nez dans tous les cas de fracture, pour l'assurer dans la position contraire à celle que le mal lui fait prendre. Si, outre la fracture, il y a plaie, cela ne doit nullement troubler. On mettra sur la plaie un onguent fait avec de la poix, ou quelqu'un des remèdes qu'on emploie dans le traitement des plaies fraîches (1) : celles du nez se guérissent facilement, lors même que des os doivent s'en détacher. Il faut, alors sur-tout, y porter une attention particulière pour la conservation de sa forme, et placer souvent les doigts dans les narines, sans rien égratigner. Les compressions doivent être peu fortes ; mais il en faut. Le nez est une des parties du corps qui se prête le plus facilement à changer de forme. La colle et les bandes de cuir sont employées avec

---

(1) On pourra juger, ce qu'étoient les remèdes souvent désignés dans les Œuvres d'Hippocrate, par *remèdes des plaies fraîches*, en recourant au traité des plaies, qui se trouvera dans le dernier volume. Il suffira d'en lire les n°. 2, 23, 26, 27, 36, 37, etc. Ils étoient de la nature de ceux, que nous employons à titre de dessicatifs et de défensifs.

succès, pour rétablir et maintenir le nez dans sa position naturelle. Dans tous les cas, soit qu'il y ait inflammation, soit qu'il y ait une plaie, elles n'y feront jamais de mal.

19. Quand l'oreille est fracassée, toute espèce de bandages est nuisible. On ne sauroit les y assujétir d'une manière commode. S'ils sont bien serrés, ils feront plus du mal. L'oreille du côté sain, se trouvant ainsi comprimée, causera des douleurs; il s'y fera des battemens, et la fièvre surviendra. Les cataplasmes sont aussi très-mauvais ici, en ce qu'ils font un poids, d'où il proviendra souvent des abscès; ils accumulent des mucosités, et ils font venir des suppurations pleines d'incommodités. L'oreille fracturée n'a nul besoin de cataplasmes. Le seul qu'on puisse y appliquer, est celui de farine gluante : encore faut-il qu'il soit très-léger, et qu'il ne touche point l'oreille. C'est quelquefois un excellent remède, non-seulement contre les fracas aux oreilles, mais contre bien d'autres maux; que celui de n'en faire aucun, et de garder le repos. Il faut éviter de se coucher sur la partie, et observer un régime sévère, sur-tout s'il y a lieu de craindre quelque suppuration à l'oreille. Il sera bon aussi de tenir le ventre lâche. On fera vomir, si le malade vomit facilement. Dès que le pus sera formé, on ouvrira l'abscès; mais souvent des maux qui menacent de suppuration, se terminent par résolution, sans le secours des cataplasmes. Quand il faudra ouvrir, le dépôt sera bientôt guéri, si l'on y passe un fer rouge d'outre en outre. Du reste, on saura que l'oreille, quand elle a été cautérisée de part en part,

Fracas de l'oreille externe.

Maxime générale de la plus grande importance, dans bien de maladies.

devient plus petite et plus courte que l'autre. Si on ne veut pas employer le fer rouge, on fait sur la tumeur une incision profonde; le pus se trouve plus profondement qu'on ne le croiroit. Je dirai même sommairement, qu'il en est ainsi de toutes les humeurs visqueuses, glaireuses, qui fluctuent et glissent sous les doigts du chirurgien : on les trouve, en général, dans des cavités plus profondes qu'il ne paroît. Il arrive aussi qu'on ouvre quelquefois de ces tumeurs flottantes, qu'on nomme des ganglions, qui sont charnues et muqueuses, croyant y trouver un liquide; cependant on se trompe : mais il ne résulte de l'incision, aucun danger pour le malade. J'exposerai ailleurs (1) quelles sont les parties qui abondent en sérosités, ou qui sont pleines de mucus; quelles sont celles qu'on n'ouvre point sans s'exposer à donner la mort, ou à causer de grands maux. Lorsqu'on aura ouvert l'oreille, on s'abstiendra de toute espèce de cataplasmes et de linimens. On pansera avec les remèdes qu'on applique sur les plaies fraîches, qui n'occasionnent ni poids ni gêne. Si le cartilage est à découvert, ou s'il s'y fait des abscès ou des dépôts muqueux avec fièvre, c'est très-fâcheux; cela arrive cependant, en suivant même le traitement que je conseille : or toutes les fois que le mal reverdit, on doit, sans hésiter, en venir à l'application du feu.

---

(1) Ceci pourroit se rapporter à plus d'un des traités physiologiques très-précieux, qu'on trouvera dans ce qui doit suivre : mais qui ne passent pas généralement, parmi les savans, pour être d'Hippocrate.

20. Les vertèbres de l'épine du dos qui font des bosses par leur déplacement, à la suite des maladies, présentent un mal ordinairement incurable, sur-tout si la bosse vient des vertèbres situées au-dessus de la jonction du diaphragme avec l'épine. Quand elle est au-dessous, la guérison est moins difficile. La bosse se dissipe alors quelquefois, au moyen des varices qui se font aux jambes, mais sur-tout des varices à la veine du jarret. Il en vient encore aux veines inguinales. Une longue dyssenterie en a guéri aussi quelques-uns.

Bosses de l'épine.

Observations singulières, qui me paroissent très-notables.

Lorsque l'épine se courbe avant d'avoir passé l'âge de l'accroissement, les enfans ne grandissent guère du tronc; les jambes et les bras prennent leur forme; mais les membres sont toujours grèles. Si la bosse est au-dessus du diaphragme, le thorax ne s'étend pas sur les côtes, il pousse en avant; la poitrine, au lieu d'ètre quarrée, devient pointue; d'où il résulte que la respiration est difficile et bruyante; les cavités qui reçoivent l'air et le renvoient, sont rétrécies. On est obligé de porter l'atlas incliné en avant, pour que le poids de la tête, joint à celui de la bosse, ne rompe pas l'équilibre. Cette situation rétrécit la voie du pharynx, pour tout ce qui doit y entrer, *et celle du larynx*; car ceux même qui sont naturellement droits, s'ils inclinent leur atlas sur le devant, ont la respiration gênée jusqu'à ce qu'ils se redressent; c'est pour cela que toujours les bossus dont je parle, ont plus l'air de poitrinaires que de gens sains; aussi leur trouve-t-on souvent aux poumons des tubercules durs, qui ne sont point susceptibles de coction. La bosse et le tiraillement des parties sont cause de ces concré-

tions, dans les endroits où se terminent les nerfs.

Quand la bosse se forme au-dessous du diaphragme, l'on est sujet à des maladies des reins et de la vessie. Il arrive aussi des abcès aux flancs, et des ulcères aux aines, qui ne se guérissent que difficilement, et qui ne portent aucun amendement à l'état de l'épine. Les cuisses de ceux-ci sont plus maigres, que celles de ceux qui ont la bosse en haut. Ils ont moins de poil aux parties, et à la barbe qui leur vient tard; ils sont moins propres à l'acte de la génération, que les autres hommes. Les bosses qui viennent après l'âge de la croissance, délivrent de plusieurs maladies auxquelles les hommes sont sujets; mais les maladies générales viennent dans la suite, aux bossus comme aux autres, plus ou moins; elles sont cependant, en général, moins fâcheuses pour eux. Plusieurs portent leur bosse en bonne santé, jusqu'à la vieillesse, surtout ceux dont le corps est charnu, qui ont de l'embonpoint; cependant ceux-là même ne passent guère l'âge de soixante ans. La plupart meurent sans l'atteindre. Il arrive quelquefois que les vertèbres se tournent de côté, à droite ou à gauche. Ces divers accidens proviennent des déplacemens dans l'épine. L'habitude de se tenir dans une mauvaise situation, y contribue quelquefois aussi, comme l'état de maladie à l'épine. Je parlerai de ceci en traitant des maladies du poumon. J'y rapporterai des pronostics très-intéressans (1).

---

(1) Je ne crois point que nous ayons l'ouvrage qu'Hippocrate désigne ici. On peut voir sur l'objet dont il s'agit maintenant, le Mochlique, Tome 2, numéro 18.

21. Quand l'épine se courbe à la suite d'une chute, il y a peu d'espoir de la redresser. Je n'ai jamais su que les extensions qu'on fait pour cela avec une échelle, aient été de quelque utilité. On voit pratiquer ce moyen par des médecins qui aiment les choses d'éclat. Tout le monde accourt comme à un spectacle, pour voir un homme suspendu, ou précipité d'en haut, ou traité de quelqu'autre manière analogue. On en parle beaucoup; et l'on s'embarrasse peu, s'il résulte, d'une telle entreprise, du bien ou du mal pour le patient. Les médecins qui ont mis en œuvre le moyen dont je parle, étoient des gens de peu de jugement. Je loue sans doute le premier qui eut cette idée, et tous ceux qui ont imaginé quelque invention en imitant la nature. Il n'est pas peut-être même impossible de réussir à redresser l'épine, en donnant la sacade avec beaucoup de précaution et de circonspection. Cependant je n'ai jamais eu le courage d'employer un moyen de cette espèce, qui me semble ne convenir qu'à des charlatans. Il paroît devoir être moins utile dans les cas, où l'épine est courbée près du cou; la tête et le haut des épaules ne forment pas un poids bien grand. Il seroit, à mon avis, plus naturel de donner alors la sacade la tête en haut, et les pieds en bas. De cette manière, le poids du corps agiroit davantage, sur la portion de l'épine qu'on veut redresser: mais lorsqu'elle est courbée dans sa partie inférieure, il est naturel de donner la sacade la tête en bas. Si donc on veut avoir recours à cette manœuvre, voici la manière dont on s'y prendra. L'on attachera à une échelle à main, des oreilles

Continuation du même sujet. Hippocrate improuve la sacade sur l'échelle.

de cuir ou de laine, dont la longueur soit un peu plus grande que la hauteur d'un homme. On les liera aux montans de l'échelle, de chaque côté, sur une longueur égale à celle de tout le corps. On y étendra l'homme par-dessus, pour l'attacher ensuite à l'échelle, par les pieds, l'un à côté de l'autre, près des malléoles, avec une courroie forte, mais souple. On l'attachera de même, au-dessous et au-dessus des genoux, aux cuisses, aux flancs, à la poitrine. Les courroies doivent être un peu lâches, pour ne point perdre l'effet de la secousse. Les bras seront attachés au corps, non à l'échelle. On porte ensuite l'échelle à quelque tour élevée, ou sur le faîte de la maison. L'endroit sur lequel on la laisse tomber, doit être ferme; et ceux qui la tiennent suspendue, doivent être fort adroits, pour la lâcher également, subitement, verticalement; de manière qu'en frappant à terre, elle ne penche d'aucun côté. Cela se feroit avec moins de danger, s'il y avoit au haut de la tour, ou au sommet d'un mât, des poulies ou un tour avec des cordes qui serviroient à lâcher ou à retenir l'échelle. On me trouvera sans doute trop long sur cet objet : mais je n'ai pas cru entièrement inutile de décrire le moyen le plus propre à donner la sacade. Quand l'épine est courbée dans le haut, il faudroit la donner sur les pieds, comme je l'ai déjà dit. L'extension seroit alors plus forte, dans le sens qu'on veut la faire. Les courroies dont on lie la poitrine à l'échelle, doivent être serrées; il faut que celles qui passent au cou soient lâches, et ne servent qu'à le tenir dans une bonne direction. On attachera la tête par le front à

l'échelle, les bras au corps, non à l'échelle : le reste du corps ne doit être attaché qu'autant qu'il le faut pour le tenir droit, en mettant des courroies çà ou là, de manière qu'elles n'empêchent pas la secousse qu'on se propose. Il est inutile d'attacher les jambes à l'échelle. Il suffit de les lier ensemble, pour qu'elles soient en droite ligne avec l'épine. Voilà tout ce qu'il y a à faire, si l'on veut donner la sacade sur l'échelle. En tout art il est honteux, et il ne l'est pas moins en médecine, de faire beaucoup de bruit avec de grands appareils, et de chercher à faire parler de soi, pour ensuite n'opérer rien de bon.

22. Il importe sur-tout de se fixer sur la manière dont l'épine est dans son état naturel : on y trouve la source de beaucoup de maladies. Les vertèbres des lombes sont égales entr'elles. Vues par devant, elles ne paroissent faire qu'une seule pièce ; elles sont unies par un ligament muqueux et nerveux, qui vient des lombes, et qui pénètre jusqu'à la moelle de l'épine. Il y a d'autres ligamens nerveux, qui les lient de chaque côté. Je parlerai ailleurs des veines et des artères qui y communiquent. Je dirai combien il y en a ; quelles elles sont ; d'où elles viennent ; quel est leur usage ; quelles sont les enveloppes de la moelle ; d'où elles procèdent ; comment elles se terminent ; avec quoi elles communiquent, et quel est leur effet. En de-là des lombes, les vertèbres sont articulées les unes aux autres en synarthrose ; il y a pour chacune des ligamens nerveux à l'intérieur et à l'extérieur, d'où partent un cartilage et des tendons, semblables à ceux qui se font sentir extérieurement dans les mouvemens Structure de l'épine.

de certaines parties. Les côtes y prennent leur origine, se portant d'abord plus vers le dehors que vers le dedans, s'articulant chacune avec leurs vertèbres. Des muscles remplissent de chaque côté les intervalles entre les côtes et les vertèbres, depuis le cou jusqu'à la jonction du diaphragme avec l'épine. Dans sa longueur, elle se détourne de la ligne droite; elle est convexe en dedans, depuis l'os sacrum, jusqu'à une grosse vertèbre, d'où partent les nerfs cruraux. Là sont placés le rectum, la vessie, et des parties de la génération. Ensuite l'épine se courbe en dedans, jusqu'à l'endroit où le diaphragme s'y attache. On ne trouve là, à l'intérieur, d'autre muscle que celui que nous nommons le psoas. Puis l'épine se courbe encore, jusqu'à la grande vertèbre qui est au-dessus des épaules. L'épine paroît cependant plus courbée, qu'elle ne l'est en effet; parce que, dans son milieu, les apophyses épineuses sont beaucoup plus grandes; les transverses ne le sont pas tant. Au cou, les articulations des vertèbres les portent en avant.

Luxation des vertèbres.

23. Lors donc qu'il se fait une bosse à l'épine, à raison de ce qu'une ou plusieurs vertèbres se désunissent de leurs symphyses. C'est un cas rare, qu'on ne voit presque jamais. Des accidens de cette espèce ne sont pas faciles; l'épine ne peut être repoussée en dehors, à moins que les cavités antérieures ne reçoivent une secousse si violente, que l'homme communément en mourroit sur-le-champ. On ne sauroit donc vivre long-temps dans un tel cas. Il est pareillement très-difficile, que l'épine soit déplacée de

derrière en avant, excepté par l'effet d'un poids énorme : chacun des os qui la composent, est tel dans la partie postérieure, qu'il s'y doit casser plutôt que se déplacer notablement en avant ; car cela ne peut arriver sans faire une grande violence aux articulations et à de forts ligamens ; la moelle de l'épine en souffriroit, se trouvant obligée de céder sur un petit espace, à l'endroit où la vertèbre, au lieu de se casser, la comprimeroit en se luxant. Or, la moelle épinière, comprimée et déplacée, entraîneroit la paralysie de plusieurs parties considérables et importantes ; de manière que le médecin ne pourroit pas remédier à ce désordre, qui seroit accompagné de tant d'autres. Je ne vois point qu'on puisse espérer, dans ce cas, de redresser l'épine, ni au moyen de la sacade, ni par aucun autre. Il est manifeste qu'on n'y parviendroit, qu'autant qu'on feroit la dissection de la partie, pour porter la main à l'intérieur sur les vertèbres déplacées, afin de les repousser extérieurement : mais c'est un moyen praticable sur le cadavre seulement, non sur un homme vivant. Pourquoi donc écris-je ceci ? Parce que je vois des gens qui disent avoir guéri des cas, dans lesquels les vertèbres étoient complétement luxées en dedans. D'autres affirment, que ces sortes de luxations sont faciles à guérir ; ils disent qu'il n'est point nécessaire de réduire les vertèbres ; que le mal passe de lui-même, sans y rien faire. Les uns et les autres se trompent, ou veulent tromper pour en faire profit, en tâchant de persuader leur habileté aux personnes disposées à les croire. Ils se trompent en ceci, qu'ils

confondent l'épine qu'on sent le long du dos, avec la colonne vertébrale. Ils croient que les os qu'ils touchent, sont les vertèbres elles-mêmes, parce qu'ils les trouvent comme arrondis. Ils ne savent point, que ce qu'ils touchent, n'est autre chose que les apophyses épineuses dont j'ai parlé ci-dessus ; qu'à la vérité ces apophyses tiennent aux vertèbres ; mais que le corps des vertèbres est beaucoup plus intérieur. La cavité du ventre de l'homme est plus petite, proportion gardée, que celle des autres animaux, dans la direction qui va des vertèbres vers le devant. Il en est de même de celle du thorax. Lorsqu'une ou plusieurs des apophyses épineuses des vertèbres se cassent, l'épine se baisse en cet endroit. Le creux qui s'y remarque en impose, et fait croire que les vertèbres sont luxées vers l'intérieur. On est induit aussi en erreur, par la situation dans laquelle se tiennent les blessés. S'ils veulent se courber, ils éprouvent des vives douleurs, parce que la peau se tendant, les fragmens des os entrent plus souvent dans les chairs ; ils se trouvent mieux de se tenir renversés en arrière ; la peau de l'endroit où est le mal, devient alors plus lâche, et les esquilles ne pénètrent pas autant dans les chairs. Si même on y porte la main, l'endroit paroît creux et vide. Ce sont autant de circonstances, qui concourent à occasionner des méprises de la part du chirurgien. Ces cas-là se guérissent quelquefois parfaitement, sans y rien faire. Les os fracturés sont d'une substance lâche ; le cal s'y forme facilement, comme à tous ceux de cette espèce.

24.

24. L'épine du dos se courbe souvent, et de bien de manières différentes, dans des personnes qui jouissent d'ailleurs d'une bonne santé. C'est de la nature de l'homme. Cela peut venir aussi, de sa manière de vivre. Nous voyons, que la vieillesse produit cet effet; que les douleurs le produisent, quand elles obligent le malade à s'incliner en se resserrant. Il vient souvent des bosses à la suite des chutes, quand on a donné des cuisses ou des épaules contre des corps durs. Il y a généralement aux bosses quelques vertèbres, qui poussent plus en dehors que les autres; mais celles qui poussent ainsi, ne souffrent point de déplacement considérable, d'avec à leurs adjacentes: chacune cède insensiblement un peu; et toutes ensemble font enfin un grand déplacement. La moelle de l'épine se prête sans peine à ce changement successif, parce qu'il se fait suivant une ligne qui ne présente point d'angles sensibles. Voici par quel mécanisme on peut quelquefois parvenir à y remédier. Courbures de l'épine.

On enchasse une forte planche dans la terre: ou bien on la place sur l'épaisseur d'une muraille, suivant sa longueur, à une hauteur convenable, d'environ une coudée au-dessus du sol. On y établit ensuite une poutre de même longueur que la planche; laissant aux deux bouts de la planche, et de la poutre, un espace, autour duquel on puisse passer facilement. On étend, sur cette poutre, des couvertures ou quelqu'autre chose d'épais et molet, mais qui ne cède pas trop. On parfume la personne sur laquelle on doit opérer, après lui avoir donné un bain d'eau chaude. On l'étend ensuite la bouche en bas, sur les Moyens d'y remédier.

couvertures, après avoir attaché doucement les bras le long du corps, et avoir passé le long du milieu de son thorax, une large courroie fort longue, et en avoir entouré deux fois la poitrine, le plus près des aisselles qu'il est possible. L'excédant de la courroie est jeté de chaque côté par-dessus la tête de l'humérus ; et les deux bouts en sont attachés ensuite à un long billot, où ils se terminent de manière qu'en faisant servir ce billot de lévier, on puisse les employer à faire une forte extension du côté de la tête. On attache de même le dessus des genoux, et le dessus des malléoles, avec d'autres courroies : on en attache pareillement une aux flancs, au-dessus de l'ischium ; celle-ci doit être plus large, souple et forte. Les bouts de ces courroies sont attachés à un second billot, pour opérer la contre-extension du côté des pieds. On fait agir les deux léviers en même temps, de façon que les courroies soient tirées de chaque côté uniment, de niveau et en droite ligne. Une extension de cette espèce ne sauroit produire aucun mal, pourvu qu'elle soit faite avec soin, et qu'on n'ait pas le dessein de nuire. Pendant ce temps, le médecin, ou tout homme habile, plaçant les deux paumes de ses mains, l'une sur l'autre, en presse la courbure de l'épine, soit vers le bas, soit vers le haut, suivant le cas, pour l'obliger à se redresser. La violence qu'on fait n'entraîne aucun danger ; je le répète. Il n'y a pas même de danger à faire asseoir sur l'endroit de la courbure, quelqu'un qui y donne quelques secousses en se soulevant un peu : il n'y en a pas non plus à y monter dessus, et presser avec les pieds.

Rien n'empêche enfin qu'on n'y frappe, doucement avec les pieds. Les gens habitués aux exercices du gymnase sont propres à cette opération. Une manière très-efficace pour opérer toute la pression qu'on veut exercer sur la courbure de l'épine, en employant ce moyen, consiste à faire dans un mur, situé près de la poutre, sur laquelle l'homme est étendu, une rainure profonde, un peu plus basse que l'épine, d'autant qu'on le juge à propos : on insère dans cette rainure le bout d'une planche de tilleul, ou d'un autre bois ferme, dont l'autre bout se trouve plus élevé que l'épine, sur laquelle on fait passer la planche, après l'avoir préalablement garnie en dessous d'une étoffe doublée en plusieurs plis, ou d'un coussin de cuir. L'on a soin qu'il ne soit pas fort épais, parce qu'il est là seulement pour empêcher que le contact de la planche ne soit trop rude, et n'occasionne de la douleur. Le sujet doit être placé, de façon que sa bosse se trouve directement au-dessous. Elle sera d'autant plus comprimée, que la planche sera plus longue. Après que le tout est arrangé, on fait baisser doucement le bout de la planche qui ne tient pas au mur par un ou deux hommes, durant que d'autres font l'extension et la contre-extention, de la manière dite. On peut se servir d'un tour pour tirer les courroies, ou même de mouffles fixées au sommet de pieux placés à chaque bout de la poutre, et peu élevés. Ce mécanisme est propre à opérer des extensions modérées, et des extensions si violentes, qu'on pourroit l'employer avec succès à remplir quelque dessein cruel ; au lieu de le faire servir à guérir une infirmité. La seule

extension en droiture, sans y ajouter d'autre force ; suffiroit absolument seule. La planche seule aussi seroit suffisante, pour exercer sur l'épine, la plus forte violence sans le secours de l'extension. Ces deux forces réunies, et employées avec sagesse, en lâchant et reprenant à propos, serviront utilement pourvu qu'on les dirige suivant l'intention de la nature. La compression abaissera ce qui s'élève trop ; et l'extension faite, suivant la direction naturelle, séparera ce qui ne devoit pas être trop rapproché ; je ne connois pas de moyen plus convenable, ni de mieux adapté au cas dont je traite. Je ne vois point dans la partie inférieure, d'endroit où l'on puisse attacher plus utilement la courroie, et l'y fixer pour faire l'extension. Dans la partie supérieure, on auroit le col et la tête qui présentent une place commode, s'il ne s'agissoit que de bien fixer la courroie : mais la seule idée en est révoltante. Qui ne voit que l'extension faite en cet endroit, pourroit être suivie d'effets les plus funestes. J'ai essayé autrefois de redresser l'épine, en faisant renverser un homme en qui elle étoit courbée, de manière qu'elle portât sur une outre vide. J'y faisois souffler dedans avec un soufflet de forgeron ; mais cela ne me réussit point. Si je tenois l'homme bien placé, l'outre cèdoit ; ou bien elle ne se remplissoit point. D'ailleurs l'homme glissoit continuellement, toutes les fois que je voulois fixer la courbure de l'épine sur le sommet de l'outre. Lorsque je le plaçois autrement, l'outre se remplissoit et le faisoit courber davantage ; en sorte qu'il lui en seroit survenu plus de mal que de bien. J'ai rapporté

Essais d'Hippocrate avec une outre qu'il faisoit remplir de vent.

ceci à dessein : parce que je crois bon de faire connoître les tentatives que l'on fait, lors même qu'elles ne réussissent point ; et d'exposer comment elles n'ont pas réussi.

Courbure de l'épine en dedans, incurable.

25. Quand l'épine se courbe en dedans à la suite d'une chute, ou par le choc de quelque grand poids, il arrive rarement qu'aucune des vertèbres glisse l'une sur l'autre : mais si tant est que plusieurs, où même une seule se séparent considérablement de ses voisines, cet accident donne la mort, comme je l'ai déjà dit. Le déplacement se fait sur tout le corps de la vertèbre, ou sur une portion seulement. Dans ce dernier cas, les urines et les selles se suppriment, plus que dans ceux dont l'épine est courbée en arrière. Les pieds et le reste des extrémités inférieures se refroidissent davantage ; et leur état mène plus à la mort. S'ils survivent, ils sont sujets à rendre des urines en grande quantité ; les jambes deviennent très-foibles, ils ont une propension continuelle au sommeil. Je ne connois absolument pas de moyen pour ramener l'épine en arrière ; ni, si la sacade donnée au moyen de l'échelle, dont j'ai parlé ci-dessus, seroit de quelque utilité dans ce cas ; ni, si l'on peut réussir de quelqu'autre façon. Je ne vois ici aucune manière de pouvoir opérer une pression convenable, en même temps qu'on feroit l'extension. Comment, en effet, comprimer à travers l'épaisseur de l'abdomen ! cela est impraticable. L'éternuement, les secousses de la toux dans le temps de l'extension, ne seroient d'aucun avantage. De quelle utilité pourroit être de l'air injecté par l'anus. L'application de grandes ventouses sur les

vertèbres, pour les attirer, seroit une grande erreur. Elles repousseroient les vertèbres, plus qu'elles ne les attireroient. C'est à quoi ne font pas attention, ceux qui les emploient dans cette vue; plus les ventouses dont ils font usage sont grandes, plus elles repoussent; à raison de ce qu'elles tendent la peau. Je pourrois encore parler d'autres moyens, imaginés comme plus propres à repousser les vertèbres en dehors, mais je n'y ai aucune confiance; et je les omets volontiers. Pour conclure donc, je dirai, que les courbures de l'épine, quand elles se font en dedans, sont pleines de dangers, et amènent au moins de grandes incommodités. Quand elles se font en dehors, elles ne sont pas dangereuses : on n'a ni la mort à craindre, ni des suppressions d'urine, ni d'assoupissement léthargique. La bosse en arrière ne fait point de compression sur les conduits de l'abdomen, et n'y empêche pas le cours des liquides : tandis que la propulsion des vertèbres vers l'intérieur, produit l'un et l'autre de ces deux mauvais effets. On la voit suivie d'une foule de maux, tels que la foiblesse des jambes, celle des bras, celle de tout le corps et les difficultés d'uriner. Ces accidens ont même lieu, lorsque l'épine a souffert une violente secousse sur elle-même, quoiqu'elle ne se courbe ni en avant ni en arrière : mais ils n'arrivent pas, lorsque les bosses se forment insensiblement.

Fracture des côtes.

26. On voit, en médecine, bien des accidens qui paroissent terribles par eux-mêmes, qui cependant ne sont pas funestes; ils se terminent avec la crise du mal. D'autres plus foibles en apparence, engendrent des maladies chroniques, de mauvais caractère,

et affectent insensiblement tout le corps. La fracture des côtés en fournit des preuves. Quand une ou plusieurs côtes se cassent, si les pointes des os ne se portent pas en dedans, et si les côtes ne sont pas mises à nud, il est très-ordinaire qu'on guérisse sans fièvre. Il y en a beaucoup qui ne crachent point le sang; et l'on ne voit guères, dans ce cas, de suppurations internes, ni de carie des côtes. On doit, dans le traitement, prescrire un régime modéré : car lorsqu'il n'y a point de fièvre continue, en ordonnant une diète trop sévère, on s'expose plus à augmenter les douleurs, à faire venir la fièvre, et à causer la toux, qu'en prescrivant un régime modéré. Lorsque l'abdomen se trouve un peu plein, il soutient les côtes relevées; tandis que s'il est vide, elles s'affaissent. Un bandage simple à l'extérieur suffit. On applique des compresses enduites de cérat, recouvertes d'une bande lâche, qui fasse une pression médiocre et égale. On met par-dessus quelque étoffe de laine. Le cal des côtes se forme dans vingt jours : car ces os se reprennent vîte. Mais lorsqu'à l'occasion de quelque coup, ou d'une chute, ou de tout autre accident, les chairs des côtes sont fortement contuses, sans que les os se fracturent, il survient ordinairement des crachemens de sang. Les vaisseaux qui rampent le long des côtes, dans les intervalles qui les séparent l'une de l'autre, prennent leur origine de même que les nerfs, des parties les plus nobles du corps. Il arrive donc souvent alors qu'il s'établit des toux, des tubercules et des suppurations internes. Lors même que ces accidens n'ont pas lieu, ceux en

qui les muscles d'alentour des côtes ont souffert des contusions, en guérissent avec plus de peine, que ceux dont les côtes sont cassées. Le retour des douleurs à l'endroit blessé, est plus fréquent chez les premiers que chez les derniers.

L'on voit bien de personnes, qui négligent davantage le cas des contusions que celui de la fracture : cependant le premier sera traité avec plus de soin, si l'on est sage ; il y faut un régime sévère, observer un grand repos, s'interdire l'acte vénérien, les huiles et les graisses, tout ce qui échauffe le gosier, et ce qui nourrit beaucoup. On doit se faire saigner du bras, et parler peu. L'on applique sur l'endroit contus des compresses légères, mais fort larges, qui ne soient pas plissées à plusieurs doubles. Elles doivent embrasser au-delà de la contusion. On les enduit de cérat ; on les maintient avec des bandes larges et lâches, qui ne serrent guères au-delà de ce qu'il faut pour soutenir les compresses. On les déroule sur deux chefs, commençant par appliquer le milieu sur l'endroit contus : on observe que la peau ne se ride point en cet endroit. On lève l'appareil tous les jours, ou de deux jours l'un. Il est bon de tenir le ventre libre, au moyen de quelque minoratif. L'on fait observer une diète sévère pendant les dix premiers jours ; après quoi on permet plus de nourriture. L'on tient aussi le bandage un peu plus serré, pendant tout le temps du régime austère ; puis on le lâche insensiblement. Si dans le commencement il y a eu de crachement de sang, on continue les soins et le bandage pendant quarante jours. S'il n'y a pas eu de crachement de sang, vingt jours de soins suffisent pour l'ordinaire.

On se conduit, à cet égard, suivant la grandeur du mal. Tous ceux qui négligent ces sortes de contusions; quand même il ne leur arriveroit rien de pire, ont au moins quelques engorgemens, dans les chairs de l'endroit qui a été contus. Or, si ces engorgemens ne se détruisent point, et si l'on n'y remédie pas, ils sont d'autant plus fâcheux, qu'ils se trouvent dans des endroits voisins des os. Cela fait, que les chairs ne s'y appliquent plus aussi intimement; et que les os contractent des dispositions maladives, d'où j'ai vu souvent provenir des caries lentes. Quand même les engorgemens ne se porteroient point jusque sur les os, les chairs au moins sont engorgées. Or, cela fait, qu'on est sujet à de fréquentes récidives de douleurs en cet endroit, toutes les fois que le corps devient malade ailleurs. D'après ces raisons, on ne doit pas se dispenser de soigner la partie contuse, et d'y tenir un bandage, jusqu'à ce que tout l'engorgement soit fondu, que les ecchymoses soient dissipées, et que les chairs soient devenues bien souples au-dessus des os, pour qu'ils prennent toute leur nourriture. S'il arrive que faute d'y avoir donné les soins convenables, l'endroit reste douloureux, et que l'engorgement des chairs persiste, le meilleur remède sera l'application du feu. Quand l'engorgement se borne aux chairs, on cautérise jusqu'à l'os exclusivement, sans le toucher. Si c'est dans l'intervalle des côtes, on ne se borne point à cautériser la peau; on va plus loin, en ayant cependant attention de ne pas pénétrer jusqu'à l'intérieur de la poitrine. Quand la contusion porte directement sur l'os, si elle est récente, si la côte n'est pas cassée, et si le mal ne s'étend pas fort loin, l'on cautérise de la

manière exposée ci-dessus : lorsque l'enflure s'étend beaucoup le long de la côte, on applique plusieurs boutons de feu. Je dirai la manière dont on traite la carie des côtes, en parlant des pansemens avec des tentes et des bourdonnets.

Luxations de la tête du fémur de quatre manières. Première manière, en dedans.

27. Quând la tête du fémur sort de son articulation, il se luxe de quatre manières différentes ; souvent en dedans, souvent en dehors, rarement en avant ou en arrière.

Lorsque le fémur se luxe en dedans, on trouve la jambe plus longue, en la comparant avec l'autre. Deux causes paroissent y contribuer. La tête du fémur porte alors sur l'os pubis, qui s'articule avec l'ischium ; et le grand trochanter porte sur les bords de la cavité cotyloïde. Les fesses présentent une espèce de creux, quand le fémur a glissé vers l'entre-cuisse. Le bout du fémur qui est au genou, la jambe et le pied sont alors obligés de se porter en dehors. Les médecins sans expérience, voyant que le pied est tourné en dehors, rapprochent sa jambe de la jambe de l'autre pied, pour comparer ensemble les deux jambes ; au lieu de rapprocher celle qui est droite, de celle qui ne l'est point. Cela fait que celle-ci leur paroît plus courte, qu'elle ne l'est effectivement. Cette manière d'adosser les deux jambes, est encore cause d'une autre erreur ; car ils ne peuvent point faire rapprocher vers le milieu le haut de la cuisse malade, comme celui de la saine. Dans le cas qui nous occupe, la tête du fémur est saillante à l'entre-cuisse. On la trouve au tact, vers le périnée. Tels sont les signes de la luxation du fémur en dedans.

Lorsque le fémur est ainsi luxé, et qu'il n'a pu être réduit, ou qu'on a négligé le mal, on marche en tournant la jambe, comme font les bœufs; et la jambe saine prend beaucoup de peine. L'on est obligé de tenir les flancs courbés, et pliés du côté où est la luxation. Les fesses, en marchant, se relèvent et s'arrondissent comme une bosse, du côté sain. Si l'on vouloit marcher sur la partie externe du pied de la jambe saine, on seroit obligé de faire porter une grande partie du poids du corps par la cuisse malade; mais elle ne pourroit le soutenir. Il résulte de-là, qu'on marche de force sur la partie interne du pied, du côté sain, non sur sa partie externe. De cette manière, la jambe saine porte non-seulement sa moitié du poids du corps, mais aussi une grande partie de l'autre moitié, qui, dans l'état naturel, seroit portée par la jambe qui est malade. Comme le corps se trouve plié aux flancs et à l'articulation, on devient petit. En marchant, l'on s'appuie sur un bâton, du côté sain, vers lequel on est obligé de se plier. On a besoin, de repousser ainsi de terre la ligne du centre de gravité. Le poids des fesses et de tout le corps est dirigé vers le bâton. L'on est obligé de marcher vouté, parce qu'il faut tenir le bras du côté malade, appliqué le long de la cuisse, pour la soulever avec la main. Cette cuisse ne sauroit ni soutenir le fardeau du corps, ni changer de place, si elle n'étoit elle-même soutenue par la main, quand en marchant elle va appuyer à terre. Telle est la manière, dont marchent de force ceux qui ont le fémur luxé en dedans. Ce n'est point chez eux l'effet d'une grande réflexion,

Manière dont on marche dans ce cas.

qui les détermine à prendre cette figure. La nécessité enseigne à trouver la situation la plus commode. Il arrive souvent, quand l'on a une plaie à la jambe ou au pied, qu'on marche de cette manière; les petits enfans savent eux-mêmes la trouver. Ils marchent sur le dehors du pied sain, quand ils en ont un dont ils ne peuvent pas bien appuyer. Cela leur procure deux avantages, dont ils ont besoin : *celui de tirer le poids de dessus la jambe malade, et celui de le transporter sur celle qui est saine.* La ligne du poids du corps ne passe plus par le milieu, quand on marche sur le dehors d'un pied; elle en passe encore plus loin, si on marche aussi sur le dedans de l'autre pied; car elle porte beaucoup plus sur le côté, dont on fait toucher à terre le bord extérieur du pied, en relevant successivement les jambes. Il est donc facile de faire ainsi supporter une plus grande partie du poids du corps à la jambe saine, en marchant sur le bord extérieur de son pied, et sur le bord intérieur du pied de la jambe malade. Pour terminer cette petite digression *de mécanique naturelle*, disons qu'il est beau de voir, comment le corps trouve de lui-même la situation qui lui est la plus avantageuse.

Parties qui s'atrophient dans ce cas, et difformités qui s'ensuivent.

Quand la luxation du fémur arrive avant l'âge de l'accroissement, et qu'on n'a pu parvenir à la réduire, la cuisse, la jambe et le pied restent plus petits; les os n'acquèrent pas leur longueur, sur-tout le fémur; la jambe est maigre, sans chairs, et foible, tant parce que le fémur se trouve hors de son articulation, que parce qu'il ne peut faire les mouvemens auxquels la nature l'avoit destiné. C'est l'exer-

cice modéré qui fortifie principalement les parties, et qui les fait croître. Ceux donc en qui la luxation arrive dans le sein de leur mère, en sont le plus griè- vement affectés; puis ceux en qui elle arrive durant l'enfance; on est moins incommodé de la luxation, quand elle arrive après l'adolescence. C'est de ceux-là que je parlois, en exposant la manière dont on est forcé de marcher. Quant à ceux à qui l'accident ar- rive dès l'enfance, la plupart, au lieu de marcher droits, pervertissent entièrement leur forme. Cer- tains traînent leur corps sur la cuisse saine, s'ap- puyant à terre, du côté de la main malade. On en voit cependant quelques-uns, qui marchent debout. L'on en voit aussi qui marchent en appuyant de la main contre la terre, parmi ceux en qui la luxation arrive après l'adolescence; comme l'on en voit qui marchent debout, parmi ceux qui ont été luxés dans l'enfance, s'ils vivent avec des personnes qui s'atta- chent à donner une bonne éducation aux enfans. Ils portent une béquille, qu'ils placent sous l'aisselle du côté sain. Certains sont obligés d'en porter une de chaque côté, tenant habituellement en l'air la jambe affectée, qu'ils portent ainsi d'autant plus facilement, qu'elle est plus courte et moins nourrie. Le côté sain n'est pas moins vigoureux, que si l'autre n'avoit au- cun mal. Ils ont tous, généralement, les chairs de la jambe malade molles; celles de l'extérieur, commu- nément plus molles que celles de l'intérieur. On dit que les amazones luxent le fémur de leurs enfans mâles, dès qu'ils sont nés, ou au genou, ou à l'is- chium, afin qu'ils restent estropiés, et soient hors

d'état de subjuguer les femmes. Ils les font servir aux ouvrages, qui sont ailleurs le partage des personnes du sexe; à travailler le cuir, le cuivre, ou autre chose qu'on travaille restant assis. Cela est-il vrai? je ne saurois l'assurer (1). Mais je connois, d'une manière assurée, les suites des luxations. Il y a une grande différence pour celles de la cuisse à l'ischium, quand le fémur est luxé en dedans, ou qu'il l'est en dehors. S'il s'agit de la luxation au genou; que l'os luxé soit placé à la partie extérieure ou à l'intérieure, cela y met aussi quelque différence, mais point si grande. L'on boîte dans chaque cas, d'une manière qui n'est pas la même. Quand la luxation est en dehors, la jambe se trouve plus courte. Ceux en qui elle est en dedans, ont cependant plus de peine à se tenir debout. Pareillement, ceux qui sont luxés aux malléoles, ont les jambes courbées vers l'intérieur, quand la luxation est en dehors; ils peuvent cependant se tenir droits. Les jambes sont courbées vers l'extérieur, quand la luxation est en dedans; et l'on ne peut pas se tenir aussi droit.

Luxation du fémur à l'articulation du genou.

Réflexions générales sur le dépérissement des os, et des chairs, dans les cas de luxation.

28. Pour ce qui concerne l'accroissement des os, quand il y a luxation à l'articulation de la jambe avec le pied, ce sont les os du pied qui ne prennent pas leur accroissement; ceux de la jambe acquèrent leur grosseur et leur longueur ordinaires, ou peu s'en faut; mais ils ne sont pas aussi garnis de chairs. Si la luxation est au genou, les os de la jambe ne grandissent

---

(1) C'est ici l'endroit, dont j'ai voulu parler dans ma note sur le n°. 25 du traité des airs, des eaux et des lieux.

pas autant. Elle devient moins longue qu'elle ne l'eût été : ses os sont les plus voisins en dessous du mal. Ceux du pied, plus éloignés, souffrent aussi dans leur accroissement, mais moins que lorsque la luxation est à l'articulation du pied. Quand on peut se servir du pied, en appuyant sur son bord interne, les os du pied prennent plus d'accroissement. Si la luxation est au haut de la cuisse, le fémur n'arrive point à sa grandeur ordinaire : il est l'os le plus voisin en dessous du mal; il devient plus court que celui de l'autre cuisse. Ceux de la jambe ne perdent pas tant de leur accroissement, ni même ceux du pied, parce que l'articulation de la jambe avec la cuisse, et celle du pied avec la jambe, restent dans l'état naturel. Les chairs, cependant, de tout le côté des extrémités inférieures, perdent beaucoup de leur nourriture. Si l'on pouvoit se servir de la jambe, les os et les chairs du côté malade, à la réserve de ceux de la cuisse, prendroient plus de nourriture, et ils se couvriroient de plus de chairs : ils en auroient cependant toujours moins, que du côté sain. La preuve de ceci est qu'à la suite de la luxation de la tête de l'humérus, arrivée en naissant, ou dans la jeunesse avant d'avoir atteint tout l'accroissement, ceux qui deviennent coudes de belette (1), ont l'humérus plus court; mais ils n'ont ni la main, ni l'avant-bras guère plus courts que de l'autre côté. Ceci est conforme à ce que nous avons déjà dit. Le bras est, dans ce cas, la partie la plus voisine au-dessous du mal. L'avant-bras qui a un

---

(1) *Coudes de belette.* Voyez, *suprà*, page 368, n°. 10.

mouvement suffisant dans son articulation, n'est pas, à beaucoup près, autant privé de nourriture; ni même la main, qui est encore plus éloignée du mal. Or, telles sont les causes, qui privent ou font jouir les os de leur accroissement; l'exercice et le travail contribuent principalement, à la nourriture du bras et de la main. Les coudes de belette peuvent faire un grand nombre d'ouvrages qui s'opèrent des mains; ils se servent de celle du côté malade, tout comme de celle du côté sain. L'avant-bras n'a point à supporter le poids du corps; et les ouvrages auxquels ils travaillent, sont de peu de peine. L'usage que font les coudes de belette de la main et de l'avant-bras, empêche ces parties de s'atrophier. Il y a plus; le bras même en profite un peu; mais quand la tête du fémur est luxée en dedans, soit de naissance, soit dans l'enfance, les jambes prennent moins de nourriture, que n'en prend l'avant-bras dans le cas dont je parlois; principalement à cause qu'on ne peut se servir des jambes. La suite confirmera ce que je dis ici.

Luxation du fémur en dehors.

29. Quand la luxation du fémur se fait en dehors, la jambe comparée avec celle de l'autre côté en la manière qu'il le faut, paroît beaucoup plus courte. La tête du fémur ne porte point directement sur l'os, comme quand la luxation est en dedans. Elle y appuie de côté, et n'est soutenue que par des chairs molles qui cèdent. La cuisse forme comme un arc vers l'entre-cuisse; elle s'atrophie. La fesse s'élève en bosse, les muscles cédant à la pression du fémur en dehors. L'extrémité du fémur au genou incline un peu en dedans; la jambe aussi, et le pied. On ne peut cependant les fléchir

fléchir en dedans, autant que la jambe et le pied du côté sain. Tels sont les signes de la luxation du fémur en dehors.

Quand elle arrive dans l'âge fait, si on peut la réduire, la jambe reste toujours courte. En marchant, on ne peut appuyer du talon. On ne touche la terre que de l'extrémité de la plante du pied, que l'on traîne en tournant un peu les doigts en dedans. Le corps peut un peu plus appuyer sur la jambe que dans les cas de la luxation en dedans, tant à raison de ce que la tête du fémur, et son col qui est naturellement incliné, se trouvent porter davantage sur l'ischium, qu'à raison de ce que le pied n'est pas obligé de se porter en dehors; et qu'ainsi le centre de gravité du corps reste plus près du milieu, et se rapproche même du côté sain. Lors donc que la suite du temps et le mouvement ont épaissi la loge, où le haut du fémur s'est niché, les douleurs disparoissent. On finit par marcher sans le secours d'une canne, toutes les fois qu'on se sent bien: la jambe du côté malade devient enfin en état de porter sa part du poids du corps. L'usage qu'on en fait la rend nécessairement moins maigre, que dans le cas de la luxation en dedans; elle l'est cependant toujours plus ou moins. Communément elle s'atrophie davantage du côté du dedans, que de celui du dehors. Quelques-uns ne sauroient se chausser, parce qu'ils ne peuvent pas bien fléchir la jambe; d'autres se chaussent.

Lorsque la luxation dont nous parlons s'est faite dans le ventre de la mère, ou durant l'âge de l'accroissement, par un accident quelconque, et qu'elle

n'a pas été réduite ; ou même lorsqu'elle est le produit de quelque maladie, comme on le voit souvent, soit qu'il se soit fait une carie à la tête du fémur, soit que sans carie l'os ait été mis à découvert, le fémur est dans tous ces cas beaucoup plus court que du côté sain ; car il ne prend pas le même accroissement. La jambe aussi est un peu moins longue, par les raisons que j'ai précédemment données. On peut cependant marcher ; certains le font de la manière que j'exposois, en parlant de ceux en qui la luxation est arrivée dans l'âge fait. D'autres en marchant s'appuient de tout le pied ; mais ils boitent, parce qu'ils ont la jambe plus courte. On ne marche avec cette luxation, qu'autant que dans l'enfance les parens ont soin d'habituer les enfans à se tenir bien ; car si on est négligé à cet égard durant les premières années, on perd l'usage de la jambe : elle s'atrophie en entier, moins cependant, que lorsque la luxation s'est faite en dedans, à cause qu'on l'exerce toujours un peu, et qu'on en fait quelque usage ; car il est possible de se servir de la jambe, du moins comme les coudes de belette dont je parlois plus haut (1), se servent de l'avant-bras et de la main.

Il y a des gens en qui les fémur sont tous deux luxés en dehors, soit de naissance, soit à la suite de quelque maladie. Les os des cuisses éprouvent de chaque côté ce que je viens de dire, et les chairs s'atrophient de même. Les jambes sont cependant assez bien nourries, à la réserve de la partie intérieure. Elles pren-

---

(1) N°. 28.

nent l'une et l'autre leur nourriture, parce qu'elles travaillent chacune également. On se jette en marchant, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Les fesses sont relevées en bosse de chaque côté, à cause de la saillie des deux fémur. On reste droit de tout le le tronc au-dessus de l'ischium, à moins qu'il ne se soit fait une carie aux extrémités des os, comme on l'a vu quelquefois. S'il n'arrive rien autre, on jouit d'ailleurs d'une bonne santé. Le reste du corps ne prend cependant pas sa taille ordinaire, à la réserve de la tête.

30. Lorsque la tête du fémur, en se luxant, se porte en arrière, ce qui est rare, on ne peut tendre ni la cuisse, ni guères le jarret. On parviendra à tendre, avec peu de peine, la cuisse à l'aine et au genou, lorsque la luxation sera ancienne. Ceci doit être bien retenu; cela aura son usage; et c'est digne de remarque. L'on ignore communément que ceux même qui n'ont aucun mal ne sauroient tendre le jarret, sans faire l'extension à l'aine; à moins qu'ils ne lèvent beaucoup le pied; et qu'ils le peuvent en élevant le pied. Dans le cas de la luxation en arrière, on ne peut non plus fléchir le jarret; ou bien c'est avec beaucoup de peine, et en fléchissant la cuisse à l'aine dans le même temps. Le corps humain présente bien d'autres dépendances pareilles, soit dans les extensions des nerfs, soit dans l'action des muscles, et dans plusieurs fonctions qui sont mutuellement liées avec d'autres, et qui méritent plus d'être observées qu'on ne le pense communément. Il y a de ces dépendances dans le mouvement des intestins, dans le jeu de tous les viscères du bas ven-

Luxation du fémur en arrière.

Remarque notable sur les sympathies.

tre, sur-tout dans les spasmes et dans les déplacemens de la matrice çà et là. Nous en parlerons dans un autre traité (1). L'on y verra plusieurs phénomènes sympathiques, analogues à celui dont je parle. Pour revenir à mon sujet, je disois que dans le cas de la luxation qui nous occupe, on ne peut étendre le jarret. J'ajoute que la jambe se trouve plus courte pour deux raisons ; et parce qu'on ne peut pas l'étendre, et parce que l'os de la cuisse se trouve enfoncé dans les muscles fessiers. Telle est la disposition de l'ischium, et de la tête ainsi que du col du fémur ; que ces deux-ci doivent remonter dans les chairs en glissant le long de l'ischium, quand la tête du fémur sort de l'articulation, se trouvant poussée en arrière. On pourra cependant fléchir la cuisse, si la douleur n'en empêche point. La jambe et le pied paroissent assez droits, n'inclinant guères ni vers la droite ni vers la gauche. Les chairs semblent au toucher un peu plus molles près des aines, vers l'endroit dont la tête du fémur se trouve le moins éloignée. Sur le derrière, on la sent en la touchant ; elle fait faire une bosse marquée aux fesses. Tels sont les signes de la luxation du fémur en arrière.

Si la luxation est arrivée dans l'âge fait, sans qu'il ait été possible de la réduire, l'on pourra marcher avec le temps, après que les douleurs seront dissipées, et que le fémur sera habitué à des mouvemens dans sa loge ; mais en marchant, on est obligé de fléchir beaucoup le corps aux aines, en deux sens différens, pour deux raisons. De côté, parce que la jambe est plus courte, comme je l'ai déjà dit : en

(1) Même note ici qu'à la page 380.

avant, parce qu'en marchant, on ne touche presque point la terre du talon. Si l'on vouloit essayer d'appuyer de tout le pied, seulement un instant sans le secours d'un bâton, ou d'autre chose qui soutînt le corps par derrière, on seroit aussitôt renversé sur le dos; le poids des fesses et de la cuisse déplacée en arrière, faisant passer la ligne du centre de gravité, en delà de la plante du pied et du talon. On ne peut donc y appuyer dessus, à moins qu'on ne panche le corps en avant, et en pliant au genou la cuisse saine: car pour marcher, on a besoin de soutenir de la main le haut de la cuisse du côté malade à chaque pas, ce qui ne se peut, sans plier un peu les hanches; la cuisse malade ne sauroit porter le poids de tout le corps, quand l'autre est en l'air, s'il n'étoit supporté en partie dans le même temps par la main, au défaut d'une bonne articulation. Celle qui s'est formée est, dans ce cas, au derrière de sa place naturelle. L'on parvient cependant à marcher sans bâton, quand on s'y est habitué: car la plante du pied reste plate, sans incliner en dehors. Cela fait qu'on n'a pas besoin d'un contr'appui. Au lieu de se soutenir de la main sur la cuisse, on prend, si l'on veut, une canne, ou même une béquille qui se place sous l'aisselle du côté malade; et l'on marche alors plus droit: mais on n'appuie point du pied à terre. Quand on veut appuyer du pied, il faut se servir de la canne; l'on est alors obligé de plier le corps à la ceinture. L'atrophie a lieu dans ces luxations, pour les mêmes raisons que dans les précédentes. Mais chez ceux qui tiennent la jambe habituellement en l'air, sans la faire

travailler, elle maigrit davantage. Chez ceux qui s'en servent beaucoup, elle ne maigrit nullement. Quand on se réduit à marcher des mains à terre, la jambe du côté sain, qui n'est alors d'aucun service, se déforme entièrement; la cuisse saine, obligée d'aider la malade, se courbe; et la jambe contracte l'état habituel de flexion au jarret. Si on tient la jambe du côté malade habituellement en l'air, en se servant de la béquille, le côté sain prend plus de nourriture; et il se fortifie par l'exercice. Quelqu'un dira, peut-être, que tout ceci est étranger à la médecine. A quoi bon insister long-temps sur des états incurables? Je réponds qu'on le doit. Les divers états se tenant par le même lien, on ne peut les séparer. Il faut d'ailleurs connoître, au sujet des maux incurables, comment ils s'engendrent, afin de tâcher de les prévenir; toutes les fois que c'est possible. Il faut les connoître aussi, pour les empêcher de devenir plus graves; pour en faire de pronostics clairs et certains, dans lesquels on distingue les issues des divers états; quels sont ceux qui admettent de guérison, et ceux qui n'en admettent point.

Quand la luxation en arrière est de naissance, ou qu'elle s'est faite durant l'âge de l'accroissement par quelque accident, ou à la suite d'une maladie, (car des maladies en occasionnent souvent de cette espèce; et nous dirons ailleurs quelles sont ces maladies) si on ne réduit la luxation, le fémur reste court. Toute la cuisse s'altère, elle s'atrophie par le non-usage. L'articulation du jarret s'altère aussi; les nerfs sont dans un état de tension, par les raisons déjà dites. On

ne peut néanmoins tendre bien le jarret, à cause des douleurs. Pour le dire sommairement, toutes les parties du corps dont on fait usage, et qu'on tient dans un exercice modéré pour les besoins auxquels elles sont destinées, se maintiennent en bon état, prennent leur accroissement, et parviennent lentement à la vieillesse. Celles dont on ne se sert point, qui restent dans l'inaction, contractent un état maladif, ne croissent point et vieillissent vîte. Cela arrive sur-tout aux articulations et aux nerfs que l'on n'exerce plus. On le voit dans cette espèce de luxations, tout comme dans les autres. Toute la jambe perd de sa nourriture, tant pour ce qui concerne les os, que pour ce qui concerne les chairs. On est, lorsque l'âge de l'adolescence a passé, réduit à la nécessité de porter le corps appuyé sur un bâton d'un côté, ou même de tous les deux.

Luxation du fémur en avant.

31. Mais ceux dont le fémur est luxé en avant, ce qui n'arrive que rarement, peuvent tenir la jambe très-bien tendue, et ils ne sauroient fléchir la cuisse à la ceinture, ils ont même de la peine à faire la flexion au genou. La longueur de la jambe ne paroît point altérée, si on a égard à la situation des talons; mais la pointe du pied reste un peu courbée vers le bas. La jambe est droite sans s'incliner de côté ni d'autre : ce cas est le plus douloureux. L'urine s'y supprime, plus facilement que dans les autres luxations. La tête du fémur se niche près de nerfs très-importans. Cet os fait une élévation à l'aine, où l'on trouve une tension; les fesses sont ridées et maigres. Tels sont les signes de la luxation du fémur en avant. Si elle arrive dans

l'âge fait, on peut marcher presque droit et sans canne, après que les douleurs ont cessé, et que la tête du fémur a contracté l'habitude du mouvement dans le lieu qu'elle s'est pratiqué. On porte même le corps très-droit : car on ne fléchit ni à la ceinture, ni au genou. Ce défaut de flexion à l'aine fait qu'en marchant, on tient toute la jambe plus droite que si on n'avoit pas de luxation. On traîne un peu le pied sur la terre, faute de pouvoir lever la cuisse et la jambe. L'on marche donc sur toute la plante du pied, non sur la pointe : car on n'appuie pas moins du talon, que si l'on n'avoit aucun mal. Si même on pouvoit dans cet état marcher longuement, on finiroit par n'appuyer que du talon. Les personnes qui n'ont point de luxation, à mesure qu'elles marchent davantage, appuient plus du talon en élevant l'autre pied. Celles qui sont luxées de l'espèce de luxation, dont il est maintenant question, touchent la terre du talon plus que du devant du pied. La pointe du pied ne peut pas se tendre aussi facilement quand on a la jambe tendue, que lorsqu'on l'a fléchie ; et tout le pied ne s'applanit pas aussi-bien quand on tient la jambe fléchie, que lorsqu'on la tient tendue. Telle est la dépendance du pied vis-à-vis de la jambe, dans l'état naturel. Ceux en qui le fémur est luxé en avant, marchent donc en la manière que je viens de dire, par ces raisons. La fesse, et le molet de la jambe du côté malade sont plus maigres.

Lorsque la luxation s'est faite dans l'enfance, et qu'elle n'a point été réduite ; ou qu'elle est de naissance, le fémur prend moins d'accroissement que

n'en prennent les os de la jambe et ceux du pied ; il en prend cependant plus que dans les trois autres espèces de luxation. Les chairs perdent de leur nourriture dans tout le membre, mais sur-tout à la partie postérieure de la cuisse, comme j'ai déjà dit. Si l'on a eu soin de l'éducation de l'enfant, il pourra, en grandissant, se servir de la cuisse, quoique plus courte que l'autre, et marcher droit, en s'appuyant sur une canne du côté malade. Il n'est guère possible, dans ce cas, d'appuyer du pied à terre, sinon avec le talon, quoiqu'on le puisse dans d'autres cas qui font boiter. J'en ai exposé les raisons ci-dessus ; et c'est-là ce qui oblige à se servir d'une canne. Lorsque l'éducation de l'enfant a été négligée, il ne se sert point de la jambe pour l'appuyer à terre; il la tient en l'air. Les os prennent moins de nourriture, que s'il s'en servoit : les chairs pareillement acquèrent moins de consistance. Quant aux articulations, elles s'ankilosent plutôt que dans les autres espèces de luxation du fémur.

Réflexions générales sur les luxations, et sur les bancroches.

32. Je dirai en somme, que les luxations complètes et incomplètes ne sont pas toujours les mêmes. Il y a dans chacune le plus et le moins. Quand la luxation parfaite ou imparfaite est plus forte, la réduction est plus difficile. Si on ne peut l'obtenir, les ankiloses et les autres accidens sont plus considérables, soit en ce qui concerne les os, soit pour la violence faite aux muscles et pour la difformité du membre. Quand la luxation parfaite ou imparfaite est moindre, la réduction est plus facile. Si l'on n'y réussit pas ou si on la néglige, les ankiloses sont moindres, et moins fâcheuses que dans les cas dont nous parlions ci-devant. Les articulations

mettent encore des différences pour le plus ou le moins, dans les luxations complètes et dans les incomplètes. Les articulations de la tête du fémur et de celle de l'humérus, sont telles que leurs luxations, soit complètes, soit incomplètes, ont entr'elles beaucoup de ressemblance. Les extrémités de ces os sont rondes, elles ont une épiphyse terminée en forme de demi globe; les cavités qui la reçoivent sont creusées en la même forme. Cela est cause que la luxation ne peut guères s'y faire à demi. Quand la tête a commencé à se dégager, elle doit achever de glisser en s'éloignant de la circonférence, pour rentrer ou pour sortir. Elle sort donc entièrement, ou ne sort point du tout. Dans le premier cas, elle prend des positions plus ou moins éloignées de la naturelle; cela arrive sur-tout à l'humérus.

L'on voit certaines luxations qui sont de naissance, et qui, si elles ne sont pas bien grandes, peuvent être réduites; principalement celles des os du pied. Les jambes de ceux qui naissent bancroches peuvent être ordinairement redressées, pourvu que la courbure en dehors ne soit pas forte. Ce défaut se guérit aussi, quand il est contracté dans l'enfance. Il faut y remédier promptement, avant que le mal ne s'invétère, et ne devienne considérable, tant aux os du pied, qu'aux muscles de la jambe. Il y a plusieurs manières d'être bancroche. La plupart sont sans luxation, du moins complète. Cela tient uniquement à la situation du pied qui se tourne. On doit y opposer les secours de l'art; repousser et redresser les jambes aux malléoles; faire rentrer en dedans, ce qui se porte

au dehors, assujétir le péroné, en dirigeant convenablement ce qui le force à se porter hors de sa place; de manière que le tout soit maintenu droit et sans saillie, dans sa situation naturelle, tant dans le milieu du pied, que dans les bouts; arranger les doigts de façon qu'ils se dirigent successivement vers le gros orteil; après quoi on assujétit le tout avec des compresses enduites d'un cérat chargé de résine, et avec des bandes larges, point trop serrées. Ce bandage doit être fait, tout comme si l'on vouloit former artistement un pied avec l'adresse des mains, en lui donnant cependant un peu de courbure, dans le sens contraire à celle qu'il avoit prise. On a une semelle de cuir, qui ne soit pas bien dur, ou de plomb; on la met, non sur la chair, mais par-dessus le bandage, avant de faire le dernier tour de bande. En finissant l'on arrête un des bouts de la dernière bande près du petit orteil, avec un point de couture. On dirige l'autre bout insensiblement vers le gras de la jambe, pour l'y arrêter fixement de même. En un mot, on doit faire comme si on formoit un pied de cire, et sa jambe, disposant tout l'extérieur de la manière la plus naturelle, redressant, avec les mains, ce qui a besoin d'être redressé, lâchant et pressant à propos, sans rien forcer par le bandage, qui doit seulement être superposé. On fait des points de couture aux bords des bandes, afin d'avoir comme un moule qui tient la partie dans la situation, qu'on veut donner: car il y a diverses manières d'être bancroche, ainsi que je l'ai déjà dit. L'on met ensuite par-dessus le bandage la semelle de plomb, comme s'en servoient ceux de l'île de Chio. On n'en aura même pas besoin, si

l'on a bien dressé la partie, si le bandage est bien fait, et si le tout est dans une bonne position. Tel est le traitement. L'on voit qu'il n'y faut ni couper, ni brûler, ni faire d'autre opération. Il remédie au mal, plus promptement qu'on ne l'imagineroit. On doit cependant le continuer, jusqu'à ce qu'il se soit fait quelque accroissement dans la forme convenable. Lorsqu'il sera temps de prendre des souliers, ou chaussera le pied avec ce que nous appelons *patins à boue* : ceux-ci ne cèdent point à la mauvaise forme, que le pied donne souvent aux souliers ordinaires ; au contraire, ils contiennent le pied. Les brodequins de crête sont encore d'un bon usage.

Luxations avec plaie, et saillie de l'extrémité des os luxés.

33. Toutes les fois qu'il y a luxation à l'articulation du pied avec la jambe, et plaie, si les bouts des os saillent au dehors, il faut s'abstenir de travailler à faire la réduction. Laissez-la entreprendre à celui qui aura cette témérité. On doit savoir qu'après la réduction, si elle persiste, le malade mourra, ou ne vivra que peu de jours (1) : peu passeront le septième, ils meurent avec des convulsions : la gangrène se met aussi au pied, et à la jambe. L'on peut être assuré que les choses se passeront comme je le dis. Je ne crois d'aucune utilité,

(1) On ne regarde pas aujourd'hui la réduction dans les cas des luxations avec plaie et saillie des os luxés, comme aussi absolument dangereuse et mortelle qu'Hippocrate le croyoit, fondé sans doute sur un grand nombre d'observations qui le lui avoient persuadé. Notre ville présenteroit seule plusieurs exemples de ces cas très-effrayans, où la réduction a parfaitement réussi.

ni de donner l'ellébore le même jour, ni de le répéter le lendemain. Cela pourroit être bon, s'il y avoit quelque chose de pareil à faire; mais je ne le crois point. La plupart réchappent, pourvu qu'on n'ait pas travaillé à la réduction. Il faut laisser le pied et la jambe s'arranger, comme le voudra la nature; pourvoir seulement à ce que la partie ne reste point pendante, et ne reçoive pas de mouvement; y mettre du cérat fait avec la poix, des compresses imbibées de vin, qui ne soient guères froides : le froid dans ce cas donne des convulsions. Les feuilles de bête ou de tussilage, ou autres pareilles, à demi cuites dans du gros vin noir, sont d'une bonne application, tant sur la plaie, que tout autour, après l'avoir enduite d'un cérat liquide. Si c'est dans l'hiver, on met de la laine surge, trempée dans un mélange de vin et d'huile, dont on l'arrose par-dessus, sans mettre de bandage, ni apposer autre chose. On doit savoir, que toute espèce de ligature et de poids est ici un mal. On emploie utilement aussi quelques balsamiques, de ceux qui se mettent aux plaies fraîches. On laisse pendant longtemps la laine surge, imbibée de vin. Les balsamiques qui s'évaporent promptement, et dans lesquels il entre de la résine, ne sont pas autant adaptés à cet état, que l'application de la laine. La mondification de ces sortes de plaies est très-lente, elles fournissent beaucoup d'humeurs. On peut quelquefois sur la fin, y appliquer un bandage. On ne doit pas ignorer, que de nécessité, le blessé restera cruellement estropié; l'on verra le bout des os, saillans au-dehors. L'os d'ordinaire ne s'exfolie pas, ou fort peu; ni il ne se carie

point; mais il se recouvre de quelques légères cicatrices, qui sont très-foibles. Il faut, pour cela, tenir pendant long-temps la partie dans un parfait repos : sinon on s'expose à quelque ulcère incurable. Telle est la manière de traiter le cas dont nous parlons, pour tâcher de conserver la vie. Si on fait la réduction, et si elle persiste, la mort est assurée.

J'en dis autant de la luxation au poignet, avec plaie et avec saillie des bouts des os au dehors. On doit être persuadé que la mort est aussi certaine, si on fait la réduction, et si elle persiste. Mais quand on ne réduit point la luxation, et que de plus on n'essaie pas de la réduire, plusieurs en réchappent. Le traitement convenable est celui que j'ai déjà exposé. Le membre reste fort défiguré. Si la luxation est en dedans, on ne peut point fléchir les doigts; si elle est en dehors, on ne peut pas les tendre.

Quand l'os de la jambe, dans une plaie au genou, sort en dehors soit du côté interne, soit de l'externe, la mort est plus assurée, si l'on entreprend la réduction, que si on ne l'entreprend point; quoique cet état soit par lui-même très-dangereux, la seule manière de le traiter avec quelque espoir de conserver la vie, est de ne pas tenter la réduction. Le mal devient d'autant plus grave, que l'os dont il provient se trouve dans une partie plus élevée, qu'il est plus fort, et que celui avec lequel il s'articuloit est plus fort aussi. Quand c'est le fémur, dont la luxation occasionne la plaie au genou, si on en fait la réduction, et si elle persiste, la mort est plus certaine et plus prompte que lorsque c'est le tibia. Il y a moins de danger à traiter le mal

sans essayer la réduction. Cette manière est même la seule, qui donne espoir de conserver la vie.

Il en est de même de l'articulation du coude.

Enfin pour me résumer, dans toutes luxations avec plaie et saillie d'os, la réduction donne la mort. Si vous ne réduisez point, il y a quelque espoir de guérison; mais le membre sera estropié. Les réductions sont plus mortelles dans les articulations supérieures, que dans les inférieures. Le danger est grand aux premières, quoique même, on n'en tente point la réduction. Quand la luxation est aux articulations supérieures, avec plaie et saillie d'os, il y aura mort plus certainement, si on réduit; grand danger, si on ne réduit pas. Quel doit donc être le traitement? je l'ai déjà dit.

Quant aux luxations des doigts du pied ou de la main, sans fracture, avec la saillie des os que leur nature comporte : si on fait la réduction, il y a du danger qu'il ne survienne des convulsions; à moins que le mal ne soit bien soigné. On peut cependant la faire, après avoir annoncé combien le mal exige de soins et de précautions. La manière la plus aisée et même la plus efficace et la plus industrieuse, pour obtenir la réduction, est d'y employer un petit tour à manivelle, tel que nous l'avons dit ci-devant, en traitant des fractures (1). On doit ensuite prescrire un grand repos; faire garder le lit; nourrir peu. Il est très-bon de donner un émétique léger. La plaie sera traitée avec quelque balsamique, de ceux qui s'emploient sous

(1) Voyez le traité des fractures, n°. 14.

forme coulante dans le pansement des plaies fraîches. On emploie les feuilles de l'œil de bœuf (buphthalmum), et tous les remèdes usités dans le traitement des plaies de la tête avec fracture. On ne doit y mettre rien de froid. Le mal est peu dangereux aux dernières phalanges. La réduction doit être faite le même jour ou le second, point le troisième ni le quatrième; tous les symptômes s'irritent alors beaucoup. Quand donc la réduction n'a pas été faite dans le commencement, on laisse passer quelques jours; la réduction peut se faire utilement jusqu'au dixième. S'il survient des convulsions après la réduction, il faut la défaire aussitôt; arroser copieusement la partie; humecter tout le corps; le tenir chaud; l'oindre sur-tout aux articulations, et tenir l'endroit malade plutôt fléchi que tendu. Il est à craindre qu'il ne se fasse quelque abscès dans l'articulation malade, pour peu d'inflammation qu'on y aperçoive. En sorte que si ce n'étoit la crainte de passer pour ignorant aux yeux du peuple, on ne devroit guère entreprendre la réduction de la luxation : tant il est dangereux de la faire, toutes les fois qu'il y a saillie des extrémités des os luxés, sur-tout avec plaie; comme je l'ai déjà souvent dit.

Continuation du même sujet et des cas avec gangrène.

34. Quand les doigts sont entièrement déplacés de leur articulation, le mal est ordinairement sans danger, à moins qu'on ne tombe en syncope dans l'accident : et le traitement en est léger. Il en est de même, quand les phalanges sont cassées net, dans l'intervalle des articulations. Ce cas n'est point dangereux; il se guérit plus facilement encore que le précédent. Si les extrémités

extrémités des os des doigts cassés à quelque distance des articulations, saillent au dehors, on en fait la réduction sans danger.

Il y a bien des fractures complètes des os, au pied, à la main, à la jambe, aux malléoles, au coude, au carpe, qui, même près des articulations, sont souvent sans danger; pourvu qu'il n'y ait pas eu de syncope lors de l'accident, et que le quatrième jour il ne survienne point de fièvre continue. Cependant les chairs se gangrènent dans des plaies, qui ont rendu beaucoup de sang (1); ou bien après de fortes contusions, qui ont excessivement comprimé les os, y ont occasionné des fractures; ou après des constrictions de liens si violentes, qu'elles sont suivies de la chute des os. Toutefois on échappe communément à ces cas, sans y laisser la vie; comme aussi quand on perd une partie de la cuisse, tant de l'os que des chairs, ou une partie du bras. Les accidens sont moindres, quand c'est une partie de la jambe ou de l'avant-bras; et on en réchappe plus facilement.

Lorsqu'à la suite des fractures, il vient subitement des gangrènes avec noirceur de la partie, tout le corps dépérit; et si les os ont été emportés, les chairs qui doivent tomber, se séparent promptement: mais

(1) *Qui ont rendu beaucoup de sang.* Cela signifie sans doute *de grands délabremens, avec grande effusion de sang.* Car on sait que la gangrène n'est guère à craindre, quand l'effusion de sang est abondante, à moins qu'il n'y ait un grand désordre dans l'état des parties.

si les os restent sains, quoique la partie devienne noire, les chairs se sépareront dans peu, et les os s'exfolieront lentement, dans la partie où ils sont à découvert, là où la noirceur se termine. On doit emporter depuis l'articulation, tout ce qui est au-dessous de la gangrène, ayant soin de ne pas toucher à ce qui a vie ; car si l'on touche à ce qui est sensible, en coupant dans un endroit, qui ne seroit pas encore entièrement mort, on s'expose à causer des douleurs qui jetent dans des défaillances. Or, les défaillances, dans ces cas, ont souvent donné la mort. J'ai vu un fémur à découvert, en un cas pareil à ceux dont je parle, qui s'exfolia le quatre-vingtième jour. La jambe du malade avoit été emportée au genou le vingtième, trop tôt, à mon avis. Je pensois, que le tout ne devoit pas être séparé en même temps ; mais, qu'il falloit attendre encore, pour plus de sureté. Les os de la jambe, en un autre cas, se trouvant à découvert, tandis que les chairs étoient affectées de noirceur, s'exfolièrent le soixantième jour à mi-jambe, dans toute leur épaisseur.

Le traitement met une grande différence pour la célérité ou la lenteur de l'exfoliation, quand les os sont à découvert. Les compressions plus ou moins fortes, apportent bien des différences dans le temps que les nerfs, les chairs, les artères, les veines emploient à tomber en pourriture, après que la noirceur a commencé. Quand la mort s'empare des parties qui n'ont pas été fort serrées, souvent elle ne pénètre pas assez profondément pour mettre les os à découvert ; les nerfs même quelquefois ne sont pas mis

à nud. Il ne tombe que les chairs de la surface. Il est par conséquent impossible de déterminer, avec précision, le nombre de jours nécessaire pour la terminaison du mal. On doit toujours en entreprendre le traitement; il est plus effrayant que redoutable; on le voit se guérir presque de lui-même. L'on doit cependant faire observer un bon régime, afin d'éviter la fièvre autant qu'il est possible. Il ne faut pas manquer de tenir le corps dans de bonnes situations, c'est-à-dire, ni élevé, ni penchant vers le bas. Il vaut encore mieux le tenir un peu élevé, jusqu'à ce que la séparation du mort avec le vif soit faite. Les hémorragies sont à craindre pendant ce temps; il ne faut donc pas, que l'endroit malade penche vers le bas, mais en sens contraire. Après un temps suffisant, lorsque la plaie se nettoie, la situation doit être changée. L'on peut alors tenir le corps droit, ou penchant vers le bas. Le temps amène les exfoliations, et la nécessité des bandages. Il faut s'attendre qu'il pourra survenir des dyssenteries. On en voit communément à la suite des gangrènes, comme aussi après les hémorragies causées par des ulcères. Cela arrive sur-tout quand la gangrène et les hémorragies sont déjà jugées. On a des selles précipitées et copieuses, mais la dyssenterie ne dure que peu de jours; elle n'est point mortelle. Le malade conserve l'appétit; et il n'est point nécessaire de le mettre à un régime très-austère.

35. Passons à la manière de réduire la luxation du fémur, nous occupant d'abord du cas où elle s'est faite en dedans. Voici une méthode bonne, directe, Réduction de la luxation du fémur faite en dedans.

conforme à la nature ; elle a même quelque chose d'éclat, qui peut lui donner un mérite auprès de ceux qui l'aiment. On suspend par les pieds, à une poutre du plancher, la personne en qui est la luxation, avec une forte courroie souple et large. Les pieds doivent être séparés entr'eux, d'environ quatre doigts ou moins. On attache aussi, au-dessus des genoux, une autre courroie souple et large, venant de la même poutre. L'on tend les courroies du côté malade, d'environ deux doigts de plus que du côté sain. La tête est élevée au-dessus du sol, de deux coudées, plus ou moins. Les bras sont liés mollement le long du corps. Durant qu'on fait cette préparation, l'homme est étendu sur son dos, afin de ne le tenir suspendu que le moins de temps possible. Dès aussitôt qu'il est en l'air, celui qui opère, qui doit être et capable et vigoureux, glisse sa main à l'entrecuisse ; il la porte au périnée, et de-là sur la tête du fémur ; et embrassant la moitié du bassin des deux bras, il se laisse aller subitement *avec le malade* dans la direction la plus convenable, d'un endroit élevé où ils étoient placés, et il ne se tient suspendu en l'air qu'un moment. La réduction s'obtient, par ce moyen, d'une manière tout-à-fait conforme aux lois de la nature. Le poids du corps fait l'extension ; celui qui opère, durant le temps qu'il contribue à l'extension par son poids, place la tête du fémur vis-à-vis la cavité cotyloïde, se servant d'un de ses bras en guise de lévier. Les courroies qui tiennent le malade en l'air, doivent être bien disposées et très-fortes.

La diverse nature des hommes met, comme je l'ai

dit, de grandes différences dans la difficulté ou la facilité des réductions. Je l'ai déjà observé en parlant des luxations à l'épaule (1). Il y a des gens, dont le fémur se luxe à la plus petite occasion. Une légère extension, avec quelque mouvement au moyen des seules mains, suffit alors pour la réduction. Il y en a d'autres, en qui la réduction s'opère par la simple flexion de la cuisse, en la roulant d'un demi tour. Mais il arrive plus souvent, qu'on ne peut parvenir à la réduction, qu'avec beaucoup de peine. Il importe de connoître tous les puissans moyens que l'art fournit à cet effet, pour les employer suivant le besoin. J'ai rendu compte, ci-devant (2), des diverses manières de faire les extensions, afin qu'on puisse se servir de celle qui conviendra le mieux. La contre-extension doit être de même force que l'extension, tant au corps qu'à la jambe. Lorsque les extensions seront bien faites, la tête du fémur se remettra en sa place, du moment qu'elle se trouvera libre, n'étant retenue par aucun obstacle. Dès qu'une fois elle est dégagée, et que rien ne l'empêche de retourner à sa place, la plus petite impulsion dans sa direction, le plus léger secours doit lui suffire. On manque ordinairement par le défaut d'extension suffisante. C'est là ce qui rend les réductions difficiles et laborieuses. Il faut donc attacher des courroies non-seulement aux pieds, mais aussi au-dessus des genoux, afin de ne pas s'exposer dans l'extension à tirailler l'articulation

(1) *Suprà*, numéro 7.

(2) Traité des fractures, numéro 14.

du genou, plus que l'extrémité supérieure du fémur. Voilà les précautions à prendre quant à l'extension vers l'extrémité inférieure. Pour la contre-extension, il ne suffit point de passer des courroies sous les aisselles et au thorax; il faut en passer une au périnée, qui soit large, souple, forte et double, dont la partie inférieure soit tendue le long de l'épine, et vienne s'unir à la partie supérieure au-dessus de la clavicule. C'est ainsi que doit s'opérer la contre-extension, dans la direction opposée à celle de l'extension. La courroie du périnée ne doit point passer sur la tête du fémur, mais à côté, entre le fémur et le périnée. Durant l'extension, on pousse avec le poing la tête du fémur en dehors. Si celui dont on veut réduire la luxation est suspendu, après avoir passé une main dans l'entrecuisse, on la joint avec l'autre main; l'on augmente l'extension avec les deux mains jointes, en poussant la tête du fémur en dehors. Dans le même temps, un aide poussant doucement sur le genou, le ramène légèrement en dedans.

D'après ce que j'ai déjà dit (1), il convient, quand on pratique la médecine dans une grande ville, d'avoir une pièce de bois équarrie, longue d'environ six coudées ou même plus, large de deux coudées; il suffit qu'elle ait un empan d'épaisseur. On fait à chaque bout deux entailles, une de chaque côté, dans le sens de la longueur de la pièce, afin d'y assujétir le mécanisme, à la hauteur convenable (2). Il con-

(1) Traité des fractures, numéro 14.

(2) Galien nous apprend que, de son temps, cet appare

siste en des ais forts, avec des courts essieux, qu'on tourne au moyen de manivelles. Il suffiroit qu'il y eût dans le milieu de la pièce un gros trou quarré. Rien n'empêche qu'on n'en fasse cinq ou six, à la suite l'un de l'autre, distans chacun d'environ quatre doigts (1). L'on place un piquet rond d'en haut, dans l'un de ces trous, lorsqu'il le faut, entre le périnée et la tête du fémur; quelquefois ce piquet opère tout seul la contre-extension nécessaire; il empêche le corps de suivre l'extension qui se fait aux pieds. Quelquefois même, tandis qu'on fait l'extension et la contre-extension, ce piquet sert de lévier, en l'enchassant légèrement dans le trou quarré, pour agir contre la tête du fémur, et la repousser en dehors. C'est pour ces divers usages qu'on fait creuser les trous quarrés dans la pièce de bois, tant pour servir à faire les contre-extensions, que pour donner des points d'appui, quand il faut agir contre les parties luxées par le moyen de leviers ronds ou plats, soit du dedans au dehors, soit du dehors vers le dedans;

étoit fort en usage sous le nom de *Banc d'Hippocrate*. J'ajoute qu'on trouve dans les Œuvres de Parè la description d'une machine, pour réduire les luxations de la tête de l'humérus, gravée sous le nom d'*Ambi d'Hippocrate*, quoiqu'il ne soit pas question d'*Ambi* dans les Œuvres d'Hippocrate. Ceci n'est point dit, pour nuire à la réputation de Parè, dont les écrits ne peuvent, à mon avis, être trop souvent lus. J'observe, au contraire, que l'Ambi de Parè est une suite naturelle du mécanisme prescrit ci-dessus au numéro 6.

(1) L'usage de ces trous, ou petites fosses, se trouve encore expliqué dans le numéro 20 du Mochlique, Tome 2.

car, il faut user de divers moyens, suivant la diverse situation des membres. L'action du lévier, durant l'extension, est d'un grand secours, dans toutes les luxations du fémur. Pour le cas dont il est maitenant question, le lévier doit être rond : il est bon qu'il soit plat, quand la luxation du fémur s'est faite en dehors. En profitant de tous les avantages que fournit la méthode que j'expose, il me semble qu'il n'y a point de luxation qui ne puisse être réduite. On peut encore ajouter d'autres moyens, pour parvenir au même but. Si vers le milieu de la grosse pièce de bois, on attache, par exemple, deux morceaux de planche de chaque côté verticalement, avec un fort liteau dessus qui les unisse en travers, fait comme l'échelon d'une échelle à main. La cuisse saine se place alors sous le liteau ; la malade s'arrange dessus, en sorte qu'elle se trouve médiocrement élevée : l'on a préalablement mis sous le corps, une suffisante quantité de couvertures, en plusieurs doubles : on attache de plus avec des courroies, un bâton le long de la cuisse, lequel prend aussi près de la tête du fémur qu'il est possible, et qui descend le long de la jambe jusqu'à la malléole, où il est fixé mollement. Durant qu'on fait l'extension et la contre-extension, soit qu'on emploie le piquet pour cette dernière, soit qu'on la fasse par quelqu'autre moyen, la cuisse malade est appuyée sur le liteau ; et un aide soutient le corps un peu élevé à l'endroit de l'articulation. De cette manière, l'extension dégage la tête de l'humérus, facilement : on la repousse vers la cavité cotyloïde, dans sa place naturelle, en agissant avec la force du lévier,

s'il en est besoin. Toutes ces diverses manières sont bonnes, et suffisent pour réduire les luxations, quand on sait bien s'en servir. Mais, comme je l'ai déjà dit, il y faut communément moins d'appareil; et on les réduit souvent par des moyens ordinaires.

Réduction de la luxation du fémur faite en dehors.

36. Lorsque la tête du fémur est luxée en dehors, l'extension et la contre-extension se font de la manière déjà dite. Le piquet, si on veut s'en servir en guise de lévier, doit ici être plat : on le fait jouer durant l'extension, pour ramener le fémur du dehors vers le dedans, en l'appliquant sur la fesse ou un peu plus haut. Un aide soutient le corps du côté sain, en appuyant avec les mains, pour empêcher qu'il ne cède à la force du lévier; ou bien avec un autre lévier, placé de même dans un des trous pratiqués à cette fin, sur la grosse pièce de bois. Dans le même temps on pousse doucement le fémur pris au genou, du dedans en dehors. Le procédé de la suspension ne peut avoir lieu, pour la réduction des luxations de l'espèce dont il s'agit maintenant, *celles en dehors.* Le bras du chirurgien qui se suspendroit, repousseroit le fémur loin de la cavité cotyloïde, en agissant sur la cuisse luxée : l'on pourra pousser le fémur au moyen d'un bâton attaché à la cuisse; pour agir dans le cas de cette luxation, comme dans la précédente. Il est inutile d'en dire davantage là-dessus. Comment, après une légitime extension avec sa contre-extension, la luxation de la cuisse en dehors ne se réduiroit-elle point, en y appliquant l'action du levier convenablement!

Réduction de la luxa-

37. Lorsque la luxation s'est faite en arrière, l'ex-

tion du fémur faite en arrière.

tension et la contre-extension se font comme ci-dessus. L'on repousse en même temps le fémur, avec une planche qui porte sur la fesse, en la manière que j'ai exposée plus haut, lorsque je parlois de la courbure de l'épine (1). Cette planche doit agir contre la partie supérieure de l'ischium, plus que contre la partie inférieure. La rainure dans le mur pour recevoir la planche, au lieu d'être horizontale, doit être un peu inclinée vers les pieds. Cette manière de faire la réduction dans ce cas, est très-conforme à la nature : elle est en même temps très-puissante. Il suffiroit souvent d'employer la force des mains pour opérer la réduction, sans le secours de la planche ; ou même de faire une pression subite avec le pied, en montant dessus, durant qu'on fait les extensions. Aucune autre des manières employées pour obtenir la réduction, dans cette espèce de luxation, n'est conforme à la nature.

Réduction de la luxation du fémur sur le devant.

38. Lorsque le fémur est luxé en avant, les extensions se font de la même manière. En même temps un homme, qui doit être vigoureux et habile, pousse fortement en bas et en arrière la tête du fémur, avec la paume d'une main, sur laquelle il appuie la paume de l'autre. Cette manière est conforme à la nature. La suspension (2) présente aussi, dans ce cas, quelque chose de naturel : mais il faut éviter, en se suspendant avec le luxé, que le bras n'agisse en guise

(1) Numéro 24.

(2) *La suspension.* Voyez numéro 35.

de lévier. On doit à cet effet, se suspendre entre le périnée et l'os sacrum.

Continuation du même sujet. Usage de l'outre.

39. Je loue les tentatives faites pour la réduction dans ce cas, au moyen d'une outre. Mais je connois des gens, qui, par ignorance, ont essayé aussi la réduction avec l'outre, dans le cas de la luxation en dehors : ils ne voyoient point, qu'au lieu de réduire le fémur, ils l'éloignoient plus de son articulation. Celui qui inventa ce moyen, l'essaya sans doute pour les luxations en dedans. Il faut donc se fixer, sur les cas où l'outre peut être utile. Si tant est qu'on doive s'en servir, on placera l'outre vide entre les cuisses, aussi haut qu'il se pourra : on attachera ensuite, avec une courroie, les deux cuisses, depuis les genoux jusques à mi-cuisse; puis, avec un soufflet de forgeron à deux chambres, on remplira l'outre à force. Le malade doit être couché, de manière que l'endroit où est la luxation, soit porté par l'outre. Tel est cet appareil. Bien de gens le disposent moins bien que je ne viens de le dire. Ils se contentent d'attacher ensemble les deux genoux; au lieu de faire monter les courroies jusqu'à mi-cuisse : et ils ne font point d'extension, qu'il faut cependant faire. Malgré cela, ils parviennent quelquefois à la réduction, quand ils rencontrent des cas faciles. Il n'est toutefois pas aisé, de produire utilement un grand effet par l'outre; elle n'agit pas principalement sur la tête du fémur, qu'il faut forcer : son action se répand par-tout, jusques vers le milieu des cuisses, entre lesquelles elle se trouve placée, ou même plus bas. De plus, les cuisses, de leur nature, plus grosses du haut que du bas, où il y a moins de chairs,

repoussent nécessairement l'outre de l'endroit où il faudroit qu'elle agît le plus. Si l'on n'emploie qu'une petite partie de l'outre ; il est impossible avec une petite force, d'obtenir un grand effet, nécessaire pour certaines réductions. Lors donc qu'on voudra se servir de l'outre, on liera les cuisses ensemble sur une assez grande étendue; et l'on fera les extensions. Durant que l'outre se remplit, on laisse les cuisses attachées jusqu'à ce que la réduction soit obtenue. Il faut toujours, dans notre art, ramener à l'état naturel ce qui s'en est écarté : parmi les moyens pour réussir quand il y en a de simples, on doit les préférer. Ils sont toujours les plus convenables, j'ajoute même les plus industrieux, pour qui ne cherche point à capter l'admiration du peuple.

Diverses espèces de liens, et autres choses propres à faire les extensions.

Quant à l'objet qui nous occupe maintenant, l'on a des moyens familiers qui se présentent sous la main, pour faire les extensions et les contre-extensions. Si l'on ne peut se procurer de courroies de cuir fortes, molles et souples, on se servira de cordes, de chaînes même après les avoir enveloppées de linges, de bandes, ou même de laine. Un lit, quel qu'il soit, peut servir, pourvu qu'il soit fort, à l'effet d'y opérer une bonne extension. Il faut pour cela qu'il soit bien fixé sur le sol ou dans le sol. Il y faut aussi une pièce de bois en travers, qui aille d'un pied du lit à son correspondant, tant du côté du chevet que de celui des pieds : mais elle n'est nécessaire, qu'autant que le lit ne seroit pas bien bon. On attache les bouts des liens *extenseurs et contre-extenseurs* à deux pieux ; l'un du côté des pieds, l'autre de celui du

chevet ; les deux autres bouts sont préalablement attachés au corps de la manière convenable, en sorte que les traits aillent un peu en montant vers les pieux, et qu'ils soient un peu tendus, tandis que les pieux sont droits, enfoncés par le bas dans le sol, ou fixés contre un seuil de porte, qu'on a placé au bas des pieds du lit, et appuyés dans leur montant contre les traverses du lit. L'on fait les extensions, en éloignant les pieux du lit par leur bout supérieur. Une échelle mise sous le lit, dont les échelons soient bien forts, peut tenir lieu du seuil de porte, ou d'une pièce de bois mise en travers pour y appuyer le bout inférieur des pieux durant l'extension.

Diverses manières de faire les extensions, pour réduire les luxations du fémur.

L'on fait encore la réduction du fémur de la manière suivante, quand il est luxé en dedans, et quand il est luxé en avant. On place le luxé sur une échelle à main, de manière que la cuisse saine soit attachée mollement aux échelons, et que la cuisse luxée soit pendante de l'autre côté de l'échelle ; l'on y suspend, en la manière convenable, un grand vase qu'on remplit d'eau, ou une corbeille dans laquelle on met des pierres.

Autre manière de réduction pour le cas de la luxation en dedans. On place un soliveau entre deux colonnes suffisamment élevées ; on y met le luxé à califourchon, en un endroit adapté, pour y placer le périnée ; et on l'attache par le corps, à la partie de la colonne plus élevée que le soliveau, avec quelque courroie large. Un aide retient la jambe du côté sain, afin qu'elle ne cède point ; on suspend quelque poids du côté malade, en la manière déjà dite.

Réflexions générales sur les luxations.

On doit savoir que toutes les articulations des os ont une tête et une cavité. Il y en a dont la cavité est longitudinale, d'autres dont elle est ronde. Il faut toujours, pour la réduction, ramener la tête dans la cavité. Il est avantageux d'y travailler d'abord après la luxation, tandis que les membres sont encore fort chauds; sinon, le plutôt possible. La réduction est plus facile et moins douloureuse, lorsque les parties ne sont pas encore enflées. Il faut avant de la commencer, humecter et assouplir les membres luxés. On doit donner ensuite peu de nourriture, sur-tout quand il s'agit de gros membres, dont la réduction est pénible. Cette précaution est superflue pour les luxations des petites articulations, et pour celles qui se réduisent facilement.

Réduction des doigts et du genou.

40. Quand les doigts sont luxés à la première phalange, à la seconde ou à la troisième, la manière de faire la réduction est la même. Celle des gros membres est toujours plus difficile. Les doigts se luxent de quatre manières, en haut, en bas, à droite et à gauche; plus communément en haut, rarement de côté; ou bien, il faut pour cela des mouvemens très-violens. Là où est la luxation, on voit comme deux rebords opposés. Quand elle s'est faite en haut ou en bas, la réduction est plus aisée, parce que les os glissent plus facilement, et qu'ils ont moins d'espace à parcourir, que lorsqu'elle s'est faite de côté. La manière de réduire consiste à tirer à soi le doigt en tournant; on le tient fortement par le bout avec un linge, ou autre chose qui l'empêche de glisser dans l'extension. Un aide, dans le même temps, tire à

lui le carpe en sens contraire. L'os luxé se remet ainsi en sa première place. Si la luxation s'est faite de côté, les extensions se font de la même manière. L'on repousse promptement l'os luxé, dès qu'on sent qu'il a passé la ligne de contact de l'articulation. Un aide soutient le doigt du côté opposé, et le repousse, en l'empêchant de céder à l'impulsion, qu'on lui donne au moment de la réduction. On l'a fait quelquefois, en se servant d'un tissu de fil de palmier, que nous nommons le lézard, dont on enveloppe le doigt à plusieurs tours, à l'effet de faire commodément l'extension nécessaire : l'on a suffisamment de prise dans le carpe pour opérer la contre-extension. Dès que la réduction est faite, l'on met un petit bandage, après avoir enduit la partie d'un cérat, qui ne soit ni trop mou, ni trop ferme. S'il étoit ferme, il ne s'appliqueroit pas bien au doigt; s'il étoit liquide, il se dissiperoit et s'évaporeroit promptement, à raison de la chaleur de la main. On défait le bandage tous les trois ou quatre jours, plus souvent quand il y a d'inflammation; moins souvent lorsqu'on n'y en soupçonne point. Ce précepte a lieu dans toutes les luxations. L'articulation des doigts se raffermit parfaitement dans quatorze jours. Le traitement pour les luxations des doigts du pied, est le même que pour celles des doigts de la main. Il faut, après toute sorte de réductions, faire observer un bon régime; nourrir très-légèrement pendant les sept premiers jours; délier souvent le bandage, quand il y a de l'inflammation, rarement quand il n'y en a point; faire observer le repos du membre malade, et avoir

soin de le maintenir dans une bonne situation.

Réduction du genou.

41. Le genou est d'une nature plus traitable que le coude. L'engrainement des os y est plus facile, et moins profond. Il se luxe aussi plus facilement. Sa luxation se fait pour l'ordinaire en dedans, quelquefois aussi en dehors et même en arrière. La réduction s'obtient en fléchissant le genou; en regimbant fortement; ou en laissant tomber subitement son corps sur les genoux et les talons, après avoir mis au jarret une grosse pelote de linge bien assujétie. On peut aussi réduire la luxation du genou, quand elle est en arrière, en faisant les extensions comme pour la réduction du coude; mais quand elle est d'un côté, quel qu'il soit, la réduction, s'obtient en fléchissant ou en regimbant. La manière de faire la réduction au moyen des extensions, est la même que pour toutes les luxations. Lorsque la réduction du genou ne s'opérera point, on ne pourra le fléchir; que la luxation soit en arrière, ou de côté. La partie antérieure de la cuisse et de la jambe s'atrophiera. Quand la luxation est en dedans, l'on porte la jambe plus en dehors; et c'est la partie extérieure qui s'atrophie davantage. Quand la luxation est en dehors, on porte la jambe plus en dedans; et l'on est moins bancroche: le poids du corps tombe davantage sur le tibia; c'est la partie interne qui s'atrophie plus. Ceci est encore subordonné au temps, auquel la luxation est arrivée; si elle est de naissance; ou de l'âge de l'accroissement.

Luxation des os du pied.

42. Les luxations des malléoles demandent des fortes extensions, soit avec les mains, soit par le moyen de

de quelque mécanisme commun pour les autres luxations.

Celles qui arrivent à un os des pieds ou des mains, sont facilement réduites. Que les os de la jambe participent aux luxations du pied, ou non, qu'elles soient de naissance ou venues dans l'âge de l'accroissement, elles se réduisent de la même manière que celles des os de la main. Mais quand en sautant d'en haut, et tombant sur le talon, les os se luxent avec contusions des nerfs et échymoses des veines; si le coup est très-violent, il y a tout lieu de craindre qu'il ne survienne quelque gangrène, et qu'on ne s'en ressente pendant toute la vie. Les os se fracturent; et les nerfs qu'ils avoisinent ont de grandes communications. Or, toutes les fois qu'après des fractures d'os, à la suite de quelque blessure à la jambe ou à la cuisse, les nerfs voisins perdent leur action; et que par les mauvaises situations, ou par quelque défaut de soins, les os du talon se carient, on est exposé à beaucoup de maux. Indépendamment de la gangrène, on a des fièvres aiguës, avec des hoquets, avec des délires, et avec grand danger de mort, souvent précédée d'hémorragies d'un sang noir et livide. Les signes que le mal est grave, sont les échymoses leur noirceur, la dureté la rougeur des parties voisines. Si à la dureté se joint la couleur livide, on doit craindre que la noirceur ne succède. Quand les parties voisines ne sont que pâles ou blafardes, quoique les échymoses soient jaunâtres ou même noires, pourvu que le tout soit sans tension, il n'y a point de danger. Dans le traitement on fera

prendre l'ellébore, s'il y a de la fièvre; s'il n'y en a pas, on ne le donne point. L'on fait user pour boisson, d'hydromel acidulé. On met le bandage des luxations; beaucoup de compresses molètes sur les endroits contus : l'on serre moins. L'on enveloppe tout le talon avec soin; de manière qu'il ne soit point serré par la bande. L'on n'applique point d'éclisses.

Quand le pied se luxe, ou seul, ou avec l'apophyse *du péroné*, la face supérieure de l'astragale, se place communément en dedans. Par la suite du temps, la hanche, la cuisse, la jambe, s'atrophient du côté opposé à celui où la luxation s'est faite. La réduction s'obtient de la même manière que celle du carpe. Il faut que les extensions soient fortes. Le traitement est celui des luxations en général. Le mal s'irrite moins facilement qu'au carpe, pourvu qu'on garde le repos. Le régime doit être plus sévère, si l'on fait des mouvemens. Quand la luxation est de naissance, ou qu'elle est arrivée durant l'âge de l'accroissement; ce que nous avons dit à ce sujet pour les autres, a lieu aussi pour celles-ci.

Fin du Tome premier.

ERRATA & changemens faits au premier Tome, pour éclaircir le sens (1) *en quelques endroits.*

Page 56, ligne 23. *Au lieu de* les noms des maladies que j'ai omis; *lisez pour éviter l'équivoque*, les noms que j'ai omis des maladies.

Page 85, *l'addition marginale doit être vis-à-vis le n°.* 15, *non vis-à-vis le n°.* 14.

Page 86, ligne 10, de lui interdire; *lisez* d'interdire.

Page 89, *à la fin de l'addition marginale pour le n°.* 22; *ajoutez* et qui sont suivies de l'épilepsie.

Page 99, ligne 7. *Au lieu du mot* abscès; *lisez* un abscès.

Page 124, *à l'addition marginale pour le n°.* 9, *au lieu de* les maladies se guérissent; *lisez* les maladies qui se guérissent.

Page 104, *en marge*, *vis-à-vis la ligne* 6, *au lieu de* et du nord; *lisez* ou ceux du nord.

Page 159, *en marge*, *vis-à-vis le n°.* 25, *mettez* des Scythes en général.

Page 161, *en marge*, *vis-à-vis la* 8e. *ligne*, *mettez* des Scythes nomades.

Page 163, *ajoutez à la fin de la note*, item le 6e. livre des épidémies, n°. 109.

Page 200, ligne 27. *Au lieu de* ou s'il y a aux hypocondres; *lisez* ou qu'il n'y ait aux hypocondres.

Page 221, ligne 11, *en tête de l'alinéa qui commence par voici*, *mettez le* n°. 28; *et à la marge*, Pronostics qui se rapportent sans doute principalement aux fièvres asodes.

Page 262. *A l'addition marginale qui finit par le mot* sept; *ajoutez*, ou plutôt ceci ne présente-t-il que des circonstances du traitement de la troisième espèce.

---

(1) Il seroit bon avant de lire l'ouvrage, d'y faire à la plume les corrections & changemens qui suivent. Nous ne disons rien de quelques légères fautes typographiques, très-faciles à corriger, qui ont pu échapper, et qu'on ne trouvera qu'en petit nombre.

Page 296, ligne 25, *après le mot* contraire, un point et une virgule, *et non une simple* virgule.

Page 301, ligne 2. *Ajoutez* ensuite, *après les mots* il faut.

Page 318, ligne 17. *Après les mots* du corps; *ajoutez* au gras de la jambe.

Page 344. Le lévier dont il y est parlé ligne 15, est la barre de fer dont il a été question n°. 27; *il faut renvoyer au n°.* 27.

Page 353, ligne 11. *Au lieu de* qu'il seroit principalement question; *lisez* qu'il y seroit principalement question.

Ibidem, ligne 22. *Au lieu de* qu'au mérite; *lisez* au mérite.

Page 363, *à la fin de la note; ajoutez*, il n'est pas vraisemblable qu'Hippocrate renvoie ici au peu de lignes qu'on a lues sur les vertus des frictions, page 294, à la fin du n°. 17 du Laboratoire du Chirurgien.

Page 376, ligne 11. *Au lieu de* et; *lisez* est.

Page 378, lignes 29 et 30. *Au lieu des mots* du côté opposé à celui où; *lisez* dans la partie en dessous de l'endroit où.

Page 380. *Ajoutez à la fin de la note.* On pourroit cependant croire qu'Hippocrate renvoie au traité des plaies de la tête, qui se trouve dans le Tome II.

Page 391, ligne 8. *Au lieu* du mal; *lisez* de mal.

Page 395, *dernier mot de la dernière ligne; lisez* oreillers.

Page 432, ligne 23. *Supprimez le mot* sur-tout; *et mettez-le à la ligne précédente, à la suite des mots* toutes les fois.

